N° 628 35e Année. Tome CLXXIV 15 Août 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

JOSEPH CONRAD

LE NÈGRE DU "NARCISSE"

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ROBERT D'HUMIÈRES

UN VOL. IN-16 DOUBLE COURONNE 7.50
50 exemp. sur pur fil. .. .. 25 fr. (*souscrits*)

Pour tous ceux qui ont été à même de lire dans l'original l'ensemble de l'œuvre du grand romancier anglais, *LE NÈGRE DE « NARCISSE »* est un de ses plus incontestables chefs-d'œuvre.

Contrairement à des ouvrages tels que *Sous les Yeux d'Occident* ou *Une Victoire* on n'y trouvera presque aucune intrigue et pour la simplicité du plan c'est un livre qui est de la lignée des récits directs comme *Typhon* ou *Jeunesse*.

En fait, c'est le simple récit de la traversée d'un voilier de Bombay à Londres, et les circonstances qui y sont relatées ont toutes trait à la marche du navire, à sa lutte contre les éléments, à l'étroite union de sa vie avec celle des hommes qui le montent, et non pas seulement leur existence matérielle, mais leur sentiment intime de la vérité immédiate, du danger, de la discipline.

Comment la présence d'un nègre, embarqué parmi l'équipage, crée, par des malaises dont on ne sait d'abord s'ils sont réels ou feints, un relâchement général de la discipline et comment tout l'équipage se reprend devant l'inéluctable exigence de la tempête et la nécessité de sauver le navire et ses hommes : c'est tout le drame du livre, mais amené, présenté, dénoué, avec ce sentiment des plus obscures modulations de la conscience et cette faculté de faire voir et de faire grand qui sont les caractères constants des livres de Joseph Conrad.

LE NÈGRE DU « NARCISSE » est un des plus beaux livres qu'on ait jamais écrit sur la mer, ou plutôt sur les navires et leur combat séculaire contre la mer ; il est l'œuvre d'un homme qui a vécu lui-même ce combat pendant vingt ans et tout le livre est coloré d'un sentiment de tendresse pour le navire et d'une ferme indulgence pour les hommes qui lui communiquent une émotion particulière.

On ne peut plus, après l'avoir lu,— et si éloigné qu'on soit de préoccupations maritimes, — oublier ces figures simples et grandes, à l'antique, du capitaine Allistoun, de Baker, de Singleton et de tous ceux qui, comme le dit l'auteur, « ont ensemble sur la mer immortelle conquis le pardon de leurs vies pécheresses ».

ŒUVRES DE JOSEPH CONRAD

Traduites sous la direction de

André GIDE et G. JEAN-AUBRY

Ouvrages déjà parus :

TYPHON, Traduit par ANDRÉ GIDE.. 6,75
LA FOLIE ALMAYER, Traduit par Mlle G. SELIGMANN-LUI 6,75
SOUS LES YEUX D'OCCIDENT, Traduit par PH. NEEL 8,25
EN MARGE DES MARÉES, Traduit par G. JEAN-AUBRY .. .. 8 fr.
LORD JIM, Traduit par PH. NEEL.. 8,75
UNE VICTOIRE, Traduit par Mme Is. RIVIÈRE et PH. NEEL .. .. 14 fr.

BIOGRAPHIE

Joseph Conrad Karneniowski, dit Joseph Conrad, est né dans la Pologne méridionale le 6 décembre 1857 : après avoir navigué de 1874 à 1878 sur des navires de la marine marchande française, puis de 1878 à 1894 sur des bâtiments anglais, tour à tour comme marin, officier, capitaine au long cours, il s'est depuis 1896 entièrement consacré aux lettres.

Il vient de mourir le 3 Août 1924.



Achetez chez votre Libraire

GEORGES DUHAMEL

—

> Que ne cherchez-vous à lui assigner un rang dans la littérature contemporaine ? Hélas ! je suis si peu un critique que, lorsqu'un écrivain me prend, je suis vraiment à lui tout entier.... A peine ai-je su dire que je l'aimais.
>
> JULES LEMAITRE.
>
> (*Les Contemporains*, IIIe série.)

I

DUHAMEL ET LA LITTÉRATURE DE GUERRE

Lorsque la guerre éclata, Duhamel avait publié quatre volumes de vers, deux volumes de critique, trois pièces de théâtre. Deux ouvrages d'imagination qui n'ont paru qu'après la guerre, *Confession de Minuit* et *les Hommes abandonnés*, étaient commencés.

On n'en a pas moins dit et écrit que Duhamel avait été révélé par la guerre. Vérité si l'on veut dire que la guerre a révélé un écrivain qui existait déjà ; erreur si l'on entend par là qu'il a fallu la guerre pour créer de toutes pièces un écrivain qui, sans elle, n'aurait pas existé. C'est faire à cet odieux cataclysme la part bien belle que faire éclore de si beaux fruits dans la boue et le sang. La guerre n'aurait pas révélé Duhamel, si Duhamel n'avait pas eu en partage cette sensibilité dont nous trouvons déjà le frémissement

dans ses œuvres d'avant 1914. Et l'on se doute que pour une nature si vibrante et si pitoyable, la guerre devait être un terrible et inoubliable enseignement.

Lui-même s'est longuement expliqué sur ce point dans une conférence faite à Paris dans le courant de 1920(1). La guerre, disait-il en substance, ne peut ni modifier l'art, ni créer des artistes. La théorie de la guerre régénératrice est une injure au genre humain ou une imposture. Mais il est cependant certain que la guerre a « multiplié et aggravé notre expérience de la vie, de la souffrance, de la mort ». Elle fait que l'homme se connaît plus implacablement et qu'il entrevoit les autres avec une plus cruelle lucidité.

C'est de ce point de vue qu'on peut affirmer qu'elle n'a pas été sans action sur l'œuvre littéraire. Mais, encore une fois, il ne peut être question que d'écrivains prédestinés. La meilleure preuve, c'est que beaucoup de ceux qui ont le plus souffert ont été incapables de traduire, de « réaliser leur souffrance », selon l'expression de Duhamel. Par contre, il est arrivé que des hommes, que leur âge retenait loin de la bataille, ont saisi, à distance, le sens de l'événement, et ont été capables de le traduire en termes accessibles aux plus indifférents. « Le génie de l'événement les a visités jusque dans leur refuge. » Ce sont eux et ceux qui comme eux « ont éprouvé la grandeur lugubre de l'époque », qu'ils l'aient ou non vécue, qui ont contribué à créer ce que Duhamel appelle la littérature de témoignage, à laquelle il oppose la littérature de convention.

C'est à cette littérature de témoignage que Duhamel veut avoir collaboré. Et voici comment il la définit : « C'est la littérature où l'évidence des objets rend superflue toute conclusion, où la peinture des hommes et des faits donne une telle impression de vérité, d'authenticité, qu'elle porte en soi-même sa preuve et sa justification. » Ce n'est peut-être pourtant pas, ajoute tristement Duhamel, la littérature de

(1) *Guerre et littérature* (Monnier).

témoignage qui restera, c'est l'autre, c'est la littérature conventionnelle, celle à laquelle ont collaboré « ces nobles vieillards qui allaient deux fois par an faire aux armées une excursion en automobile et un déjeuner sur l'herbe, les actrices de café-concert et les vedettes de la prostitution ». Car l'homme est ainsi fait : il préfère ce qui le rassure et l'assoupit à ce qui l'inquiète et le tient éveillé, même si ce qui le rassure est le mensonge et si c'est la vérité qui provoque son inquiétude. Or, la littérature de témoignage ne saurait nous inviter au sommeil. Tandis que la littérature de convention s'arrange pour tout simplifier et « ramène les notions complexes aux dimensions d'une cocarde ». Elle est infiniment plus séduisante, et le public ne demande qu'à être séduit : non pas seulement le public qui n'a connu la guerre que par les gazettes ou la littérature conventionnelle, mais les combattants eux-mêmes qui, pendant la guerre pourtant, manifestaient violemment leur dégoût de ces productions artificielles. Le succès foudroyant du *Feu* de Barbusse est dû pour une bonne part au soulagement qu'éprouvait le poilu à lire enfin autre chose que des descriptions lénitives de la vie aux tranchées ou des peintures à l'eau de rose de l'état d'âme du poilu.

Or, voici que le combattant se laisse prendre, lui aussi, à ce ronron académique : il sursaute bien de temps en temps lorsque cette littérature heurte de front tel souvenir précis gravé dans son âme ou dans son corps : mais progressivement ces ouvrages se substituent astucieusement à ses impressions personnelles. « Dans 20 ans, conclut amèrement Duhamel, ceux qui ont fait la guerre apprendront comment ils l'ont faite dans les ouvrages de ceux qui n'y sont jamais allés. »

Dans un livre paru après la guerre et riche en aperçus de toutes sortes (1), Duhamel note que la littérature de convention d'après guerre continue l'œuvre néfaste entreprise

(1) *Entretiens dans le tumulte.*

au fort de la lutte. Et si, pendant la guerre, il était déjà malhonnête d'étouffer la sensibilité des hommes et de cuirasser leur égoïsme, c'est un crime, la paix venue, de se faire les complices de ceux qui ne veulent pas que l'on tire de la guerre les nécessaires leçons. Il en veut aux vieillards « habiles à maquiller les traditions nationales » et il s'écrie : « Années sanglantes, qu'allez-vous devenir aux mains des artisans de la légende ? »

Car ces artisans existent, nombreux, dans tous les pays du monde. Mais Duhamel pense qu'il convient de se défier moins encore « de ces commerçants officiels de la gloire » que de nous-mêmes qui nous préparons, par faiblesse autant que par lâcheté, à ajouter foi à ces erreurs, quand nous ne nous plaisons pas à les propager. C'est contre quoi Duhamel s'élève. C'est pour que la vérité profonde de la guerre qui « sommeille à jamais dans les dix millions de crânes enfouis sous les champs de batailles » ne soit pas entièrement perdue que Duhamel a tenté d'en recueillir des parcelles qu'il veut transmettre intactes aux générations à venir.

Comme l'écrit son biographe et ami Luc Durtain (1), parmi une tâche qui souvent, dans la lourde atmosphère des salles d'opération, le penchait douze ou quinze heures de suite, masqué ainsi qu'un juge secret, sur l'immense crime renouvelé sans cesse, Duhamel sut penser à l'avenir et déposer au dossier de la guerre les deux pièces les plus terribles qui peut-être l'aient jamais accablée : *Vie des Martyrs* et *Civilisation*.

II

LE PEINTRE DE LA DOULEUR

Au printemps de 1917, un écrivain qui signait Denis Thevenin adressait à M. Vallette, Directeur du *Mercure de*

(1) *G. Duhamel*, Monnier, Paris (p. 15).

France, quelques feuillets sur lesquels il avait noté ses impressions de campagne. Denis Thevenin, c'était Georges Duhamel que sa situation militaire obligeait à quelque réserve ; les feuillets, c'étaient les premières pages de *Vie des Martyrs*.

Le Directeur du *Mercure* s'empressait de réclamer la suite et appréciait à peu près en ces termes les pages qui l'avaient tellement ému : Cela rappelle le naturalisme, mais il y a cependant quelque chose de plus humain et d'assez indéfinissable : comme un frémissement.

Ce que le Directeur du *Mercure* apercevait ainsi sans peut-être se l'exprimer à lui-même très nettement, c'est ce qui fait la grandeur et l'originalité de Duhamel. Ce que l'auteur de *Vie des Martyrs* cherchait dans l'étude minutieuse du réel, ce n'était pas le réel lui-même : c'était l'âme de l'homme. Ce qui était nouveau, c'était la découverte des régions les plus mystérieuses et les plus intimes de l'être, à travers les réalités extérieures : en vérité, déjà à cette époque, Duhamel justifiait le nom que lui a donné, depuis, un critique contemporain qui ne l'aime pourtant pas beaucoup, M. Henri Massis, qui l'a appelé un « réaliste de l'âme » (1).

Sans doute, Duhamel n'est pas le seul à avoir décrit la douleur immense de la guerre, celle des champs de bataille et celle des ambulances. Mais il est le seul, je crois, à avoir vu plus loin que les réalités sensibles. Il est le seul qui ne se soit pas contenté d'analyser cette souffrance du dehors. Il ne lui suffit pas de décrire les attitudes, de reproduire les cris et les gémissements ; il ne lui suffit pas non plus de nous dépeindre sa propre sensibilité.

Duhamel, en présence des hommes qui souffrent physiquement et moralement, n'est plus qu'un cœur. Le regard de Duhamel traverse les cloisons, perce les murs, ouvre les portes, fouille les chairs et n'arrête ses investigations que lorsqu'il a touché le fond de la douleur. La souffrance, à la

(1) *Revue Universelle* (15 mai 1922) : Le cas de M. Georges Duhamel.

peinture de laquelle il s'est particulièrement attaché, c'est la plus profonde quoique la moins visible : la souffrance de l'âme, la détresse de l'homme au corps mutilé. Il s'attarde moins à décrire la douleur de la chair que la répercussion de cette douleur sur l'âme qui s'en trouve humiliée et anéantie. Il décrit moins la souffrance que ce qu'il appelle si bien la « détresse humaine », qui ne règne pas seulement sur les champs de bataille.

Lire la *Vie des Martyrs*, c'est partir avec Duhamel à la découverte des âmes des martyrs de la guerre. Je ne me charge pas de faire passer dans ce froid exposé le trouble qui agite le lecteur à chaque page de ce livre. Je dirai seulement que Duhamel a réussi à noter les mille aspects de la douleur aussi variée pourtant, aussi multiple que les individus. Il a réussi à écrire des centaines et des centaines de pages sur cet unique sujet : un corps mutilé et malheureux, non pas seulement sans se répéter jamais, mais en disant des choses qui n'ont jamais été dites par personne. Il est parvenu à donner corps à nos pensées les plus secrètes, à nos sensations les plus fugitives et parfois même inconscientes, si bien que nous frémissons après coup en le lisant, des émotions dont nous n'avons pas eu nettement conscience, le jour même où nous les avons éprouvées.

Sous les apparences matérielles parfois faussement consolatrices, il sait déceler l'horreur et la douleur.

La description de Duhamel est toute intérieure et on oserait presque dire que ce n'est pas avec une plume qu'il écrit mais avec un scalpel. Son métier de médecin l'aide puissamment dans cette œuvre. Il est tout préparé, par profession, à percevoir cette douleur secrète que ne peuvent révéler ni les cris, ni même les jeux de physionomie, mais que le médecin-écrivain devine — comme il devine le retour du bien-être, malgré les apparences de la souffrance.

C'est ainsi que Duhamel porte leur croix avec les martyrs, les accompagnant dans toutes les étapes du pitoyable calvaire, depuis l'arrivée à l'hôpital jusqu'à leur départ ou

à leur mort, en passant par les multiples et douloureuses opérations, sachant dépeindre aussi bien la douleur collective que la souffrance individuelle, comme les rares moments où la joie parvient à refouler un peu la douleur.

L'accent de Duhamel, lorsqu'il dépeint les foules, est aussi poignant que lorsqu'il se penche sur les individus :

Par rafales s'élevait le chœur des blessés : il y avait toujours en traitement, dans les salles voisines, une douzaine de blessés du crâne, à qui la méningite arrachait des hurlements monotones ; il y avait les blessés du ventre, qui se lamentaient pour obtenir une boisson interdite ; il y avait encore les blessés de poitrine, que secouait une toux basse, encombrée par le sang, et tous ceux qui geignaient dans l'attente d'un repos impossible (1).

Quelle tragique variété dans la douleur, et n'est-on pas tenté de s'écrier comme Duhamel : « La douleur est la seule chose qui ne tue pas ! » Si la guerre en effet a épuisé toutes les possibilités de souffrance, Duhamel n'en a laissé aucune manifestation dans l'ombre. Les plus impalpables, les plus humbles ne lui échappent pas. Lisez cette pauvre histoire de Carré et de Lerondeau, ces deux crucifiés de ce nouveau Golgotha, dont l'un, trahi par l'âge, s'écroule tandis que l'autre s'élève lentement vers la vie.

Tout est analysé avec minutie sans que le contact avec la réalité soit jamais perdu, même si cette réalité est un peu ridicule, même si elle doit sembler grotesque. Nul n'a scruté, comme Duhamel, la détresse de celui qu'on va priver d'un membre. Il l'observe depuis la minute où le malade en a le vague pressentiment jusqu'à ce que le sacrifice soit consommé. C'est l'histoire de Léglise qui veut à tout prix conserver ses jambes et qui est contraint, en définitive, de les sacrifier toutes deux. Je ne crois pas que l'on puisse traduire en termes plus simplement émouvants la douleur morale de celui qui va être amputé d'une partie de son corps pour sauver l'autre partie.

Mais la douleur physique n'est pas la plus grande dou-

(1) *Vie des Martyrs*, p. 121.

leur. La plus grande, c'est celle de l'âme mortifiée et humiliée. Car les plus courageux qui résistent à la souffrance du corps sont souvent sans défense lorsque c'est l'âme qui souffre. Carré est courageux. Il a donné d'admirables exemples de bravoure sous le couteau du chirurgien. Or, subitement, le ventre ne va pas bien :

Ecoutez même : ce ventre va si mal que Carré n'en a plus été maître devant beaucoup de gens réunis. Malgré nos soins, malgré nos assurances fraternelles, Carré a eu une si grande honte qu'il en a pleuré. Lui qui ne pleurait pas au milieu des pires souffrances il a sangloté de honte pour cette chose. Il a sangloté sans larmes et je ne pouvais pas le consoler (1).

Nous touchons là, n'est-il pas vrai, le fond de la détresse humaine. Cela est mille fois plus triste que l'opération la plus douloureuse, parce que c'est l'âme qui est déchue de son pouvoir sur le corps. Je ne sais rien de plus triste, dans tout le livre, sinon la page où Duhamel nous montre un petit sergent qui pleure avec désespoir dans ses mains, parce que la mitraille l'a cruellement frappé dans sa virilité.

§

Il y a un orgueil de la douleur. Duhamel note qu'à l'heure du pansement, chacun a son cri et tient à avoir un cri différent de celui de son camarade. Pourtant, comme s'il en éprouvait un soulagement, voici un blessé qui emprunte ses cris à son voisin, et comme Duhamel lui demande sérieusement : « Pourquoi fais-tu les mêmes cris que Carré ? » — Lerondeau montre une figure offensée et dit brusquement, au milieu de sa douleur : « C'est pas vrai, je ne fais pas les mêmes cris que lui ! »

Ou bien c'est Revaud qui est perdu, dont les plaies sont affreuses et qui prononce fièrement en faisant allusion aux malheureux qui partagent sa chambre : « Ici, on est tous des cas très rares (2). » Il y a enfin Lapointe et Ropiteau

(1) *Vie des Martyrs*, p. 39.
(2) *Civilisation*, p. 11.

dont chacun veut absolument avoir la blessure la plus affreuse et qui en viennent presque aux mains parce que chacun d'eux prétend être plus incurable que l'autre, puis changeant subitement de tactique, veulent se démontrer mutuellement qu'ils ne sont pas tellement à plaindre et que c'est l'autre qui est le plus digne de commisération.

§

Nous avons vu que les blessés ne sont pas égaux devant la souffrance. Duhamel nous montre qu'ils ne sont pas égaux devant la mort. Car, pour Duhamel, le cadavre demeure proche de l'homme vivant. La mort n'unifie pas les visages. Chacun conserve sa physionomie et continue à vivre. Pas plus que les blessés, les morts de Duhamel ne se ressemblent.

Si l'on veut éprouver jusqu'à quel point Duhamel confère une personnalité au cadavre, il faut lire l'histoire de ce malheureux territorial, convoyeur du ravitaillement, qui se fait tuer sans gloire, par un train, dans une régulatrice. Comme personne n'a prévu cette éventualité, personne ne veut de ce cadavre. Duhamel finit par installer le brancard funèbre à côté de sa propre paillasse.

Longuement, à la lueur de la bougie, je considérai le paquet affreux qui était mon compagnon de nuit. Cela ne sentait rien encore. Je soufflai la bougie et pus songer à loisir. Du brancard, tombait de seconde en seconde, avec un bruit menu, une goutte de quelque chose qui devait être du sang. Pendant un long moment, je m'occupai à compter les gouttes tout en réfléchissant à maintes choses lugubres comme le temps. De grands sifflements déchiraient l'espace ténébreux et j'avais déjà compté quelques centaines de gouttes quand je m'enfonçai dans un sommeil qui, comme celui du camarade, fut sans rêves (1).

Il est difficile de ne pas saisir dans ces lignes la sensation que nous fait éprouver la proximité d'un cadavre, même si c'est celui d'un inconnu. Nous prêtons à cette

(1) *Civilisation*, p. 14.

masse inerte un reste de vie et nous le distinguons nettement d'un meuble ou d'un animal.

Voici enfin la mort de Florentin Prunier, que Duhamel a mise en ballade, comme si sa prose même, pourtant si profondément émouvante, ne pouvait pas rendre avec assez de vigueur ce qu'il y a de poignant dans cette mort si humble.

La mère de Florentin est venue voir son fils. Nous nous représentons sans peine ce coin d'ambulance, cette baraque Adrian aux volets de toile jaunâtre qui rendent plus blafards encore le visage de celui qui va mourir tout à l'heure. Et près du lit, la pauvre vieille « au visage dur sous sa coiffe raide ». Tous deux résistent, lui à la mort, elle à la fatigue, et ils vont, ensemble, succomber. La mort profite d'un instant de défaillance de la mère, pour s'emparer de sa victime :

Or, un matin, comme elle était bien lasse,
De ses vingt nuits passées on ne sait où,
Elle a laissé aller un peu la tête,
Elle a dormi un tout petit moment.
Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller (1).

L'écrivain qui parvient à noter si naïvement des minutes à la fois si simples et si sublimes est un poète. Comme l'écrit Luc Durtain, « la participation la plus riche que nous puissions fournir à ce poème ne se dirige pas vers les lèvres, mais s'amasse entre les paupières ».

III

LE JUSTICIER

Mais Duhamel n'aurait rempli que partiellement sa mission s'il s'était contenté de plaindre les martyrs et d'implorer notre pitié. Son œuvre est complète. Il n'a pas oublié

(1) *Elégies*, p. 75-79.

les bourreaux, ceux du moins qui, par incompétence, négligence ou indifférence, n'ont pas eu, en face de la détresse humaine, le même frémissement que lui, qui même ont bafoué cette détresse qu'il s'appliquait à adoucir. La *Vie des Martyrs* et surtout *Civilisation* sont, à cet égard, les plus violents réquisitoires que je connaisse, non pas seulement contre la guerre (*Vie des Martyrs* suffirait à cette tâche), mais contre tous ceux, hommes ou femmes, pour qui la guerre n'a pas été cette chose abominable que nous apercevons dans *Vie des Martyrs*, mais une source de profits, l'occasion d'une autorité incontestée et sans limites, le prétexte de sensations inédites : enfin, contre tous ceux qui n'ont voulu voir que la surface des choses, qui n'ont pas pénétré comme Duhamel au fond des blessures et se sont contentés d'ouvrir des yeux curieux et intéressés sur un spectacle à vrai dire exceptionnel, en oubliant d'ouvrir leur cœur. Ce n'est pas avec des mots de haine (Duhamel en est bien incapable) qu'il s'attaque à ces êtres méprisables : c'est avec une ironie féroce qui déclenche quelquefois notre rire, un rire vengeur, amer et nerveux, dont nous frémissons nous-mêmes. Car il y a un rire qui ressemble aux larmes, et l'ironie n'est souvent que la simple expression de vérités courageuses.

Quelle violence dans la satire sous le calme apparent des mots ! Lisez par exemple l'histoire de ce médecin au képi chargé d'or qui applique sur le cœur de Carré « une oreille sourde », ou encore le récit de la visite de cet autre personnage chamarré qui, passant un jour dans l'ambulance, s'arrête devant un lit et se croit obligé de prononcer un discours préparé d'avance, sans remarquer les signes que l'on multiplie à son intention. « Ayant parlé, il demanda toutefois aux assistants : Vous avez quelque chose à me signaler ? — Oui, répondit-on, c'est que ce blessé est mort (1). »

(1) *Civilisation*, p. 54.

Duhamel ne conclut jamais ; il laisse ce soin au lecteur. Il expose les faits dans leur nudité, et il illustre bien la définition qu'il a donnée de la littérature de témoignage : « C'est celle qui rend toute conclusion superflue. » Calmel est blessé à mort. L'ambulance est bombardée, et c'est lui qui donne du courage aux autres blessés. Or, un civil grassouillet lui dit en guise de consolations :

« Tu parais bien touché, mon brave, mais si tu savais quelles blessures nous leur faisons avec notre 75 ! Des blessures terribles, mon cher, terribles (1). »

Evidemment, cela se passe de commentaires. Je ne sais s'il existe dans la littérature, dite de guerre, une page plus féroce, plus cinglante contre les beaux parleurs, contre ceux ou celles pour qui la guerre a été un splendide thème à poésie, éloquence ou roman, que le chapitre de *Civilisation* intitulé : *La dame en vert*. Comment résumer ce chapitre sans en diminuer la portée ? Ici non plus, Duhamel n'intervient pas. Il laisse parler les faits qui parlent suffisamment haut et clair. Et il convient de remarquer que l'auteur n'abuse pas de la situation. Le rire de Rabot nous poursuit et comme il flagelle mieux qu'un beau poème satirique ou un solennel morceau d'éloquence ceux qu'on a appelé les bourreurs de crâne !

Je citerai enfin le chapitre intitulé : *Maquignons* dans lequel Duhamel nous montre les rebuts de l'humanité réformés déjà plusieurs fois et drainés vers les salles de conseils de réforme. Il étale à nos yeux toutes les détresses : celle de l'homme qui ne s'est pas lavé, de celui qui tremble d'être pris et qui est pris en effet, de celui qui voudrait partir et dont on ne veut pas et qui s'écrie : « Si vous ne voulez pas de moi, c'est que je va crever », de celui qui n'en finit pas d'enlever des sous-vêtements pour découvrir enfin un corps pitoyable, de ce gringalet enfin, frêle comme un cure-dent et qui, « précipité dans le service armé, s'éloigne plus trou-

(1) *Civilisation*, p. 56.

blé, plus frémissant qu'il ne sera en rase campagne sous le feu des mitrailleuses (1) ».

§

Duhamel, je l'ai dit, n'intervient pas pour souligner des faits qui se soulignent d'eux-mêmes. Mais il intervient pour crier sa crainte que tout cela n'ait été vain et que toutes ces souffrances restent inconnues ou mal connues. Car elles ne peuvent s'extérioriser pleinement. Lui-même, il le sent bien, n'est parvenu à étreindre qu'une partie de l'immense douleur et il a bien raison de s'écrier :

« En dépit de toute protestation de sympathie, l'être dans sa chair souffre toujours solitairement et c'est aussi pourquoi la guerre est possible (2). »

Or, il voudrait précisément que la voix de la souffrance domine la mêlée, qu'elle soit plus forte que toutes les voix qui parlent « des causes de la guerre, de l'usure des effectifs et des bases de la société future ». Mais nous ne demandons qu'à nous consoler en regardant avec complaisance les « bons blessés » comme Auger, qui dissimulent leur douleur, et en nous détournant des « mauvais blessés » comme Grégoire, qui ne cesse de pleurer, qui décourage tout le monde par ses cris. Et nous nous empressons de conclure que les mutilations sont des choses à coup sûr sérieuses, mais supportables (3).

Et une fois la guerre finie, nous nous faisons les complices de ceux qui « pavoisent l'effarante vérité ». Au lieu de laisser parler le cœur et le laisser crier son indignation, nous travaillons à en triompher et par là même nous travaillons au retour de la guerre. Nous travaillons à notre endurcissement ; nous voulons nous habituer à la souffrance pour ne plus en éprouver l'amertume. Là est précisément le danger pour l'avenir. Dans les *Entretiens dans le tumulte*

(1) *Civilisation*, p. 158.
(2) *Vie des Martyrs*, p. 196.
(3) *Vie des Martyrs*, p. 183.

qui sont le complément naturel de *Civilisation*, Duhamel s'efforce de prévenir une nouvelle catastrophe.

Il faut refuser de nous laisser endurcir, de devenir indifférents, aveugles, sourds. Pour que le sacrifice ait toute sa portée, toute sa signification, il faut qu'il soit jusqu'au bout très amer, que la coupe soit réellement vidée jusqu'à la lie — la lie comprise (1).

Mais Duhamel sait bien que la plupart des hommes préféreront, à la coupe amère du souvenir, la coupe délicieuse de l'oubli, que les professionnels de la haine préparent dans leurs officines. Il devine que tout va recommencer comme si rien ne s'était passé.

On sait que, pour appuyer les sophismes et couvrir les intérêts les plus inavouables, on fait beaucoup parler les morts, depuis la fin de la guerre. Dites-moi si les martyrs de la guerre ont trouvé quelquefois un interprète plus digne et plus véridique que Duhamel. Voici, en effet, ce qu'il leur fait crier aux camarades qui ont échappé à la tuerie :

Vous allez reprendre votre morale usée, vos vieilles religions compromises, vos institutions sociales et politiques condamnées, votre verre d'absinthe, votre esprit de clocher, votre naufrage quotidien... Vous allez seulement renflouer l'épave... Pourquoi nous avoir laissé croire que ce serait une belle caravelle toute neuve que vous lanceriez sur cette mer de pourpre... Ce n'est pas avec les vieilles pierres que vous reconstituerez une maison solide... Qu'un seul de vous, au seuil de la paix, parle d'une vie nouvelle, qu'un seul de vous parle de résurrection et non pas de recommencement, et l'éternité sera douce à nos âmes anéanties (2).

Duhamel est cet ouvrier, qui, dans la solitude, édifie, pierre à pierre, la nouvelle maison dont les morts ont rêvé pour les survivants du cataclysme.

(1) *Entretiens dans le tumulte*, p. 113.
(2) *Entretiens dans le tumulte*, p. 160.

IV

LE PEINTRE DE LA DÉTRESSE HUMAINE

La détresse humaine, en effet, n'a pas cessé d'exister à compter du jour même où l'armistice a été signé. Si l'on a cessé ce jour-là de tuer, de blesser, de mutiler (et encore n'est-ce pas tout à fait vrai), on n'a pas pu rendre leurs enfants aux mères, leur santé aux malades, leurs membres aux amputés; pas plus qu'on n'a restitué leurs maisons aux habitants des régions dévastées et les arbres fruitiers aux vergers bouleversés par les obus ou abattus par la hache de l'ennemi. Le pays n'a pas retrouvé d'un seul coup le sang perdu par mille blessures pendant quatre ans de souffrance et de ruines. Il est probable même que la génération qui avait entre 20 et 25 ans à la déclaration de guerre disparaîtra sans que soient éteintes les dernières lueurs de l'incendie qui a failli dévorer le monde.

Tout le monde comprend aujourd'hui qu'il n'a pas suffi que des signatures soient apposées au bas de gros volumes dénommés traités, pour que le désespoir fasse place à la joie, pour que la détresse se trouve diminuée. D'ailleurs cette détresse ne date pas de la guerre. Sans doute, pendant quatre ans, les hommes ont été martyrisés comme rarement ils le furent. Sans doute un grand nombre d'entre eux n'ont connu vraiment cette détresse que dans la tranchée. Mais combien sont-ils qui l'ont éprouvée bien avant la guerre et qui continuent à l'éprouver après la signature de la paix? Il y a des hommes qui sont, toute leur vie, perdus au fond d'une tranchée, seuls entre ciel et terre, livrés à leurs instincts, forces invisibles et présentes qu'ils subissent comme la fatalité. Il y a des hommes qui ne sont jamais eux-mêmes, qui ne peuvent agir par eux-mêmes, qui ne sont qu'un jouet entre les mains de la multitude qui les annexe, qui ne pensent plus, puisqu'on pense pour eux, qui n'ont plus de vie propre. Il y a des *hommes abandonnés*.

C'est sur ces hommes, martyrs de la paix, que Duhamel jette un regard compatissant. Son livre, *Les Hommes abandonnés*, c'est l'évangile de la détresse humaine. Ah ! elle n'est pas belle, la foule des hommes qui fait toutes ces victimes, et on ne peut que plaindre tous ces fantoches qui augmentent complaisamment la misère terrestre, qui croient agir pour leur propre compte, alors qu'ils sont « agis » par l'impitoyable collectivité. C'est dans cette œuvre qu'apparaît aux plus sceptiques l'individualisme passionné de Duhamel. Ceux qui ont cru voir en lui un unanimiste, adorateur de la foule, n'ont qu'à lire cet ouvrage : ils y verront que Duhamel est, contre la foule, pour le libre épanouissement de l'individu (1).

Avec Duhamel, cette foule devient un personnage vivant, et il nous fait éprouver son effrayante puissance. Cette foule donne la vie à des êtres médiocres, à des loques vides de sang et d'âme; c'est elle qui leur confère une sorte de divinité.

« La vérité, écrit Duhamel, ce n'est pas ce qui est, c'est ce que les hommes veulent. » Et il donne de cette affirmation une démonstration amère. Il nous raconte l'histoire d'une pauvre fille d'ivrogne qui met au monde un enfant mort-né. Un mot du médecin mal entendu est le point de départ d'une rumeur qui a tôt fait le tour du village : ce n'est pas un enfant, mais un *singe* qui vient de naître. Le médecin, quoi qu'il en ait, le médecin, qui a constaté que l'enfant est normal, ne parvient pas à remonter le courant. Ce singe est comme Laudrel : il est plus vrai que s'il existait réellement. « Le singe qui, la veille encore, n'était qu'une réalité en pleine évolution, se trouvait, le matin venu, une réalité adulte, classée, indiscutable (2). »

La légende est indomptable. (Pour comprendre la force du mensonge collectif, il n'est que de se reporter à l'époque de la guerre.) Le médecin lui-même est bientôt comme en-

(1) Voir plus loin sur ce sujet : *Poétique et poésie de Duhamel.*
(2) *Hommes abandonnés*, p. 141.

veloppé par cette atmosphère de mensonge : il devient complice et fait la part du feu. Comme la légende amplifiée parle maintenant de trois singes, il croit devoir protester : « Il n'y avait qu'un seul singe, je peux vous donner ma parole d'honneur, car c'est moi qui l'ai mis au monde. »

A combien de singes la foule ne donne-t-elle pas naissanee avec notre complicité ? Comme on sent que le village lapiderait le médecin, s'il osait dire que l'enfant était un enfant ! Le mensonge vital, dont Ibsen a tenté de faire justice pour en reconnaître ensuite implicitement la dure nécessité, est une des forces auxquelles sont soumis les hommes abandonnés.

Ce sont des forces comme celles-là qui bouleversent le monde, c'est rarement la vérité. On a souvent remarqué que les hommes ne verseraient pas leur sang pour assurer le triomphe d'une vérité géométrique. Les hommes ne consentent à s'entretuer que pour des vérités moins objectives, moins sûres, pour des conceptions religieuses, politiques ou sociales. Le fanatisme ne prend racine que sur l'incertain, le subjectif. Il y a, tapies au cœur des foules, des passions primitives qui, « semblables à de grands fauves traqués, se sont retirées au fond des solitudes, mais n'attendent, pour en sortir, qu'une défaillance du monde, un moment d'angoisse, une heure d'orage (1) ».

Telle apparaît la foule humaine : toujours repliée sur elle-même et prête à bondir à l'appel des forces mystérieuses de l'instinct. Telle la population de ce village que la cupidité pousse hors des maisons, la nuit, pour aller piller une épave : les mères oublient qu'elles sont mères, et laissent crier les nouveau-nés, les jeunes laissent mourir les vieux dans les alcôves, les ouvriers quittent le travail, les amoureux négligent les rendez-vous, les prêtres abandonnent les mourants. Il n'y a plus qu'une folie collective de pillage, de profit à tout prix. Ils sont en proie à un dé-

(1) *Hommes abandonnés*, p. 70.

mon. « Ils semblent occupés à une danse antique et sacrée. » Et ces hommes qui viennent d'entasser, dans le coin le plus secret de leur demeure, les produits de leur rapine, se hâtent de verrouiller leur porte pour ne pas être volés à leur tour.

Nous n'hésitons pas, naturellement, à déguiser les débordements de notre instinct ou l'abdication de notre personnalité entre les mains de la multitude, sous quelque nom vertueux. Il faut lire la nouvelle intitulée : *L'expédition.*

Avec quelle cruelle minutie Duhamel détaille les attitudes et les gestes de tous ces pantins dont des forces mystérieuses tirent les ficelles, qui ont l'illusion d'agir pour leur propre compte et qui dissimulent leurs appétits, celui-ci sous le nom de science, celui-là sous le nom de devoir, cet autre sous le nom d'hospitalité.

Ainsi Duhamel fixe l'âme collective avec ses multiples visages ; il la personnifie et la fait vivre comme ce génie de la vendange qui hante la Bourgogne en automne. « Je le sentais s'agiter (le génie de la vendange) autour de moi, je l'entendais ricaner comme un gaillard qui a réussi une bonne plaisanterie. »

Or, cette foule fait autour d'elles de nombreuses victimes, sans même s'en douter. Nous en avons déjà rencontré quelques exemples. L'exemple type de l'individu absorbé par la collectivité qui ne lui permet plus de penser et le livre sans défense à des forces occultes, le type de ces hommes abandonnés, c'est Salavin de *Confession de Minuit.*

§

L'histoire que Salavin raconte un soir à un Monsieur rencontré d'aventure dans un bar — et ce monsieur, c'est vous et moi — est bien simple, bien quotidienne.

Les événements extérieurs comptent peu dans ce livre. Comme le dit Salavin lui-même :

Je vous prie de m'excuser si je m'obstine à nommer

événements des choses qui se sont passées entièrement en moi. »

Et, en effet, Duhamel, dans ce livre (comme d'ailleurs dans *Vie des Martyrs* et dans *Civilisation*) se préoccupe surtout de l'âme : et dans l'âme, ce qui l'intéresse, ce n'est pas ce qui est conscient, mais ce qu'il y a de subconscient et même d'insconscient, de trouble au plus intime de nous-mêmes. Les différentes écoles littéraires qui se sont succédé ont largement exploité le sol : Duhamel s'attaque au sous-sol encore presque vierge.

Mais pour pénétrer ainsi dans l'intimité d'une âme, pour surprendre les plus secrets mouvements de l'être (que lui-même ne perçoit pas toujours nettement), il est indispensable que l'auteur aime ses personnages ; il faut qu'il les aborde avec amour. Il faut qu'il souffre avec eux ; car l'intimité est une grâce qui est le privilège de l'artiste. Ce n'est pas un droit, et l'on peut vivre plusieurs années à côté d'une personne (ou d'une chose) sans pénétrer dans son intimité (1).

Il n'est pas d'histoire plus triste que l'histoire des pensées secrètes de Salavin. Duhamel analyse ces pensées dont nous ne sommes pas maîtres et qui parfois nous mènent jusqu'aux actes ; il dépeint avec une cruelle lucidité ces états d'âme que l'on n'avoue à personne, que nous n'avouons même pas à nous-mêmes. Nous ressemblons tous un peu à Salavin, mais nous résistons peut-être mieux, en général, à ces impulsions profondes et parfois saugrenues qui s'agitent au fond de nous. Salavin reconnaît qu'il est agi :

« Je ne sais pas me choisir. Toute pensée qui voyage trouve asile en mon âme. Toute graine qui tombe sur mon être y peut germer (2). »

Il est si peu le maître de ses pensées qu'un soir, en rentrant, il pense tout d'un coup qu'il va trouver sa mère

(1) Voir plus loin : *Poétique et poésie de Duhamel.*
(2) *Confession de Minuit*, p. 245.

morte. Cette idée, que repousse son cœur, trouve dans son esprit un asile confortable, et il constate amèrement qu'il est incapable de défendre sa mère contre ses imaginations, incapable de ne pas la laisser tuer en lui.

Un jour, pourtant, il parvient à dominer ses pensées. Il se trouve dans une sorte d'état de grâce. Il a découvert qu'il aime une jeune amie de sa mère, Marguerite, qui vient souvent travailler dans sa maison. Il connaît quelques journées de félicité. Lui qui, en temps normal, est « traversé, brutalisé, violé comme un pays conquis », voilà qu'il défend contre la meute des chiens hurlants deux êtres qu'il veut aimer, sa mère et Marguerite, deux chères figures entre lesquelles sa vie va recommencer. Il va se posséder lui-même parce qu'il se sent capable d'amour. Sans doute il remarque que ses mouvements d'enthousiasme ressemblent un peu à des mouvements de désespoir et son bonheur lui paraît tellement fragile qu'il a très peur de le briser. A cette heure bénie, tous ses amis deviennent dans son esprit des âmes d'élite. Et il ne s'aperçoit pas que toutes ces belles choses sont les produits de son rêve exactement comme les laideurs qui l'accablaient auparavant.

En effet les démons ne vont pas tarder à venir le relancer. Il a un ami, Lanoue, et cet ami à une femme. Un jour, Salavin se trouve seul avec elle et voici que, subitement, les pensées secrètes refoulées au fond de la conscience se réveillent et recommencent à l'accabler. Il les compare à des chiens qui l'entourent en jappant, lui lèchent les mains, sautent à ses trousses. Il ne peut s'en débarrasser. On pense et on agit à ses dépens avec une logique impitoyable et, pour ne pas céder au mauvais désir qui l'obsède, Salavin est obligé de quitter précipitamment la maison de son ami.

Ainsi, il ne respecte rien dans le fond de son âme : il est mauvais fils, mauvais amant, mauvais ami.

« Au fond de mon cœur, s'écrie-t-il, j'ai voulu la mort de ma mère, j'ai trahi et bafoué Octave, forcé Marthe et abandonné Marguerite. Le monde m'échappe. Je me débats

parmi les ombres. Qui peut venir à mon secours ? (1) »

Duhamel a repris dans les *Hommes abandonnés* l'histoire de Salavin. Il nous le montre errant dans Paris après la *Confession de Minuit*. Il lui arrive — en lui-même, car tout continue à se passer en lui-même — des aventures extraordinaires et macabres. Il trompe, pour de bon cette fois, son ami Lanoue, il tue, rien qu'en le désirant très fort, l'un de ses collègues de bureau, il vole un portefeuille que laisse tomber un passant, fait l'acquisition d'un revolver avec lequel il tente de se suicider. Et il s'éveille dans le bar même, témoin de sa confession. Ce n'est qu'un rêve, mais la réalité ne vaut guère mieux. Sa détresse n'est pas moindre. D'ailleurs ce cauchemar n'est-il pas le reflet fidèle de sa vie avec cette pensée déchaînée « qui ne respecte rien, pas même son maître (2) ».

On ne peut mieux montrer la toute puissance du rêve chez ces êtres qui flottent comme des épaves sur l'océan des multitudes. Mais au fond, est-ce que nous ne sommes pas tous un peu comme Salavin ? Je sais bien que nous parvenons parfois à tenir en respect la meute des chiens hurlants ; mais si nous avions un moment d'abandon, sommes-nous sûrs que ces bêtes ne se précipiteront pas sur nos meilleurs amis, sur nous-mêmes peut-être ? Si nous exprimions tout haut les pensées qui traversent souvent notre esprit, si vite que nous n'avons pas toujours le temps d'en avoir conscience, qui sait si nous ne finirions pas par nous entretuer ?

On songe à Pascal : « Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. »

Et s'ils savaient ce qu'ils pensent ? Ce serait sans doute la fin de l'humanité.

(1) *Confession de Minuit*, page 247.
(2) *Hommes abandonnés*, p. 307.

V

LE CONSOLATEUR

Est-ce à cette conclusion pessimiste qu'aboutit Duhamel ? Faut-il conclure dès lors que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, qu'il n'y a autour de nous que laide humanité et détresse morale, que le bonheur n'est qu'un rêve que la réalité brise tôt ou tard, et que le suicide de Salavin demeure la seule solution ?

Ce serait gravement se tromper qu'attribuer pareille philosophie à Duhamel. Sans doute il a décrit sans ménagement la détresse physique et morale des hommes, sans doute il a étalé sous nos yeux les plaies les plus affreuses en nous invitant à les regarder en face. Mais c'est précisément pour l'écarter de notre route qu'il tient à mieux connaître le mal. Il ne servirait de rien de l'ignorer. Il faut mieux le connaître pour s'en défendre et s'en rendre maître. Il reste, dans la vie, des raisons d'espérer, des raisons de vivre, des raisons d'être heureux. Il reste, dans la vie, des trésors qui sont à notre portée et dont nous pouvons nous emparer. C'est à la découverte de ces trésors qu'il nous convie dans son livre qui est comme l'antidote des livres douloureux et qui s'appelle : *La Possession du Monde.*

§

La Possession du Monde est un cantique de paix écrit pendant la guerre par un homme qui prévoyait déjà qu'il ne suffirait pas d'un traité découpant des territoires et stipulant des indemnités pour fermer les blessures de la guerre. C'est une bible de la vie intérieure, du culte de l'âme.

Ce livre est tout imprégné de Christianisme, mais d'un Christianisme dépouillé des dogmes, d'un Christianisme purement terrestre et humain. Du christianisme, Duhamel a gardé la terminologie ; mais il a transposé les mots en valeurs humaines, immédiatement saisissables. Il note que les

religions établies n'ont pas réussi à empêcher les guerres, que même elles ont manifesté leur asservissement aux Etats. « Personne, s'écrie-t-il, n'a voulu ramasser la besace et le bâton de Tolstoï mourant (1). » C'est donc en ce monde qu'il cherchera les joies célestes : « La plus suave des voix humaines a dit : Faites-vous au ciel des biens qui ne périssent pas. Qu'il nous soit pardonné si nous osons murmurer : Faites-vous en ce monde des biens qui ne périssent pas (2). »

Son ambition est de nous livrer les richesses de son âme, de nous inviter à enrichir la nôtre et à retrouver le bonheur perdu. Car le bonheur est incontestablement le but de l'humanité. C'est là une certitude « intérieure, indéfectible ». En pleine guerre, dans les circonstances les plus douloureuses, combattants, blessés, mourants, cherchent encore le bonheur. Mais en quoi consiste le bonheur et qu'est-ce qui nous le donnera ?

§

Duhamel répond à cette double question dans *Possession du Monde*. Le bonheur ce n'est pas, comme certains se l'imaginent, la possession « d'un bras de mer, d'une mine, d'une ville » ; ce n'est pas non plus la volupté. Notre bonheur est en nous, dans les richesses de notre vie intérieure, richesses qui sont accessibles au plus pauvre. C'est dans notre cœur que nous le trouvons : il est fondé sur la « possession ».

Ce que d'autres appelleront Dieu, salut de l'âme, vie éternelle, Duhamel l'appelle possession, mais par possession, il entend, non la possession de biens matériels, un champ, une maison, une automobile, mais la connaissance profonde de ce qui nous entoure, le culte de l'âme, la découverte de cette âme et de l'univers qu'elle reflète. C'est dans la possession de l'univers entier que nous trouverons le salut.

(1) *Possession du monde*, p. 44.
(2) *Possession du monde*, p. 134.

Comment parvenir à tout posséder ? Par l'amour, principe et source de notre richesse. C'est là précisément ce qui manquait à Salavin : «Je constatais que j'étais incapable d'amour.» C'est la raison profonde de sa détresse. Non seulement il est incapable de posséder le monde, mais il ne parvient pas à se posséder lui-même. Il porte en lui un trésor dont il ne sait pas jouir ; il frôle tous les jours des richesses qu'il ne remarque pas au passage. Combien d'hommes sont comme Salavin !

Duhamel révèle, à nos yeux éblouis, tous les coffres qui contiennent ces richesses inépuisables et qui sont à la portée de nos mains. Il nous invite tout d'abord à posséder, c'est-à-dire à comprendre, à découvrir nos semblables (ce qu'il a fait pour Salavin) dont la figure et les agissements sont un spectacle passionnant, et pas seulement nos amis, mais aussi nos adversaires, dont il faudra « annexer l'âme de haute lutte ». Il n'y a pas d'homme qui ne soit intéressant, comme il n'y a pas de rivière dont le fond soit désert, bien que la surface soit impénétrable au regard ; cela ne l'empêche pas de « grouiller de vie animale et végétale ».

Puis il nous guidera à travers le monde, parmi la nature aux mille visages dont chacun est une fortune qu'il faut savoir s'approprier.

Il nous invite ensuite à communier avec les grands penseurs, les grands artistes de tous les temps, dont il voudrait ressusciter le culte. Ces grandes âmes humaines font des miracles. Il nous démontre que l'art sert à vivre de la façon la plus pratique et la plus quotidienne. La musique, en particulier, possède la merveilleuse vertu de renvoyer chacun de nous à la solitude du cœur tout en nous faisant goûter aux bienfaits de la communion (2). La guerre, hélas ! a envoyé en exil l'âme généreuse des meilleurs hommes, tandis que la mécanique absorbait toutes nos énergies. Rappelons ces âmes généreuses et communions avec elles.

(1) *Possession du monde*, p. 80.
(2) *Musique libératrice*, p. 3 (*Fêtes du peuple*).

Enfin, il nous signale deux immenses royaumes que nous pouvons conquérir sans verser de sang, sans armes, sans batailles, deux refuges qui s'ouvrent à nos cœurs dans la misère : le souvenir, à la lumière duquel les choses nous apparaissent sous l'aspect de l'éternité, et l'avenir, dont, suivant le mot de Bergson, « nous disposons à notre gré » et qui nous apparaît sous une multitude de formes également souriantes, également possibles. Il note que, pendant la guerre, les prisonniers et les combattants n'ont vécu que de souvenir et d'avenir « qui se rejoignaient par-dessus l'abîme sanglant... »

Mais ce qui caractérise plus spécialement ces richesses morales, c'est qu'on peut en jouir totalement à plusieurs. Le vers de Hugo sur l'amour maternel leur conviendrait : chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. « Les grandes idées morales sont les seules que l'on peut partager sans jamais les diviser. » C'est d'ailleurs un besoin de propager et de faire partager notre joie. C'est ce que Duhamel appelle notre apostolat.

Ce sera une façon d'augmenter la quantité de bonheur qui règne sur la terre, par des moyens humains, avec une foi humaine. Soyons comme « le chercheur d'or à genoux au bord d'un fleuve qui roule du sable et des pépites ». Retirons du courant le métal précieux et partageons-le avec nos semblables. Et surtout n'ayons pas la peur de l'enthousiasme, et osons espérer une communion universelle, sans omissions, ni victimes.

On pourrait croire, à s'en tenir à ce bref aperçu de l'ouvrage de Duhamel, qu'il se meut dans des sphères éthérées et que les réalités lui échappent. Rien n'est plus faux. A l'instant où l'apôtre de la possession du monde paraît oublier les misères terrestres que la guerre a multipliées, ses yeux sont plus que jamais fixés sur ces pauvres corps pantelants, épaves de la bataille et vivants symboles de la souffrance universelle.

Ce livre, qui a été achevé pendant la guerre, contient sur

l'après-guerre des vues prophétiques que l'on méditera avec profit. « La guerre, dit Duhamel, a démontré que la civilisation scientifique et industrielle, basée sur l'intelligence est condamnée. Son règne aboutit à un immense échec. C'est vers les ressources du cœur que se tourne notre esprit. » Et il ajoute : « La civilisation scientifique doit être une servante, non une déesse. Substituons-lui la civilisation morale, le règne du cœur, seul capable de sauver la race humaine, dans la désespérante misère contemporaine (1). »

Il faut naturellement transformer la conception courante du bonheur. Que les possesseurs de biens matériels donnent l'exemple et rendent au travail ses vertus. Et Duhamel demande à la France qui fut à la fois l'autel et l'holocauste, d'être l'église du nouveau culte et d'enseigner aux autres peuples les généreuses lois de la vraie possession du monde. Quel est le Français qui ne souhaiterait que cette noble voix soit entendue?

VI

POÉTIQUE ET POÉSIE DE DUHAMEL

Connaître le monde pour mieux l'aimer et augmenter ainsi sa propre part de bonheur et celle de l'humanité, tel est pour Duhamel l'unique remède à la détresse des hommes. Il est cependant des êtres privilégiés qui savent, mieux que nous, posséder le monde et en capter les richesses cachées. Ce sont les artistes, guides précieux dans cette conquête de l'univers. Et parmi les artistes, les poètes sont au premier plan. Duhamel assigne ainsi à la poésie un rôle précis, elle doit nous faire aimer la vie en nous aidant à posséder le monde. Les meilleurs poètes seront ceux qui s'acquittent le mieux de cette mission fraternelle et Duhamel lui-même n'aura pas d'autre but en composant ses poèmes.

(1) *Possession du Monde*, p. 247.

Duhamel distingue deux connaissances du monde, la connaissance scientifique et la connaissance poétique. Toutes deux tendent à nous expliquer les phénomènes, mais elles usent de moyens différents. La conciliation de ces deux connaissances dans la poésie dite scientifique, est une négation ou de la science, ou de la poésie.

La connaissance poétique, antérieure à la connaissance scientifique, est parfaite du premier coup alors que la connaissance scientifique est toujours susceptible d'une rectification. Il n'y a rien à ajouter à la description de l'aube par Homère alors que l'explication scientifique du même phénomène a peut-être, aujourd'hui encore, besoin de retouches.

Cela vient de ce que le poète et le savant ne se servent pas des mêmes moyens et ne s'adressent pas à la même partie de notre être.

Le poète procède par intuition et compte sur la complicité de l'auditoire. Il sait associer dans notre esprit des idées ou des images qui sans doute y existaient déjà, mais que nous n'avions jamais rapprochées. Ce rapprochement qui nous ouvre subitement de nouveaux horizons et éclaire d'une vive lumière un coin du monde, c'est le miracle de la poésie. « Le poète ingénu, écrit Duhamel, qui, le premier, a imaginé les expressions « rapide comme l'éclair » ou « hardi comme un page », a rendu un incontestable service à ses semblables (1). »

Il est certain, dès lors, que connaître l'univers veut dire, lorsque nous parlons du poète, découvrir une représentation de l'univers nettement nouvelle. Le plus grand danger pour le poète, ce sont les perceptions et les idées toutes faites. Il importe que ses sensations soient originales, et il vaut encore mieux « abdiquer la connaissance d'un objet que défigurer ou mutiler une sensation originale », en la faisant entrer de force dans un cadre tout préparé. La contemplation du poète est éminemment créatrice, et le silence

(1) *Poètes et poésie*, page 2.

est mille fois préférable à la traduction conventionnelle de nos impressions.

Tel se croit poète qui n'est qu'un amateur de poésie. « Ces derniers sont légion, ceux-là sont rarissimes. » Et un amateur de poésie n'est pas plus excusable parce qu'il arguera de sa sincérité. Que m'importe, s'écrie Duhamel, que vous soyez sincère, si vous n'avez à traduire que des émotions médiocres d'une âme médiocre ? Et, d'ailleurs, la sincérité n'est pas forcément une forme de la beauté. Le vrai n'est pas toujours intéressant. Ce qui importe, c'est, alors même que l'on ment, donner l'impression du vrai. Ce qui importe, c'est non que le poète ait pleuré en écrivant ses vers, mais que les larmes s'échappent des yeux du lecteur.

Le vrai poète n'est pas poète à une heure donnée du jour qu'il a librement choisie et à propos d'un sujet donné qui déclenche sa verve comme la pression sur le clavier déclenche des sons. Le vrai poète est celui qui ne cesse jamais d'être poète, alors même qu'il se livre à des occupations entièrement étrangères à la poésie. « C'est dans chacun des actes de sa vie qu'il sait trouver un thème, c'est à chaque moment de sa vie qu'il demande un rythme. » Et encore : « Les poètes les plus fidèles au devoir quotidien ont prouvé qu'il leur était possible, sans cesser d'accomplir cette tâche qu'ils ont assumée, de transfigurer l'objet prochain de leur méditation au point de s'évader en pleine réalité... Ils ont accepté le monde et voici qu'ils le soulèvent tout entier et qu'ils l'emportent, dans un grand battement d'ailes, jusqu'aux régions de l'évasion la plus lointaine. Et le monde se laisse soulever, car il n'est lourd que pour les timides et pour les incertains (1). »

Comment, dans ces conditions, peut-on parler d'écoles, c'est-à-dire de règles strictes de l'expression poétique en dehors desquelles il ne saurait y avoir de salut ? Non, il n'y a pas eu des classiques, des romantiques, des Parnassiens, il n'y a eu que des hommes qui n'ont jamais cessé d'être

(1) *Poètes et poésie*, pages 61 et 62.

eux-mêmes. Mais de petits écrivains ayant analysé leur rythme l'ont singé et ont formé la « cohue des écoles ». L'école n'a pu que recueillir des rythmes existants, elle n'aurait pas été capable de les créer. L'âme médiocre ne deviendra pas poétique parce qu'elle appliquera un règlement, et l'âme qui est vraiment d'un poète n'a que faire de la prosodie.

C'est ce qui explique que la métrique régulière, celle des classiques et des romantiques, n'est plus en état, de nos jours, de traduire des sensations neuves. Les poètes passés ont tiré de cet instrument tous les sons qu'il pouvait donner. Vouloir s'en servir encore, c'est se condamner à ne faire entendre que des mélodies connues. Le rythme classique et la rime ne sont plus que des déguisements ; or il faut que le vers donne satisfaction à l'âme par lui-même. « Entre tous les artifices de l'ancienne prosodie, la rime est un de ceux qui ont reçu le plus rude assaut. On peut considérer son règne comme fini et son autorité absolue comme déchue (1)... » Et encore : « Il y a dans la disposition spéciale et traditionnelle du vers une sorte de mystère rituel qui dissimule la sottise et l'indigence des propos » (2).

C'est le vers blanc qui doit succéder au vers régulier et le plus grand contresens consisterait à croire qu'il est plus facile que l'autre. Il est plus facile de faire un sonnet correct (il faut lire les pages pénétrantes et spirituelles intitulées : Recettes pour la composition des volumes de vers) que d'écrire quelques vers libres qui parlent à l'âme. Le vers libre reste plein de « contraintes, de renoncement, de difficulté profonde, car il n'y a plus que les maniaques du sonnet ou du double rondel pour croire que le vers libre est, même dans ses formes les plus hautes et les plus justes, un jeu d'enfants malades, de pervertis, d'ataxiques (3). »

En somme, il y a deux sortes de poètes : « D'une part ceux qui tournent assez bien le vers, mais qui jamais ne

(1) *Poètes et Poésies*, p. 61 et 62.
(2) *Poètes et Poésie*, pages 106 et 160.
(3) *Poètes et Poésie*, p. 107.

connaissent l'éclair révélateur, l'éclair qui ne trompe point; d'autre part ceux dont on ne peut lire une page sans constater qu'un rapport nouveau est découvert, qu'une vérité vient d'être appréhendée, conquise (1). »

Tel est le véritable poète d'après Duhamel qui fait sien le mot de Charles-Louis Philippe : *Il faut des barbares.* Et il entend par là que le vrai poète doit avoir des yeux neufs et des accents neufs, qu'en aucun cas il ne doit recourir aux vieux accessoires de la poésie ancienne.

Le poème doit être une introduction à la vie lyrique. Il faut qu'après avoir écouté un poète, nous découvrions à notre tour toute une vie cachée qui nous frôlait mais que nous ne soupçonnions pas. Il ne s'agit pas de détourner l'art « de cette divine inutilité qui demeure le fait essentiel ». Mais l'art ainsi compris, c'est-à-dire nous découvrant notre âme et nous aidant à pénétrer au fond de celle d'autrui, est la chose la plus utile en ce monde, puisqu'il est la source du bonheur et de la joie. « Faire que chacun aime sa vie, la pénètre et l'accroisse, c'est pour le lyrisme une tâche non contraire à son essence. C'est un destin qu'on ne saurait entrevoir sans bonheur. »

§

Toute la critique de Duhamel, une des plus neuves et des plus vigoureuses de ce temps, est basée sur la poétique que j'ai tenté de définir. Qu'il loue ou qu'il blâme, Duhamel nous donne la sensation de la vérité et de la justice. Il demeure un grand artiste en jugeant ses pairs. Nous reconnaissons tout d'un coup que des impressions ou des idées littéraires qui flottaient dans notre subconscient se sont subitement comme coagulées et ont pris une forme définitive qui nous rassure et nous réconforte. Ici, comme dans ses autres ouvrages, l'accent de Duhamel demeure fraternel et il a lui-même défini en poète son attitude en présence des poètes qu'il aime : « Quand un accent m'atteint dans

(1) *Poètes et poésie*, page 154.

cette région de la poitrine où est le siège de la vie, je ne reste pas en garde. Je pose ma lance et mon armure : je prends le bras du nouvel ami qui vient de se révéler ou du frère que je retrouve et je pars faire un tour de promenade (1). »

Et c'est une belle promenade que nous faisons avec lui dans son livre « Les Poètes et la poésie » et dans les « Propos critiques ». D'un mot il définit, il admire, il exécute.

Il fait naturellement une place particulière à certains poètes qui sont plus près de son cœur, tels Romains, Vildrac, Arcos et Chennevière et surtout un grand initiateur et pour ainsi dire l'annonciateur du nouvel évangile poétique : Paul Claudel.

L'influence de Claudel sur Duhamel éclate dans la formation même du génie de l'auteur de la *Possession du Monde*. Duhamel le considère comme le véritable introducteur au lyrisme moderne. Il y aurait un parallèle à écrire sur l'œuvre des deux poètes qui sont si proches l'un de l'autre par l'âme et l'esprit. Ce que Duhamel dit de Claudel, on pourrait facilement le lui appliquer, et on a par instants l'impression, en lisant son étude sur l'auteur de *l'Annonce faite à Marie*, qu'on parcourt une auto-biographie.

Comme Claudel, Duhamel est à la fois critique, philosophe, poète, romancier, dramaturge (2).

Si Claudel tout entier a influencé Duhamel, et en particulier le dramaturge, ainsi que nous le verrons plus loin, le poète lyrique est surtout proche de l'auteur des Elégies. Claudel, en effet, comme Duhamel, proscrit la vieille prosodie « moule fatigué par plusieurs siècles d'usage ». Et ce n'est pas seulement la vieille prosodie qu'il désire qu'on évite, mais les vieilles métaphores, tout l'arsenal d'images qui déforme notre vision du réel. Claudel a donné le signal

(1) *Poètes et poésie.*

(2) A ce point de vue aussi Claudel est un précurseur. Les écrivains de notre époque sont, sous son influence, de moins en moins spécialisés. Leur connaissance du monde prend toutes les formes possibles, suivant leurs dispositions du moment.

de l'émancipation : il est « un homme libre ». Chez lui les images restent spontanées et personnelles. C'est enfin à l'école de Claudel que Duhamel a restitué aux mots leur sens et leur valeur propre. Il est assez naturel qu'il admire ce grand initiateur, qui a su dire clairement des choses obscures (alors qu'il est tellement d'écrivains qui, par incapacité, parlent obscurément de choses fort claires), et a ouvert ainsi à l'exploitation des écrivains un sous-sol riche et encore vierge.

§

Duhamel a publié quatre volumes de vers qui sont comme les quatre bornes qui jalonnent la route suivie par le poète : *L'Homme en tête* (1906 1909) — *Selon ma loi* (1909-1910) — *Compagnons* (1910-1912) — et enfin *Elégies* (1920). Pendant ces 14 années, de 1906 à 1920, G. Duhamel a cherché sa voie. L'histoire de sa poésie, c'est l'histoire de ses tâtonnements dans sa recherche d'une vérité qui satisfasse son besoin d'amour, de générosité, de pitié, de fraternité. En fait ce n'est pas dans le fond que sa doctrine varie, c'est dans les moyens les plus propres à atteindre le même but poursuivi dans l'*Homme en tête* et encore recherché dans *Elégies*.

C'est ainsi que nous trouvons en germe, dans l'*Homme en tête*, l'idée qui va s'épanouir dans les œuvres futures de Duhamel : la supériorité de l'homme seul sur la foule. L'histoire de l'*Homme en tête* est l'histoire d'une immense déception de l'être qui a cru pouvoir imposer son idéal à la foule, qui a failli au contraire abdiquer cet idéal pour adopter les pensées vulgaires du troupeau et qui n'est parvenu à se sauver qu'en abandonnant cette foule à son pitoyable destin.

Il avait pourtant bon espoir, l'*Homme en tête* lorsque la chevauchée a commencé « vers le pays large » avec à sa suite

Les lourds troupeaux à face d'hommes.

Or, voilà que parvenu au but, l'homme seul est dépassé, submergé de peuple puis délaissé. Et maintenant qu'il est seul, la vérité lui apparaît : la nature qui lui avait semblé hostile, lorsqu'il dirigeait « la foule batracienne et coassante », la nature radoucie

> Promène sur sa peau des caresses de femme.

Et pendant ce temps-là, la foule va à l'abîme.

> Tous ceux qui dans son ombre avaient tourné le monde
> Ils étaient là, sombrés, abîmés dans le froid.

Ceux qui étaient partis satisfaits sont saisis par l'inquiétude et la mélancolie. Alors « l'homme en tête » va leur révéler la vérité qui sauve. Ce que les hommes de cette foule ont oublié d'être, c'est eux-mêmes. Ils ont renoncé à exister pour se perdre dans le troupeau. Qu'avez-vous fait, leur crie Duhamel, de votre grand besoin d'aimer ?

> Cherchez donc, si vous ne pouvez pas être
> Votre divin, votre fidèle et votre prêtre
> Et celui qui donne et celui qui reçoit
> Et celui qu'on regarde et celui qui contemple... (1).

Mais on ne le comprend pas. La foule ricane et il rentre dans sa solitude. Là encore, il ne trouve pas ce qu'il cherche. Il a beau être loin des hommes, loin des villes, il ne parvient pas à se libérer de la vieille humanité qui est dans son sang. Son mauvais génie, c'est-à-dire précisément la pensée qui lui est commune avec la foule, — soit l'absence de pensée — l'a suivi : c'est l'habitant de sa solitude.

Alors l'homme en tête fait un effort suprême pour jeter par dessus bord la seule chose qui peut vivre là (au milieu de la foule) sans douleur et sans faire souffrir aussi.

Ainsi le seul moyen de ne pas connaître la souffrance et de ne pas l'infliger aux hommes, c'est de renoncer à toute pensée personnelle, c'est de coasser avec les autres. Nous ne pouvons communiquer à la foule notre enthousiasme. Ce qu'il y a en nous de beau, de généreux, de grand, il faut

(1) *L'Homme en tête*, page 122.

le garder pour nous seul. Il faut même le préserver des contacts de la foule, c'est une étincelle divine qui ne peut brûler que dans le sanctuaire le plus secret de notre âme. Tenter de passer outre, c'est aller vers « quelque généreux et douloureux échec. »

Conclusion bien pessimiste, bien mélancolique et qui implique la renonciation à tout apostolat, un désir exclusif de solitude et proclame la supériorité incontestée de l'intuition sur l'expérience.

§

Dans *Selon ma loi*, on trouve déjà d'autres accents. Il y a une tentative pour concilier le désir de rester soi-même sans pourtant renoncer à tout contact avec les hommes, le désir qui prendra corps plus tard de concilier l'intuition et l'expérience.

Car l'intuition ne peut suffire à l'homme. Il lui faut le contact avec la vie, avec ses frères, les autres hommes. On se priverait, en renonçant à vivre dans l'intimité d'un être, d'une joie qui tient du divin. Mais qu'il est difficile de pénétrer dans l'intimité d'un être! Tel qu'on croit connaître profondément, se révèle subitement étranger à votre cœur.

Car, pour se connaître et se pénétrer, il est indispensable que les deux êtres s'abordent avec générosité.

Que « d'amis » traînent lamentablement le boulet d'un passé faux et encombrant. Ne vaudrait-il pas mieux

Jeter ce poids dans la rivière

et ayant reconnu qu'on est « l'un à l'autre profondément étrangers » refaire connaissance comme si on ne s'était jamais connu ?

Il y a, en effet, toujours quelque chose à découvrir, même dans l'être que nous pensons connaître le mieux, même dans celui que nous croyons le plus insignifiant. C'est une conquête de tous les instants, conquête passionnante et dont le butin est le plus précieux des trésors. Voici un homme. Duhamel, comme un chasseur à l'affût, l'attire.

Je l'enlève des mains du monde qui me l'offre...
O tiède proie que je fascine à son insu...

Pourtant il est des heures où sa connaissance des hommes lui paraît « affreuse », parce qu'il croit qu'il les connaît trop. C'est sa mémoire, ce sont ses souvenirs qui le trompent et lui enlèvent la belle spontanéité qui fait la force de l'homme. Il faut se débarrasser des souvenirs usés, des souvenirs qui sont le bien commun. Il faut se faire une âme neuve. On retrouve ici l'idée déjà exprimée dans *L'Homme en tête*.

Mais tandis que dans l'*Homme en tête*, il semblait se résigner mélancoliquement à ne pas imposer sa volonté au destin, *Selon ma loi* (et le titre est assez caractéristique) se termine par un chant de victoire et de confiance. Les souvenirs qui croissent là comme des ronces, « il les chasse d'un geste de son poing » ; il tient en respect « l'ancienne et sanglotante meute ». Peut-être n'est-ce pas définitif ? Peut-être qu'elle revivra ?

Mais aujourd'hui du moins paisible et délivré
Je marche et rassemblé comme le jet d'un phare
Le désir que je suis s'avance et me prépare
Et le temps se referme après comme de l'eau (1).

Ainsi, alors que dans l'*Homme en tête*, il célébrait l'isolement comme la seule solution possible pour l'homme avide de vérité et de bonheur, dans *Selon ma loi*, il reconnaît que le spectacle de l'homme peut nous enrichir et qu'au lieu de subir la contrainte des êtres, il est possible de leur imposer notre loi.

§

Dans *Compagnons* (titre également suggestif), il fait un pas de plus dans la voie de la fraternité. Il constate que parmi les spectacles offerts à l'homme par le monde, celui

(1) *Selon ma loi*, p. 154.

de l'homme demeure le plus noble et le plus grand. La beauté de la forme égale la beauté de la pensée :

> Je sais qu'on peut aimer
> Dans l'eau courbe et miraculeuse des prunelles
> Plus de ciel qu'entre les maisons.

Car la nature est sans doute grandiose, mais elle ne l'est que par ce qu'elle recèle d'humanité. Si j'ai jamais cherché les spectacles de la nature, dira-t-il,

> C'est pour ce qu'ils me disaient de vous, mes compagnons.

Ainsi la contemplation de l'homme sera tout son univers. Et cet univers est infini. Car l'événement le plus médiocre d'une vie humaine peut être pour cet homme le seul événement du monde, et certain geste, le plus insignifiant, « peut nous cacher tout l'horizon ». Le mécanisme de la connaissance de l'homme dont *Selon ma loi* nous donnait une vague esquisse, *Compagnons* va le décrire minutieusement et en démonter les rouages les plus secrets. C'est dans ces poèmes que Duhamel a allumé le flambeau qui va le mieux nous guider dans l'intelligence d'œuvres comme *Confession de Minuit* et *les Hommes abandonnés*. Il y montre comment il se peut parfois que nous connaissions mieux « un inconnu » que certains hommes qui

> ont pénétré sur nos terres
> En dressant à bout de bras d'aveuglants flambeaux.

Il y a des « intimes inconnus » : on se coudoie longtemps sans se parler, mais l'heure vient où on se retrouve. Tout le mystère doux et profond de l'amitié spontanée, la seule vraie, tient dans ses vers, si sobres pourtant :

> Or, te voici : ce soir, je t'ai tiré de l'ombre
> Mais puisque cet unique instant nous est donné,
> Resserrons-nous dans une étreinte solennelle ! (1)

Et ce moment arrive pour tous où nous découvrons le secret du bonheur et de la force.

Toute la *Possession du Monde* est en germe dans ces

(1) *Compagnons*, p. 29.

poèmes. On y sent comme l'homme peut, nouveau Prométhée, créer, comme la divinité, des êtres à son image.

§

Les *Elégies* confirment, dans une forme toujours plus pure, toujours plus proche de la perfection, la doctrine que *Compagnons* a amorcée. Le poète a maintenant trouvé sa voie. La vérité, c'est-à-dire le bonheur, ce n'est pas l'intuition seule qui nous la donnera, ce n'est pas non plus l'expérience : c'est l'harmonieuse fusion de ces deux modes de connaissance de l'homme : nous trouverons le bonheur en nous mêlant aux hommes et en leur apportant nos richesses, mais aussi en méditant dans la solitude sur les enseignements que nous aurons recueillis à leur contact.

Nous retrouverons ici, enveloppés dans de simples et pourtant prenants symboles, toutes les idées exposées dans la *Possession du Monde*, dont les *Elégies* sont comme la quintessence poétique.

Le monde, disait-il, est rempli de trésors à portée de notre main et dont nous ne soupçonnons pas la valeur consolatrice. Et en effet, voici que le poète est sur le point de désespérer, et il croit tout naturellement qu'il n'y a pas au monde

> un grain de sable
> Qui ne semble inquiet de son propre sort.

Nous croyons volontiers que notre tristesse s'étend à tout l'univers — et le poète en arrive à souhaiter la mort.

> Mais dans la rue, pleine de brume et de reflets
> Vient à passer une voiture
> Portant sa bâche jaune et verte,
> La plus merveilleuse des bâches,
> Et tant que mes yeux l'aperçoivent
> Mon cœur averti du bonheur
> Mon cœur me conseille d'attendre (1).

Il est ainsi, tout près de nous, de très humbles objets qui,

(1) *Elégies*, p. 21.

dans notre naufrage, sont comme les épaves auxquelles nous pouvons, si nous le voulons, nous accrocher pour nous sauver.

Et si nous connaissons, au contraire, la joie, il ne tient qu'à nous d'augmenter notre part. Il ne faut jamais croire que nous ne pouvons pas être plus heureux que nous ne sommes, et que l'avenir ne peut

Nous réserver que tristesse.

Le bonheur est une source à laquelle on peut boire sans jamais l'épuiser.

Mais le bonheur est la chose à la fois la plus instable et la plus tenace qui soit. Il est toujours autour de nous : il borde la route de la plus grande douleur et la mort elle-même ne parvient pas à le chasser. Telle cette maison qui abrite un moribond et qui demeure joyeuse pour celui qui cherche la joie.

Cette ténacité dans la recherche du bonheur, Duhamel nous l'a montrée même chez les martyrs de la guerre. Elle existe à plus forte raison chez l'homme qui vit dans le calme de la paix. Ce qui nous trompe, c'est que nous nous imaginons que le bonheur est attaché à la possession de choses bien définies et égales pour tous. Rien n'est plus faux. Ce qui nous paraît indispensable aujourd'hui pour être heureux, nous le repousserons demain du pied parce que d'autres objets plus chers sollicitent notre cœur. Ainsi le poète abandonne toutes les habitudes qui faisaient sa joie pour plaire aux compagnons tyranniques que sont ses enfants.

J'ai résigné bien des rêves
Pour aimer un autre rêve
Et j'ai troqué sans regrets
Mille vies contre une seule (1).

Le souvenir, et sa puissance consolatrice dans la plus grande désespérance, apparaît aussi dans ces poèmes.

Le souvenir de l'être aimé procure au poète tellement de

(1) *Elégies*, p. 43-44.

douceur et d'amour, qu'il en est presque honteux, car c'est une chose « qu'il ne peut partager ».

Mais il est une chose qu'il peut partager, c'est la souffrance de ses frères dont les sanglots « ne l'ont jamais si bien déchiré ». La fraternité charnelle des hommes entre eux a été rarement traduite, même par Duhamel, en termes aussi émouvants que dans la strophe qui suit :

Ma vie s'est retirée de moi
Pour brûler en d'autres poitrines
Le sang de mon cœur a coulé
En d'autres vaisseaux que les miens (1).

C'est l'apostolat dont nous parlait la *Possession du Monde*, l'apostolat de la douleur complétant celui de la joie.

Telle est la poésie de Duhamel. Les exemples que j'ai cités suffisent, je pense, à montrer que cette poésie ne pouvait être coulée dans les moules classiques. Elle a besoin d'une forme bien à elle, d'un rythme propre, et la rime elle-même aurait paru un ornement bizarre et tout extérieur. Elle correspond bien à la définition qu'il en donne lui-même dans ses œuvres critiques : façon de sentir, de percevoir l'univers, puis d'exprimer cette perception aussi directement que possible sans lui imposer les contraintes de la réthorique et sans davantage la dissimuler sous les guirlandes de la mélodie.

Mais ce serait une grave erreur de croire qu'on a épuisé l'étude de Duhamel, poète lyrique, lorsqu'on a tourné la dernière page de ses livres de vers. Sa poésie, j'entends sa puissance d'évocation du beau, sa vision directe et pourtant transfigurée de la réalité, son invention des images, sa découverte des rapports imprévus entre les choses, inonde toute son œuvre.

(1) *Id.*, p. 63.

VIII

DUHAMEL DRAMATURGE

Dans les *Lettres d'Auspasie*, Duhamel, avec cette ironie souriante et pourtant vengeresse qui caractérise une bonne partie de son œuvre, nous dépeint les mœurs du théâtre. Il n'y a pas, à l'en croire, grand'chose de changé depuis l'époque où Voltaire écrivait : « C'est bien pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de 20 comédiens... ils trouvent en vous un client et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils vous jugent : ils se chargent enfin de votre pièce ; il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber ; réussit-elle, la farce qu'on appelle italienne, celle de la foire vous parodient ; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir (1). »

Il est assez naturel qu'un homme aussi épris de solitude et d'individualisme que Duhamel s'accommode assez mal d'un art qui s'adresse non plus à l'individu mais à la foule. Dans sa lettre sur le théâtre, peut-être la plus savoureuse et la plus forte du livre, Duhamel, après avoir énuméré les étapes nombreuses et pénibles que doit parcourir un dramaturge avant d'assister à la représentation non pas de son œuvre mais d'une œuvre, résultant des retouches opérées par les Directeurs, acteurs, régisseurs, décorateurs, costumiers, etc., etc., conclut en ces termes :

> Je vous raconte ces misères, mon ami, pour mieux vous peindre les périls d'un art qui fit, de toute humanité, la passion des poètes et les délices de la foule. Il n'en est sans doute pas de plus haut ; il n'en est pas de plus infirme. C'est un cygne qui bat de l'aile sur un océan de fange (2).

Bref, du rêve édifié dans la solitude, il ne reste souvent plus qu'une caricature méconnaissable. Mais le dramaturge

(1) Voltaire : *Lettres choisies*, Brunel. p. 60 (Hachette).
(2) *Lettres d'Auspasie*, p. 103.

est-il au bout de son calvaire ? Que non, il lui reste à subir l'épreuve la plus redoutable : celle du public. Voici de main de maître, la peinture du « monstre » :

Accourus de tous les points de l'horizon, ils vont devenir une chair unique. Ils s'asseyent les uns près des autres et s'apprêtent à communier dans le plaisir, dans l'ennui ou dans le ressentiment... Il n'y a qu'une bête impérieuse qui veut rire ou pleurer, être satisfaite. Tout est disposé humblement en vue de ce résultat par les gens dévoués à la distraction du monstre (1).

Mais ce n'est pas fini encore. Le lendemain de la représentation, l'œuvre sera livrée à la presse et connaîtra de nouvelles amputations, de nouvelles attaques, des enthousiasmes aussi peut être, le tout d'ailleurs hâtif et injustifié. Et Duhamel de conclure :

« De toutes les productions de l'esprit, l'œuvre théâtrale est la plus fragile et la plus brillante, la plus glorieuse et la plus humiliée ».

Comme le livre vaut infiniment mieux, lui qui n'a besoin que d'un confident qui juge sans subir aucune influence extérieure.

Avec le livre, toute l'affaire se débat entre deux esprits...C'est dans la solitude que le livre attend le lecteur. Heure savoureuse, colloque intime, affrontement de deux êtres en dehors de l'espace et du temps... Il n'y a pas seulement don, il y a échange. Le courant flue et reflue d'un cœur à l'autre. A la confession de l'un, les aveux de l'autre répondent, et le lecteur, secrètement, se livre à qui sut s'offrir (2).

Le livre reste donc pour Duhamel le « truchement le plus fidèle » et il dirait volontiers avec Musset que c'est un ami

avec lequel on cause,
Moitié lui répondant et moitié l'écoutant.

§

J'ai tenu à mettre sous les yeux du lecteur ces jugements

(1) *Lettres d'Auspasie*, page 108.
(2) *Id.*, p. 107.

de Duhamel sur le théâtre et sur le livre pour bien faire éclater la tendresse qu'il nourrit pour celui-ci et la défiance qu'il ne cherche pas à dissimuler à l'égard de celui-là. Pourtant il a subi lui-même la séduction de l'art dramatique et n'a pas hésité à s'exposer aux avanies qu'il nous a d'autant mieux décrites qu'il n'a eu sans doute qu'à faire appel à ses souvenirs.

La lettre sur le théâtre — comme le reste de l'œuvre de Duhamel, a, à n'en point douter, de profondes racines dans sa vie, mais je serais bien étonné qu'il ait consenti à se plier aux injonctions des mouches qui bourdonnent autour du coche dramatique. Son œuvre théâtrale, déjà nombreuse, doit être sortie de sa plume à peu près telle que nous la connaissons. C'est peut-être pourquoi d'ailleurs, elle ne saurait, dans sa majeure partie, atteindre le gros public. En tout cas, le lecteur, autant que le spectateur, trouvera du plaisir à vivre dans l'intimité de ses personnages. Et l'antagonisme qu'il aperçoit dans les *lettres d'Auspasie* entre le livre et le théâtre ne semble pas s'appliquer à son œuvre dramatique.

Il s'est inspiré ici plus encore que dans son œuvre poétique du grand exemple de Claudel. Ses personnages sont des enfants de sa chair comme ceux de l'auteur de «l'otage.» Comme lui aussi, Duhamel au lieu de choisir ainsi que les classiques, des caractères exceptionnels, a mis sur la scène (comme d'ailleurs dans ses livres) des êtres d'une humanité bien quotidienne. Ce qui est particulièrement caractéristique de cette manière, c'est le grand nombre, dans son théâtre, de figures de second plan, qui dans le théâtre ordinaire sont, ou inexistantes ou tout à fait insignifiantes. Le personnage de second plan est, au contraire, chez Duhamel, la substance même de son théâtre. Et s'il est vrai de dire que le théâtre est la reproduction de la vie, on ne voit pas en effet pourquoi ces personnages-là seraient exclus de l'art dramatique, puisqu'ils sont en somme l'immense majorité dans le monde.

Ce qui caractérise aussi le drame de Duhamel — et en cela aussi, il est le fidèle disciple de Claudel — c'est que son théâtre ne conclut pas et ne veut pas conclure. Il n'y a chez lui ni dénouements conventionnels comme chez Molière, ni dénouements logiquement déduits comme chez les grands faiseurs. Le drame de Duhamel reste, jusqu'à la fin, la fin comprise, une tranche de vie stylisée, avec ce qu'il y a de trouble, d'incertain, de non concluant dans la vie de tous les jours. Voilà ce qui se passe sous mes yeux, sous vos yeux à tous, semble dire Duhamel. Ce n'est sans doute ni très beau, ni très encourageant. Je ne cherche pas à le modifier; je n'approuve pas ; je ne condamne pas ; je note, car cela est, incontestablement. Et, de cette simple constatation, de la vérité cruelle de certaines notations, naît chez le spectateur, à certains moments, la plus vive émotion dramatique.

Elle ne saurait d'ailleurs venir que de là : car Duhamel a banni — ou à peu près — tout ce qui flatte l'œil ou les sens en général. Il n'appelle jamais à son secours, ni une couleur locale aveuglante, ni des costumes éblouissants, ni des jeux de scène capables de secouer nos nerfs. Il agit par la seule force des conflits de caractères moyens et de passions moyennes, à l'occasion d'événements moyens, par la seule force aussi d'un style qu'il a adapté, parfois avec un rare bonheur, au tempérament et à la qualité de la personne qui parle.

Mais ce qui donne sa marque au théâtre de Duhamel, c'est qu'il s'en dégage toujours une idée qui invite à la méditation et, selon la belle parole de Claudel, « on rentre chez soi inquiet et lourd ». Qu'on veuille bien ne pas entendre par là que Duhamel a écrit des pièces à thèse; quel affreux mot, quelle chose plus odieuse encore ! Non l'idée qui nous hante en écoutant une pièce de Duhamel se détache de la pièce tout naturellement comme un fruit mûr tombe de lui-même de la branche qui le porte. Pas de raisonneur comme chez Dumas, pas de personnage conférencier comme chez

Brieux. Les actes et les paroles nous suggèrent l'idée qui s'insinue en nous sans même que nous y pensions.

C'est plutôt à Ibsen que fait songer Duhamel et non seulement dans les scènes proprement dramatiques, mais même dans les scènes comiques qui abondent dans son théâtre. Car si une bonne partie de son œuvre, toute en symboles, n'est pas faite pour l'habituel auditoire de nos théâtres, il est des scènes comiques qui ont la qualité des œuvres des plus grands maîtres de la scène. C'est Molière qui a servi ici de guide à Duhamel, et je suis persuadé que le grand Poquelin n'aurait pas refusé de signer ce chef-d'œuvre de rire, un peu douloureux à la réflexion, qui a pour titre *Lapointe et Ropiteau*. Le sens du comique chez Duhamel est l'un de ses dons les plus marqués. Certaines scènes de *l'Œuvre des Athlètes*, telles pages de *Civilisation* comme les *Amours de Ponceau*, certains passages de la *Lettre sur les orateurs* et les *Lettres d'Auspasie* et en général, les chapitres de critique consacrés aux « Recettes pour la composition des volumes de vers ou aux épigraphes », enfin *Lapointe et Ropiteau*, déjà, témoignent que Duhamel aurait pu être un grand auteur comique (1). Il est vrai que le rire reste souvent au bord des lèvres, parce qu'il s'exerce presque toujours sur une matière assez douloureuse et comme Duhamel le raconte lui-même dans l'avant-propos de *Lapointe et Ropiteau*, jamais rire n'a été plus près de nous arracher des larmes ».

§

Il y a de *La Lumière*, sa première pièce, à la dernière que j'examinerai ici (2), *L'Œuvre des Athlètes*, une évolution un peu comparable à celle que nous avons déjà constatée dans son œuvre lyrique. Tandis que dans *La Lumière*, comme dans *Le Combat*, le drame se meut en dehors du

(1) Le dernier roman de Duhamel, *Deux Hommes* (Mercure de France) contient à cet égard des pages caractéristiques qui confirment cette opinion.

(2) Duhamel vient de faire représenter une nouvelle pièce : *La journée des aveux*.

réel et se passe surtout à l'intérieur des personnages, dans *L'œuvre des Athlètes*, Duhamel est plus préoccupé du réel et sa pièce met en conflit des personnages en chair et en os et pas seulement des porteurs de symboles. *Dans l'Ombre des Statues* qui se place entre *le Combat* et *L'Œuvre des Athlètes*, marque assez bien la transition : l'élément symbolique et intuitif se fond avec l'élément rationnel et réel et je serais assez tenté pour ma part de regarder cette dernière œuvre comme la plus caractéristique du théâtre de Duhamel.

La Lumière est sortie visiblement du contact avec Claudel et plus généralement avec le symbolisme. C'est une pièce surtout lyrique et telles tirades de Bernard ou de Blanche sont de véritables poèmes en prose. C'est une sorte de cantique à la gloire de l'intuition : visiblement, c'est l'auteur de l'*Homme en tête* et de *Selon ma loi* qui parle et son mépris du réel y est affirmé avec une vigueur impressionnante.

Le jeune Bernard, aveugle-né, se défend contre les tentatives faites par son père qui veut lui rendre la vue, comme il se défend contre la pitié de ceux qui s'imaginent qu'il est à plaindre.

Le véritable aveugle ce n'est pas Bernard. Les aveugles ce sont ceux qui s'imaginent, parce que leurs yeux reflètent mécaniquement l'univers, comme un morceau de verre inerte, qu'ils connaissent l'univers. Les yeux de l'âme voient mieux et plus loin que les yeux du corps : c'est ce qui fait la supériorité de Bernard sur son entourage ; c'est ce qui provoque l'amour de Blanche qui l'aime « parce qu'il sait des choses que ceux qui voient ne savent pas ». Elle « suppose une grandeur et une perfection recueillies là où tous les autres ne reconnaissent qu'une infirmité ».

Le drame naît de cette incompréhension de ceux qui plaignent Bernard, lequel n'a que pitié pour ceux qui l'entourent de commisération. Seule Blanche le comprend, mais c'est parce qu'elle-même a de mauvais yeux et doit par suite

tenter de voir avec l'âme. Le symbole est cruellement développé jusque dans ses dernières conséquences. Blanche n'apercevra la vraie lumière et ne sera vraiment digne de l'amour de Bernard que lorsqu'à son tour elle sera devenue complètement aveugle.

Et la dernière scène, qui nous montre les deux aveugles se tenant étroitement serrés et côtoyant un abîme qu'ils évitent par la seule force de leur vision intérieure et de leur amour, est d'une profonde beauté poétique et dramatique.

§

Le Combat exprime cette idée, qui a reçu depuis la guerre une ironique confirmation, que ce ne sont pas toujours les artisans véritables d'une œuvre qui ont la reconnaissance et les ovations de la foule : celles-ci vont souvent aux habiles qui ont su tirer parti des idées des premiers et qui surtout survivent aux premiers. Ce n'est pas Gérardeau corps faible mais à l'âme haute qui récoltera la gloire des travaux dont il a eu le premier l'idée et qui ont sauvé le pays : c'est Michel, « homme fort et vivant », qui connaîtra le triomphe le jour où l'idée de Gérard sera réalité : et, ce même jour, Gérard mourra, obscur et ignoré au pied de l'édifice dont il fut l'inspirateur. L'homme qui n'a que son âme à livrer aux masses reste un homme seul et dédaigné. Quand Gérard s'adresse aux ouvriers et ne leur parle qu'avec sa sensibilité, sa voix n'a pas d'écho. Ils préfèrent écouter

La voix puissante et raisonnable
Celle qui a toujours raison !

Quelle mélancolie dans cette affirmation : et pourtant les biens matériels ne peuvent suffire à panser les maux dont souffre l'humanité. Pour soulager la souffrance, il faut autre chose :

Il ne suffit pas de donner aux pauvres
Et de les panser quand ils ont des plaies
Et de leur verser le vin de nos caves
Et de tricoter des bas aux enfants.
C'est une bonté qui a la vue faible...

Ce qu'il faut faire, c'est laisser, dans les pauvres maisons, sur la cheminée,

> Non pas ce qu'il faut pour les faire vivre
> Mais ce qui permet d'attendre la mort.

Dans *La Lumière*, Duhamel exprimait son idéal avec une certaine sérénité. La seule scène où l'ironie se fasse jour, est la scène du médecin : mais elle est une exception dans la pièce qui conclut dans l'enthousiasme de l'idéal atteint. Nous venons de voir que dans *Le Combat* le pessimisme, et l'ironie qui en découle, est plus accentué : mais l'ironie reste pour ainsi dire virtuelle : et d'ailleurs la forme du vers donne à toute la pièce une couleur lyrique qui interdit un peu le sarcasme.

§

Dans *L'Ombre des Statues*, Duhamel prend la réalité à bras le corps et son ironie se fait plus cinglante en attendant qu'elle soit comme le leitmotiv de *L'Œuvre des Athlètes* : ici Duhamel renonce à l'indulgence et fustige ouvertement ceux qui blessent son idéal.

Robert de *Dans l'Ombre des Statues* est un « homme abandonné ». Parce qu'il est le fils d'un grand homme, la foule n'admet pas qu'il ait une personnalité à lui. A l'ombre de l'homme illustre, il végète péniblement, comme une plante privée d'air et de soleil. L'influence du milieu est telle que Robert finit par ressembler non seulement moralement mais même physiquement à son père. Il vit ainsi dans un perpétuel mensonge dont il va tenter de se délivrer. Entreprise difficile, car le mensonge dispose, dans son entourage, de fidèles serviteurs.

Or, par une ironie vraiment troublante, Robert va apprendre qu'il n'est pas le fils du grand homme, mais l'enfant des amours de sa mère avec un artiste qui vit modestement parmi ses rêves désintéressés. Mais cette nouvelle, loin de l'accabler, va le remplir de joie : cette vérité le délivre de l'odieux mensonge qui lui pesait au

point de l'empêcher de respirer. Car, comme Bernard de *La Lumière*, Robert est un homme seul.

Le tragique de la situation est fait ici également d'une incompréhension de l'entourage de Robert : on cherche à le consoler du chagrin qu'il devrait éprouver de cette révélation alors qu'il se sent moins « accablé que délivré ». Il n'est pas jusqu'à la jeune fille qui l'aimait qui hésite maintenant à aimer encore celui qui n'est plus le fils du grand homme. Elle aussi préférait le mensonge à la vérité.

Il ne reste plus à Robert qu'à quitter cette maison qui n'est pas la sienne, cette maison qu'une ombre qui n'est pas lui-même hante depuis trop longtemps, et partir à la recherche de son âme véritable. Et c'est sans doute le dénouement que Duhamel eût choisi si le théâtre n'avait certaines exigences dont je parlais au début de ce chapitre. Robert,qui a tenu tête à tous ceux qui ont conspiré autour de sa personne, n'ose pas résister à sa mère, sa vraie mère : il s'écroule à ses pieds et accepte par piété filiale de continuer à jouer le rôle odieux qu'il avait joué jusqu'à ce jour par ignorance. Mais ni le spectateur, ni le lecteur ne peuvent être dupes de cette résignation. Le Robert d'autrefois est bien mort et ne peut se survivre.

§

Dans *L'Œuvre des Athlètes*, Duhamel stigmatise avec une véhémence qui lui est peu familière ceux qu'il n'avait fait qu'égratigner dans *L'Ombre des Statues* : Belœuf, le fondateur de l'Œuvre des Athlètes, cousin de Tartuffe et frère de Trissotin, est le prototype de ces hommes qui dégoûtent Duhamel de l'humanité : faux, cupide et se servant d'un idéal pour satisfaire le plus bas, le plus formidable égoïsme. L'imitation de Molière est voulue. Nous avons la scène entre Vadius et Trissotin modernisés (Filiatre Desmelins et Belœuf) la scène entre Elmire et Tartuffe (Belœuf qui profite de l'hospitalité qui lui est offerte pour faire sa maîtresse de la jeune fille de la maison) et même

des scènes à la Monsieur de Pourceaugnac, comme le dénouement où Belœuf, victime d'une mystification, est ridiculisé par un déguisement qu'on lui impose.

Autour de Belœuf, Duhamel a groupé, selon son habitude, de pauvres fantoches que l'on est plutôt tenté de plaindre que de blâmer et deux esprits libres, qui préfèrent la liberté avec tous ses risques à l'acceptation veule avec le confort et la vie matérielle assurée. Comédie de mœurs (plus d'une salle de rédaction doit ressembler à certains moments à l'antichambre de Belœuf) et comédie de caractère, avec des mots de théâtre (le jeune Denis, l'ennemi juré de tous les Belœuf, disant en regardant son ami Amédée : Comme c'est agréable de penser que tout cela c'est de l'ami et qu'il y en a tant !) et des scènes qui sont d'un dramaturge de race (comme cette scène où une comparaison saugrenue entre Belœuf et un chat crée une atmosphère de nervosité et de rire irrésistible).

J'ai terminé l'examen des quatre pièces de Duhamel, mais je tiens à répéter ici ce que j'ai dit à la fin du chapitre consacré à la poésie lyrique : on n'a pas épuisé l'étude de Duhamel dramaturge lorsqu'on a passé en revue son œuvre théâtrale. Quelques-unes des plus belles scènes dramatiques qui sont sorties de sa plume ne se trouvent pas dans son théâtre, mais dans les livres qu'il a eu la faculté de soumettre directement au lecteur sans avoir à subir les caprices du monstre aux mille têtes qui est à l'affût derrière les portants d'un théâtre ou dans les fauteuils d'une salle de spectacle.

VIII

LE STYLE DE DUHAMEL

Les nombreux extraits que j'ai cités de l'œuvre de Duhamel ont permis au lecteur d'apprécier les qualités rares du style de cet écrivain. Il a sans doute été frappé par l'accent d'intimité fraternelle de la phrase. Jamais forme ne fut

aussi bien adaptée aux objets qu'elle doit revêtir; elle épouse si bien le contour des idées et des choses qu'il nous semble toujours qu'elle est la seule possible et que le simple déplacement d'un mot ou d'un signe de ponctuation ruinerait la belle harmonie de l'édifice.

Ce qui donne son prix à ce style, c'est un mélange de concret et d'abstrait, de physique et de moral, de corps et d'âme. Si les sens de Duhamel, peut être exaspérés par les fortes sensations de la guerre, sont d'une délicatesse extrême, s'il perçoit les odeurs, les sons, les couleurs, les formes avec une précision remarquable et surtout s'il sait trouver les mots qui « réalisent » la sensation au point de nous la faire éprouver, son âme est loin de rester inactive. C'est par exemple en décrivant d'une façon impressionnante les odeurs des salles d'hôpital, qu'il donne le mieux l'impression de la détresse.

L'odeur et les plaintes de plusieurs centaines de blessés nous assaillirent aussitôt... Une désinfection hâtive avait laissé les lieux saturés d'une vapeur de formol qui déchirait la gorge sans parvenir à masquer l'ignoble odeur des hommes entassés (1) »... ou bien « chaque salle inspectée soufflait la même haleine d'antiseptiques et d'excréments (2).

Procédé naturaliste, dira-t-on ; sans doute, s'il n'y avait que cela. Mais l'âme ne perd jamais ses droits : elle s'éveille en même temps que les sens et sait souvent les dominer, leur commander. Voici la chambre de Rechoussat, elle ne sent pas bon non plus, mais il suffira d'un peu de joie pour chasser toutes ces odeurs abominables : c'est pendant la nuit de Noël, lorsque ses camarades y pénètrent avec des lampions :

La petite chambre, comme un cœur trop heureux, parut devoir éclater de toute cette lumière intérieure... Toute la mauvaise odeur de cette chambre était partie, comme s'il avait suffi d'un peu de lumière pour la chasser.

(1) *Vie des Martyrs*, p. 111.
(2) *Vie des Martyrs*, p. 113.

Sent-on bien ici ce qui distingue nettement Duhamel des naturalistes ? Perçoit-on ici le frémissement dont parlait le Directeur du *Mercure de France* ? C'est pour la même raison que l'auteur de *Confession de Minuit* s'abstiendra de définir physiquement certaines odeurs parce que l'impression à éveiller en nous n'a pas son siège dans nos sens, mais dans l'âme. Ainsi l'odeur de l'agence Barouin que Salavin « croit porter dans ses vêtements, dans sa peau, dans son âme », nous la respirons pendant tout le chapitre, à plein nez, jusqu'à la nausée, jusqu'au vertige. Point n'est besoin de l'analyser chimiquement : c'est l'odeur de la misère.

Pour la même raison, rien n'est inerte dans les récits ou dans les descriptions de Duhamel. Il n'est pas le premier sans doute qui personnifie les objets inanimés, mais la façon dont il les personnifie, lui appartient, je crois, en propre. D'une manière générale, les écrivains qui ont animé les objets inanimés, leur ont prêté des formes et des sentiments en rapport avec leur état d'esprit du moment. Ils ont imaginé leurs relations avec les hommes pour les considérer comme amicales et bienveillantes avec un Lamartine ou un Hugo, hostiles avec un Vigny, indifférentes avec d'autres. Duhamel découvre entre les choses inertes et nous des rapports qui nous paraissent indéniables parce que nous les avons ressentis inconsciemment sans être parvenus à nous l'exprimer à nous-mêmes, parce que ces rapports sont fondés sur des faits réels, mais auxquels nous ne pensions pas. Un exemple fera mieux comprendre ce que je veux dire.

Nous avons tous souffert de la poussière des routes en été et de la boue en hiver. Voici comment Duhamel analyse cette souffrance :

La poussière est la rançon des beaux jours : elle imprègne la meute guerrière et se mêle à ses travaux, à ses nourritures, à ses pensées, elle sale les lèvres, craque sous la dent, enflamme les yeux. Mais lorsqu'elle disparaît, le règne de la boue commence

et l'âme végète encore mieux dans la poussière que dans la boue (1).

La poussière et la boue sont, on le sent, des êtres vivants qui s'insinuent dans notre vie, et y tiennent une place. Et il en est ainsi de toutes les choses qui entourent Duhamel ou ses personnages : elles sont intimement liées à leur existence. C'est une allée de platanes qui « le reçoit mal et ne le console pas ». C'est le couloir de la maison de Salavin, ce « laminoir par où doivent passer toutes ses joies toutes ses détresses, toutes ses fureurs ». Ce sont des bibelots qui ne veulent pas « faire cause commune avec lui ».

Mais voici surtout par où Duhamel se distingue des autres écrivains ; ceux-ci pour personnifier un objet commencent par le comparer à un être vivant, personnel, animal, plante. Puis, par cet intermédiaire, ils le font vivre. Duhamel supprime ce chaînon ; il leur confère une vie propre, et parfois même une vie intérieure. Voyez plutôt le lit défait d'où s'échappent de grosses bouffées de sommeil. Et les rêves embusqués sous les meubles et qui filent comme des rats sous la commode. Et le canapé de Salavin qui bâille par les trous de sa tapisserie, et dont les ressorts étouffent un rire insultant. La lampe dort tout debout.

Mais surtout il prête à ces choses inertes une éloquence émouvante. L'objet le plus humble a un contenu de vie que Duhamel sait découvrir habilement. Quoi de plus banal que la devanture d'une banque ? A travers les objets, Duhamel aperçoit tout un monde de choses que ces objets évoquent consciemment ou inconsciemment dans l'esprit de ceux qui les contemplent.

Derrière les vitres, des billets bariolés étaient piqués sur des planches comme autant d'insectes curieux. Il y avait aussi des pièces d'or dans les sébiles. La foule stationnait interminablement devant ces objets morts qui représentaient des châteaux, de la vitesse, de l'amour, des fruits, des viandes, des horizons. Les hommes et les femmes de la foule, en vérité, ne regardaient ni

(1) *Civilisation*, page 31.

les papiers, ni les monnaies, mais au delà, très loin à l'intérieur d'eux-mêmes, ces mille choses merveilleuses que l'on peut librement imaginer (1).

Voilà du linge qu'une laveuse nettoie et Duhamel de demander :

Pourquoi ces dentelles délicates au bord de ce drap? Que signifie sur ce linge cette tâche rousse? Ce mouchoir-là est-il trempé de larmes? Quelles larmes ? Celui-ci de sueur? Quelle sueur? Comme cette camisole était humble, misérable! comme cette autre semblait gonflée de morgue! (2)

On le voit : ces choses vivent par elles-mêmes — sans le secours d'une comparaison, d'une image. Et pourtant Duhamel sait ce qu'est une belle image. Il y en a tout un merveilleux bouquet dans son œuvre, et je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui ait déjà servi. A vrai dire, Duhamel n'emploie jamais une image isolée, mais une suite d'images. Son esprit voit toujours un ensemble fait de détails liés les uns aux autres. On sait le bruit particulier d'un projectile qui traverse les airs. Voici comment Duhamel le perçoit ; l'air froissé par les projectiles, « miaulait comme un chat furieux » (*Vie des Martyrs*, page 122) ou bien « une mouche étourdie par les vapeurs spiritueuses donnait un frêle coup d'archet sur le silence » (*Hommes abandonnés*, page 222) ou bien : « Le pont d'Austerlitz fait le gros dos, comme s'il était agréablement chatouillé par les tramways » (*Confession de Minuit*, page 31).

Ce qui caractérise ces images, c'est que leurs termes sont étroitement adaptés aux circonstances ; elles empruntent leur couleur au décor qui les entoure, à l'époque, au moment. Voici un paysage champenois vu pendant la guerre, les images conspirent à créer l'atmosphère voulu : « Les blessés pouvaient apercevoir, à travers les ondes dansantes de la chaleur, les hauteurs de Berru et de Nogent-l'Abbesse, les tours de la cathédrale assise comme un lion agonisant au

(1) *Hommes abandonnés*, page 210.
(2) *Hommes abandonnés*, page 278.

milieu de la plaine de Reims et les lignes crayeuses des tranchées hachant le paysage. » (*Vie des Martyrs*, page 139). Autre exemple ; il s'agit de la lutte entre la mort et les blessés ; toute la comparaison est tirée de l'état de guerre ;

L'a mort qui était étendue sur tout le corps comme sur un pays conquis, s'est retirée cédant peu à peu le terrain, mais voilà qu'elle s'arrête, qu'elle s'accroche aux jambes, elle ne veut plus les lâcher, elle réclame quelque chose en partage, elle n'entend pas être frustrée de toute sa proie (*Vie des Martyrs*, page 143).

Ainsi, jamais l'image n'est un artifice littéraire ; elle complète la vision de l'écrivain, lui donne plus de relief et parfois même traduit indirectement les sentiments intimes de l'écrivain. Au lieu d'intervenir dans le récit ou la description pour déplorer les conditions pitoyables d'existence des combattants, Duhamel marquera sa commisération de la détresse des martyrs par une comparaison plus éloquente qu'une digression lyrique ;

L'homme s'est insinué partout comme une maladie, comme une inondation. Il avait chassé les bêtes de leur gîte pour s'installer dans les écuries, dans les étables, dans les clapiers (*Civilisation*, page 20).

C'est l'image qui est fréquemment le véhicule de l'ironie :

Les blessés attendent leurs victuailles, se tenant sur un banc, timidement assis, comme des invités pauvres au buffet d'une fête. (*Civilisation* page 37) ;

ou bien encore :

Le grand hall de toile (de l'ambulance) semblable à une exposition de concours agricole (*Civilisation*, page 56).

Certaines sont sinistres :

Les tentes (des ambulances) claquaient de toute leur toile et paraissaient, comme de grands oiseaux livides, se cramponner au sol pour mieux résister à l'autan (*Civilisation*, page 45).

D'autres sont émouvantes parce qu'elles nous font éprou-

ver dans notre chair, plus encore que dans notre esprit, le désespoir de certaines situations sans issue :

Alors je lui disais des choses qui voulaient être douces et qui étaient inutiles, parce qu'il n'y a pas de conversation possible entre l'homme roulé par les flots d'un torrent et celui qui demeure assis dans les roseaux de la rive (*Vie des Martyrs*, page 199).

Est-il possible de mieux marquer l'abîme qui sépare l'homme bien portant de l'homme frappé à mort et l'impossibilité qu'il y a de lancer sur cet abîme un pont de secours ?

D'autres enfin sont violemment satiriques : Est-il rien de plus quelconque qu'un guichet ? Voici ce qu'il devient sous la plume de Duhamel :

C'est une trappe, un piège, c'est l'isthme par où doivent finalement passer et s'étirer tous nos projets. Cette lucarne n'a pas que les allures de la guillotine : elle en a usurpé la puissance. (*Entretiens dans le tumulte*, p. 178).

La mer hante visiblement Duhamel, pendant la grande tourmente : il est assez naturel que la guerre lui soit apparue comme une gigantesque tempête dont les vagues sont venues déferler sur toutes les côtes et dont les naufrages ne se comptent plus. Mais il a su tirer de cette image un parti remarquable.

Une chambre de malades est « un radeau de naufragés, roulant sur le dos de la mer avec quatre corps en détresse » (*Civilisation*, page 19). Les blessés, la nuit venue, « préludent à la traversée nocturne par de petits soins comme on en prend pour le voyage » (*Civilisation*, page 18). L'arrivée de l'hiver, coïncidant avec le départ d'une ambulance, donne le tableau suivant : « La ville des tentes a plié ses toiles, ainsi qu'une flotte de voiliers qui doit appareiller pour de nouveaux destins » (*Civilisation*, page 57). Telle inquiétude chez un blessé sera comparée « au naufrage en pleine solitude marine d'une barque perdue » (*Civilisation*, page 92). Les médecins qui examinent les blessés nus « lut-

tent à forces de rames contre le torrent des destinées » (*Civilisation*, page 160) et « frappent sur les poitrines comme des douaniers sur une futaille » (*Civilisation*, page 161).

Le Conseil de réforme évoque dans son esprit « une falaise abrupte contre laquelle, comme des oiseaux marins pourchassés par la tourmente, viennent se meurtrir des individus égarés » (*Civilisation*, page 161). Je ne crois pas que l'on puisse rendre plus palpable la besogne épuisante et macabre des médecins pendant les nuits de bataille que par cette image :

Nous passions nos nuits à ramer contre ce torrent de sang et à y repêcher des épaves. Le lieutenant Limberg comptait parmi les plus tristes : nous l'avions remorqué pendant deux semaines, et tout d'un coup il venait de couler à pic (*Civilisation*, page 208).

Et il est très naturel, dans ces conditions, que Duhamel, en présence de l'inconcevable sérénité de certains individus, se demande « au fond de quel fiord a dû se réfugier la barque pour ne ressentir aucun des remous de la monstrueuse tempête » (*Entretiens dans le tumulte*, page 192).

Les noms de poète épique, de poète dramatique sont sans doute venus plus d'une fois aux lèvres du lecteur. Voici, pour finir, des images qui sont du plus délicat poète lyrique. Avez-vous assisté à la tombée du crépuscule ou au lever de l'aube dans un village ? Sans doute, et ce spectacle, assez banal en somme, n'a pas manqué de peintres.

Voici comment Duhamel l'a vu :

Je regarde le jour naître et mourir sur les vitres des villages... Je comprends, mieux que beaucoup, les cris qu'on entend le soir, en rase plaine, quand les villages se parlent de loin avant le sommeil...

...Les maisons du village adoraient l'orient. Leurs façades, au toit tiré de côté comme un béret, regardaient vers les montagnes l'endroit d'où le soleil jaillit. Toutes les maisons étaient accroupies dans cette posture et conservaient, sur leurs vitres

jusqu'au crépuscule, un reflet de l'extase matinale (*Hommes abandonnés*, pages 30 et 76).

Je voudrais définir brièvement ce qui distingue ce style, ce qui le différencie nettement de celui d'autres grands écrivains : je ne trouve qu'un mot que j'ai écrit en tête de ce chapitre : accent fraternel. Simplicité de la phrase, vocabulaire de tous les jours, images qui semblent spontanément jaillies du réel, rythme naturel, tout contribue à me donner une sensation que ne m'a fait éprouver jusqu'à ce jour aucun écrivain : lorsque je lis Duhamel, j'ai l'impression très nette que je l'entends me parler tout bas, avec une voix très douce, tandis que son regard se pose fraternellement sur le mien. Et c'est pourquoi, comme le dit l'un de ses commentateurs et adversaires, certaines pages de Duhamel dureront aussi longtemps que la langue maternelle (1).

CONCLUSION

Qu'il soit poète, romancier, dramaturge, critique, Duhamel n'a toujours qu'un but : posséder le monde et surtout posséder l'âme humaine, et une fois qu'il s'est emparé de ces trésors, les partager autour de lui pour diminuer cette détresse qu'il a osé regarder en face. Il a commencé son apostolat en nous faisant part des joies qu'il éprouve en contemplant ses deux enfants dans son dernier ouvrage : *Les Plaisirs et les Jeux* (2). Car les enfants font partie de ces richesses inexploitées qui sont à notre portée. Sans doute, l'homme à tous les âges, et dans son contact avec tous les milieux et dans toutes les circonstances de sa vie, demeure une étude passionnante. Mais il est naturel que Duhamel commence par posséder ceux qu'il aime, car il est plus près

(1) Les Cahiers de l'Anti-France : *L'Abbaye*, Bossard, p. 183.

(2) Depuis que cette étude est achevée, Duhamel a publié un nouveau roman : *Deux Hommes*, au « Mercure ».

d'eux, il lui est plus facile de pénétrer dans leur intimité. Mais il se réserve de « posséder » ses adversaires.

Car la majorité des hommes souffre d'une espèce d'abandon : ils souffrent de ne pas être possédés et de s'offrir en en vain. Duhamel se livre tout entier à ce culte de l'âme qui est une perpétuelle découverte d'elle-même et de l'univers qu'elle reflète. Dans cette découverté, il fait surtout la part belle au cœur et se méfie de l'intelligence, ou plutôt, tandis que les romantiques uniquement préoccupés de l'âme dédaignaient quelque peu le réel, et que les naturalistes, dédaignant l'âme, s'attachaient à dépeindre seulement le réel, Duhamel s'efforce de fondre les tendances des deux écoles et de faire surgir l'âme du réel : bref, de faire appel pour une égale part à l'intuition comme les romantiques et à l'expérience comme les réalistes. Cela ne va pas sans une grande sympathie pour l'être humain, sans une grande pitié pour ses souffrances, qu'il ne craint pas d'étaler et de révéler, en un mot, sans un grand amour des hommes.

Certains écrivains de droite, comme M. Massis, l'ont violemment attaqué : ils ont prétendu (1) qu'il n'était qu'un verseur d'illusions verbales ; ils ont appelé sa *Possession du Monde* « un opium de l'âme, un stupéfiant spirituel ». Cependant le même auteur reconnaît que Duhamel est l'un des écrivains les mieux doués de sa génération, qu'il n'a pas seulement des lecteurs, mais des adeptes. En réalité les arguments qu'invoquent contre Duhamel des hommes comme M. Massis sont surtout d'ordre politique et d'ordre confessionnel. Les mêmes attaques se retrouvent chez les extrémistes de gauche, à peine voilées. Guilbeaux refuse de reconnaître à la *Vie des Martyrs* la valeur du *Feu* de Barbusse. Et, dans le *Populaire*, un critique, constatant avec mélancolie que Duhamel est le seul de nos maîtres actuels dont on consente à faire l'éloge dans les publications confessionnelles, se demande si l'auteur de *Civilisation* ne trahit pas les siens ?

(1) *Revue Universelle*, 15 mars 1922.

Qu'est-ce à dire sinon que les uns et les autres reprochent à Duhamel de ne pas se mettre au service d'un culte ou d'un parti, si bien qu'il ne parvient à satisfaire ni les extrémistes de droite, ni les extrémistes de gauche. Car ses doctrines aboutissent à une religion humaine qui plane bien au-dessus de tous les partis.

Ce qui prouve mieux encore que son œuvre est profondément humaine, c'est qu'on lui a adressé les critiques les plus contradictoires. Les uns lui ont reproché son pessimisme, d'autres son optimisme, ceux-ci ont voulu voir en lui un unanimiste, ceux-là lui font grief d'un certain mépris de l'humanité.

Ce ne sont que des contradictions apparentes et j'espère avoir montré au cours de cette étude l'admirable unité de cette œuvre déjà considérable. Ceux qui l'accusent de pessimisme n'ont aperçu que l'un des aspects de l'œuvre. Parce que Duhamel a voulu regarder le mal en face, on l'a hâtivement accusé de ne voir que le mal. J'ai indiqué quel article de foi représente pour lui le bonheur sur terre : s'il ne craint pas de décrire le mal, c'est qu'il considère que c'est le meilleur moyen de s'en débarrasser pour mieux goûter le bien. Il a d'ailleurs répondu à cette objection dans les *Plaisirs et les Jeux* (1).

C'est vrai, je vois le mal, je connais le mal. Comme un avare qui s'obstine à chercher de bons grains égarés dans la menue paille, je fouille avec patience malgré tout. Et lorsque à la chute du jour, je contemple le monceau de détritus et d'âcre poussière que j'ai enfin rejeté, je ne suis pas désespéré s'il me reste, au creux de la paume, une pincée de bon froment.

§

Justement les enfants sont l'une de ces raisons d'espérer et c'est pourquoi il leur consacre un si beau livre. Personne ne désespère moins que Duhamel : ceux qui l'ont cru ont

(1) Page 203.

commis un abominable contresens. « Vous verrez, s'écriera-t-il dans les *Hommes abandonnés* (1) que malgré toutes ses saletés, toutes ses misères, toutes ses folies, l'humanité est quelque chose de grand dont il ne faut pas désespérer. » Comment désespérer après avoir entendu de la bouche des mutilés sortir aux moments les plus tragiques les paroles les plus extraordinaires de confiance et d'espoir (2) ?

Duhamel s'est donné pour mission de séparer de notre vision les choses laides et pénibles, pour nous faire admirer ce qu'il y a dans la vie de beau et de grand et il nous invite à suivre son exemple :

Tu es, dit-il, comme le chercheur d'or à genoux au bord d'un fleuve qui roule du sable et des pépites. Le torrent de ton âme coule et tu le regardes avec crainte et ravissement. Il y a de tout : de la fange, des herbes, de l'or, des fleurs, des débris sans forme ni sans nom. Mets à part ce qui te semble digne d'être conservé : ne le laisse pas échapper dans le tourbillon (3).

Je crois avoir dissipé aussi le malentendu créé par ceux qui prétendent que cet homme, tout sensibilité et tout amour, méprise la multitude. Sans doute, il se méfie de la foule, parce qu'il lui reproche d'annexer l'individu au point d'en faire une machine, et c'est pourquoi il préfère avoir affaire à l'individu pris isolément (sa défiance du théâtre et sa préférence pour le livre, n'ont pas d'autre raison). C'est ce qui l'a fait prendre pour un Misanthrope. « Si j'ai l'air quelquefois d'un Misanthrope, écrit-il dans *Confession de Minuit*, c'est parce que j'aime trop l'humanité (4) », exactement comme A. France s'accusera d'être sceptique parce qu'il voudrait que l'humanité soit telle qu'il l'aperçoit dans ses rêves (5). C'est par bonté qu'il semble fuir l'homme. Mais il ne cesse de proclamer que l'âme reste pour l'âme

(1) Page 116.
(2) *Vie des Martyrs*, page 117.
(3) *Possession du Monde*, page 237.
(4) Page 83.
(5) *Propos d'A. France*, par Gsell, Grasset.

« une belle proie » et dans les *Lettres d'Auspasie*, il écrit ces lignes qui définissent nettement sa position (1) :

Pour moi, né dans le tumulte d'une société valétudinaire, je ne parviens pas à prendre mon parti sur toutes les misères qu'elle me donne en spectacle. *Le commerce des hommes me procure une si insoutenable amertume* que je vais soupirant après le désert et l'oubli. Mais à peine dans la retraite, je me prends à dénombrer les mérites de cette humanité dont je désespérais tantôt et, du fond de la solitude, je souhaite une compagnie dont je me croyais rassasié.

Ainsi la solitude sera toujours pour moi une expérience malheureuse, une vocation contrariée, un désir insatisfait. Les hommes qui m'ont fait déjà trop de mal, ne m'en ont ils point fait assez ? D'où me vient ce mélange d'aversion et de tendresse, d'intolérance et d'aveuglement.

... J'habite depuis huit lustres une des plus bruyantes villes du monde et n'en porte pas moins un cœur d'ermite ou de reclus.

Il me faut bien demeurer parmi les hommes pour leur prouver plus aisément que la sagesse serait de les fuir. Il n'est rien de plus doux que le nom d'homme, il n'est rien de plus effrayant. Si je me trouvais de nuit égaré dans une sombre forêt, la présomption qu'un homme est à proximité pourrait, selon les dispositions de mon cœur, m'inspirer soit un réconfort sans égal, soit une terreur sans mesure.

Ainsi l'homme l'attire et le repousse tout à la fois. C'est une belle proie qu'il recherche dans la solitude.

Les jugements passionnés portés sur cet écrivain sont, à mes yeux, un hommage rendu à sa puissance. Son œuvre a enrichi l'humanité. Dans le monde entier, elle est connue et appréciée. Certains de ses livres ont été traduits en douze langues. Car, sous toutes les latitudes, on a reconnu, en Duhamel, le peintre merveilleux et compatissant de la vie intérieure, avec son contenu de détresse et de misère, mais aussi de joie et de réconfort.

« Une belle œuvre, dit Duhamel, doit contenir une large

(1) Pages 83 et 86.

part de vérités éternelles : j'ajoute secrètement qu'elle est plus belle encore si elle est capable de contribuer au bien des hommes en nous évitant de faire de tragiques expériences (1). »

J'ai l'intime conviction, au terme de cette étude, que l'œuvre de Duhamel remplit cette double condition. Ses livres contiennent, en effet, une large part de vérités éternelles : et si jamais nous parvenons à nous éviter à nous-mêmes et à nos enfants la tragique expérience, je suis persuadé que c'est un peu à l'auteur de *Vie des Martyrs* que l'humanité le devra.

CÉSAR SANTELLI.

(1) *Guerre et Littérature* (Monnier).

LES LETTRES DE J.-H. FABRE
A HENRI DEVILLARIO

—

« J'avoue en toute contrition que je suis le plus mauvais correspondant qu'on puisse voir. Me faire écrire une lettre, c'est pour moi un supplice... Je ne manque pas d'encre et de papier, mais je manque de temps... N'accuse de mon silence que le trop de besogne qui parfois dépasse, non mon courage, mais mes forces et mon temps (1). »

Ces réflexions, écrites par J.-Henri Fabre à son frère Frédéric aux alentours de 1850, le grand savant aurait pu les formuler à nouveau quand, après trente-cinq années de services universitaires et de perpétuel contact avec la Science, il poursuivait et rédigeait dans sa silencieuse Thébaïde de l'Harmas ses géniales expérimentations entomologiques. En effet, tout entier à son labeur patient et obstiné, l'ermite de Sérignan n'a guère sacrifié au genre épistolaire que quelques lettres dictées par les nécessités de ses études ou l'affection qu'il portait aux siens et à ses rares intimes.

C'est à la fois pour répondre aux sentiments de son cœur et aux exigences de ses recherches qu'il a écrit, entre 1880 et 1892, les six lettres qui suivent. Inédites, sauf pour deux ou trois phrases qu'en a citées le Dr Legros dans sa *Vie de Fabre*, elles sont adressées à un de ses anciens élèves du lycée d'Avignon, le Carpentrassien Henri Devillario, juge d'instruction, puis président du tribunal de sa ville natale. Son nom n'est pas inconnu des historiens et des familiers de l'œuvre fabrienne : MM. Legros et Marcel Coulon ont, dans leurs remarquables travaux sur l'entomologiste, rappelé les liens d'amitié qui unissaient H. Devillario à son ancien professeur. Fabre lui-même s'est plu à signaler à ses lecteurs, soit dans ses études données aux *Annales des*

(1) Cité par Legros, *La Vie de J.-H. Fabre*, p. 290, note 14 (Paris, Delagrave), éd. 1912.

Sciences Naturelles, soit dans ses *Souvenirs Entomologiques* (notamment au tome III, p. 422, de l'édition définitive) la collaboration précieuse que lui avait apportée celui qu'il appelle « son ami intime, son excellent ami Devillario » et qui, de son côté, répondait par le dévouement profond et l'admiration sincère du disciple, sans toutefois renoncer à ses propres convictions, à la confiance et à l'affection du maître (1). On lira ci après comment le magistrat carpentrassien, doublé d'un collectionneur et d'un paléontologiste passionné, sut mériter l'une et l'autre, au point de se voir confier par Fabre de véritables « commandes », de délicates fouilles entomologiques et de recevoir ses libres confidences sur ses travaux et ses théories.

A ce double point de vue les pages suivantes, qui comprennent tout ce que j'ai pu retrouver des lettres de Fabre à H. Devillario, sont le vivant commentaire d'importants chapitres des *Souvenirs*, dont elles éclairent l'éclosion.

(1) Devillario s'est toujours fait un devoir, en sa qualité de publiciste scientifique, de faire connaître au grand public les travaux et les publications de J.-H. Fabre.

C'est ainsi qu'il a écrit pour l'*Histoire de la Bûche* un long compte rendu dont je n'ai pu retrouver que le manuscrit. Il a été un des premiers et rares savants à saluer dans la presse la parution du tome I des *Souvenirs Entomologiques*. Le compte rendu qu'il en a donné dans le *Réveil du Midi* (23 nov. 1879) débute par ces lignes révélatrices de l'attachement de Devillario pour son ancien maître, comme de l'impression ineffaçable que les anciens élèves de Fabre gardaient de son enseignement :

« M. J.-H. Fabre vient de publier, sous ce titre, une série d'études entomologiques d'un grand intérêt. C'est là un livre de modeste apparence. Il n'a pas fait grand bruit dans la presse ; ni la réclame, ni le luxe de l'édition n'attirent sur lui l'œil des curieux. Certainement à tort. Il n'a pas d'autres visées que d'apporter à la science le contingent d'une moisson plus riche qu'abondante ; et vraisemblablement l'auteur n'en attend pas d'autre satisfaction que de retrouver, notés pour ainsi dire au jour le jour, avec les résultats de ses observations, des impressions et des souvenirs qui lui sont chers.

« Qu'il nous soit permis d'insister un instant sur ce côté intime de l'œuvre ; car ils sont nombreux ici les anciens disciples du cher Maître, pour qui ces pages seront vivantes de tous les échos d'autrefois qu'elles réveilleront en eux. Si M. H. Fabre n'était qu'un savant naturaliste, sa part serait déjà assez belle ; et cela vaudrait qu'on parlât de ses travaux. La sagacité de l'observateur unie à l'impressionnabilité de l'artiste font de lui un esprit profond et charmant. Mais ces qualités n'expliqueraient pas à elles seules les sympathies qui l'entourent. Ceux qui le connaissent savent bien que chez lui l'homme de cœur est à la hauteur du savant ; et pour en revenir aux *Souvenirs entomologiques*, il est tel retour vers le passé, tel récit de jeunesse empreint d'une émotion chaude et pénétrante, qui nous rend l'homme avec ce qu'il a de meilleur. »

Sur le caractère de Fabre, elles ne nous apprennent sans doute rien de nouveau : sa sensibilité, son activité et sa curiosité entomologiques, sa passion de la vérité et son horreur des systèmes, son dédain de « la galerie qui siffle ou applaudit », bref tout ce qui distingue l'homme et le savant s'affirme dans cette correspondance privée avec la même force et en même temps la même modestie que dans son œuvre imprimée. Mais ce parfait parallélisme dans la peinture de Fabre par lui-même, que permet de constater la confrontation de ses écrits publics et intimes, augmente singulièrement pour nous l'intérêt et l'importance des lettres à H. Devillario : nous y voyons, en effet, la preuve irréfutable de l'absolue sincérité des *Souvenirs*. Il n'était peut-être pas indifférent de mettre cette preuve sous les yeux de ceux qui persistent à suspecter le grand Sérignanais d'avoir usé, dans son œuvre monumentale, des attitudes et des artifices du littérateur.

PIERRE JULIAN.

—

Mon cher ami,

Vos chenilles n'ont rien de commun avec le Papillon que l'on vit l'an dernier émigrer du Nord au Sud par bandes innombrables. Ce papillon était le *Vanessa Cardui*, la Belle-Diane des anciens auteurs. La chenille, vivant sur les chardons, n'est pas responsable des méfaits dont vous me parlez. Du reste, les Vanesses sont des papillons diurnes, tandis que vos chenilles appartiennent à un papillon nocturne, du genre Bombyx.

Les documents me manquant sur l'histoire des Lépidoptères, j'hésite, pour vos chenilles, entre la Processionnaire du chêne (*Bombyx processionea*) et la processionnaire du pin (*Bombyx pithyocampa*). J'incline cependant vers cette dernière. La nature des arbres qu'elle ravage aurait décidé la question ; mais vous ne m'en dites rien. Les a-t-on prises sur des chênes ? C'est alors la B. processionea. Sur des pins ? C'est la B. pithyocampa. Je ne puis aller au delà, n'ayant rien sur l'histoire des chenilles au point de vue de la classification.

Vous avez laissé passer le mois de mai sans songer aux

Anthrax. Le mal n'est pas grand. C'est en août que la question pourra s'attaquer avec fruit. Dans la première quinzaine d'août a lieu la ponte, l'accouplement devant les talus hantés par les Anthophores. Je compte sur vous pour essayer de me mettre sur la voie de l'étrange énigme qui préoccupe les entomologistes. Les Anthrax, croyez-moi, valent la peine d'être surveillés de près.

Ayez soin de votre fourrage récolté à Sénanque (1). Il y aura là peut être quelques bons renseignements pour la future flore de Vaucluse.

Votre tout dévoué.

Sérignan, 29 juin 80.

—

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre article du *Voltaire* (2); il est fort bien tourné comme tout ce qui sort de votre plume, malheureusement trop paresseuse.

Mes expérimentations ne paraissent pas vous avoir pleinement convaincu. L'énorme vessie du transformisme vous en impose encore. Si j'en ai le loisir, j'y donnerai encore quelques coups d'épingle pour la dégonfler un peu plus, jusqu'à ce qu'elle vous apparaisse dans toute son inanité. Comment vous, esprit gaulois s'il en fût, avide du grand jour, vous prenez au sérieux ces élucubrations? Il faut laisser ces ténèbres malsaines au Teuton et au Saxon, trop bêtes pour voir au delà de la matière. Le mot est de George Sand; venant d'une telle source, il aura plus d'autorité sur vous.

Votre aranéide, qui se maçonne un château fort de terre, m'intéresse beaucoup.

(1) Terroir des monts de Vaucluse, célèbre par son abbaye du même nom.

(2) Numéro du 21 mars 1883, *Le Transformisme et l'instinct chez les Insectes*, compte rendu des *Nouveaux Souvenirs entomologiques* (1883). Devillario n'y souscrit pas à tous les arguments de Fabre contre les théories transformistes. Il avait également formulé des réserves au sujet des conclusions antitransformistes du tome I des *Souvenirs* (Dans *Réveil du Midi*, 23 nov. 1879, article cité).

En dehors des Mygales, se creusant un manoir avec porte cochère, je ne connais rien de pareil. Pourriez-vous m'envoyer l'édifice avec son constructeur ?

J'écris à M. Delagrave pour qu'il fasse parvenir mes *Souvenirs entomologiques* à M. Naquet (1). Il ne m'en reste plus un exemplaire, sinon j'aurais moi-même fait l'envoi.

Je crains bien que la côtelette hospitalière qui m'attend chez vous n'ait le temps de se refroidir. La besogne me déborde.

Votre tout dévoué.

Sérignan, 30 mars 1883.

Je relis votre lettre et je reprends la mienne pour répondre à un point sur lequel mes souvenirs me servaient mal.

Votre nid d'aranéide, d'après votre description, est étranger à l'habitant. C'est un vieux nid d'un hyménoptère, l'Eumène, dont vous trouverez tout au long les us et les talents dans mes nouveaux souvenirs. Le propriétaire réel ayant déménagé, l'araignée profite de l'édifice en *forme d'alcaragas*. J'ai rencontré une foule d'exemples de cette utilisation du nid abandonné.

—

Mon cher ami,

Je ne connais pas l'article de la *Revue Scientifique* concernant mes *Souvenirs* ; je tâcherai de me procurer cela, sans trop m'en préoccuper. M. Herzen est professeur de physiologie à Lausanne. Il m'a écrit une très longue lettre, à laquelle je me suis empressé de ne pas répondre, pour deux motifs. Et d'abord, à la lecture de sa lettre, j'ai flairé le maniaque, avec lequel il est fort inutile de raisonner. En second lieu, je me suis fait une loi de ne jamais répondre aux observations, soit en bien, soit en mal, que peuvent m'attirer mes écrits. Je vais mon petit bonhomme de chemin, indifférent à la galerie qui applaudit ou qui siffle. Cher-

(1) Alfred Naquet, le chimiste et parlementaire très connu.

cher la vérité est ma seule préoccupation. Si quelqu'un n'est pas satisfait du résultat de mes observations, qu'il commence par voir si les faits parlent autrement que je ne l'ai raconté. Mon problème ne se résout pas par la polémique ; l'étude patiente est seule apte à la débrouiller un peu.

Par votre réponse à M. Herzen, je vois que j'ai été bien inspiré de regarder sa lettre comme non avenue. Le physiologiste de Lausanne est encore plus abracadabrané que je ne le soupçonnais. Regarder l'instinct comme l'ultime perfection de la raison est une des plus belles coconeries des divagations transformistes. Je suis presque heureux qu'il nous soit tombé entre les mains une aussi belle perle. De telles folies nous mettront désormais en garde contre les idées darwiniennes. Vos spirituelles plaisanteries ont répondu, comme il se doit, à ces élucubrations transcendantes.

Sauf quelques maigres détails, je n'ai rien retouché dans votre rédaction : vous êtes un maître. N'ayânt absolument aucune relation, directe ou indirecte, avec la *Revue Scientifique*, je me borne à mettre à la poste votre lettre qui, ce me semble, sera favorablement accueillie.

Assez de M. Herzen, de sa mauvaise humeur et de ses idées biscornues. Parlons d'autre chose. La cellule en terre que vous m'avez envoyée il y a quelque temps m'a paru digne d'investigations nouvelles. Je l'ai ouverte avec grand soin. Elle ne contenait rien autre qu'une petite pincée de terreau où j'ai cru reconnaître des crottins jaunâtres. D'où provenait ce petit amas de guano ? Je ne saurais le dire. J'ajoute que la cellule me paraît avoir été une cellule de seconde main : la large clôture, en disproportion avec le reste de l'édifice, me donne ce soupçon J'y vois donc pour le moment une cellule de quelque hyménoptère qui, une fois éclos ou bien dévoré par des parasites, a été remplacé dans sa demeure par un second habitant dont le travail se borne à la maçonnerie obstruant la brèche. Dans tous les cas, l'étude de cet habitacle est à poursuivre. Tâchez d'en trouver d'autres et le jour se fera.

J'aime à croire que votre foulure disparaîtra bientôt et que vous reprendrez vos courses au grand avantage de la paléontologie de nos régions, encore si peu connue.

Votre tout dévoué.

Sérignan, 12 mai 1883.

—

Mon cher ami,

Etes-vous de loisir ? Avez vous quelque mécréant sur la sellette ? Suivant l'alternative ne tenez compte de ma lettre, ou bien lisez-la et donnez-y réponse. Voici de quoi il s'agit.

L'étude de mes hyménoptères m'achemine peu à peu vers de bien curieuses conséquences Je commence à croire que la mère peut à volonté pondre un œuf mâle ou bien un œuf femelle. La répartition des vivres, leur quantité variable suivant le sexe, forcément me conduit à cette affirmation si étrange : l'hyménoptère dispose à son gré du sexe de l'œuf qui va être pondu.

Bien que mes preuves surabondent déjà, je ne négligerai rien pour les accroître encore. J'ai ferme confiance que les Antophores de Carpentras et les Osmies, hôtes de leurs cellules abandonnées, m'en fourniront une magnifique. Je désirerais donc avoir en ma possession, pour les examiner avec le loisir et le scrupule de chez soi, des nids de ces hyménoptères. Je vous propose donc ceci, si vous voulez bien me prêter votre collaboration.

Prendre un pic, comme je l'ai fait en septembre dernier, et se rendre devant les hauts talus que j'ai exploités avec vous ; abattre des lopins de terre perforés de couloirs et peuplés de cellules ; visiter grossièrement ces lopins pour s'assurer qu'il ne sont pas stériles ; les empaqueter dans de vieux journaux et m'en faire un envoi, le plus copieux que vous pourrez ; une pleine caisse ne m'effraierait pas.

Voici quelques renseignements propres à vous guider :

Le perforateur des couloirs est l'Anthophore, dont les

cellules se trouvent tout au fond. Dans ces cellules, superbes niches pratiquées dans la terre, vous trouverez actuellement, soit des larves, soit des insectes parfaits ; toujours sans cocon ancien, les Anthophores n'en tissant jamais.

Ces cellules doivent se trouver à une profondeur de deux à trois décimètres. Mais en général, il sera inutile de fouiller jusque-là, car ce que je désire observer, ce sont les Osmies qui divisent les galeries et les vieilles cellules en compartiments avec des cloisons de terre et établissent leurs œufs un à un dans ces loges de seconde main. Les Osmies, à fourrure d'un roux doré, sont actuellement toutes à l'état parfait et renfermées dans un cocon brunâtre, ferme, de la grosseur d'un noyau d'olive.

Pour être bons aux observations que je me propose de faire, les lopins de terre doivent renfermer de ces cocons. Une observation sommaire vous avertira s'ils remplissent bien les conditions voulues.

Recommandation expresse : rien ne doit être dérangé dans la distribution des cellules et des cocons, car c'est dans leur arrangement respectif que je trouverai réponse à mon problème.

En somme, les morceaux de terre, aussi gros que possible, étant reconnus peuplés, seront empaquetés tels quels, sans divisions, sans morcellement qui troublerait l'ordre.

Il est bien entendu que pour pareil travail il vous faut un aide, un manœuvre. Il va de soi que tous les frais de fouille, d'emballage, de transport, sont à ma charge. Si vous avez une journée de loisir, vous m'obligerez beaucoup de vous occuper de cette entomologie à coups de pic. Et ne craignez pas, encore une fois, l'abondance des matériaux.

Outre cette fouille aux talus de la Lègue (1), je vous en proposerais une autre, si je ne craignais d'abuser de votre bonne volonté. A la Lègue nidifie l'*Antophora pilipes*. Une seconde espèce, l'*Antophora parietina* se trouve aux envi-

(1) Colline du terroir carpentrassien, très fréquentée par Fabre à cause de ses richesses entomologiques.

rons de Carpentras. Ses galeries sont aisément reconnaissables aux vestibules ronds, cylindriques, courbes, qui pendent au dehors du talus comme des stalactites d'argile. Actuellement ces portiques doivent être fortement détériorés par les intempéries, mais il doit en rester des traces, très faciles à constater.

Or cette Anthophore à portiques nidifie à gauche de la montée du chemin de Caromb, Bédoin, au dessous du cimetière des Juifs. Suivez ce chemin, observez les talus terreux à gauche et vous ne tarderez pas à voir la demeure de mon abeille. S'il y avait possibilité de répéter ici la même récolte que pour l'Anthophore de la Lègue, mes observations ne seraient que plus concluantes. Si vous procédez à la double fouille, veillez à ce que je ne puisse confondre les matériaux de deux provenances.

Voilà mon souhait exprimé. Vous en tiendrez compte dans la mesure de ce qu'il vous sera possible.

Vous m'aviez demandé de la Centaurée de Babylone, ce magnifique candélabre qui vous avait frappé dans mon harmas. Je vous fais parvenir les graines en question. Semez-les en pot, en terrine, et mettez les jeunes plants en place quand ils seront un peu forts.

Votre tout dévoué.

Sérignan, 14 février 1884.

N. B. — Dans un mois d'ici, les Osmies commenceront à quitter leurs loges. Il n'y a donc pas de temps à perdre pour les fouilles proposées.

—

Mon cher ami,

Votre curieux produit en laque rouge venu sur une feuille de chêne est très problablement une galle de quelque Cynips. Je dis probablement, n'ayant pas voulu m'en assurer en faisant une section de la chose, ce qui l'aurait détériorée. Je me propose, si vous voulez bien me le permettre, d'envoyer cette galle au Muséum de Paris avec une foule

d'autres documents entomologiques, qui m'ont été demandés.

Je connais de bien curieuses galles de Cynips sur les feuilles de chêne. Il y en a de semblables à des lentilles, il y en a en forme de disques avec bourrelet figurant de petits boutons de chemise. D'autres venant à la base des tiges ressemblent à des amas de petits noyaux d'olive incrustés dans l'écorce. Ces produits si variés appartiennent plusieurs à la même espèce, car les Cynips ont des générations alternantes, caractérisées chacune par des formes et des mœurs différentes. Néanmoins, je n'ai encore vu soit dans les bois soit dans les livres, rien qui ressemble à votre singulier produit.

Le genre Iberis n'est pas toujours commode dans la détermination de ses espèces. En m'en rapportant à mes seuls souvenirs, je dénommerais l'incomplet échantillon que vous m'avez soumis soit I. linifolia Lin, soit I. Prostéi Loy Will. J'ai trouvé ce dernier dans les montagnes de Sablet.

Vous me demandez quand paraîtra le quatrième volume des *Souvenirs Entomologiques*. Je me proposais de l'écrire cet hiver. J'ai cru bien faire d'attendre encore, ne trouvant pas la poire suffisamment mûre. J'ai à faire encore, à la belle saison, quelques recherches et quelques expérimentations pour élucider certains points majeurs où je désirerais apporter la plus grande somme de lumière possible.

Quand vous le pourrez, échappez-vous un peu de votre tribunal et nous philosopherons à tort et à travers, comme il est d'usage lorsque nous pouvons passer quelques heures ensemble. Quant à moi, il est fort douteux que la tentation me prenne de venir à Carpentras. Un ermite de la Thébaïde n'était pas plus assidu à sa cellule, que je ne le suis à ma case de villageois.

Mes amitiés à l'excellent M. Poujade (1).

Sérignan, 19 décembre 1888.

—

(1) Il s'agit du Dr Poujade, ancien préfet de Vaucluse et beau-frère de Devillario.

Monsieur (1),

Votre lettre m'a navré. Mon cher Devillario, que j'aimais tant, nous a quittés dans toute la force de l'âge et du talent. C'est, hélas ! le sort habituel des meilleurs. Très affecté moi-même de cette perte si inattendue, je compatis largement à votre affliction, surtout à celle de la pauvre veuve que le temps seul pourra tirer un peu de l'abîme de sa douleur.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Sérignan, 27 septembre 1892.

(1) A M. Barcilon, cousin-germain de Devillario, et juge à Carpentras. C'est à sa veuve que nous devons la communication de cette correspondance. Qu'il nous soit permis de la remercier ici au nom de tous les fidèles de Fabre.

POÈME

I

Voici la pierre que moi-même j'ai tirée.
Je l'apporte, Seigneur, de la douce contrée
Où, sans doute, mes pas d'enfant sont effacés.
Et je te l'offre telle. Et je suis l'un de ceux
Qui, de tout temps — soubassements, piliers et gâbles —
Travaillent dans l'humilité des jours semblables.
Mais des aubes luiront où la frise d'alors
— Arums, nénuphars et fraisiers, ombre et couleurs —
Sera belle à des yeux vivants... Pour hâter l'heure
Où, droit dans l'azur clair — musique, ligne et flore —
Un clocher coupera notre morne horizon,
Seigneur, j'exhausse d'une pierre ta maison.

II

Imagier, tu poses ton burin pour mieux voir
Le soleil rougir une fois encore au fond du soir
Et flamboyer sur ton ébauche. Et tu devines
La lourde croix, les clous de fer, la couronne d'épines,
Le sang gouttant des mains, des pieds, des genoux et du front,
Son corps ouvert et ses deux longs bras qui seront
De la taille des tiens. Et vos ombres s'allongent
Sous la gloire du ciel pareilles. Mais tu songes
A la tâche qui reste à l'homme, afin que soit
Faite la volonté du Maître sur la terre...
Et tandis que la nuit t'enveloppe dans son mystère,
Tu t'éloignes, ton rêve au cœur, sans plus d'émoi.
— Fais Dieu à ton image simple. Et crois en toi.

III

Mes grands yeux clos. Le glas du pauvre. Un libera.
Le dernier ver en moi pourri. Et ce sera
Fini. Puis, dans la lourde nuit d'un cimetière,
La pluie effacera mon nom et la prière
D'une croix dans l'herbe couchée ! Et désormais,
Ceux, vieillis et lassés, qui peut-être m'aimaient
Pour la foi qu'un beau vers atteste dans mon livre,
Souriront des rythmes subtils dont je m'enivre.
Mais dans le temple, en de majestueux élans,
Les pierres que mes mains taillèrent, dans mille ans,
Exalteront encor la force des ogives !
Ce soir, un deuil de plus courbe nos fronts qui vivent,
O mon frère ! et les mots sont vains... Lève tes yeux
Désenchantés vers l'appareil harmonieux
Des arcs. Et remplis-les, dans le silence, à l'heure
Où la flamme du vieux désir s'éteint en eux,
De la seule beauté des pierres qui demeure.

MAURICE MARDELLE.

LES MÉTHODES DE CRYPTOGRAPHIE DE FRANCIS BACON

—

I

De nos jours, le monde littéraire ignore complètement l'art d'écrire en chiffre, bien que la cryptographie soit pratiquée par les diplomates des ministères des Affaires Etrangères et les spécialistes des ministères de la Guerre. Il en était autrement dans le passé, alors que les hommes étaient obligés de dissimuler leurs opinions dans leurs correspondances, qui étaient l'objet des investigations les plus minutieuses. De là résultait la nécessité d'imaginer des procédés variés pour insérer, dans une correspondance d'aspect normal, un texte chiffré reconnaissable uniquement par les initiés. Le premier livre de cryptographie, qui parut dès le moyen âge, fut écrit par Johannes Trithemius (Trithème), qui publia en 1506 une *Polygraphie* et en 1508 une *Stéganographie*. Ses procédés cryptographiques étaient basés sur les systèmes anciens employés par les Juifs, et appelés Cabala.

Les nombreux auteurs qui écrivirent après lui des ouvrages cryptographiques ont emprunté une grande partie de leurs connaissances aux ouvrages de Trithème, maintes fois réimprimés et traduits, par exemple par Collangelius, en 1561 à Paris. Francis Bacon, né en 1560-61 à Londres, raconte dans son livre *De Augmentis Scientiarum*, 1623, que, pendant son séjour à Paris (1576-1579), étant attaché à l'ambassade britannique de Sir Amyas Paulet, il inventa une nouvelle manière secrète d'écrire, qu'il nommait le système bilitère, dans lequel chaque lettre de l'alphabet pouvait être remplacée par un arrangement avec répéti-

tions de deux mêmes lettres A et B, groupées par cinq. Il en résulte qu'il devait être bien au courant des méthodes qui précédèrent la sienne. Or, comme ces méthodes ont été publiées, pour la première fois, dix ans après l'invention de Bacon, dans *Le traité des chiffres, par Blaise de Vigénère*, 1586, Bacon doit avoir eu connaissance de ces méthodes en 1576, ou les avoir inventées lui-même. Nous prouverons plus loin que le livre de Vigénère est un ouvrage cryptographique de Francis Bacon, publié sous le nom de Blaise de Vigénère.

Dans un dictionnaire d'hommes célèbres (1), intitulé *Fœlix Consortius or a fit Conjuncture of Religion and Learning, by Edward Leigh, London*, 1663, on trouve à la page 125: « John Baconthorpe, a Trithemius and others call him Bacon. » Ce qui veut dire qu'un certain John Baconthorpe, nommé aussi simplement Bacon, est un Trithème. Or, Sir Nicolas Bacon, le Garde des Sceaux de la reine Elisabeth d'Angleterre, le père de Francis, faisait remonter son origine à la famille noble des Bacon de Baconthorpe de Suffolk, et il nomme, comme son ancêtre le plus ancien, précisément John Bacon of Baconthorpe, mort en 1462 (2), dont il avait adopté les armoiries. Comme rien n'est connu de ce John Bacon, mort dans l'année de la naissance de Trithème, ce doit être une mystification. Et cette note biographique ne peut se rapporter à un autre Bacon que Francis Bacon, descendant du premier, qui s'appliqua en effet à la cryptographie, comme il l'affirma lui-même.

En 1624, un livre fut publié à Lunebourg, intitulé : *Gustavi Seleni Cryptomenytices et Cryptographiae.* Le nom Selenus, dérivé de Selene (Lune), était un pseudonyme d'Auguste le Jeune, duc de Lunebourg, et, après 1634, duc régnant de Brunswick-Wolfenbüttel. Né en 1579,

(1) *Bacon-Shakespeare*, par A.-M. von Blomberg, Leipzig, 1912.
(2) *The false pedigree and arms of the family Bacon of Suffolk, by Walter Rye*, Norwich, 1920.

il étudia à diverses universités et était présent, en 1603, au couronnement du roi Jacques d'Angleterre à Londres. Il en résulte qu'il aura pu y faire la connaissance de Francis Bacon, un des courtisans les plus influents de la cour de Jacques.

Le frontispice de ce livre a attiré l'attention, depuis que Mr. W.-H. Mallock l'a décrit (1). Mr. Walden a fait des recherches dans les archives de Wolfenbüttel et a trouvé les lettres dans lesquelles le Duc de Lunebourg donne en 1620 l'ordre aux graveurs Kilian à Augsbourg de graver le titre-planche d'après ses instructions détaillées et avant-projets. Le lecteur peut trouver une reproduction de cette gravure dans le livre de Sir E. Durning Lawrence (2). Au milieu, se trouve le titre du livre. En bas, assis à une table, on voit un homme, habillé de la robe ecclésiastique, écrivant dans un livre. Derrière lui, debout, est le Duc de Lunebourg lui même, qui le tient par une lisière d'une main et présente de l'autre une mitre au-dessus de la tête de la personne assise. Du côté droit de la gravure, il y a un courrier, debout, la lance à une main, tenant de l'autre son chapeau qui est orné d'une branche de laurier, l'air vieux et soumis et en cothurnes, lequel reçoit une lettre d'un gentilhomme. A l'arrière-plan est une ville fortifiée et en l'air une colombe avec une lettre dans le bec, vers laquelle une flèche est dirigée. A droite on voit le même courrier, à cheval, un cor à la bouche, l'éperon au cothurne droit. En haut de la page est une île, dans l'obscurité, avec quatre bouées (*beacon* en anglais) lumineuses et une chaloupe avec cinq hommes quittant l'île à la hâte. Nous expliquerons plus loin le sens secret de ce dessin.

Le but spécial de l'ouvrage de Selenus est, comme dit le titre, d'expliquer les méthodes de Trithème, dont Francis Bacon a fait usage, comme nous le verrons.

(1) *Pall Mall Magazine*, Jan-Febr. 1903.
(2) *Bacon is Shakespeare*, London, 1910.

Selenus décrit, page 7, le but principal de l'écriture secrète comme suit :

Le but final est la révélation du secret. Car, s'il n'y a pas de révélation, notre peine serait vaine. Or, la première et la plus actuelle condition à remplir est que le secret soit bien caché, c'est-à-dire que le sens secret du document ou du texte soit inintelligible pour les personnes non initiées et seulement compréhensible au prix de beaucoup d'efforts aux personnes auxquelles le secret est destiné, *de façon que l'auteur soit en sûreté.* Car la révélation de tels secrets ne va sans le plus grand danger : *souvent il y a péril de mort* (1).

Et comme pour assurer à Francis Bacon qu'il ne trahira pas ses secrets, la page 409, où il décrit les méthodes dont on se servait auparavant pour transmettre des messages secrets, porte imprimé en caractères gras, deux fois plus gros que le type ordinaire, le mot **Africanus**. Or, c'est évidemment un anagramme de : Av' ! Francis. Le mot **A**ve (salut !) était le mot de salutation des frères de la Rose-Croix.

Page 413, une méthode est décrite, employée par Nicolas, fils de l'empereur byzantin Léon, telle qu'elle est mentionnée par Cedrenus dans sa *Vie de Constantin le Grand.* Là se trouvent les mots suivants, cités par Selenus en caractères gras :

Nolite vobis metuere, à rufâ ave Duca. Stulte enim res novas molietur, et statim periebat.

Traduction : « Ne veuillez craindre pour les vôtres, salut, Duchesse rousse. Sot serait celui qui divulguerait des choses nouvelles et il périrait immédiatement. »

C'est évidemment un message secret de Selenus au Duc roux d'Angleterre, Francis Bacon, Lord Verulam, pour lui dire qu'il n'avait pas à craindre que ses secrets fussent trahis.

Au libr. IX, cap. 5, Selenus donne une information de la plus haute importance :

(1) C'est nous qui soulignons.

Pour convaincre les gens, qui ne prennent pas au sérieux l'Art cryptographique et qui s'en moquent, je donnerai huit Modi, dans lesquels un secret est caché. Dans ces Modi je révélerai quelques manières élégantes d'écrire en chiffre, dont j'ai supprimé jusqu'à présent la description, parce que je ne voulais pas qu'elles fussent connues du public en général. Elles seront cachées dans des textes, traitant de choses banales et cachées par les méthodes stéganographiques de Trithème, expliquées auparavant. Les méthodes pour découvrir le texte caché seront indiquées par moi. Mais le contenu même de ces textes secrets contiendra un nouveau secret. Car ils renfermeront eux mêmes des lettres secrètes ou caractères secrets (*secretas literas*). Ces textes me sont envoyés pour les publier, enveloppés dans un vêtement stéganographique. Et je prie le lecteur, quel qu'il soit, de n'interpréter ces textes secrets contre ma volonté, sens et but. Mais, s'ils ne sont pas au goût du lecteur, qu'il détourne ses yeux et son esprit du sens apparent des mots et qu'il réponde à l'attente de celui qui est l'auteur de ces écrits et de ces faits intéressants, c'est-à-dire, qu'il Ecale le Noyau important.

Il résulte de là que les Modi du lib. IX contiennent un chiffre double ; que le premier texte secret est envoyé à Selenus (par une personne qui veut rester inconnue) pour le mettre en écriture chiffrée et que ce texte lui-même contient un autre chiffre, caché comme une amande. Nous dévoilerons ce secret dans les pages qui suivent.

II

Une des méthodes de chiffrement le mieux connue et dont on se servit beaucoup à cette époque est la méthode principale de la Cabale des Juifs, nommée *Gématria*.

La Gématria, dit Kirchner, est une mesure numérale de caractère très sensible, parce qu'elle dépend d'une forme arithmétique, laquelle, in abstracto, n'est soumise à aucune perception sensible. Par là, un mot peut être remplacé par un nombre d'égale valeur ou par un autre mot de la même valeur numérale, et les lettres de ces mots pourront aussi être remplacées par d'autres lettres ou être transposées.

Or, il est bien surprenant que cette méthode ne soit pas mentionnée par Selenus dans son ouvrage, où il traite de toutes les méthodes connues jusqu'à son temps, mais qu'elle soit uniquement indiquée dans le texte caché du Modus Primus du lib. IX.

La méthode la plus simple de chiffrement consiste à remplacer les lettres par leur numéro d'ordre dans l'alphabet. Pour cela, le nombre des lettres de l'alphabet doit être bien défini. En Angleterre, l'alphabet contenait, à cette époque, 24 lettres (I et J étant équivalentes, de même que U et V) (1) Dans les pays d'alphabet latin, il contenait 23 lettres (le W étant absent). Mais Selenus dit expressément, lib. IV. cap. 6, page 141, que, si le chiffre dépend du numéro d'ordre de la lettre, on doit se servir d'un alphabet de 24 lettres. Or, en faisant la somme des numéros des lettres d'un mot, ce mot peut être remplacé par un nombre, selon la Gématria. Dans ce chiffre on a :

GUSTAVUS = 123, GUSTAVUS SELENUS = 213, BACON = 33, FR. BACON = 56, FRANCIS BACON = 100, SHAKESPEARE = 103, etc.

Dans son livre *of the Advancement and Proficience of Learning, éd. 1640*, Francis Bacon décrit comme suit, p. 272, les méthodes pour transmettre la Connaissance Secrète :

De ces sortes de Transmissions, la méthode arithmétique a des inconvénients, mais généralement je n'en vois pas faire usage et pour cette raison je la compte parmi les méthodes qui manquent et la nomme *Traditio Lampadis* ou méthode déléguée aux *Fils de la Sapience*.

Avec ces « Fils » il avait probablement en vue les Frères de la Rose Croix, qui firent usage de la méthode Gématria dans leurs livres.

Mais l'auteur, Bacon lui-même, a fait maintes fois usage de cette méthode dans cette translation, — qu'on doit ad-

(1) Francis Bacon, *De Augmentis Scientiarum*, 1623.

mettre, pour de bonnes raisons, comme le manuscrit original anglais, — pour révéler qu'il s'est servi de cette méthode dans ses autres ouvrages.

A la seconde page du titre de l'*Advancement*, se trouve l'épigraphe suivante : *Deus omnia in mensura et numero et ordine disposuit*, c'est-à-dire : « Dieu a arrangé tout selon la mesure, le nombre et l'ordre. » Or, personne n'a remarqué jusqu'ici que cette épigraphe est empruntée au *Traité des Chiffres, par Blaise de Vigénère*, où les mots sont expliqués. A la page 133 on lit :

A l'imitation des Hébreux, les Grecs ont une manière d'Arithmantie presque semblable à celle des Hébreux, c'est-à-dire divination par les nombres, appropriés à leurs caractères ; imaginée premièrement, à ce qu'ils disent, par Pythagore, de qui les traditions ne sont autre chose qu'une vraie cabale hébraïque et qui emploie à cet effet ce passage de la Sapience 11 : « Omnia in numero, pondere et mensura disposuisti », à quoi ne contredisent pas même Aristote et Ptolomée, reconnaissant bien que les lettres comportent mystiquement en elles certains nombres qui, comme noms propres, contiennent quelque chose de secret de leurs fortunes et destinées, etc.

Et, page 277 (1), Vigénère dit que le Rabbin Joseph Salemitan, dans son jardin de noyers, près du roi Salomon, avait écrit la même épigraphe, pour faire connaître que, sous le voile de l'écriture ordinaire, est déjà caché le mystère de divination. Et, page 53 (2), il dit que toutes les choses de ce monde ne sont qu'un chiffre réel, la voie arithmétique de leur Gématria.

Il est donc évident que Bacon, en employant cette épigraphe, a voulu dire qu'il a fait usage, dans ses livres, de la Gématria. Et, en effet, les nombreuses paginations fausses qui se trouvent dans tous ses livres et les vignettes, composées de petites figures, bien souvent divisées par

(1) La valeur numérale de *FRANCIS BACON-WILLIAM SHAKESPEARE* est *100+177 = 277*.
(2) La valeur numérale de *MAG BACON* est *53*.

toutes sortes de signes, dévoilent des nombres, qui sont tous des équivalents de son nom chiffré.

La Cryptographie de Selenus se compose de neuf livres, dont le troisième a pour objet l'exposé des méthodes stéganographiques de Trithème. Ces méthodes consistent à insérer dans un texte d'apparence normale un texte caché, en usant des premières lettres des mots (ou d'une partie des mots) comme lettres secrètes. Ces lettres écrites côte à côte révèlent le sens caché. Pour mieux cacher le texte secret, Trithème se servait de la méthode de transposition. Elle consiste à remplacer toutes les lettres de l'alphabet par des lettres qui en sont éloignées d'un même nombre d'intervalles, à droite ou à gauche. Cette méthode était déjà connue et employée chez les Romains. Jules César, dans sa correspondance avec les tribuns du peuple, Gajus Oppius et Balbus Cornelius, se servait de l'intervalle de trois vers la droite. Il leur écrivait :

imghomyhu dg ph xfumeh

En remplacant ces lettres par celles qui sont à intervalles à gauche, on a :

fideliter ad me scribe.

c'est-à-dire : veuillez m'écrire fidèlement (lettre dont il est question au Sénat).

L'Empereur Auguste se servait de l'intervalle d'une lettre à droite. C'est ce que Suetone nous raconte dans sa *Vie de César*, ch. LVI.

Il est extrêmement curieux que Francis Bacon, dans son livre *Of the Advancement of Learning*, *éd. 1640*, en parlant à la page 55 (faussement paginée 53) du livre *De Bello Gallico* de Jules César, met en marge : « Suet. in parag. 56 », et de même, en citant le livre de celui-ci *De Analogia*, sur la philosophie grammaticale, met de nouveau en marge : « parag. 56. » Or, tandis que Bacon traite dans cette page du Profit du Savoir chez les grands militaires, ce paragraphe de Suétone ne traite que de la méthode

d'écrire en chiffre par transposition. Et le fait que Bacon avait réellement l'intention de fixer l'attention sur cette méthode (56 étant aussi *FR. BACON* selon la Gématria, et 53, nombre qui se trouve dans toutes les œuvres de Bacon comme chiffre de page faussement paginée, étant la valeur numérale de *MAG BACON*) peut être déduit du *Traité des Chiffres de Blaise de Vigénère*, où il est dit expressément, à la page 11, que « selon le témoignage de Suétone, chap. LVI, César employait D pro A, E pro B et ainsi de suite des autres lettres ».

Bacon s'est servi de l'alphabet de Trithème, en employant des transpositions. Cet alphabet contient 22 lettres, les lettres I and J étant équivalentes, de même U, V et W, tandis que Y manque. Il y a donc 22 transpositions différentes, à chacune desquelles Trithème donne un nom spécial, et qu'il réunit dans une table, conforme à la Ziruph, table de la Cabale des Juifs. Bacon lui-même s'est servi principalement, dans ses œuvres pseudonymes, de la transposition 5 et 6, vers la droite ou vers la gauche. Nous en donnerons des exemples plus loin.

III

Le neuvième livre de la Cryptographie de Selenus contient huit Modi ou exercices de déchiffrement. Nous déchiffrerons ci-après les textes secrets et les noyaux internes de quatre de ces exercices.

Modus Primus.

Le texte apparent se compose de 2.400 mots (1). Il est dit que les lettres secrètes sont à trouver arithmétiquement et que le premier mot du texte secret est *Secreti*. En effet, les initiales de tous les quatre mots, à commencer

(1) Le déchiffrement complet a été recueilli dans un périodique néerlandais, *Néophilologus*, III, 2, La Haye, 1917. Dr H.-A.-W. Speckman, *Le chiffre de Francis Bacon*, pag. 143.

par le troisième, sont les lettres secrètes. Elles forment un texte continu de 600 lettres et de 100 mots, partie en latin, partie en allemand. Ce texte peut être divisé en deux parties. La première explique que, dans une écriture chiffrée, on doit ranger les *lettres secrètes* en rectangle, dont chaque ligne horizontale doit contenir le nombre convenu de lettres et que le déchiffrement peut être fait en formant un texte des lettres, arrangées en colonnes verticales, selon la Xuimatria. Ce mot a comme initiale la lettre grecque X ou Chi. Elle est équivalente à Ch et le nom Chuimatria n'est autre que Gématria.

La seconde partie du texte caché dit que, lorsque les lettres sont arrangées en rectangle, le déchiffrement peut être fait aussi en lisant *les lettres diagonalement.*

La première méthode est déjà traitée par Trithème dans sa *Polygraphie*. Selenus en parle sommairement au lib. III. cap. 3, sans en donner d'exemples. Or, les nombres III. 3 forment exactement le nombre 33, valeur numérique du mot Bacon. Et c'est en effet par cette méthode que Bacon a caché son vrai nom dans ses œuvres, écrites sous des pseudonymes.

La méthode de lire les lettres diagonalement est une méthode nouvelle.

Dans un rectangle curieux, page 147 du *Traité des chiffres*, par Blaise de Vigénère, le vrai nom de l'auteur se trouve révélé par cette méthode. Nous la donnerons plus loin.

La première partie du texte secret du premier Modus de Selenus contient 57 mots, dont 29 sont en latin. Ceux-ci sont :

Secreti literas scribe, literas transversarum linearum, juxta artem steganographiae, in lineis perpendicularibus literas secreti, remotis vacantibus. Primum, si quaeat Chuimatria, invenies numerum linearum perpendicularium literarum ve in transversis lineis.

Ces 29 mots forment le *noyau* du texte apparent. Cherchons maintenant l'*amande*.

De nouveau les initiales des mots sont les lettres secrètes, mais seulement des mots d'*ordre pair*, méthode nommée Camuel par Trithème (1). Ces lettres sont :

L. L. L. A. I. P. S. V. S. (CH). N. P. V. T.

Les trois premières lettres LLL forment le monogramme numéral $3 \times 11 = 33 =$ *BACON* (L = 11). Douze lettres restent.

Mais ces lettres sont encore chiffrées. En les transposant 5 places à droite dans l'alphabet de Trithème, savoir : *A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. V. X. Z*, les vraies lettres sont trouvées. Celles-ci sont :

F. O. V. A. C. A. H. N. S. V. C. B.

Elles sont arrangées en séquence dispersée. Convenablement arrangées, elles forment :

AV' F. BACCHON. W. S ou *AV'F. BACCHONVS.*

Le nom anglais BACON est écrit par Vigénère, dans son *Traité des chiffres*, comme Bacchon, pag. 147 (2), et Bacho ou Bachonus est la forme latine. Par le second texte interne, l'auteur, qui a envoyé à Selenus les textes secrets des Exercices, se révèle comme Francis Bacon, qui est l'auteur des Comédies anglaises publiées sous les initiales W. S ou William Shakespeare. Le nombre 100 des mots du texte complet du Modus primus est la valeur numérale de FRANCIS BACON.

Modus Secundus.

Il a pour suscription que le secret est confié à cet exercice comme Samson confia son secret à Dalila (avec le résultat qu'il fut trahi).

Cet exercice contient 124 mots (124 est la valeur numéraire de *W. Shakespeare*). Le premier mot du texte secret

(1) *Selenus*, libr. III, cap. 4.

(2) « Roger Bacchon, excellent philosophe anglais. »

est donné, savoir *Augustus*. L'investigation montre que les initiales de ces 124 mots sont les lettres secrètes. Elles sont à écrire dans un rectangle (selon le modus primus), dont chaque ligne horizontale contient douze lettres. On peut déchiffrer le texte, en lisant les colonnes verticales de haut en bas. Mais une difficulté se présente, parce que les colonnes sont rangées pêle-mêle ou anagrammatiquement. En plaçant côte à côte les colonnes dans l'ordre 10, 5, 3, 7, 2, 12, 4, 11, 9, 1, 8, 6, on lit : .. *Augustus der Junger, Hertzog zu Braunschwieg und Leuneburg K verus est author germanicae descriptionis ludi latrunculorum et huius Enodationis.*

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
L	D	T	T	R	N	S	U	T	A	C	V
A	L	Z	H	I	O	C	M	I	U	A	E
T	E	O	O	V	D	H	E	O	G	E	R
R	V	G	R	N	A	V	T	N	U	D	V
V	N	Z	G	G	T	V	H	I	S	E	S
N	E	U	E	E	I	I	V	S	T	S	E
C	B	B	R	R	O	E	I	L	U	C	S
V	V	R	M	H	N	G	U	V	S	R	T
L	R	A	A	E	I	U	S	D	D	I	A
O	G	V	N	R	S	N	E	I	E	P	U
R	K	N	I								

La traduction est : « Auguste le Jeune, duc de Brunswick et de Lunebourg K est le vrai auteur de la description allemande du jeu d'échecs (1) et de cette publication (*De la Stéganographie de Joh. Trithemius par Gustavus Selenus*). »

Le masque du pseudonyme de G. Selenus est levé et le nom du véritable auteur est trahi. Cherchons maintenant l'*amande du noyau*. Elle est cachée, comme dans le Modus primus, dans les initiales des mots latins du texte déchiffré. Ces mots sont :

« Augustus K verus est author germanicae descriptionis ludi latrunculorum et huius Enodationis. »

Ce texte compte 81 lettres et 12 mots. Les premières lettres des mots sont :

A. K. V. E. A. G. D. L. L. E. H. E.

(1) *Das Schach oder Kœnig-spiel von Gustavo Seleno, Lipsiae, 1616.*

Elles sont à écrire, selon le Modus primus, en rectangle. Le nombre des lignes horizontales ou verticales est défini par les éléments du nombre 81 des lettres. Or 81 est 3.3.3.3. On a donc 4 colonnes de 3 lettres.

A .	K .	V .
E .	A .	G .
D*.	L .	L .
E .	H .	E .
I	II	III

La lettre K est en apparence une non-valeur du texte déchiffré, nommée *nulle* dans la cryptographie, où l'on s'en sert à rendre plus difficile le déchiffrement.

Un double usage en est fait ici. Elle est placée entre les lettres de nombre ordinal 51 et 52 du texte et indique par là le nombre 51+52=103, la valeur numérique du mot SHAKESPEARE. Mais elle appartient en outre aux initiales du texte. Celles-ci sont des lettres chiffrées. Dans les Modi IV et V, Selenus se sert, pour cacher le noyau dans le texte apparent, de trois transpositions différentes en même temps. Les lettres du texte apparent sont à diviser en 3 séries, dont une est à transporter d'*une* place, la seconde de *deux* places et la troisième de *trois* places dans l'alphabet de Trithème.

Or, par cette même triple transposition, les douze initiales des mots latins du texte secret du Modus secundus cachent les lettres vraies de l'amande.

Les lettres d'ordre 1, 4, 7, 10 ou de la colonne verticale I sont à transposer d'*une* place à droite. Elles se changent en : B . F . E . F .

Les lettres d'ordre 2, 5, 8, 11 ou de la seconde colonne verticale, II, sont à transposer de *deux* places à droite et se changent en : M . C . N . K .

Les lettres d'ordre 3, 6, 9, 12 ou de la colonne verticale III sont à transposer de trois places à droite et se changent en : A . K . O . H .

B .	M .	A .
F .	C .	K .
E .	N .	O .
F .	K .	H .

Et cette méthode de transposition est révélée par le premier mot du noyau, AVGVSTVS. Ce mot sert de *clef*. La valeur numérale, 123, indique les trois transposition 1, 2 et 3.

Ces douze lettres sont, comme les douze colonnes verticales du noyau, écrites en ordre dispersé. On y trouve deux fois la lettre K. Or, dans tous les livres cryptographiques, il est mentionné expressément que la lettre K peut être remplacée par C. Vigénère, dans son *Traité des chiffres*, se sert d'un alphabet de vingt lettres, dans lequel K manque. Camden (1) dit qu'en anagrammes les lettres K et C sont interchangeables.

Arrangées convenablement les douze lettres forment :

M. BACCHON FEC.

ou « Maître Bacon est l'auteur » (M = Magister).

De nouveau se trouve donc révélé le nom de Francis Bacon comme auteur de ces Modi.

IV

Le déchiffrement du noyau des Modi IV et V est d'un caractère plus compliqué. Non seulement les lettres secrètes sont dispersées arithmétiquement dans le texte apparent, mais, en outre, elles doivent être transposées selon des transpositions différentes.

Modus quartus.

Le texte apparent contient 136 mots. Il est indiqué que le premier mot du noyau est *Inventis* et qu'on doit faire usage de trois transpositions différentes, savoir 1, 2 et 3 à droite. Une étude attentive nous montre que les initiales des mots d'ordre impair sont les lettres secrètes (2). Il y en a 68. Elles sont à diviser en séries de 22, 22, 21 et 3 lettres. A la fin du texte est imprimé A ♀ 1620, ce qui signifie : Anno (domini) 1620. (♀ est le signe de la planète Vénus). Les 22 premières lettres sont à transposer d'*un* intervalle,

(1) W. Camden, *Remains concerning the history of a greater Britain* London, 1605, chap. anagrams.

(2) Le déchiffrement complet se trouve dans *Neophilologus*, III, 3, la Haye 1918, H.-A. W. Speckman, *Le chiffre de Francis Bacon*.

les 22 secondes lettres de *deux* intervalles et les 21 dernières lettres de *trois* intervalles à droite. On trouve alors : *Inventis facile qui daddi et modus hic in infinitum variari potest. Anno MDCXX.*

Deux de ces mots sont du latin incorrect, savoir : *Inventis* et *daddi.*

Pour rendre le texte lisible, on doit permuter quelques lettres dans ces mots. *Inventis* doit être écrit : *Invenit S*, et *daddi* doit devenir *addid* = *addit.* La traduction est alors :

Celui qui additionne trouvera facilement S et cette méthode peut être variée à l'infini. Anno 1620.

Ce texte caché donne précisément la description de la méthode numérique de la Gématria, supprimée par Selenus, par laquelle les mots peuvent être remplacés par des nombres. Il y a un nombre infini de mots, qui ont même valeur numérique. La lettre S est l'initiale de Shakespeare. Le nombre 136 des mots du texte apparent est la somme de 103 et 33, et représente donc BACON-SHAKESPEARE. Une application de cette méthode est faite dans le Folio 1623 des Œuvres complètes de Shakespeare. A la page 136 on trouve le mot Bacon, avec initiale capitale, sur la 33e ligne, comptée aussi bien à partir du haut que du bas de la page.

Le texte latin que nous avons trouvé, comme premier déchiffrement, se compose de 56 lettres sans les mots *Anno MDCXX* et de 65 lettres avec ces mots. Or, 56 est la valeur numérale de *FR. BACON*, et 65, qui est l'inverse de 56, indique le même nombre, car dans la Cabale, dit Trithème, les nombres peuvent être lus de droite à gauche (1). Ces 65 lettres forment 17 mots distincts, parce que *M. D. C* et *X* sont des mots.

Cherchons maintenant l'*amande* du noyau. Elle est cachée, selon la méthode de Trithème, dans les initiales des

(1) *Neophilologus*, III, 2, *loc. cit.*, pag. 138.

15 premiers mots. Et c'est pour cette raison que, dans le premier texte caché, figurent les mots *Inventis* et *daddi* puisque la lettre S de Inventis ne doit pas être utilisée et que la première lettre de *daddi*, savoir D, est une lettre secrète de l'amande.

Les quinze initiales sont à arranger en trois séries, chacune de 5 lettres, comme suit :

I . F . Q . D . E . à transposer 3 pl. à gauche.
M . H . I . I . V . à transposer 5 pl. à droite.
P . A . M . D . D . à transposer 3 pl. à gauche.

Ces 15 ou 3-5 lettres sont chiffrées. La clef de la substitution et de la transposition est cachée dans le second mot du noyau, c'est-à-dire *facile*, dont la valeur numérale est 35. Les nombres de transposition sont aussi 3 et 5. Les 5 lettres de la ligne première du rectangle sont à transposer 3 pl. à gauche ; de la seconde ligne 5 pl. à droite ; celles de la troisième ligne 3 pl. à gauche. Par là elles se changent en :

F . C . N . A . B .
R . N . O . O . C .
M . V . I . A . Z .

En cryptographie, la lettre Z est à remplacer par S. Dans l'alphabet de Vigénère, la lettre Z manque ; Camden dit, *loc. cit.*, qu'en anagrammes, Z peut être toujours remplacée par S.

Les 8 premières lettres forment déjà, convenablement arrangées :

FR. BACON. L'ensemble des lettres donne :

CAV'. NOM. FR. BACONIS ou AV'. NOM FR. BACCONIS.

« Attention ! le nom de Fr. Bacon » ou « Salut ! le nom de Fr. Bacon ».

La forme latine Baco fait au génitif Baconis.

Dans l'amande se trouve donc de nouveau caché le nom de l'auteur des Modi.

Les Modi de Selenus, non déchiffrés ici, contiennent de

même un noyau dont l'amande cache le nom de Fr. Bacon.

Il arrivait souvent que le dessin du frontispice des livres du XVIIe siècle exprimât les points essentiels du contenu du livre et le nom de l'auteur. C'est le cas avec le frontispice de la *Cryptographie* de Selenus, que nous avons décrit au chap. I, et la signification en est cachée dans le **texte** même du livre à la page 418, qui est imprimée en majeure partie en **caractères gras**. Au lib. VIII, cap. 7, Selenus décrit les méthodes de transmission d'un message secret, par terre, par mer, mais aussi par l'air, dit-il, où cela peut être fait par des oiseaux, particulièrement par des colombes et hirondelles. Il cite des auteurs classiques qui mentionnent que des pères de famille, quand ils allaient au théâtre ou au cirque, emmenaient des *Colombes*, qu'ils laissaient s'envoler, quand l'issue était connue. Et il donne trois citations en caractères gras.

La première est de Varron, *de Re rustica*, dont la traduction est :

Des Colombes (**Columbas**) furent amenées par beaucoup de gens au théâtre, qui, libérées, retournaient vers leur demeure pour avertir.

Ici le théâtre est rattaché à la Colombe dessinée sur la gravure de la page du titre, vers laquelle une flèche est dirigée. Et le mot **Columbas** indique Bacon. Il contient comme cryptogramme :

L. BACO SVM ou *L. M. BACO W. S.*

Le caractère L = 50 est la valeur numérale de ROSA = 50 et indique « Secret ». Les autres mots disent : « Je suis Bacon » ou « M. Bacon-W. S. » Ensuite viennent, page 418, trois lignes en caractères gras, empruntées à l'auteur romain Duza, qui cite les mots d'un soldat, qui, selon Selenus, parle ici du théâtre :

Quid vigit, obsidio, quid arces 25
Aut valla prosunt, per spatia invii 29
Eunte coeli nuntio ? 16

ou : « A quoi servent des forteresses et des remparts, si les informations secrètes vont par l'espace de l'air ? »

La manière dont les caractères sont disposés sur les lignes, partiellement vides, indique déjà que ces lignes sont chiffrées et que le nombre des lettres de chaque ligne est un nombre secret. Ces nombres sont 25, 29 et 16. En cryptographie, les nombres représentent des lettres. Les lettres de l'alphabet a, b... z, peuvent être représentées par les nombres 1-24, mais aussi 25-48, 49-72. Les nombres 25, 29 et 16 représentent donc les lettres *A*. *E*. et *Q*. Or, ce sont donc précisément les initiales capitales des 3 lignes et c'est une indication que ces trois lettres initiales sont des lettres chiffrées. La première, A = 1, indique aussi que la transposition de A. E et Q est d'une place (à droite). Elles deviennent ainsi *B*. *F*. *R*. ou *FR*. *B*.

Ensuite se trouvent, page 418, 5 lignes en caractères gras, contenant un texte de Pline, disant que des hirondelles étaient les porteuses de messages aux courses de chevaux. L'arrangement des lettres sur les lignes, laissant celles-ci partiellement vides, indique que les nombres des lettres sur les lignes sont des nombres secrets. Ces nombres sont : 30, 29, 32, 36 et 34. Ils représentent les lettres *F*. *E*. *H*. *M*. *K*. Or *K* étant aussi *C*, elles forment : *M*. *F*. *E*. *C*. (*H*), et avec les lettres précédentes *FR*. *B*, on a :

M. *FR*. *B*. *FEC*. (*H*, en anagrammes, peut toujours être omise, Camden, *loc. cit.*).

Traduction : Maître Fr. Bacon est l'auteur.

Le sens de la gravure frontispice est maintenant clair. Cette gravure se rapporte au théâtre. L'homme avec la lance (spear) est un Comédien, Shakespeare, qui est le porte-lance de François Bacon. Celui-ci lui donne ses comédies. Et Bacon est le véritable auteur, comme l'indique la Colombe (*BACO SUM*), qui transmet cette communication par l'air. Le philosophe assis à la table et tenu en lisière (signe de pseudonymie) par le duc de Lunebourg

(Gustavus Selenus) est Bacon lui-même. La mître ou le bonnet que le duc tient au-dessus de la tête du philosophe assis est le *Cap of maintenance*, bonnet porté par le dignitaire anglais devant le roi, comme symbole de sa charge officielle (Grand Chancelier d'Angleterre). Et l'île avec les bouées (Beacons) flamboyantes est l'Angleterre. Les Beacons sont une allusion à Bacon, nommé par John Davies en une épigramme, 1621, *Beacone, bright Beacon of state*. Et le nombre c i n q des hommes qui quittent l'île, après avoir allumé les Beacons, indique que le secret (Rosa = 50 = 5) est dévoilé dans ce livre.

V

En 1586 fut publié à Paris un livre : *Traité des chiffres ou manières secrètes d'écrire*, par Blaise de Vigénère. Celui-ci, né en 1522 à Saint-Pourreau, duché de Bourbon, gentilhomme, secrétaire du duc de Nevers, était l'auteur et le traducteur de nombre de livres sur l'histoire ancienne et contemporaine et de livres hébraïques. Dès 1569, il avait le titre de secrétaire du Roi et demeurait à Paris. Son livre cryptographique, publié en 1586, lorsqu'il était déjà très âgé, contient un exposé savant des anciennes méthodes de la Cabale des Juifs et l'application de celles-ci à l'alphabet de son temps. Il dit des cryptographes chrétiens que Trithème fut le premier à frayer le chemin aux autres dans sa *Polygraphie*, 1499, et que la *Stéganographie* de celui-ci n'était pas encore imprimée de son temps, ce qui est erroné, puisqu'une traduction de ce livre par Collangelius parut en 1561 à Paris. Vigénère dit aussi que toutes les inventions faites après Trithème et jusqu'à son temps ne contenaient que de beaux artifices, comme dans le livre *De furtivis literarum notis*, de Baptiste Porte, 1563, antidaté de 5 ans selon lui, et dont on devait attendre plus de mal que d'utilité. De là résulte que les méthodes de Vigénère sont entièrement nouvelles. Son

œuvre a, comme quintessence, une méthode basée sur la table hébraïque Ziruph, qui satisfait, à ce qu'il dit, à toutes les exigences et est inexpugnable pour tous ceux qui n'en ont pas la clef, d'où l'inutilité de s'occuper des méthodes d'autrui. Cette méthode est à présent connue sous le nom de « table de Vigénère ». Selon la méthode donnée par Vigénère, elle doit être appliquée avec une clef, variant après chaque mot ou chaque lettre déchiffrée. Dans ce cas, le texte est réellement indéchiffrable. Le livre de Vigénère contient en outre une série de méthodes si artificielles et de si peu de valeur pratique, qu'elles donnent l'impression d'avoir été inventées bien plutôt par le caprice d'un jeune homme ou même d'un adolescent, que par un homme de haute renommée littéraire et d'âge mur. Mais il y a plus fort. Dans le livre de Vigénère se trouvent des **falsifications intentionnelles** du nom de Bacon, que le gentilhomme Vigénère, savant éminent de renommée irréprochable qu'il était, n'aurait eu nulle raison d'introduire s'il n'avait eu des relations avec une personne du nom de Bacon. Décrivant la méthode hébraïque, dite *Notaricon*, consistant à former un autre mot avec les premières lettres des mots d'une phrase, il dit, page 147 :

De cet artifice a usé **Roger Bacchon**, excellent philosophe anglais, en son miroir de sept chapitres, qui commencent par les mots suivant : *In*, *Verbis*, *Praesentibus*, *Invenies*, *Terminum*, *Exquisitae*, *Rei* ; lesquels, assemblés, font un sens qui manifeste son intention ; et dont les premières lettres, réunies, forment le mot JUPITER ; de même les dernières lettres des derniers mots de chaque chapitre, à savoir : *projectioniS*, *debeT*, *totA*, *tameN*, *bitumeN*, *nutU*, *aeternuM* font le mot *STANNUM*, qui est le même que *JUPITER*, selon le chiffre chimistique.

Roger Bacon, né en 1214 à Somerset, mort en 1292 à Oxford, Franciscain, auteur de plusieurs livres théologiques, philosophiques et alchimiques, était beaucoup trop éclairé pour son temps. Pour cette raison il fut, à plusieurs reprises, emprisonné dans un cloître anglais, pendant des

années. Il lui fut défendu de publier ses manuscrits. Son livre *Alchemiae Speculo Rogerii Bachonis,* que Vigénère cite, fut imprimé pour la première fois à Nuremberg en 1541. Il contenait sept chapitres sur la transmutation des métaux et pas un mot sur une méthode cryptographique. Les premiers ni les derniers mots de ces sept chapitres ne sont les mots que Vigénère cite et les mots assemblés n'ont aucun sens et les initiales ou finales ne forment pas les mots Jupiter et Stannum. Vigénère a donc commis une mystification intentionnelle et un faux. Et la preuve que c'est un faux se trouve aussi dans le fait que, à l'époque de Roger Bacon, le chiffre chimistique n'était pas encore inventé, par lequel Jupiter et Stannum étaient des idendités. Selenus, qui emprunte cette méthode à Vigénère, dans lib. IV, cap. 4, qu'il ne nomme pas à cet endroit, la donne avec les mêmes falsifications de texte que Vigénère, disant seulement qu'elle est trop difficile pour l'utiliser beaucoup. Or, l'auteur de cet article a trouvé que cette même méthode est employée pour cacher, dans le texte latin de l'inscription du monument de William Shakespeare, à l'abbaye de Westminster, le nom de Francis Bacon (1).

Trithème se servait d'un alphabet de 22 lettres dans sa Cryptographie. Mais dans les Cryptographies du XVIe siècle, on faisait usage de l'alphabet romain de 23 lettres, excepté en Angleterre où il comptait 24 lettres, parce que le W était une lettre distincte.

Or, il est surprenant que Vigénère emploie, dans son Traité, un alphabet de *vingt* lettres, à savoir :
A.B.C.D.E.F.G.H.I.L.M.N.O.P.Q.R.S.T.V.X.

Il tâche d'expliquer cette divergence de l'usage habituel en donnant pour motif que Y et Z peuvent servir comme *nulles*, pour séparer les mots chiffrés, ou peuvent être elles-mêmes les caractères d'un nouveau texte secret, caché dans

(1) La publication du déchiffrement de cette inscription sera faite dans un numéro prochain du périodique *American Baconiana*, publié par la « Bacon Society of America ».

le premier, sans faire mention de l'omission de la lettre K. Francis Bacon inventa à Paris en 1576-9, comme nous l'avons dit au chap. I, la méthode de représenter chaque lettre de l'alphabet par un arrangement quintuple des deux lettres A et B.

Il aurait alors dû avoir connaissance des méthodes plus simples de représenter les lettres de l'alphabet par la combinaison deux à deux de 5 lettres ou de 4 lettres différentes, ou des arrangements avec répétitions de 3 lettres. Or, toutes ces méthodes sont traitées pour la première fois dans le Traité de Vigénère de 1586, publié dix ans après l'invention de Bacon. Et Vigénère déclare lui-même n'avoir rien emprunté à personne, excepté un peu à Cardan, qui ne donne pas ces méthodes. Il s'en suit que Bacon doit avoir eu des relations avec Vigénère, ce qui s'explique facilement, tous deux étant attachés à la cour française.

Vigénère donne, page 202, la table par laquelle chaque lettre de son alphabet de vingt lettres peut être représentée par des arrangements, deux à deux, des cinq voyelles A, E, I, O et U. Selenus la reproduit, dans son livre, à la page 255, sous le signe ***. Dans la table ci-contre, la lettre F peut être remplacée par le groupe **a e**, et ainsi de suite pour les autres. En déchiffrant, la séquence des lignes horizontales et verticales est faite selon la convention, **a e** pouvant aussi bien représenter F que C.

	a	e	i	o	u	
a	B	F	L	P	T	
e	C	G	M	Q	U	8
i	D	H	N	R	X	7
o	E	I	O	S	A	
	1	2	3	4	5	

Outre l'alphabet de vingt lettres, il est surprenant que la séquence des lettres de l'alphabet ne soit pas d'accord avec la succession naturelle, la lettre A étant placée dans la *dernière case* de la table. Vigénère ne donne pas d'explication de cette anomalie. Mais Selenus croit devoir expliquer cette singularité en disant que, de cette manière, la table est beaucoup plus

secrète. Si telle était l'intention de l'auteur, un arrangement des lettres complètement arbitraire serait encore beaucoup plus secret.

L'usage d'un alphabet de vingt lettres et l'arrangement spécial de cette table sont faits dans la seule intention de révéler la paternité littéraire de Francis Bacon pour ce *Traité des chiffres* de Vigénère. Pour déchiffrer ce rectangle, la méthode du Modus Primus de Selenus, dévoilée par nous au chap. III, doit être appliquée. Si l'on écrit les lettres des diagonales en les arrangeant dans l'ordre consécutif, 5, 4, 3, 7, 1, 2 et 8, et en omettant les lettres nulles de la diagonale 6, on trouve :

F.M.R.A — B.G.N.S — C.H.O — P.U —
E — D.I — T.

Arrangées convenablement, elles forment :

M. FRA.. BGN HOC OPUS EDIT

ou

MAG.. FR. BACHON OPUS EDIT.

(Une même lettre, A, dit Camden, *loc. cit.*, peut être doublée en anagrammes, O étant aussi zéro.)

C'est-à-dire : **Maître Fr. Bacon est l'auteur de ce livre.**

Francis Bacon fut admis à la société de Gray's Inn à Londres, comme Magister Artis (Master of Arts), le 27 juin 1576.

VI

« On peut faire usage, dit Vigénère à la page 203, de la table du chapitre précédent pour insérer un sens caché dans un texte d'une manière non encore connue de personne, et cela nous pouvons l'affirmer, car jusqu'ici on ne l'a point employée », en intercalant dans le texte cinq caractères ou nombres qui, pris deux à deux, déterminent des lettres. Selenus révèle dans sa *Cryptographie* une méthode très ingénieuse, basée sur ce principe, où aucune trace ne

trahit qu'un texte caché est inséré dans un texte d'apparence normale, au livre IX, page 476, dans le huitième exercice secret, qu'il nomme Corollarium. Il y donne le texte apparent et le texte caché, laissant au lecteur le soin de découvrir la méthode employée. Or, il fait usage de la méthode citée plus haut, en se servant du nombre des voyelles des mots comme nombres secrets, qui, combinés deux à deux selon la table ci-jointe (laquelle se trouve à la page 321 de la Cryptographie de Selenus, sans aucune explication), donnent le texte caché.

Le texte apparent de Selenus est :

Adeo admodum Johannes est perfrictae frontis, etc.

Le nombre des voyelles des mots est :

3.3-4.1-4.2-2.3-2.1-3.4-
2.1-3.4-1.4-2.1-1.4-1.4-
3.1-2.1-4.3-1.1-1.3-2.4-

	1	2	3	4
1	A	B	C	D
2	E	F	G	H
3	I	L	M	N
4	O	R	S	U

Le texte caché est ;

MORGEN ENDET DIE SACH ou : Demain la chose finira.

Cherchons maintenant l'amande du noyau. En appliquant de nouveau la même table et la même méthode à ces quatre mots, on trouve les nombres 2.2. 2.1., ou 22-21, ce qui donne les lettres secrètes

F.B.

Or, ces deux lettres F. B doivent êtres combinées avec les 18 lettres données du noyau, pour trouver le sens caché. Celui-ci est ;

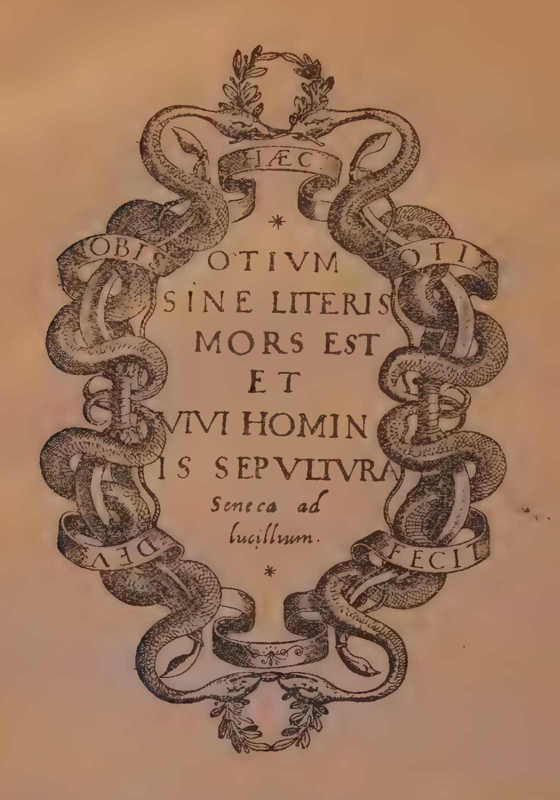
ENDE : MAG. FR. BEACON EDIT SH.

ou : Fin : Mag. Fr. Bacon est l'auteur Sh[akespeare].

Vigénère lui-même a caché par cette même méthode et par la table de 20 lettres, donnée à la page 202 de son Traité, que

Bacon est vraiment l'auteur du *Traité des chiffres.*

Sur le revers de la page de titre est une vignette, for-



mée par des serpents, avec cette inscription ainsi disposée:

HAEC
NOBIS OTIVM OTIA
SINE LITERIS
MORS EST
ET
VIVI HOMIN
IS SEPVLTVRA
Seneca ad
lucillium
DEVS FECIT

Dans les replis de quatre serpents, entrelacés par les queues, se trouvent les mots :

SAƎᗡ NOBIS HAEC OTIA FECIT,

ou : Dieu nous a donné ce temps de repos.

Il est à observer que le mot *DEVS* est imprimé renversé, sans aucune raison. C'est une indication que ce mot est chiffré.

Dans l'intérieur du cadre formé par les serpents un texte est imprimé, emprunté à une lettre de Sénèque à Lucillius, à savoir :

OTIVM SINE LITERIS MORS EST
ET VIVI HOMINIS SEPVLTVRA,

ou : Repos, sans études littéraires, est la mort et l'enterrement de tout homme vivant.

Si l'on écrit les mots du cadre et ceux de l'inscription dans l'ordre où ils sont imprimés, on trouve :

HAEC NOBIS OTIVM OTIA SINE LITERIS
MORS EST ET VIVI HOMINIS SEPVLTVRA.

	1	2	3	4	5
1	B	F	L	P	T
2	C	G	M	Q	U
3	D	H	N	R	X
4	E	I	O	S	A

Or, en prenant *le nombre des voyelles* de ces douze mots comme des nombres secrets, on a :

2.2.3.3.2.3.1.1.1.2.3 et 4 ou
22-33-23-11-12-34.

En appliquant la table ci-jointe de Vigénère, on peut, rien n'étant convenu, représenter chaque combinaison par deux lettres différentes, et on trouve :

22 = G, 33 = N, 23 = M et H, 11 = B, 12 = F et C, 34 = R et O.

Ces neuf lettres : G. N. M. H. B. F. C. R et O, arrangées convenablement, donnent :

MaG. FR. BaCHON.

Le nombre des lettres dans l'intérieur du cadre

étant de 45, la table de Vigénère nous donne la lettre manquante A. Avec les mots non utilisé, nous avons :

MAG. FR. BACHON FECIT SAƎᗡ·

Le mot *SAƎᗡ* est chiffré. Dans la Cabale des Juifs, il arrive souvent qu'une partie seulement des lettres d'un mot sont à transposer. Tel est le cas avec le mot *DEVS*. Les deux premières lettres, *D* et *E*, doivent être transposées de 12 places vers la gauche dans l'alphabet de Trithème, le nombre 12 étant déterminé par le nombre des mots dont les voyelles étaient des lettres secrètes. Les lettres *D* et *E* se changent de la sorte en *O* et *P* et le mot *DEVS* devient *OPVS*. Le texte déchiffré est donc :

MAG. FR. BACHON FECIT OPVS

ou : Maître Fr. Bacon est l'auteur de ce livre.

Ce déchiffrement est conforme à celui de la table même, qui contenait :

MAG. FR. BACHON EDIT OPVS.

D'autre part, la page du titre du Traité de Vigénère contient, comme vignette, une figure de femme, allumant un feu, pour faire un sacrifice d'une brebis. La légende est :

✱ NEC MACRVM SACRIFICABO ✱ SACRUM PINGUAE

Traduction : « Je ne sacrifierai pas de la viande maigre — mais la viande sacrée (grasse) du pingouin. »

Les lettres d'ordre impair des trois premiers mots sont des lettres secrètes :

N. C. A. R. M. A. R. F. C. B.

Elles dévoilent, convenablement arrangées, le nom de l'auteur caché :

M. FRA. BACoN. R. C.

Les lettres R. C. sont l'abréviation connue de Rosae Crucis, et suivent toujours les noms des Rosicruciens dans leurs correspondances.

VII

Comme application des méthodes précédentes, nous donnerons le déchiffrement du texte caché dans la Dédicace des Sonnets de William Shakespeare, dans la première édition, 1609.

Cette dédicace, signée des lettres T. T, est adressée à un Mr W. H.

Tandis que, selon les lettrés allemands, ces sonnets sont subjectifs — transcendants — symboliques, et point du tout adressés à une personne en particulier, les savants anglais croient qu'ils contiennent une biographie de l'auteur. Ils donnent les lettres T. T. pour les initiales de Thomas Thorpe, qui fit imprimer les sonnets. Sur la personne de W. H. les opinions divergent. Quelques-uns tiennent pour Henry Wriothesley, comte de Southampton, à qui Shakespeare adressa aussi les poèmes *Venus et Adonis* en 1593 et *Lucrèce* en 1594. D'autres nomment William Herbert, comte de Pembroke.

Le déchiffrement suivant montre que le vrai auteur est Francis Bacon, qui les adressait à son ami le comte de Southampton. Le texte original de la dédicace est :

TO THE ONLIE BEGETTER OF THESE INSVING
SONNETS Mr W. H. ALL HAPPINESSE AND
THAT ETERNITIE PROMISED BY OVR EVER
LIVING POET WISHETH THE WELL WISHING
ADVENTVRER IN SETTINE FORTH.

c'est-à-dire : « A la seule personne, qui a inspiré les sonnets suivants, Mr. W. H., tous les bonheurs et cette éternité, promise par le poète, qui restera vivant continuellement, lui est souhaitée, avec ses meilleurs vœux, par l'auteur, qui vit de son esprit, en publiant ces sonnets. »

Le texte contient 30 mots. Selon la méthode de Trithème, exposée au chap. II de cet article, les initiales des mots sont les lettres secrètes et, notamment, du sixième mot jusqu'au douzième inclusivement.

Ces mots sont THESE, INSVING, SONNETS, MR, W, H, ALL.

Les initiales sont : T. I. S. M. W. H. A.

Transposées de 5 places à droite dans l'alphabet de 22 lettres de Trithème elles se changent en : B.O.A.R.C.N.F., ou, convenablement disposées : FR. BACON.

Ce même nom se trouve caché dans le nombre des voyelles des mots de la Dédicace, en appliquant la table de 20 lettres de Vigénère, exposée au chap. VI de cet article. Les 6 premiers mots de la dédicace sont :

TO, THE, ONLIE, BEGETTER, OF, THESE.

Le nombre des voyelles de ces mots est :

1, 1, 3, 3, 1, 2.

Combinées deux à deux : 11-33-12.

Selon la table citée, ces nombres représentent les lettres :

B-N-C. F ou *F. BCN.*

C'est la forme consonantique de F. Bacon, méthode sémitique d'écrire.

Nous allons déchiffrer maintenant le vrai nom de Mr W. H.

Ce nom est chiffré par le Modus Primus de Selenus, exposé au chap. III de cet article. Les 144 lettres du texte de la Dédicace doivent être arrangées en rectangle. La clef est le nombre 53, la valeur numérale de *MAG. BACON.* Commençant à compter en avant par la 35e lettre du bas (35 = 53) et disposant les lettres en séries de 20 lettres (continuant le compte par la première lettre, quand on est arrivé à la fin), on forme 15 lignes horizontales (20+15 = 35 = 53). Les 15 lettres de la première colonne verticale contiennent le nom caché.

Or, on peut obtenir ces 15 mêmes lettres en disposant les 144 lettres du texte en séries de 20 lettres, à partir de la 35e lettre du bas. On a alors 8 lignes horizontales. Les

lettres de la première et de la 17ᵉ colonne verticale contiennent les 15 lettres secrètes.

I 17

W E L L W I S H I N G A D V E N T V R E

R I N S E T T I N G F O R T H T O T H E

O N L I E B E G E T T E R O F T H E S E

I N S V I N G S O N N E T S M R W H A L

L H A P P I N E S S E A N D T H A T E T

E R N I T I E P R O M I S E D B Y O V R

E V E R L I V I N G P A E T W I S H E T

H T H E

Ces lettres sont :

W. R. O. I. L. E. E. H. — T. O. H. W. A. Y. S. o.

Elles forment : AW' H. WRIOTHESLEY.

ou : Ave ! H. Wriothesley (W. et V peuvent être commutées dans les anagrammes, voir Camden, *Remains*, 1605).

Ave ! est le salut rosicrucien.

Nous avons trouvé une partie du nom secret. Le reste se découvre comme suit. Commençant de nouveau à compter par la 135ᵉ lettre du bas (135 = 5.3.5.3. ou 53) et disposant les lettres en séries de 15 lettres (continuant le compte par la première quand on est arrivé à la fin), on forme 38 lignes horizontales (15 + 38 = 53). Les 38 lettres de la première colonne verticale contiennent le reste du nom caché. Mais on peut obtenir ces mêmes 38 lettres, en disposant les 145 lettres du texte en séries de 15 lettres, à commencer par la 135ᵉ lettre du bas. On a alors 10 lignes horizontales. Les lettres des 10ᵉ, 1ʳᵉ, 7ᵉ et 13ᵉ colonnes verticales contiennent les 38 lettres secrètes.

I 7 10 13

T O T H E O N L I E B E G E T

T E R O F T H E S E I N S V I

N G S O N N E T S M R W H A L

L H A P P I N E S S E A N D T

H a t e t e R n i T i e P r o
M i s e d b Y o v R e v E r l
I v i n g p O e t W i s H e t
H t h e w e L l w I s h I n g
A d v e n t V r e R i n S e t
T i n g f o R t h

Ces lettres sont :
E. E. M. S. T. R. W. I. R. — T. T. N. L. H. M. I. H. A. T. N. HENRY. O. L. V. R. — G. S. H. N. P. E. H. I. S.

Disposées convenablement, elles forment :

L. THE RIGHT HON. HENRY
EARLE SOUTHaMPToN
IS MR. W. H.
S. INV.

Ces 38 lettres sont à combiner avec les lettres trouvées

AV' H. WRIOTHESLEY. O.

On a alors la série des 53 lettres, qui se complètent :

L. THE RIGHT HON. HENRY WRIOTHESLEY
EARLE SOUTHAMPToN
IS MR. W. H.
S. INV.

L est le nombre 50, le nombre secret de ROSA = 50, indiquant que le texte est chiffré. S. INV. est l'abréviation de *S. INVENIT*, ou : Shakespeare invenit. Le mot INV (invente ou a inventé) figure sous un grand nombre de gravures précédé du nom de l'auteur.

Traduction :

Rose : Le très honorable Henry Wriothesley, comte de Southampton, est Maître. W. H. S [hakespeare] invente.

Or, il est extrêmement remarquable que cette même dédicace se trouve mot à mot, comme dédicace, dans *Vénus et Adonis* de 1593 et dans la *Lucrèce* de 1594. On y lit :

To the right honourable Henry
Wriothesley Earle of Southampton

Nous pouvons donc bien être certains que le déchiffrement est correct. Mais ce premier texte secret contient encore un nouveau texte caché, comme dans les Modi secrets de Selenus.

Au chap. V de cet article, nous avons divulgué la mystification de Vigénère, comme quoi c'était Roger Bacon qui aurait inventé la méthode d'employer les premières et dernières lettres des mots comme lettres secrètes, au lieu de Francis Bacon, qui en est le véritable inventeur.

Les premières et dernières lettres des mots du texte déchiffré de 53 lettres sont elles-mêmes aussi des lettres secrètes. Ce sont :

L.T.E.R.H.N.H.Y.W.Y.E.E.S.N.I.S.
M.R.W.H.S.I.W.

Convenablement disposées, elles donnent :

NOT'. HENRY WRIOTHESLEY IS M. W. H.
W. S.

La lettre O peut toujours être ajoutée ou omise, parce qu'elle équivaut à zéro. Dans les anagrammes rosicruciennes le fait se produit continuellement.

La traduction est :

Attention ! Henry Wriothesley est M[aître] W. H.
signé : W. S[hakespeare].

C'est donc Francis Bacon qui a écrit les sonnets et les a dédiés à son ami le comte de Southampton. Ils contiennent en effet une autobiographie de lui-même (1). Vu sous cette lumière, tout ce qui était obscur et incompréhensible dans l'attribution qui en était faite au figurant Shaxper de Stratford disparaît totalement.

Il en est de même de toutes les œuvres de Shakespeare.

Driebergen (Hollande).

D[r] H.-A.-W. SPECKMAN.

(1) Bacon avait probablement écrit déjà avant l'an 1600 cette dédicace pour une partie des Sonnets.

LA NAISSANCE D'UNE CHANSON POPULAIRE

LA « CHANSON DE LA MÈRE QUI NE VOULAIT PAS RECONNAITRE SON GARS ».

—

« Rien n'est amusant comme la chasse aux chansons populaires », a écrit un poète, qui fut de son vivant un fin chasseur devant l'Eternel. « Avec le métier de peintre paysagiste, c'est ce qu'il y a peut-être de plus agréable en ce monde ». (Gabriel Vicaire : Préface aux *Chansons populaires de l'Ain*, recueillies par M. Guillon).

Voilà une trentaine d'années que je m'adonne par intervalles et en toute humilité à cette indulgente vénerie ; trente ans que, chasseur infatigable, et les mains pures du moins de tout meurtre buissonnier, je parcours en tous sens, en quête uniquement de refrains ailés, les « rotes » et les « veyettes » du pays mainiau, — une des rares contrées peu explorées des folk-loristes et qui demeurent encore dans une certaine mesure profitables à la recherche. Mais là même, sur ce bon terrain, le gibier est rare et les aubaines peu fréquentes. A peine s'il me fut donné de loin en loin de surprendre au vol quelque fugitif couplet, déformé, remanié, d'une chanson de labeur ancienne, complainte de fileuse, ritournelle de labour ou de moisson, restée dans la mémoire de quelque ancien de village, survivant de l'époque presque légendaire où les rouets ronronnaient au coin de l'âtre, où les « batousiers » faisaient cliqueter dans l'humidité des caves basses leurs grands métiers à tisser, tués aujourd'hui par la machine, et où l'on battait encore le blé au fléau, sur les aires pavoisées de soleil, et où la balle volante frivolait en l'air, comme une noce de papillons..

Encore n'étaient-ce pour la plupart, ces refrains paysans, que les bribes chatoyantes, les variantes, enjolivées ou capricieuses, d'anciens couplets abolis, mais bien connus des folk-loristes. Comment la chanson populaire eût-elle survécu dans nos campagnes qui vont, comme partout ailleurs, se dépeuplant de jour en jour, et d'où en tout cas la pauvreté est aujourd'hui bannie, — la pauvreté qui fut, à travers les siècles, l'inspiratrice et l'âme, en quelque sorte, de a chanson ?... Alors qu'il ne se trouve même plus assez de oras pour effectuer en paix les travaux des champs, comment voudriez-vous qu'il subsistât des voix pour les glorifier ? Et si elles n'étaient depuis longtemps abolies, le grand bouleversement de la guerre n'eût-il pas suffi pour déraciner de fond en comble et détruire à jamais ces traditions chantées ?

Et pourtant, par un phénomène singulier, c'est à la guerre, la lugubre, l'affreuse guerre, meurtrière de tant de grâces et saccageuse de beauté, que je dois la faveur inespérée de l'intéressante découverte dont je veux faire part au lecteur.

Découverte ou retrouvaille ?...

C'est ce que je ne puis préciser encore. Et je compte précisément sur la bienveillante érudition, la précieuse mémoire de quelque fervent du folk-lore pour m'édifier à ce sujet...

Je n'ai certes pas la présomption de croire qu'il a pu m'advenir la bienheureuse fortune de surprendre en son éclosion la curieuse mélopée que je vais rapporter ici, d'assister à cette chose unique et rarissime, d'être le témoin de ce fait quasi-miraculeux, rêve impossible de tous les folkloristes : la création d'une chanson populaire. Combien il est difficile, sinon purement chimérique, de recueillir à sa source même le moindre dicton, la moindre formulette ou bluette chantée, tous ceux qui se sont occupés, ne fût-ce qu'en passant, de poésie populaire, l'ont éprouvé et vérifié maintes fois. Mais, même dans le cas où la chanson que je

vais noter serait la remise en état, la réadaptation aux cir-
constances et le rajeunissement d'un vieux thème, il y a
néanmoins un certain intérêt à surprendre en plein essor
et pour ainsi dire sur le vif, l'élan de sa transmission ; et
mon humble enquête n'eût-elle abouti qu'à ce résultat, elle
aura eu du moins le bon effet de nous éclairer sur le mode
de propagation de cette chose ailée, sensible, hésitante et
toujours un peu mystérieuse qu'est dans son envol la
chanson populaire.

Voici dans quelles conditions les couplets en cause sont
venus dernièrement à ma connaissance.

Chaque année, les conscrits de notre région mainiaute,
comme il advient du reste en mainte autre région, s'assem-
blent au chef-lieu de canton, les deux dimanches qui pré-
cèdent et qui suivent le tirage au sort et les opérations du
Conseil de révision, pour célébrer gaîment par des libations
et des chants cette étape importante de leur vie. Ainsi, les
jeunes Romains adolescents, lorsqu'ils revêtaient la « robe
prétexte », devaient-ils fêter de la sorte, par de bruyantes
démonstrations, leur entrée officielle dans la vie civique. A
cette occasion, tout le répertoire chantant, ancien et nou-
veau, est mis à contribution ; et l'on retrouve aussi bien
dans les chœurs ambulants et pompeux des jeunes caté-
chumènes, voués à l'humble noviciat de la caserne, les ren-
gaines à la mode de l'heure, les *Monte là-d'sus, tu verras
Montmartre* ! et les *Java* des dancings, que les vieilles ri-
tournelles et « pomponnettes » locales, et notamment l'an-
tique refrain de temps immémorial des gars de la Mayenne :

> Jamais les Prussiens n'auront
> Les fill's du village.
> Jamais les Prussiens n'auront
> Les fill's du canton...

Or, l'an passé, au début de l'automne, mon oreille dis-
traite, accoutumée à ces ponts-neufs, fut agréablement frap-
pée d'entendre pour la première fois cheminer par les rues
et s'éparpiller de bouche en bouche une espèce de com-

plainte traînante, à tournure franchement populaire, dont le rythme indolent et la musique narquoise, conformes à l'inspiration coutumière des chansons locales, fixèrent aussitôt mon attention. Les paroles aussi bien que la mélodie me semblèrent marquées d'un cachet d'originalité non douteux.

Il s'agissait de la guerre, de la dernière grande guerre, d'où un soldat s'en revenait à l'improviste, ayant été longtemps retenu prisonnier là-bas, alors qu'au pays, on le tenait catégoriquement pour mort. A sa réapparition, ses parents s'enfuyaient, apeurés, se cadenassaient chez eux, croyant de la meilleure foi du monde à quelque diablerie. Ils mettaient en œuvre sur le champ les conjurations, les prières, objectaient au revenant les pièces officielles relatant son trépas, et ne consentaient enfin à le reconnaître pour vivant que sur un certificat de bouche, en quelque sorte, et lorsqu'ils le voyaient sans façon se mettre à table et ouvrir son couteau pour harpiller au plat quelque bon morceau.

Je me mis en rapport avec le jeune paysan qui, visiblement, s'était mis en peine d'apprendre aux autres la chanson nouvelle. Il ne fit nulle difficulté de me la répéter jusqu'à ce que j'en eusse noté les paroles et la musique, et m'apprit qu'il la tenait de l'aîné de ses frères, qui avait été mobilisé durant toute la durée de la guerre, et qui lui-même l'avait apprise d'un autre Mayennais, lequel, assurait-il, en était le premier auteur... J'allai, peu après, trouver aux champs le frère du jeune conscrit. Celui-ci, non sans hésitation toutefois et de nombreuses réticences, me confirma de point en point les dires de son cadet. Les gars qui ont fait campagne, ceux de chez nous, à tout le moins, se soucient peu de répondre à qui les interroge sur cette période de leur existence et n'aiment guère, en général, à parler de « ça »... L'épouvante de ces années terribles est demeurée inscrite en eux à jamais. Et ils ne font allusion, même entre eux, qu'avec répugnance à ces heures détestables, ce dur cauchemar de leur vie...

— Oui, c'était, v'ontiers ben, la chanson de Guinoiseau... un Mayennais du nord, par là, du côté de Gorron ou de Landivy, qui avait été fait prisonnier, tout au commencement de la « mismaille », à la retraite de Charleroi, et qui avait été interné dans différents camps, dont celui d'Holzminden, où je l'ai retrouvé par après... C'était, v'ontiers ben, dix-huit mois avant la fin... Et c'est lui-même, ben sûr, qui a composé la chanson de toutes pièces dans le camp que je vous dis... Même qu'il était dès ce moment-là épuisé de misère et de mauvais sort... Et qu'il est mort, peu après, le pauvre, de privation et d'ennui... Il savait un tas de bricoles et de « conteries » pas ordinaires, rapport, à ce qu'il disait lui-même, à ce que son défunt père était violoneux-ménétrier de son canton, et que les Guinoiseau, de père en fils, conduisaient les « nociers » à la mairie et à l'église, et faisaient métier de divertir les gens aux mariages, aux baptêmes, aux mesurées, à la « fête de la gerbe », qu'on célèbre encore par là-haut, et dans toute espèce de cérémonie... C'est de lui que moi et d'autres gars de la Mayenne, j'avons appris cette « chanterie » bien disante, et qui, écrite en mots du pays, nous faisait contentement dans la peine de notre abandon et nous mettait pour de vrai une rincée de soleil au cœur... »

Ecoutez, maintenant, la chanson, gouailleuse et dolente, du pauvre rhapsode mainiau, mort en captivité dans un camp allemand, et qui, hélas ! n'aura pas connu la mélancolique douceur d'être, comme son héros, rabroué de ses proches, quand il s'en revint au village...

LA CHANSON DE LA MÈRE
QUI NE VOULAIT PAS RECONNAITRE SON GARS

A mon s'cours, mes éfants !
Rentrez, il est grand temps !
Héla' ! me vèlà morte !..
Morte, hèla' ! me vèlà !..
Car vèlà Simon, nout'grand gas,

Qu'arriv' du trépas,
Qui nous tend les bras...

C'est ben li' l'veyez-vous ?
Hé ! sauvons-nous trétous,
Et crouillons (1) ben la porte,
La porte i' faut crouiller !
Pressimi (2), ta, pou' l' renveyer,
Prends vit' ton chapelet,
Mâ, mon bénitier.

— Pan ! pan ! ouvrez-mè donc !
Je sè vout' gas Simon !
S'en revient d'Allemagne,
D'Allemagn' s'en revient !
Fid'guerc' (3), comm' j'étions mal là-bas,
J'arrive à grand pas,
N' vous sauvez donc pas !

— Héla', mon pauvre éfant,
Pour tâ, dans cet instant,
Je somm's dans les prières,
Dans les prièr's je sommes.
Bon sang, pour t'avé' l' paradis,
Ecout' ben, qu'on t' dit,
Vit', les zitanies ! (4)

— Zitani's ? Vous rêvez !
Ou c'est-i' qu' vous m'prenez
Pour un autre, ma mère ?
Ma mère, pour un aut'e ?
Je n'sé point en tout un r'venant
Je sé, tout vivant,
Simon, vout' éfant !

(1) Fermons.
(2) En grand'hâte, vivement.
(3) Juron familier du pays mainiau ; littéralement : « fils de garce » ! Interjection employée avec bonhomie en toute circonstance, pour souligner la valeur d'un sentiment ou d'une affirmation.
(4) Les litanies. (Voir, plus bas, l'interprétation magique qu'il convient de donner à cette pratique religieuse.)

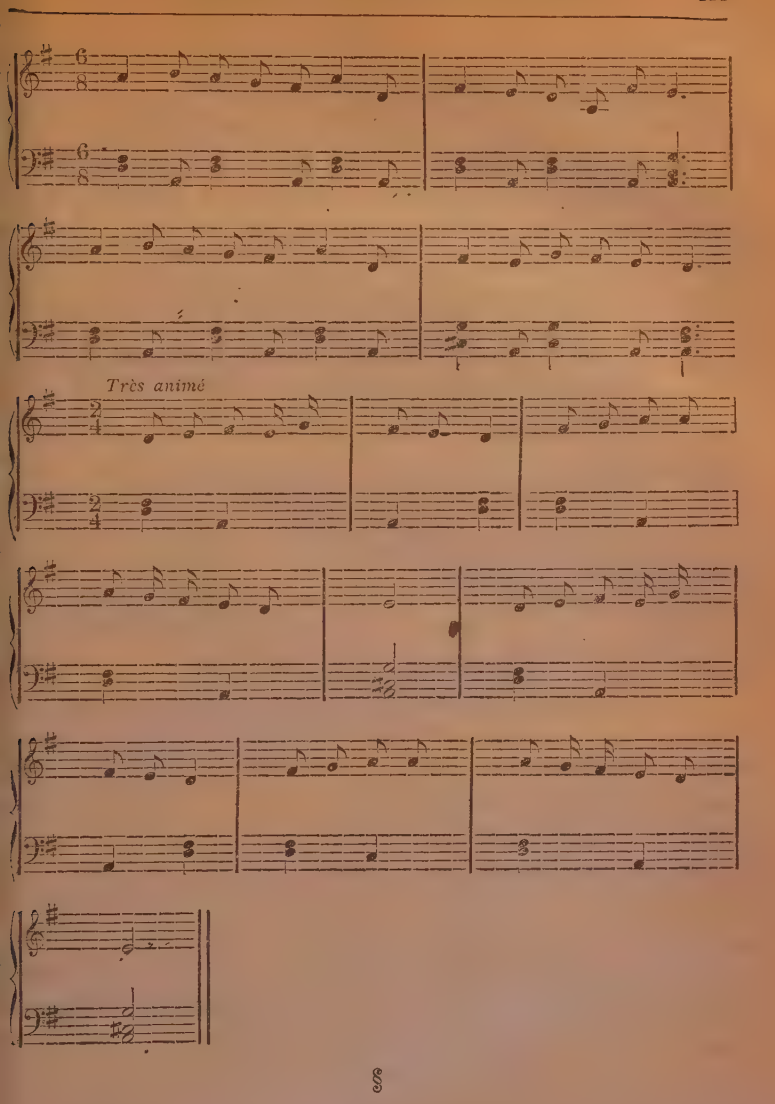
— C' n'est point la vérité,
Car on m'a rapporté
Ton extrait mortuaire,
Mortuair', ton extrait.
T'es mort. C' qu'est écrit est écrit.
Faut t' mett' dans l'esprit
Qu' t'es mort, c'est fini.

— Je n'sè point mort en tout,
Je n'sè point rin du tout,
Ni é'r'venant ni diable;
Ni diabl' ni é'r'venant.
Et la preuv', c'est qu'sans p'us tarder,
Pour vous rassurer,
J'vas bère et manger.

— Si c'est té nout' éfant,
Entre ben vit' nnà d'dans
Et t'en va t' fout' à table,
A tabl' te fout' t'en va !
Et comm' ça, tu nous rassur'ras,
Car j' sè ben qu'là-bas,
Les morts ne mang'nt pas.

— Oui, c'est mé qui sè mé,
Mé qui sè tout vivant,
Pisque j' cassons la croûte,
Pisque la croût' j' cassons.
De c'coup, embrassons-nous tertous ;
Bon Diouss', qu'il est donc doux
De s' revâr avec vous !

— Va, va, une autre fè,
Une autre ou la prochaine,
Je n's'rons pas si couillon,
Point si couillon je n' s'rons !
C'coup-là, j'crèrons p'us dans l'papier,
Pisque dans l'quartier,
Te v'là tout entier.



§

Est-ce bien Guinoiseau lui-même qui a composé la chanson ? Le saurai-je jamais? Puis-je même jamais le savoir?.. Il a emporté ce secret parmi d'autres... Car, si humble soit-elle, toute vie a son secret, comme le proclame le fa-

meux sonnet : secret à jamais sombré, avec l'âme qui le portait, dans l'insondable mystère de la mort...

Je n'ose croire, pour ma part, bien que jusqu'ici elle me fût parfaitement inconnue, que la chanson du « revenant » soit nouvelle. J'ai le sentiment profond, le pressentiment pour mieux dire, que les paroles et la mélodie en sont d'origine ancienne. Guinoiseau, dont le père était violoneux-ménétrier, descendant lui-même d'une longue lignée de rhapsodes villageois, aura pu l'apprendre dans son enfance, puis l'oublier : et, par une réminiscence inconsciente, dont il existe au demeurant de nombreux exemples, en accommoder tant bien que mal le texte et la musique à ce « revenant de guerre » dont l'imagination devait le hanter plus que tout autre, et dont l'évocation attendrie, depuis la guerre de Troie et à travers toutes les guerres qui ont désolé le monde, n'a jamais cessé de troubler, d'enfiévrer le cœur inconsolé des mères dont les fils ne sont point revenus.

La chanson présente appartient incontestablement à ce grand cycle d'inspiration, le plus important peut-être, en nombre comme en qualité, du lyrisme populaire : le retour d'expédition lointaine, retour retardé, inattendu ou hors d'espoir, de l'être cher, fils, frère ou fiancé : depuis le Jean Renaud « qui de guerre vint, portant ses tripes dans sa main », et dont l'origine remonte peut-être aux Croisades ou à la guerre de Cent ans, jusqu'à la « Belle Barbière », si heureusement reconstituée par Jérôme Bugeaud, le « joli tambour s'en revenant de guerre », et les innombrables cantilènes de la Muse populaire, célébrant la réapparition miraculeuse des disparus, des naufragés, du marin dont l'épouse et les vieux parents meurent de joie en le revoyant ou qui retrouve, sort plus mélancolique encore, sa femme « enchargée » d'un enfant ou remariée avec un autre...

En tous cas, originale ou non, d'inspiration récente ou lointaine, c'est bien une création populaire de pure marque. Il n'y a rien là qui sente le lettré. Les sentiments raffinés sont de rencontre peu fréquente chez les poètes rustiques

de notre cru. La « chanterie » de notre Guinoiseau est franchement prosaïque. C'est de la poésie à gros doigts, voire même un peu calleux : une pauvrette, presque une pauvresse, en sabots, à la voix rauque et rude, au parler fruste et aux façons abruptes. Ses grâces ont la verdeur agressive de ces ajoncs sauvages qui hérissent de leur collerette d'épines le bornage étroit de nos champs : l'ajonc épineux, mais généreux quand même, car il fleurit en toute saison, et principalement l'hiver, quand les autres fleurs ont cessé de luire ; l'ajonc barbelé, mais qui met à l'entour de nous son éblouissement lumineux et la fine délicatesse de son parfum ; l'ajonc qui reste bienveillant et doux aux heures de gel et dans le pire dénuement de la froide saison... La poésie rustique de nos contrées a la raideur et l'hostilité de ses gerbes. On n'y trouve point de joliesses ni de mignardises. Mais parfois, cependant, la note émue, la note profonde et qui atteint à la grandeur, à force de simplicité. Mais surtout elle reflète et incarne le caractère très particulier du paysan de nos vallons et de nos plaines.

Arrière-petit-fils des vieux Chouans dont notre région fut le berceau et nos « bas-chemins » les sentiers préférés de guerre (Jean Chouan, le Pierre l'Ermite de la Chouannerie, habitait Saint-Berthevin, à quelques kilomètres de Laval), le Bas-Mainiau se révèle de nature soupçonneux et méfiant à l'excès, toujours sur le qui-vive, cauteleux et buté. Jamais un gars du Bas-Maine ne vous regardera franchement en face... Cela lui est impossible. Pas moyen de le faire « loucher droit », comme dit un mot du pays. Très religieux et très superstitieux tout ensemble, le paysan du Bas-Maine croit volontiers aux fantômes, mais réprouve leur terreur par un sentiment convaincu de piété. Par ailleurs, très positif, et ne s'en rapportant qu'au témoignage de ses sens, rien ne peut le convaincre en dehors de l'évidence. Ce n'est pas à lui qu'on peut en faire accroire, et les paroles ou le raisonnement ont peu de prise sur lui. Il a confiance, en retour, dans la valeur des « mots d'écrit ».

Il n'est pas très sensible ni sentimental, mais plutôt enclin au scepticisme, voire à la goguenardise. Toutes ces nuances disparates, mais caractéristiques, se retrouvent dans la chanson dont le texte est venu à notre connaissanee.

Combien cette existence des champs, si remplie en apparence par le seul souci des intérêts matériels, — et ils ont peut-être plus d'âpreté qu'ailleurs dans le pays mainiau, — est, en réalité, enveloppée d'étrange et pour ainsi dire baignée de merveilleux ! Et comme le merveilleux y apparaît, quand il se présente, chose naturelle et simple !

J'ai connu non loin d'ici, il n'y a pas longtemps, une brave femme qui de son métier, reconnu et avoué, était « écouteuse de morts ». Elle passait des nuits au cimetière, « accouvée » sur la tombe de certains défunts, à s'efforcer de recueillir leurs confidences, en vertu de ses « pouvoirs », et à s'entretenir avec eux, non de questions de sentiment, mais d'intérêt, rapportant consciencieusement leurs volontés ou leurs désirs à leur parenté respective, à l'occasion de pourparlers de mariage, de succession embarrassée ou de partage de biens. Et, généralement, ces messages funèbres, ces oracles d'outre-tombe étaient reçus avec déférence, écoutés ou obéis de point en point par ceux ou celles auxquels ils étaient scrupuleusement transmis.

La croyance aux « intersignes », au cri avertisseur de la hulotte ou du « caouan », aux « sorts » jetés par un voisin malfaisant ou envieux sur le fourrage, les céréales ou le bétail, est courante dans la région, et pour ainsi dire unanime. La grande mêlée de la guerre a eu beau agiter, malaxer, entrechoquer en tous lieux et de toutes les façons les gens de toutes les provinces... Elle n'a que bien peu modifié l'état d'esprit de nos « colons », et nos Mainiaux sont rentrés chez eux imbus de toutes leurs croyances, de tous leurs préjugés d'antan...

Aussi, la mère, après la surprise du premier instant, ne trouve-t-elle nullement extraordinaire que le fantôme de son gars Simon lui apparaisse et lui adresse la parole. Sans

doute a-t-elle recours aux exorcismes habituels en pareille occurrence : — la prière n'est vraiment efficace chez nous que si elle est relevée d'un peu de magie... Elle use des pratiques familières : l'eau bénite, les signes de croix, les « zitanies » précatoires et conjuratoires, vestiges mi-païens, mi-catholiques, des charmes et des incantations de l'ancienne sorcellerie, toujours active en nos campagnes, et qui nous ramènent à Dieu sait quelles profondeurs du passé.. On croit encore *mordicus* dans nos régions à la toute-puissance des sorciers « rhabilleurs », pour « rabibocher » les humeurs mal en point ou conjurer telles affections malignes, que les médecins n'ont pas évidemment à traiter, comme la « chute de la toile du ventre », ou le « décrochement de l'estomac ».

Les « zitanies » n'ayant point réussi à écarter le fantôme, la mère se décide à interpeller directement ce qu'elle croit obstinément être l'ombre, la dépouille funèbre de son fils. Non certes pour s'attendrir sur elle ou sur lui, mais pour essayer de le convaincre posément, et plaisamment, qu'il doit bien se mettre dans la tête qu'il est mort, et qu'il n'y a plus rien à espérer pour lui.

T'es mort. C'qu'est écrit est écrit.
Faut t' mett' dans l'esprit
Qu' t'es mort, c'est fini...

Ce n'est point à nos paysans du Bas-Maine qu'il convient de poser la question de l'heure : « Les morts vivent-ils ? » Pour eux, elle est résolue depuis toujours par l'affirmative. Les coutumes sont nombreuses, au pays mainiau, qui en portent témoignage. C'est expressément pour les morts, toujours vivants, mais d'une vie bien entendu différente de la nôtre, que la table est mise et couverte de nourritures variées, dans la nuit qui suit la fête de la Chandeleur. C'est pour gagner leur funèbre bienveillance et leur « aveindre » sûrement le paradis, que les jeunes époux, la veille ou le lendemain de leurs noces, suivant les localités, font célébrer une messe d'action de grâces, à laquelle ils assis-

tent, en grande cérémonie, accompagnés de leurs proches.

Les morts, dans nos régions, continuent de participer à tous les actes, toutes les circonstances importantes de la vie des vivants. Seulement, ils doivent se conduire en morts corrects et convenables, et ne pas venir ainsi, à l'improviste, importuner de leur récriminations et surprendre leur parenté. Il y a comme un reproche dans les objurgations de la mère au fantôme de son fils, qui n'a aucune raison, vraiment, de revenir et de se rebeller contre son destin, alors que ses « papiers » sont en règle, et que tous les rites funéraires, religieux ou familiaux, ont été rigoureusement accomplis... S'il n'est pas mort, s'il n'est pas un « rin du tout » et si réellement « dans l'quartier, le v'là tout entier », il a une façon bien simple de le prouver et de rassurer les siens sur son sort : c'est de « se fout' bien vite à table », de festoyer et de « licher »...

... car on sè ben qu'là-bas,
Les morts ne mang'nt pas.

Manger, dans nos campagnes, est l'indice suprême de la joie la plus vive comme la plus substantielle de l'existence. Les noces sont restées pour nos paysans, comme jadis, des occasions inespérées de frairies, de lippées interminables, où chacun n'a d'autre souci que de s'en fourrer jusque-là : véritable débordement de joie animale, où tient le summum du bonheur humain, — comme il est, après tout, fort compréhensible, dans une existence composée à l'ordinaire de privations et de labeur... A ce signe, mais à ce signe seulement, la mère reconnaîtra que l'apparition de son fils n'est pas celle d'une ombre vaine, mais qu'il est en possession de sa « charnure » naturelle et admis à jouir encore du don précieux de la vie...

Telle est la chanson populaire, sinon nouvelle, tout au moins ressuscitée et rajeunie, sous l'inspiration d'un humble aède de village, que nous avons eu la précieuse aubaine de recueillir. Elle est fruste et lourdaude, plate et sans envolée, mais plus touchante peut-être et plus vivante en

son dénûment, que ces romances « d'argent fin, chargées d'orfèvrerie », dont s'enorgueillit çà et là le répertoire, trop uniformément gracieux, de la Muse populaire. Telle quelle et sans parure, directe et sans détours, elle suivra sans doute son humble route par nos « bas-chemins », contentant de-çi de-là, au petit bonheur, l'âme pratique et positive de nos gars, émouvant plus doucement l'âme songeuse des belles, qui éprouvent le besoin de rêvasser et, comme on dit chez nous, de « lantiponner » sur tout... Chacun et chacune, à la longue, y ajoutera en passant sa larme ou son sourire, un mot par çi, une fioriture par là, brodant à sa fantaisie sur ce thème simple et rude, issu lui-même des innombrables « chansons de retour », des « Nostoï » de l'ancienne Grèce, qui voltigèrent des siècles durant sur les lèvres et dans l'imagination des pêcheurs et des bergers de l'Hellade... C'est de quelques-unes de ces pauvres rhapsodies et complaintes villageoises, transmises oralement par d'humbles pasteurs, des aèdes paysans, qu'est né jadis le grand romancero de l'Odyssée... Et c'est tout de même un peu de France, d'un tout petit coin de France, qui s'est éternisé dans les frustes couplets de la timide chanson... Et comme les galets à la longue veloutés par la mer, la pauvre complainte mainiaute, enrichie de l'émotion, des songeries et des attendrissements des générations paysannes qui suivront, prendra peut-être un jour lumineuse et touchante figure parmi les légendes de la grande guerre, dont nous sommes en vérité trop proches pour pouvoir raisonnablement les discerner ou les pressentir...

PAUL OLIVIER.

LA NAISSANCE DES DIEUX

TOUTANKHAMON EN CRÈTE

—

LA MÈRE DES DIEUX

I

—« Le Père est l'amour, *Abvad.* » Ab — le Père, Vad — l'amour. Voilà ce qui est écrit sur le talisman.

— Qu'est-ce que cela signifie donc, « le Père est l'amour » ?

— Je ne sais... Depuis que ma mère me l'attacha au cou, je ne l'ai jamais ôté et toute ma vie il m'a protégé. C'est encore lui qui tantôt m'a sauvé de la bête. Quand le sanglier surgissant des roseaux me renversa, j'ai voulu saisir mon couteau, la gaîne était vide. Etendu sous le ventre du monstre, je l'entends grogner au-dessus de moi, ses défenses cherchent ma gorge ; heureusement il m'a touché trop bas, au-dessus de la clavicule ; un peu plus haut, et c'était fini. Alors je me souviens du talisman, je le tâte sur ma poitrine, je murmure : « *Abvad !* » et voici que de l'autre main je ramasse dans l'herbe le couteau : il avait sans doute glissé dans ma chute. Je me soulève et j'enfonce la lame jusqu'au manche dans le ventre de la bête.

— Nous avons été sauvés, toi par le talisman, moi par toi.

— Je ne pensais guère à toi... Mais si même je t'ai

sauvée, qu'y ai-je gagné ? Car nous autres, marchands, nous ne pensons qu'au gain...

— Attends, marchand, peut-être y gagneras-tu...

Il ne voyait pas son visage, mais il devinait à sa voix qu'elle avait souri et de bonheur son cœur tressaillit, bien qu'il sût qu'il n'y aurait pas de bonheur.

Tammuzadad, le Babylonien, fils d'Istarraman, et Dio, la Crétoise, fille d'Aridoël, revenaient par un chemin des bois du mont Ida vers Cnossos, capitale de l'île de Crète. La route — deux ornières creusées dans une argile d'un rouge jaunâtre — avait été tracée par les roues grinçantes des chariots de bûcherons qui amenaient des montagnes aux chantiers navals de Cnossos les pins et les cèdres.

Tammuzadad et Dio revenaient de chasser les taureaux sauvages. C'était malgré eux qu'ils avaient débusqué un sanglier : de lui-même il avait sauté sur eux, effrayé par les chiens courants. Les tauromachies sacrées se célébraient sur l'arène de Cnossos en l'honneur du Minotaure. Chaque printemps, chasseurs et chasseresses allaient sur la Montagne à la recherche des taureaux sauvages. Là, dans les pâturages embaumés paissaient ces animaux indomptables, pesants, au front large, aux cornes énormes, monstrueusement beaux, premiers-nés de la création, fils divins de la Terre-Mère. On les capturait comme les oiseaux avec d'immenses filets en gros câbles marins, que l'on tendait dans les fourrés ténébreux en travers des sentes menant aux abreuvoirs.

Déjà, dans les vallées le printemps fleurissait, mais ici sur la montagne, c'était encore l'hiver. Un vent glacial soufflait de l'Ida neigeuse ; dans le ciel les nuages passaient si bas qu'ils semblaient s'accrocher aux cimes des pins ; des flocons de neige humide se mêlaient à la pluie. Le soir tombait.

Mais dans le crépuscule d'hiver le printemps respirait déjà. D'un amas de feuilles mortes émergeaient des muguets, les violettes fleurissaient dans la mousse ; un

coucou chantait comme s'il pleurait de bonheur, bien que sachant, lui aussi, qu'il n'y aurait pas de bonheur.

— Oui, le talisman m'a sauvé de tout, reprit Tammuzadad, du feu, du fer du poison, du fauve — de tout, sauf...

— Sauf ?... demanda-t-elle. Il ne répondit pas et elle comprit : « De toi ».

Ils étaient tous les deux enveloppés de peaux de bêtes : lui, d'une rousse toison de lion, dont la gueule lui servait de casque ; elle, d'une peau de loup grise, avec un casque de putois. Tous deux tenaient à la main une lance de chasseur et portaient derrière le dos un arc et un carquois. Il était difficile de distinguer l'homme de la femme.

Rejetant en arrière la gueule de lion, il approcha la main de son cou.

— Cela te fait mal ? demanda-t-elle.

— Pas trop. Ce n'est qu'une égratignure. Quand j'étais berger dans le désert de Halihalbat, je chassais le lion avec une massue. Une seule fois une lionne qui venait de mettre bas, me blessa ; mon dos porte encore la trace de ses griffes... Mais j'étais alors plus vigoureux, plus jeune...

— Le bandage a glissé, dit-elle. Attends, je vais l'arranger.

— Eh non, pas ici, dans la forêt. Bientôt nous serons rentrés, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle avec hésitation.

— Connais-tu bien le chemin ? N'allons-nous pas nous égarer ? Quel fourré ! Entends-tu ce bruit ? C'est celui de la mer ?

— Non, celui des pins. Le bruit des pins ressemble à celui des vagues.

Et après un silence elle reprit, comme si elle pensait toujours à la même chose :

— Qu'est-ce que cela signifie donc : « Le Père est l'amour » ? Qui est le Père ? Dieu ?

— Je ne sais. Voici quarante ans que je le répète, mais je ne le sais pas. La parole de Dieu est un vase clos ; qui sait ce qu'il contient ? Et peut-être ne faut-il pas le savoir. Savoir, c'est mourir...

— Eh bien, que je meure, pourvu que je sache !

Tous deux se turent écoutant le bruit des pins — bruit de la mer invisible. N'est-ce pas celle dont la houle mystérieuse apporte la rumeur de la mort jusqu'à tous les rivages terrestres ?

— A Our, en Chaldée... commença-t-il et il s'arrêta.

En prononçant le nom de sa ville natale, il se prit soudain à haïr les nuages bas, la neige fondue, l'odeur fade des aiguilles humides, le triste chant du coucou, le bruit des pins, lugubre comme celui de la mort — et elle aussi, l'Aimée, car c'était à cause d'elle qu'il ne reverrait jamais sa patrie et mourrait vagabond sur une terre étrangère, comme un chien sur la grand'route.

— A Our, en Chaldée, continua-t-il, mon père était prêtre du dieu de la lune, Sin. Il voulut m'enseigner à moi aussi les mystères de la sagesse divine, mais je ne l'écoutais pas, j'avais d'autres pensées. J'en ai pourtant retenu quelque chose. Voici ce que les tablettes antédiluviennes disent de la création du monde :

Les dieux convoquèrent la déesse,
La sage Mami, la secourable.

— Mami ? fit-elle, étonnée. Chez vous Mami, et chez nous Ma. C'est le même nom ?

— Le même. Peut-être est-elle la même partout. Tous les hommes comme des enfants, l'appellent : « Mami ».

Les dieux convoquèrent la déesse,
La sage Mami, la secourable...
« Toi, l'unique chair maternelle,
« Toi seule peut créer les hommes. »
Ouvrant la bouche, Mami la souveraine
Répond aux dieux puissants :
« Seule, je ne puis... »

Plus loin, la tablette est brisée. Mais voici la fin :

Ouvrant la bouche, Ea, le Père,
Dit aux dieux puissants :
« Il faut immoler Dieu ;
« Avec la chair et le sang divins,
« Mami pétrira l'argile... »

Ainsi firent les dieux : de la chair et du sang du Dieu immolé, ils créèrent l'homme.

— Chez vous aussi ! s'écria-t-elle, peu surprise encore.

— Oui, chez nous aussi. Dieu meurt, pour que l'homme vive. Et n'est-ce pas là ce que signifie : « Le Père est l'amour » ?

— C'est cela ! C'est cela ! Pourquoi donc disais-tu que tu ne savais pas ?

Sous le masque de putois, ses yeux brillèrent, étoiles fatidiques, terriblement proches et lointaines ; et de nouveau il sentit que cette terre étrangère était sa patrie et qu'à cause de cette femme aimée et détestée il mourrait comme un chien sur la grand'route — et que c'était là le bonheur.

— Pourquoi donc disais-tu que tu ne savais pas ? répéta-t-elle.

— Je ne sais pas, je ne sais rien, jeune fille, répondit-il avec un amer sourire. — C'est peut-être cela, c'est peut-être autre chose. L'homme n'en sait pas plus sur Dieu que le ver sur l'homme. Comment une créature tremblante comprendrait-elle les voies divines ? Tout est double. Il y a une loi pour le ciel et une autre pour la terre. A en juger par les choses d'ici-bas, Dieu se soucie peu des hommes. Comme nous chantons dans nos psaumes :

J'attendais du secours, nul ne m'a secouru,
Je pleurais, nul ne m'a consolé ;
J'appelais, nul ne m'a répondu.

Les bons et les méchants ont le même sort : tous nous

mourrons et serons comme de l'eau répandue sur la terre et qu'on ne peut ramasser.

— Pourquoi parles-tu ainsi ?

— Comment ainsi ?

— Tu parles comme s'il n'y avait que le néant.

— Et qu'y a-t-il donc ? Tu dois le savoir mieux que moi : tu es prêtresse, les mystères divins te sont révélés. Moi, je ne suis qu'un marchand — je ne sais que compter : deux et deux font quatre — c'est la mort. L'homme meurt, se couche et ne se relève plus.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Et tu ne veux rien d'autre ?

— Comment ne le voudrais-je pas ? Je veux que deux et deux fassent cinq, mais je sais bien que cela ne sera pas, car, voici, il est dit encore autre chose sur la création du monde.

Tu recherches la vie, mais ne la trouveras pas ;
Lorsque les dieux créèrent les hommes,
Ils leur destinèrent la mort
Et gardèrent pour eux la vie.

Tout est double. Choisis ce que tu veux : ou deux et deux font cinq — la vie, ou deux et deux font quatre — la mort.

Il se tut, puis demanda :

— Est-il vrai, jeune fille, que dans votre Ile, on immole des victimes humaines, que les pères sacrifient leurs premiers-nés ?

— Tais-toi ! Peut-on parler de cela ? s'écria-t-elle avec effroi.

— On ne peut en parler, mais on peut le faire ?

— Tais-toi, tais-toi, impie ! Si tu dis encore un mot, je ne suis plus ton amie ! prononça-t-elle si impérieusement qu'il se tut.

II

Depuis longtemps déjà ils avaient quitté le chemin pour une sente mal tracée, semblable à une piste de bête. Tout à coup ils débouchèrent sur une calme et tiede clairière, abritée par des rochers. Au milieu, dans la brume du soir, s'épanouissait, tout rose sous la neige blanche, un petit amandier en fleurs.

— Tu t'es peut-être trompé dans ton calcul, marchand ? S'il y avait autre chose que deux fois deux font quatre ? dit-elle, en jetant un regard sur l'arbrisseau.

— Peut-être, répliqua-t-il, et de nouveau il sourit amèrement. — Ecoute, jeune fille. Le fou dit au sage : « N'y a-t-il que du mal sous le soleil ? » Et le sage répondit : « Il y a aussi du bien. » — Quel est-il ? » — « Voici : qu'on nous brise la tête à tous deux, et qu'on nous jette à l'eau. »

— En voilà une réponse ! s'écria-t-elle avec un rire d'une gaieté enfantine.

Lui aussi regarda l'arbrisseau et comprit : sa tristesse à lui était à la gaieté de Dio ce qu'était à ces fleurs roses la neige fondue.

Elle regarda alentour :

— Où sommes-nous donc ? Je ne me rappelle pas cette clairière.

— Je savais bien que nous nous égarerions. Pourquoi donc as-tu quitté le chemin ?

— Je voulais aller au plus court.

— Le voilà bien, le plus court ! Ah ! petite sotte ! En cherchant le chemin du ciel, nous avons perdu celui de la terre. Et la nuit approche.

Il s'assit sur un tronc de pin abattu, essuyant de la main la sueur de son front.

Elle ne songeait pas à elle-même : habituée à chasser, elle aurait passé la nuit dans la forêt aussi bien que dans

sa maison. Mais elle le voyait fatigué, affaibli par sa blessure. Elle réfléchit et décida :

— Ne crains rien, nous trouverons un gîte.

— Dans une tanière d'ours ?

— Non, chez Elle.

Il comprit : chez Elle — chez la Mère. Son nom était si sacré et si terrible, que presque jamais on ne le prononçait.

— Où est-Elle donc ?

— Pas très loin d'ici.

— Et comment le sais-tu ?

Silencieusement, elle indiqua, gravée dans l'écorce du pin, une petite croix gammée, le signe sacré de la Mère. Il se répétait plus loin sur un autre tronc, puis sur d'autres encore. Comme des jalons, les croix menaient vers Elle.

Guidée par elles, ils entrèrent dans un ravin — un lit de torrent desséché, couvert de bruyères violettes et de fougères rouillées, si épaisses que l'on ne voyait pas où l'on posait le pied. Dio marchait devant. Soudain, elle recula, ayant à peine eu le temps de s'arrêter au bord de l'abîme.

De l'autre côté du précipice, dans la brume d'un blanc trouble, des montagnes s'amoncelaient comme des nuages et, très haut, au-dessus d'elles, planait solitaire, presque invisible, le fantôme blanc de l'Ida neigeuse — la grande Mère elle-même, Mâ l'Innommée.

On ne pouvait, semblait-il, aller plus loin. Mais sur le rocher à pic, au-dessus même de l'abîme, était nettement tracée en rouge la petite croix conductrice. Contournant sur le bord du précipice la saillie du rocher, ils arrivèrent à une petite plate-forme demi-circulaire, entourée de blocs de pierre. C'était l'enceinte sacrée devant la grotte de la Mère.

Une pierre noire, arrondie en haut comme un gland, se dressait au milieu de la plate-forme. On croyait qu'elle

était tombée du ciel, comme un météore, et qu'elle brillait la nuit de la lumière des astres. C'était le symbole obscène, la Pierre sacrée, demeure de Dieu.

Dio, par une porte, pénétra dans l'enclos. S'approchant de la Pierre, elle l'étreignit et la baisa. Puis, revenant vers Tammuzadad, elle dit :

— Entre ! Avec moi tu le peux.

Et le prenant par la main elle l'introduisit dans l'enceinte. Il y avait dans le rocher une petite porte de cuivre. Dio y frappa. Personne ne répondit.

— Sans doute les Abeilles sont allées à la ville, dit-elle.

Les prêtresses de la Mère étaient appelées Abeilles ; Dio elle-même était une Abeille.

La petite porte n'était jamais fermée : la crainte de Dieu protégeait le sanctuaire. Ils l'ouvrirent et par une fente étroite entrèrent dans une caverne obscure et chaude, parfumée du safran et de l'encens.

A la lueur terne qui filtrait de la porte entr'ouverte, ils aperçurent un trépier de bronze — l'autel des parfums — où les braises rougissaient sous la cendre. Dio ranima le feu en y jetant des branches sèches. Une flamme vive brilla, et la grotte s'éclaira.

Derrière l'autel des parfums, se trouvait l'autel des libations — une table en stéatite noire portée par des colonnettes. Trois coupes y étaient creusées — pour l'eau, le lait et le miel : l'eau pour le Père, le lait pour le Fils, le miel pour la Mère.

Plus loin, vers le fond, s'élevaient deux énormes cornes de taureau en argile entre lesquelles, sur une hampe de cuivre, étincelait, reflétant la flamme, une double hache de cuivre poli. Cette hache sacrée — Labrys — était le symbole du Fils immolé, du Taureau céleste. La hache du Père — la foudre — égorgeait le nuage — le Taureau, afin de saturer du sang de la victime — la pluie — la Terre nourricière.

Tout au fond, se tenait une petite idole d'argile mons-

trueuse, d'une antiquité immémoriale. Elle avait pour visage un bec d'oiseau et pour bras de grotesques tronçons, semblables à des ailerons de poussins ; d'énormes anneaux étaient pendus à ses gigantesque oreilles ; elle portait, en guise de mamelles, deux cercles de points rouges, et le triangle noir du sexe féminin.

Entrés dans la caverne, Tammuzadad et Dio enlevèrent leurs peaux de bête.

Il portait une longue robe de laine violette avec des broderies d'or répétant un même dessin : l'Arbre édénique de la Vie entre deux chérubins. Sa barbe noire mêlée de fils gris était frisée en petites boucles aux étages réguliers ; mais défaites et ébouriffées par le vent et la pluie elles étaient maintenant un peu ridicules et piteuses. Il était de petite taille, trapu et large d'épaules. Son visage aux traits durs, comme gravés dans la pierre, hâlés comme celui des marins, où un mauvais rictus semblait s'être figé, n'était pas beau. Mais parfois un sourire inattendu — un sourire enfantin — découvrait, comme si un masque était tombé, un autre visage, simple et bon.

Elle portait une jupe crétoise, plissée, à volants, s'évasant en cloche vers le bas, arrondie sur chaque jambe, rappelant vaguement une culotte d'homme. Sa taille était très mince, serrée, presque coupée, comme celle d'une guêpe, par le bourrelet d'une ceinture en cuir ; son buste était couvert d'un khiton étroit et collant, d'un tissu fin et doré, comme une pelure d'oignon séché ; sur la poitrine une échancrure triangulaire, descendant jusqu'à la ceinture, découvrait les seins.

Lorsque la flamme brilla sur l'autel, Dio, levant les bras, tendit les mains, les paumes en avant, vers la monstrueuse petite idole au fond de la caverne ; puis, elle les porta à son front, les joignant au-dessus des sourcils comme pour protéger ses yeux contre une lumière trop vive. Trois fois elle répéta ce geste en prononçant une

prière dans l'antique langue sacrée. Tammuzadad la comprenait mal, mais il entendit cependant qu'elle priait la Mère :

— Tous tes enfants, Mère, absous-les, sauve-les, protège-les !

Etonné, il reconnut la prière, presque semblable, que sa mère lui avait enseignée dans son enfance ; c'était en la prononçant qu'elle lui avait attaché au cou la tablette de cornaline, le talisman avec les signes à demi effacés de l'antique inscription : « Le Père est l'amour ».

III

Dio, la prière achevée, lui indiqua contre les murs opposés de la grotte deux tas de feuilles sèches couverts de peaux de brebis, sans doute les couches des Abeilles qui vivaient là.

— Nous y serons bien pour la nuit !

Il la regarda, silencieux et surpris : ne comprenait-elle pas ce qu'elle faisait, ou croyait-elle que la grâce de la Mère la protégerait contre tout ?

L'ayant fait asseoir sur un tronc de chêne, elle tira de sa gibecière tout ce qu'il faut pour panser une blessure, elle alla chercher à la source, à l'entrée de la grotte, de l'eau qu'elle fit chauffer dans un bassin de cuivre sur les charbons de l'autel ; elle lava la plaie, la saupoudra avec une herbe qui apaise les douleurs et la banda d'un morceau de toile de lin fraîche. Comme toutes les Abeilles, elle était une habile guérisseuse.

Ses doigts touchaient à peine la plaie. Mais il pâlit et serra les dents.

— Lilith ! Lilith ! murmura-t-il comme dans un délire.

— Que dis-tu là ? demanda-t-elle.

Il ne répondit rien.

Lilith était un démon babylonien d'une beauté terrible et fascinante : ni homme, ni femme, et les deux à la fois,

il suçait la nuit le sang des adolescents et des vierges endormis.

Les jeunes filles souvent ont l'air de garçons. Mais Dio en avait plus que l'air. Chose étrange, parfois il ne savait pas qui il aimait : elle ou lui ? Il voyait la nudité de sa poitrine de vierge — et pourtant il ne savait pas.

Oh ! ce corps trop mince, svelte comme celui d'un éphèbe, ces hanches trop étroites, ces mouvements anguleux, ces boucles indociles des cheveux courts, d'un noir bleuâtre, cet incarnat des joues tendre et hâlé, viril et virginal, comme la fleur rose de l'amandier dans la brume du soir, ce sombre duvet de la lèvre supérieure, comique « petite moustache », non pas drôle pour lui, mais terrible ! Ni lui, ni elle — elle et lui tout ensemble — Lilith, Lilith !

Parfois il avait envie de lui demander franchement : « Qui es-tu donc ? » Et s'il ne le demandait pas, ce n'était pas seulement parce que c'eût été ridicule. « Celui qui lèvera le voile de mon visage, mourra », dit Istar, la déesse babylonienne, Etoile de l'amour, Astre du soir et du matin, Femme au couchant, Homme à l'aurore — Homme et Femme tout ensemble. Il avait peur d'apprendre qui elle était : savoir — mourir.

Dio tira de sa gibecière et posa sur la table — un autre tronc d'arbre un peu plus haut — deux fioles de verre, contenant l'une du vin, l'autre de l'huile d'olives, du pain, du fromage, des fruits séchés et, pour lui, une tranche de venaison fumée. Elle-même ne mangeait pas de viande : les prêtresses de la Mère ne goûtaient à rien de ce qui respire.

Il refusa tout ce qu'elle lui offrit et but seulement avec avidité une coupe d'eau fraîche. Elle mangeait pour deux, comme une vraie chasseresse.

— Nous ne nous égarerons plus, disait-elle gaiement. — Le chemin est tout près d'ici. A l'aube, les nôtres descendront de la montagne. Ils ont deux chariots : l'un porte

le taureau, on te mettra sur l'autre. Nous reviendrons à la ville avec eux... Mais pourquoi donc es-tu si triste ? A quoi penses-tu ?

— A rien... Tu sens le safran. « Douce haleine du safran d'hiver », comme on chante, n'est-ce pas, dans vos hymnes ? C'est votre parfum sacré, Abeilles ?

— Oui. Tu ne l'aimes pas ?

— Si.

Il tira de sa gaine un couteau, celui-là même avec lequel il avait tantôt tué le sanglier. Il examina s'il n'était pas taché de sang. Il le frottait avec du drap, le nettoyait. Le fer brillait d'un éclat sombre.

— Le cuivre noir est-il plus dur que le jaune ? demanda-t-elle.

Il n'y avait pas de fer dans les Iles, ni de mot pour le désigner.

— Il est plus dur, plus facile à forger. Et si on le trempe dans l'eau après l'avoir chauffé à blanc, il devient plus solide encore et plie, sans se rompre, comme une verge d'osier.

— Tu en fais le commerce ?

— Oui. C'est moi qui le premier vous l'ai apporté, personne avant moi ne l'avait fait.

—C'est lui qui t'a enrichi ?

— Le fer est plus précieux que l'or. Je le vends à bon prix.

— D'où vient-il ?

— De la terre des Halybes dans le Nord. Mais eux aussi ne sont que marchands et forgerons. Ce sont d'autres, habitant encore plus au Nord, qui le leur apportent. Là, la terre et le ciel sont de fer, et les hommes aussi... S'ils viennent chez vous, ils vous feront périr tous. Le cuivre ne peut l'emporter sur le fer. Celui qui possède le fer vaincra le monde...

— Peuvent-ils donc venir jusque chez nous ?

— Ils approchent déjà... Il y eut la pierre, il y a le

cuivre, il y aura le fer. Et là où il y a du fer, il y a du sang ; le sang s'attache au fer. Dans les livres prophétiques il est dit : « A la fin des jours, tous s'entretueront ». Il y eu un déluge d'eau — il y aura un déluge de sang, et alors ce sera la fin du monde.

— Cela ne sera pas !

— Cela sera. Pourquoi non ?

— La Mère ne le permettra pas, dit-elle, et, après avoir réfléchi, elle ajouta :

— Comment n'as-tu pas peur ?

— De quoi ?

— De vendre... cela.

Elle ne voulait plus prononcer le mot hideux : le fer.

— Qu'est-ce que cela fait aux dieux ? répondit-il avec un rire amer. — Les dieux ne se mêlent pas de ces choses-là. Les marchandises font le marchand. Si ce n'est pas moi, ce sera un autre.

— Cache-le ! cache-le ! Ne le lui montre pas ! murmura-t-elle avec épouvante et dégoût.

Il remit le couteau dans son étui.

—A côté des Halybes habitent les Amazones, continua-t-il selon l'habitude des marins qui aiment à se souvenir des lointaines contrées. — Amazone signifie : Vierge sans seins. Elles se brûlent le sein droit pour n'être pas gênées en tirant à l'arc. Et telle est leur coutume : les femmes font la guerre pendant que les maris filent la laine et soignent les enfants. D'ailleurs, dans vos Iles, il y eut, dit-on, jadis le même usage, et aujourd'hui encore la mère l'emporte sur le père et les prêtresses sont plus vénérées que les prêtres. Vous autres, Abeilles, vous haïssez aussi les hommes... Quel est donc ce chant que par les nuits de lune les Abeilles bourdonnent dans les jardins sacrés, au souffle suave du safran ?

— Ce n'est pas un chant, mais une prière.

— Eh bien, dis-la donc, cette prière.

Elle sourit et soudain murmura, bourdonna à voix basse :

Oh ! puissé-je, Vierge,
Libre fille de la Mère Souveraine,
Fuir le joug servile de l'amour !

— Et après, après ? supplia-t-il avidement.

Elle baissa les yeux et, ne souriant plus, elle murmura plus bas encore :

Que la Mère, vers celle qui prie,
Abaisse son visage bienveillant
Et, Vierge sur la vierge,
Etende son voile sacré !

— Quant à la fin, je me la rappelle :

Mieux vaut la corde que la couche
Odieuse d'un époux !

— Voilà donc comment vous êtes, vous les vierges sacrées ! Ce n'est pas le sein que vous vous brûlez — c'est le cœur. Mais vous n'y parviendrez pas, sottes ! Deux fois deux font quatre, dans l'amour comme dans la mort. Chaque oiseau fait son nid, chaque jeune fille veut un mari. Tu en voudras un, toi aussi tu aimeras !

Elle leva sur lui ses yeux, étoiles fatidiques, terriblement proches, terriblement lointaines.

— Je n'aimerai pas, répondit-elle simplement. Je n'aimerai pas ainsi...

— Et comment donc ? Comment aimer autrement ?

Elle ne répondit rien.

Le feu s'éteignait. Elle y jeta des branches résineuses, elle en avait préparé pour toute la nuit. La flamme jaillit. La double hache étincela ; les ombres noires des cornes dansèrent sur les murs, et la petite idole, au fond de la grotte, semblait agiter ses ailerons de poussin comme pour s'envoler.

— Est-il vrai que chez vous, dans les mystères de la Mère, les prêtres s'habillent en prêtresses et les prêtres-

ses en prêtres ? reprit-il. — Pourquoi cela ? Est-ce que la Mère...

— Tais-toi ! dit-elle aussi impérieusement que tantôt, lorsqu'il la questionnait sur les sacrifices humains.

Mais lui ne voulait plus se taire et, tout frémissant, parlait comme dans un délire :

— Gare à vous ! Déjà sous vos pieds la terre tremble, elle ne veut plus vous porter. Dieu vous punira, vous serez tous précipités dans l'abîme !

— Pourquoi donc nous punira-t-il ?

— Pour cette folie même — pour avoir voulu pervertir la loi de la nature, faire que deux et deux fassent cinq....

Soudain, elle lui rit au nez aussi gaiement que tout à l'heure lorsqu'elle regardait les fleurs roses de l'amandier dans la brume du soir.

— Tu ne sais rien, tu ne sais rien ! Pourquoi donc parles-tu de ce que tu ignores ?

Il la regarda en silence au fond des yeux, et de nouveau il pâlit, serra les dents, ressentant, comme une morsure de scorpion, le ridicule — le ridicule et le terrible à la fois. Déjà sur sa langue palpitait l'absurde question : — « Qui es-tu donc, qui es-tu, Lilith ? »

Il se leva et jeta sur lui la peau de lion.

— Où vas-tu ?

— Dans la forêt.

— Quoi faire ?

— Dormir.

— N'es-tu pas bien ici ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

De nouveau, il la regarda en silence, et soudain, elle comprit — rougit, baissa les yeux : le garçon disparut — il ne resta plus que la jeune fille.

Lui, se dirigea vers la porte. Elle le suivit.

— Attends-moi, tu ne pourras pas passer seul, dans la nuit au bord du précipice...

Il s'arrêta sans se retourner, sentant que s'il le faisait, il ne s'en irait pas.

— Ou plutôt reste ici, et moi j'irai dans l'enclos. Cela ne me fait rien de dormir sur la terre, j'y suis habituée. Veux-tu ?

Maintenant, ce n'était plus un garçon, ni une fille, mais seulement une enfant. Il se retourna, revint lentement et s'assit à son ancienne place.

— Que tu ressembles à ton père, Dio ! prononça-t-il, pensif et calme en apparence. — Lui et moi, nous étions des amis, des frères. Un jour, nous naviguions, cherchant de l'ambre, vers les Rivages du Septentrion, voisins du Royaume des Ombres, là où l'aube dure toute la nuit et où les troncs des arbres sont blancs. Nous naviguions la nuit, l'eau était calme, aussi blanche et transparente que l'air, comme s'il n'y avait pas de mer, mais seulement deux ciels, l'un en haut, l'autre en bas. « Quel calme ! dis-je, — c'est signe de tempête. N'as-tu pas peur, frère, de rester pendant une tempête, avec un homme comme moi ? Les dieux, dit-on, font sombrer les navires qui portent des criminels. » Et je lui racontai toute mon histoire. Et lui me dit...

— Que lui as-tu donc raconté ?

— Attends, je te le dirai tout à l'heure. Et lui me dit : « Non, je n'ai pas peur, Tamou... »

— C'est ainsi qu'il t'appelait ?

— Oui. « Non, dit-il, je n'ai pas peur, Tamou. Nous sommes frères. Jamais je ne t'abandonnerai. Ensemble nous avons vécu,ensemble nous mourrons ! » La tempête était très violente, mais nous avons été sauvés. Cependant les dieux ont fait à leur guise. En revenant à l'Ile, tout près du rivage, au cap Lithynien, là où la mer bouillonne comme un chaudron, notre navire s'est brisé contre les écueils. Je me suis sauvé, mais ton père a péri. Oui, les dieux ont fait à leur guise : ils ont fait périr l'innocent et sauvé le criminel.

— Que lui avais-tu donc raconté ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Pour connaître qui tu es.

— Et si je te le dis, tu me laisseras partir ?

— Je ferai comme tu voudras.

Il baissa les yeux, et, de nouveau pensif, calme en apparence, reprit :

— Je lui ai dit que le sang était sur moi.

— Quel sang ?

— Celui de mon père.

Il se tut, puis demanda, toujours aussi calme :

— Tu ne le crois pas ?

Elle le dévisagea, puis baissa aussi les yeux : elle le croyait.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Très simplement. Nous avions une esclave Elamite, une fillette d'une douzaine d'années, pas même jolie, gentille seulement, mais très maligne, une vraie petite bête. Elle nous menait tous deux par le bout du nez et couchait avec chacun de nous. Mon père l'apprit et la tua, et moi, je le tuai, lui. Du moins, je le crois...

— Tu n'en es pas sûr ?

— Non. J'ai eu alors très peur et me suis sauvé de la maison, de la ville, du pays. Et je courais, je cours toujours, ne trouvant nulle part de repos... Oh ! mieux aurait valu être sûr....

Il se tut, puis, ajouta avec son lourd sourire de pierre :

— C'est peut-être pour cela que je fais le commerce du fer : telle marchandise, tel marchand !

Longtemps ils restèrent silencieux, sans se regarder en face. Enfin et toujours sans lever les yeux, il prononça :

— Eh bien, jeune fille, n'as-tu pas peur avec un homme comme moi ?

Elle se dressa aussi, lui posa les mains sur les épaules et dit :

— Non, Tamou, je n'ai pas peur. Je ne t'abandonnerai jamais !

Il leva les yeux sur elle et, dans son visage, quelque chose tressaillit, s'ouvrit lentement, lentement, comme s'ouvre une porte rouillée depuis longtemps scellée.

— Lui, lui, lui ! Aridoël ! s'écria-t-il avec une terreur joyeuse, et tombant à terre, poussant un sourd sanglot, il baisa non pas ses pieds, mais le sol auprès de ses pieds.

Puis il se leva, s'approcha rapidement d'un des deux tas de feuilles sèches, s'y coucha, tourna la figure contre le mur et dit :

— Bonne nuit, Dio, dors bien ! Prie la Mère pour moi !

Il se couvrit la tête avec la peau de lion, ferma les yeux et entendit presque aussitôt les abeilles bourdonner dans le jardin lunaire, au-dessus des fleurs de safran. A peine eut-il le temps de penser : « Que c'est étrange, des abeilles, sous la lune ! » et il s'endormit d'un doux sommeil, comme il n'en avait plus connu depuis son enfance dans les bras de sa mère.

IV

Il se réveilla d'un rêve effrayant ; il essaya vainement de se le rappeler et eut encore plus peur. Son cœur battait douloureusement, il étouffait, le sang lui martelait les tempes.

Il se souleva, regarda autour de lui et à la lueur rouge des braises se consumant sur l'autel, il vit près du mur opposé une forme élancée, mince, dorée comme le safran. Soudain il comprit pourquoi il avait eu si peur.

Il se dressa sur ses pieds et, chancelant comme un homme ivre, se dirigea vers la porte de la caverne.

Il lui semblait qu'il dormait encore et qu'il avait seulement passé d'un rêve à l'autre comme il arrive dans un cauchemar. Ses jambes appesanties remuaient sans

avancer. Il s'arrêta et sentit comme tantôt que s'il se retournait, il ne s'en irait pas.

Il déchira le col de sa chemise, tâta des deux mains son talisman et murmura : « Ab vad ! Ab vad ! » Mais le talisman même ne le secourut pas. Soudain, une force terrible le saisit à la nuque et le contraignit à se retourner : il regarda. « Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas ! » gémissait-il, en grinçant des dents. Mais la même force le poussa dans le dos et l'entraîna vers cette forme élancée, mince, dorée comme le safran.

Il s'approcha, tomba à genoux et, tremblant si fort que ses dents claquaient, tendit la main, toucha d'abord la peau de loup, puis le voile jaune aux abeilles d'argent. Il écouta. Dio dormait profondément, respirant d'un souffle égal ; sur sa poitrine le tissu léger remuait à peine. Son visage était couvert.

Il s'approcha, en se traînant sur les genoux, et de nouveau tendit la main. « Celui qui lèvera le voile de mon visage mourra » — cela traversa son esprit comme un éclair. Il leva le voile, mourut.

Se penchant sur son visage, il sentit son haleine — « douce haleine du safran d'hiver », — effleura ses lèvres et, dans un murmure furieux, gronda :

— Qui es-tu, qui es-tu donc, Lilith ?

Elle ouvrit les yeux, ne comprenant pas encore ce qui se passait, se dressa et le repoussa si violemment qu'il tomba à la renverse. Mais il se releva et de nouveau marcha sur elle.

Elle bondit jusqu'au fond de la caverne. Un couteau de bronze brilla entre ses mains. Lui, tira de la gaine le couteau de fer. Mais aussitôt il le rejeta si loin que la lame sonna contre le mur.

Il voyait bien à sa figure que s'il approchait elle le tuerait. Et il approchait lentement, lentement, pas à pas, les mains fortement jointes derrière le dos, les doigts serrés.

Lorsqu'il fut si près qu'il aurait pu la saisir, elle leva son couteau :

— Tue-moi ! tue-moi ! Tue-moi ! murmurait-il, suppliant, en serrant toujours plus fortement les mains derrière son dos.

Soudain elle vit à travers le linge blanc qui lui bandait le cou, suinter sur sa poitrine nue un mince filet de sang. Sans doute, en le repoussant tout à l'heure, elle avait touché sa blessure.

Elle laissa tomber le couteau et, étendant ses bras levés, les paumes en avant, comme tantôt pendant la prière, près de l'autel, elle s'écria :

— Mère, pitié !

Il fit encore un pas, s'arrêta, leva les yeux en haut, comme s'il y voyait quelque chose, et, jetant un faible cri, tomba sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, elle se tenait à genoux auprès de lui. D'une main, elle soulevait sa tête et de l'autre, approchait de ses lèvres une coupe d'eau fraîche. Il buvait avidement. Il lui semblait maintenant seulement échapper à un horrible rêve.

— Qu'est-ce, qu'est-il arrivé ? demanda-t-il, en la dévisageant.

— Rien, répondit-elle. — Tu as fait un mauvais rêve et je t'ai réveillé.

Il était couché par terre, la tête appuyée sur la peau de loup roulée. Il voulut se lever, mais ne le put pas. Elle lui vint en aide. Il regarda alentour et par la porte entr'ouverte, il vit, venant de l'entrée de la caverne, la lueur bleuâtre du matin tombant sur le voile doré aux abeilles d'argent, tout froissé. Brusquement il se rappela tout et se cacha le visage entre les mains.

Elle se pencha vers lui et, lui prenant la tête entre les mains, le baisa au front.

— Tamou, mon frère, je ne t'abandonnerai jamais. Et la Mère ne nous abandonnera pas !

Elle passait doucement sa main sur ses cheveux, le caressant comme une mère caresse un enfant malade.

Soudain, très loin, puis de plus en plus près, retentit la rumeur des voix, la chanson des chasseurs.

— Ce sont les nôtres qui descendent de la Montagne, dit-elle, en se levant précipitamment. — Attends-moi, je reviens...

Elle sortit, en courant, de la caverne dans l'enclos, saisit une gigantesque conque de triton posée sur le mur près de la petite porte, porta à ses lèvres le bout percé d'une ouverture, emplit la conque de son souffle et, semblable au mugissement du taureau, un son assourdissant retentit, éveillant dans les bois et les montagnes de multiples échos. C'était au moyen de ces conques-trompes que bergers et chasseurs se donnaient l'alarme.

Lorsque le dernier écho mourut, elle écouta, et de l'endroit de la forêt d'où retentissait tantôt la chanson des chasseurs, répondit le même son de trompe.

Avant de retourner à la caverne, Dio regarda la Montagne. Le ciel était pur. Le soleil n'était pas encore levé, mais sur l'or transparent de l'aurore, à côté de l'étoile du matin scintillant, comme un diamant énorme, brillait déjà la blancheur rosée de l'Ida neigeuse, aussi pure, aussi virginale que la Vierge-Mère immaculée elle-même.

V

Les chasseurs et les chasseresses descendaient des derniers contreforts de la Montagne vers la grande plaine de Cnossos.

Dans l'un des chariots attelés de bœufs, avec des roues de bois pleines, grinçantes, le taureau capturé était couché ; dans l'autre, Tammuzadad était étendu sur un amas moelleux de peaux de bêtes que les chasseurs

avaient ôtées : ici, dans la plaine, il faisait déjà chaud. Les lances, les arcs, les épieux, les filets et autres engins de chasse étaient entassés au fond de la voiture.

Le taureau, enveloppé, serré dans le filet de gros câbles marins, ressemblait à une monstrueuse chrysalide, blanche et tendre. Depuis longtemps déjà il avait cessé de se débattre, à bout de forces, agité seulement d'un tremblement douloureux, louchant de sa prunelle injectée de sang et poussant des mugissements brusques et si déchirants qu'ils répondaient dans les entrailles des hommes.

Tamou se tenait par la main au rebord du chariot, Dio, la main posée sur la sienne, marchait à côté de lui. Il était impossible de parler : on ne s'entendait pas à cause du grincement assourdissant des roues. Mais lorsqu'elle le regardait, silencieuse et souriante, le cœur de Tammuzadad tressaillait de bonheur, comme hier dans la forêt, bien qu'il sût qu'il n'y aurait pas de bonheur. Ecoutant le beuglement du taureau, il lui semblait être lui-même un taureau enveloppé dans un filet inextricable, capturé par la belle Vierge Chasseresse.

Les jeunes filles et les garçons chantaient, dansaient, joyeux comme des enfants, graves comme des prêtres, glorifiant le dieu Adoun-Adonis, le Taureau céleste immolé, fils de la Grande Mère. Aux grondements sourds des cymbales et aux grincements stridents des flûtes, ils dansaient et chantaient :

Io Adoun ! Taureau furieux !
Bondis sous les flûtes perçantes.
Bondis sous les cordes vibrantes,
Io Adoun ! Taureau furieux !

Danse, danse ! Descends vers nous.
Quitte les herbes parfumées,
Et les sources aux eaux glacées,
Danse, danse ! Descends vers nous !

Soudain, au détour de la route, on découvrit du haut de la colline la mer brumeuse et agitée, fumante de fu-

mées blanches — écumes des vagues — brûlante d'un feu violet sombre. Et, grisés par la fraîcheur du sel marin, ils se remirent à danser plus joyeusement encore :

Danse Taureau, pour nos vergers,
Danse, Taureau, pour nos épis,
Danse, Taureau, pour nos brebis,
Danse, Taureau, pour nos ruchers !

Io Adoun ! Io Adoun !
Danse dans la vague sereine,
Éternellement azurée !
Gloire au Père Innommé !
Gloire au Fils immolé !
Gloire à toi, Mère Souveraine !

Et en bas, au pied de la colline, dans l'anneau vert noir des cyprès, resplendissait, aveuglante comme la neige frais tombée ou la toile blanchie étendue dans un champ, la cité-palais, de pierre blanche, la demeure du dieu Taureau, le Labyrinthe.

—

LE LABYRINTHE

I

Toutankhamon ou Touta, comme on l'appelait, gendre d'Akhenaton, roi d'Egypte, fut envoyé en ambassade au Grand Royaume des Mers, à l'île Keftiou — la Crète.

Ce ne fut pas sans crainte qu'il s'embarqua : les Egyptiens redoutaient la mer — la Très Verte — Ouasit Oïrète.

« Je naviguais sur la Très Verte. Soudain, la tempête se déchaîna et brisa mon vaisseau. Mes gens périrent et moi, m'étant accroché à une planche, je fus jeté par les flots sur l'île des Kefti. » Ainsi décrivait-il son voyage.

Rien de tout cela ne s'était passé : il avait heureusement abordé l'île de Crète, mais en conteur habile, imitant les modèles de la littérature ancienne, il avait ima-

giné ce naufrage, parce qu'ainsi débutaient tous les vieux contes égyptiens sur les voyages en mer.

En attendant une entrevue avec le roi de Crète, tous les matins, dans ses appartements du palais de Cnossos, il écrivait son journal de route. Il aurait pu le dicter à son secrétaire, mais il préférait écrire lui-même. Ses ancêtres avaient été des scribes, et l'on pouvait dire qu'il était né, lui aussi, le calame à la main. Chaque fois qu'il se mettait au travail, il se rappelait la sentence de la sagesse antique : « La dignité de scribe l'emporte sur toute autre. Tous les hommes suent au travail, et les scribes s'y délassent. Le dieu Toth lui-même, le Singe-au-beau-visage, est le premier des scribes. »

Accroupi devant son pupitre à planchette inclinée, trempant dans l'encrier un petit pinceau de roseau, il moulait soigneusement des hiéroglyphes sur le papyrus lisse et soyeux.

Une chatte de chasse énorme et noire, une demi-panthère, dormait à ses pieds sur un petit tapis. Tous deux se ressemblaient un peu : même face ronde, plate et large, grand yeux vides fendus comme ceux des fauves, même douceur et câlinerie prudente dans les mouvements. Jamais ils ne se séparaient : elle le suivait partout comme une ombre, et il lui semblait parfois que ce n'était pas une bête, mais un esprit familier et protecteur.

Après le soleil égyptien, Touta ne pouvait s'habituer au froid d'ici. Pour se garantir contre la fraîcheur matinale, il s'enveloppait d'un manteau épais et se chauffait à un réchaud plein de braises. Ses doigts engourdis avaient peine à tenir le pinceau.

« Il se passe dans l'île Keftiou un grand prodige : le froid durcit l'eau de pluie et la blanchit comme du sel. C'est ce que les habitants d'ici appelent de la « neige » et nous n'avons même pas de mot pour le nommer, car jamais nos yeux n'ont vu pareil prodige. » Ainsi décrivait-il la neige de l'Ida, se sentant plus froid encore.

— Ajoute des charbons ! ordonna-t-il au serviteur, et, cessant d'écrire, il cacha sous son manteau ses mains transies.

Chaque jour les adolescents royaux apportaient dans les appartements de l'ambassadeur les présents offerts au roi d'Egypte par le roi des Keftiens. Ils apportèrent ce jour-là douze vases d'argile merveilleusement peints, sveltes comme des corps de jeunes filles, minces comme des coquilles d'œuf.

Iuti, chef des architectes, peintres et sculpteurs royaux, envoyé en même temps que Touta pour inviter les maîtres Keftiens à venir en la Terre-Noire — l'Egypte — frappa de son doigt plié la paroi de l'un des vases. Il rendit un son cristallin.

— On ne ferait pas si mince chez nous ! s'extasia Touta.

— Les uns aiment le fin, les autres le solide. Les maîtres d'ici travaillent pour le temps et les nôtres pour l'éternité, répliqua Iuti.

Il ne disait pas tout ce qu'il pensait. Lorsque sa petite main forte et intelligente — il y a de l'intelligence dans une main d'artiste — palpait comme un corps vivant les formes délicates de l'argile, son visage noirci, ridé par le soleil comme celui d'un vieux maçon, se ridait encore davantage sous l'impression d'un sentiment étrange, doux et douloureux. « Il n'est rien de bon au monde que l'Egypte », avait-il pensé toute sa vie, comme ses pères — et voici que soudain il comprenait qu'il y avait encore autre chose de bon.

Des tiges de la laiche des marais étaient peintes sur l'un des vases, et si vivante était cette peinture que l'on croyait les voir se balancer au vent et entendre leur murmure.

— Et cela ? demanda Touta en montrant, au-dessus des tiges, un trait sombre et sinueux.

— Des nuages, expliqua l'artiste.

Touta s'étonna : jamais, durant les mille années de peinture égyptienne, personne n'avait eu l'idée de représenter, d'arrêter les nuages qui passent.

Le visage de Iuti se rida douloureusement. Bien que sa raison ne le comprît pas encore, son cœur pressentait déjà que ce seul trait sinueux, ce nuage qui passe, suffirait peut-être à détruire les granits éternels de l'Egypte. Détruire l'éternel, éterniser l'éphémère, c'était là l'œuvre de ces impies.

— Impies, impurs, incirconcis ! mumurait-il avec une terreur superstitieuse.

Sur d'autres vases était figurée la mystérieuse vie sous-marine, des dauphins d'un vert azuré entre les coraux et les pierres spongieuses : un filet pour pêcher les coquillages à pourpre ; une pieuvre ventrue, tordant ses tentacules d'un jaune visqueux, tachés de pustules roses ; des essaims de poissons volants, planant au-dessus de l'eau comme des oiseaux. Et tout cela aussi était si vivant qu'il leur semblait entendre bruire les vagues et sentir s'exhaler des algues la fraîcheur salée des huîtres.

— *Nofert, nofert !* Charmant, charmant ! s'extasiait Touta. — Pourquoi donc fais-tu la grimace ? Cela ne te plaît pas ?

— Tu sais bien, maître, répondit l'artiste, calme, mais moins calme qu'il ne l'aurait voulu, — tu sais bien que nous autres, gens de la Terre-Noire, nous n'aimons pas la Terre Verte. Qui va sur mer pleure de douleur. Sur terre sont les dieux et dans l'eau les démons...

Et après avoir réfléchi il ajouta :

— Que ta grâce ne s'en offense pas, mais peut-être tout leur art n'est-il qu'impureté et diablerie...

— Tu es un homme raisonnable, Iuti, et cependant quelles sottises tu racontes !

— Non, ce ne sont pas des sottises...

— Si, je vous connais bien, vous autres artistes, vous êtes tous des envieux ! Tu ne peux en faire autant, et tu

es jaloux. Attends, je vais écrire à sa majesté qu'elle te laisse ici en apprentissage chez les démons marins ! dit Touta, en riant pour taquiner le vieillard.

Un éclair passa dans les yeux de Iuti, mais s'éteignit aussitôt. Toutankhamon était pour lui un grand dignitaire et, comme tout bon Egyptien, il vénérait les dignités établies.

— S'il plaît à sa majesté, j'irai en apprentissage, même chez les démons, répondit-il humblement et, selon l'usage de la cour, il ne baisa pas, mais flaira seulement la main du dignitaire.

Puis, s'approchant d'une caisse de bois qu'on avait apportée tantôt en même temps que les vases, il enleva une planchette de l'un des côtés et tira deux statuettes : un taureau bondissant en bronze poli et sombre et un petit homme en ivoire suspendu au-dessus du dos du taureau, entre deux petits poteaux joints par une traverse.

Iuti poussa le petit homme qui se balança, décrivant une courbe au-dessus du taureau, comme s'il sautait par dessus sa tête, tels les acrobates sacrés des tauromachies dans l'arène de Cnossos.

En regardant voler comme une flèche ce corps avidement tendu, svelte et mince, Iuti se rappela soudain le sentiment que l'on éprouve en rêve lorsqu'on vole et que l'on s'étonne de n'avoir jamais su que c'était si facile.

— « Nous ferons des ailes, disent-ils, nous volerons et nous ferons comme des dieux », pensa-t-il tout haut.

— Qui dit cela ? demanda Touta.

— Les *dédales*.

— Quels dédales ?

— Mais les malins d'ici. Le grand Dédale a fait à son fils Icare des ailes de cire et l'enfant s'est élancé dans le ciel, mais il s'est trop approché du soleil, le polisson ; la cire a fondu, il est tombé et s'est tué. « Quant à nous, disent-ils, nous ferons mieux et nous volerons ! »

— Eh bien, qu'en penses-tu ? Ils le feront, certes, ils le peuvent, ils peuvent tout ! s'extasia de nouveau Touta.

— Ils voleront, c'est entendu, mais où ? répliqua Iuti.

— Comment où ? Dans le ciel.

— Qui le sait ?.. Ta grâce a-t-elle bien dormi cette nuit ?

— Oui. Pourquoi me le demandes-tu ?

— N'as-tu rien entendu ?

— Non... Si, il y a eu quelque chose. Le tonnerre ?

— Le tonnerre, mais pas dans le ciel...

— Et où donc ?

— Sous la terre. On dit que cela arrive souvent ici avant que la terre ne tremble... Connais-tu le marchand de fer ?

— Tammuzadad ? Mais oui. Je voudrais lui acheter du fer, mais il en demande trop cher. Et que dit-il donc ?

— Voici : « Ce n'est pas en vain que la terre tremble sous leurs pas — elle ne veut plus les porter. Un jour viendra la vengeance de Dieu, et ils seront tous précipités dans l'abîme. »

— Et quel est donc leur crime ?

—Ces paroles mêmes : « Nous volerons, et nous serons comme des dieux », répondit Iuti en poussant de nouveau le petit homme qui se balança, voltigea avec une légèreté de rêve.

— Non, ce n'est pas au ciel, c'est dans l'abîme qu'ils voleront, et ce sera là leur fin !

La chatte se réveilla, s'étira, les regarda en rétrécissant les agates de ses prunelles d'ambre, se mit à ronronner, comme si elle voulait leur parler, et ressembla au Sphinx.

Mais déjà Touta pensait à autre chose : il sentait agir le purgatif pris la veille. Il se purgeait souvent, souffrant de constipation héritée des scribes, ses aïeux : la vie sédentaire constipe. Il se leva précipitamment et alla au cabinet de toilette. La chatte le suivit.

De toutes les merveilles crétoises, la plus étonnante

était à ses yeux le cabinet à eau. Les dédales ingénieux avaient établi dans tout le palais un réseau de conduites d'eau et d'égouts. L'eau y montait jusqu'au plus haut étage emportant toutes les impuretés dans des canaux souterrains, lavant et nettoyant tout. Le roi-dieu Ra lui-même, lorsqu'il habitait sur terre, avait-il jamais rêvé pareille magnificence ?

Les murs du cabinet étaient revêtus de plaques de gypse blanc et poli : c'était clair, frais et net. L'eau gazouillait en bas comme une source éternellement jaillissante. Sur le rebord de la fenêtre — autre merveille — des lys fleurissaient dans des vases : partout on coupait les fleurs pour les mettre dans des vases pleins d'eau, mais, ici, elles poussaient vivantes dans les maisons comme en plein air.

« Ah, gentils diables marins ! » songeait Touta, assis sur son siège comme un roi sur son trône. — « Ils peuvent tout — ils voleront. Il est bien de voler, mais il n'est pas mal non plus de rester assis dans un asile aussi beau ! »

Soudain, venant on ne savait d'où, vint se mêler à ces méditations crétoises une vieille pensée égyptienne sur la momie de son oncle.

Touta avait eu un oncle, un antique vieillard, Khnoum-khoufou, scribe parfait, lui aussi, et grand dignitaire, qui souffrait de constipation. Mort, il fut enterré avec honneur, mais il ne connut pas le repos dans la tombe et, apparaissant la nuit au principal prêtre qui avait procédé au rite de l'ensevelissement, il lui fit une telle peur que celui-ci, n'y tenant plus, finit par avouer qu'il n'avait pas « décacheté le fondement » de la momie. Avant de mettre le mort dans le cercueil, les prêtres-conjurateurs le ressuscitaient, en lui ouvrant, — « décachetant » — les yeux, les oreilles, la bouche, les narines et le « fondement ». C'est ce dernier que le prêtre avait oublié par mégarde ou bien peut-être pour se venger de quelque offense du défunt. Horrible était dans l'autre monde le sort de

Khnoumkhoufou : il pouvait manger, se remplir l'estomac, mais non le soulager. Il fallut le déterrer et le décacheter.

Touta avait la chair de poule à la pensée de la constipation éternelle. N'étant pas un sot il comprenait bien qu'il y a une différence entre ce monde et l'autre : mais comment savoir exactement en quoi elle consiste ?

II

A la sortie du cabinet de toilette, son secrétaire, Ani, l'attendait, pour lui annoncer deux nouvelles : le roi de Keftiou le recevrait aujourd'hui vers midi, et un messager venait d'arriver d'Egypte avec des lettres importantes.

Touta monta par un escalier jusqu'au toit de la partie du palais où il habitait, petite terrasse tout inondée du soleil du matin. De là on apercevait toute la cité-palais, consacrée à la Double Hache, *Labrys* — l'immense Labyrinthe de craie, de calcaire, d'albâtre, d'une blancheur éblouissante, comme la neige frais tombée ou la toile blanchie, étendue dans les champs, et au loin une étroite bande de mer bleu sombre.

Touta, étendu sur un lit de repos, se chauffait au soleil, en buvant de la véritable bière égyptienne apportée dans des pots d'argile scellés, et en mangeant des gâteaux de graines de lotus, friandise également égyptienne. Il avait son gobelet particulier et son plat, afin de ne point se souiller à l'impureté du pays : « Les démons marins, si gentils soient-ils, sont tout de même des démons ! »

Il ordonna qu'on fît venir le messager.

Amanapa — Ama, de race sidonienne, était entré comme scribe au service du Pharaon chez le vice-roi d'Ourouchalime — Jérusalem — capitale de Chanaan. Son garde était petit, mais, en raison de son intelligence et de son honnêteté, on lui confiait parfois d'importantes

affaires. Dans les chancelleries royales on disait que Amanapa irait loin.

Il avait un air avenant : une calme gravité dans le visage, un accent persuasif dans la voix, un fin sourire sur des lèvres minces et rasées, une barbe recourbée en pointe selon l'usage chananéen.

Monté sur la terrasse, il tomba face contre terre, rampa sur les genoux jusqu'à Touta et, comme Iuti tout à l'heure, né baisa pas mais seulement flaira la main du dignitaire, lui tendant deux petites boîtes en bois de sycomore, étroites et rondes, cachetées des sceaux royaux. Toutes deux portaient le nom de l'ambassadeur écrit selon la mode nouvelle : non plus *Toutankhamon,* mais *Toutankhaton,* parce que l'antique dieu Amon avait été renversé par le dieu nouveau, Aton.

Touta décacheta une des boîtes contenant les lettres des gouverneurs de Chanaan. Les originaux, écrits sur tablettes d'argile en caractères cunéiformes babyloniens, langue diplomatique, et traduits dans les chancelleries royales, étaient communiqués à l'ambassadeur qui devait, dans son entrevue avec le roi de Crète, traiter des affaires de Chanaan.

Touta lut la lettre de Ribaddi, vice-roi d'Egypte dans la ville maritime de Keben — Byblos.

« A mon Roi, mon Soleil, au Souffle de ma vie, parle ainsi Ribaddi. Je tombe à tes pieds, sept fois sur le ventre et sept fois sur le dos. Que mon roi le sache : Azirou, homme d'Amorrhe, traître, chien fils de chienne, s'est vendu au roi de Chettée. Ils ont réuni des chars et des hommes afin de conquérir tes terres. Pendant vingt ans j'ai envoyé chez toi chercher main-forte, mais tu ne m'as pas secouru. Si aujourd'hui encore tu ne me viens pas en aide, j'abandonnerai la ville et je m'enfuirai, sauvant ainsi ma vie, car le roi de Chettée est puissant : il s'emparera d'abord de nos terres, puis de la tienne. Que mon roi se souvienne donc de son esclave et qu'il lui envoie

des hommes, afin que nous puissions résister à Asirou, le traître. Mon Roi, mon Dieu, mon Soleil, accorde-nous la vie, aie pitié de nous ! »

— Ah ! quel beau style ! On ne peut le lire sans larmes, dit Touta, attendri. — Va-t-on lui envoyer des troupes ?

Ama soupira :

— Hélas, seigneur ! au lieu de troupes on n'a envoyé que des exhortations à Azirou...

Touta sourit ironiquement.

— Il s'en soucie bien, le brigand ! Ah, pauvre Ribaddi, fidèle serviteur, le renard Amorrhéen le dévorera comme une grappe de raisin !

Ama s'agenouilla.

— Ribaddi implore ton Altesse d'écrire au roi pour intercéder en sa faveur !

— Je le ferai sans faute. Mais à quoi cela servira-t-il ? Tu sais bien que c'est toujours la même réponse : « Nous ne ferons pas de guerre, la paix vaut mieux que la guerre ! »

Touta lut la lettre d'Abdikhibba, vice-roi de Jérusalem.

« Les Khabires, ces bêtes de proie, occupent les cités royales, les pillent et les incendient. Si ton armée ne vient pas, elle seront toutes perdues. Iachouïa, le brigand, descendant des montagnes du Liban, comme un lion dans un troupeau de brebis, prendra Ourouchalime, la cité de Dieu, et les Khabires impurs la souilleront. »

Les Khabires, les Juifs, petite tribu de nomades chananéens, étaient venus en Egypte en suppliants. Ils avaient d'abord vécu paisibles, puis, se multipliant comme des sauterelles, ils s'étaient révoltés, avaient pillé leurs maîtres et s'en étaient allés dans le désert du Sinaï, sous la conduite du prophète Mozou — Moïse. La tribu avait erré quarante ans dans le désert, et voici qu'elle apparaissait sous les murs de Jérusalem. Mozou mort, un

nouveau prophète, Iachouia — Josué — l'avait fait entrer à Chanaan — Terre Promise.

— Quels sont donc ces Khabires ? Ne sont-ce pas les nôtres ? demanda Touta.

— Ceux-là mêmes, répondit Ama.

— Ah ! les canailles, quelle audace ! Mais nous sommes bons, nous aussi ! À quoi songions-nous ? Nous n'avons pas écrasé à temps cette vermine, maintenant elle nous donnera du fil à retordre !

Touta jeta un coup d'œil sur les lettres des autres vice-rois. Tyr, Sidon, Hezère, Arvad, Askalon, Tounippa, Beyrouth, Kadech — toutes les villes chananéennes imploraient le roi d'Egypte : « Grâce, Seigneur, aie pitié de nous ! Du Sud arrivent les Khabires, du Nord, les Chettéens. Si tu ne nous secours pas, Chanaan est perdu ! Chanaan est le mur de l'Egypte : les voleurs, ayant sapé le mur, entreront dans la maison. »

Touta décacheta la deuxième petite boîte qui contenait une lettre de son ami et protecteur, le vieux dignitaire Aïa.

« Réjouis-toi, mon fils, d'habiter l'île Keftiou, au milieu de la Très Verte, et non la Terre-Noire. Ici tout bouillonne, comme l'eau sous le couvercle d'une marmite ; on y prépare une bonne soupe pour les Khabires et les Chettéens. « Point de guerre, disons-nous, la paix vaut mieux que la guerre ! » Et forgeant dans nos glaives des socs de charrues, c'est avec ces socs que nous massacrerons dans une guerre fratricide au nom des dieux : les dieux se battent, et ce sont les os des hommes qui craquent. Ne reviens donc pas tant que je ne t'aurai pas écrit. Ci-joint une lettre d'un ami. Ama est un fidèle esclave. Pourtant, quand tu l'auras lue, brûle-là. »

A la lettre était joint un morceau de papyrus avec ces deux lignes : « Tout est prêt. Quant ton heure sera venue, reviens et sois roi, sauve l'Egypte. »

Il n'y avait pas de signature, mais Touta reconnut la main de Pthamose, grand prêtre d'Amon.

Il regarda la bande de mer bleue au delà du palais blanc, et son cœur battit, la tête lui tourna, comme s'il volait, pareil au petit homme d'ivoire au bout du fil, ou au fils de Dédale sur les ailes de cire.

« Pourvu qu'Ama ne remarque rien », songea-t-il. Mais il se fût plutôt défié de la chatte, tant Ama avait modestement baissé les yeux et se taisait sagement. « Oui, celui-là ira loin », décida Touta et, enlevant une bague de sa main, il la passa à la main du messager. Ama, toujours silencieux, tomba face contre terre et flaira les pieds du seigneur.

Touta comprit qu'il saluait le soleil levant, le futur roi d'Egypte, Toutankhamon.

III

Là même, sur la terrasse, il commença de s'habiller pour la réception royale.

Devant un miroir de cuivre rouge, disque à peine aplati, semblable au soleil levant, un peintre habile lui peignait les yeux avec de l'antimoine vert, en allongeant la fente par un trait, allant du coin des paupières presque jusqu'à l'oreille ; puis, sous la paupière inférieure, il traça la spirale magique — l'Œil d'Horus — qui conjure le mauvais sort.

Le perruquier essayait sur sa tête rase des perruques de formes diverses — voûtées, lobées, tuilées. Touta choisit cette dernière coiffure, faite de triangles de cheveux, régulièrement posés les uns sur les autres, comme des tuiles sur un toit.

Le barbier lui offrit deux sortes de barbiches que l'on attachait avec des cordelettes : le cube d'Amon, en crin de cheval noir et dru, et la natte d'Osiris, en cheveux

blonds et soyeux de femmes libyennes. Touta choisit la natte.

Le maître de la garde-robe apporta un vêtement blanc que l'on venait de laver : chaque matin on apportait ainsi à Touta une robe fraîche. Faite de la plus fine toile de « lin royal » — « l'air tissé » — elle tombait en plis ondoyants ; les manches, larges et courtes, aux plis vaporeux, rangés comme des plumes, ressemblaient à des ailes ; le devant, fortement empesé, s'avançait en une petite pyramide, aux mille plis, d'une transparence de verre, et à sa pointe brillait un petit museau aigu de chacal, en or, aux yeux de rubis.

Vêtu de toute cette blancheur nébuleuse, Touta ressembla à un nuage : il allait, semblait-il, s'envoler et s'évanouir dans l'azur du ciel.

Le vieux barbier, Zaza, bavard incorrigible, lui demanda, tout en frisant et parfumant la barbiche osirienne :

— Mon maître a-t-il entendu mugir cette nuit le Taureau ?

— Ce n'était pas le taureau, mais le tonnerre.

— Si, le Taureau. On dit qu'il y en a un dans le palais, enchaîné dans une tanière souterraine, et quand il commence à se débattre et à mugir, la terre tremble. C'est là leur dieu ; voilà pourquoi on voit partout des cornes. Le roi d'ici lui-même, dit-on, est un demi-taureau. Il en a la tête sur le corps d'un homme.

— Qu'est-ce que tu racontes là, imbécile ! Songe donc, est-ce possible ?

— Mais c'est bien naturel si l'enfant est né d'un taureau et d'une femme...

Et il se mit à faire un conte. De la mer bleue, un Taureau sortit, blanc comme l'écume marine, beau comme un dieu ; la reine d'ici en tomba amoureuse, ordonna d'empailler une génisse blanche et s'introduisit dans son ventre. L'animal trompé la couvrit et la reine conçut un monstre, mi-homme, mi-taureau.

Touta commença par écouter, mais enfin, crachant avec dégoût, il fit taire le barbier.

— Tu ne me crois pas, seigneur, eh bien, tu le verras de tes propres yeux, murmura Zaza mystérieusement.

Sa toilette terminée, Touta sortit dans la cour et s'assit dans une litière — sorte de berceau de joncs, avec un petit panneau tressé dans le dos du voyageur pour le protéger contre le vent. De vigoureux Nubiens chargèrent la litière sur leurs épaules, deux porteurs d'éventails marchèrent de chaque côté, un serviteur du palais allait devant pour les guider : sans lui on se fût égaré.

Mais Touta eut l'impression qu'il leur faisait faire des tours et des détours, afin de cacher la véritable disposition du palais, tant il y avait de couloirs et de passages, de rues et de ruelles, de vestibules, de portiques, de salles, de cellules, de toits sur des toits, de murs sur des murs, de colonnes sur des colonnes et d'escaliers sans fin, montant ou descendant. Tout cela, bâti en gypse, en craie, en calcaire, en albâtre, d'une blancheur aveuglante au soleil, d'une pâleur opaline et trouble à l'ombre, tournait, tournait en tourbillon, s'enroulait en volutes — Labyrinthe inextricable.

La litière se balançait, comme un berceau, endormant Touta, et il lui semblait qu'il rêvait et que ce rêve vertigineux, tourbillonnant, d'une blancheur accablante, n'aurait point de fin.

On avait dépassé une chapelle, aussi minuscule qu'un jouet, avec toute une forêt de cornes de taureau en argile. « Leur dieu est un Taureau », se rappela Touta.

Çà et là des maçons réparaient des murs et des toits.

— Qu'est-ce que c'est ? demandait-il, et chaque fois on lui répondait :

— La terre a tremblé.

« Le Taureau se débat dans ses chaînes et la terre tremble », se rappela-t-il encore.

En vain essayait-il de penser à son entrevue avec le

roi. « Comment est-il ? » se disait Touta, mais au lieu d'un visage humain, c'était un mufle de taureau qui sortait de la blancheur tourbillonnante et somnolente du Labyrinthe.

Depuis plus d'un mois il attendait cette entrevue : le roi la différait toujours sous prétexte de maladie. « Non, il n'est pas malade, mais il a honte de se montrer aux hommes avec son mufle de taureau ! » songea-t-il tout à coup, comme dans un rêve.

On déboucha enfin sur une vaste place éclairée par le soleil où une multitude de doubles haches, Labrys, symbole du Taureau immolé, brillaient comme des feux éblouissants. Au-dessus d'elles, planaient, en flocons neigeux, des colombes blanches consacrées à la Mère. Sur les dalles d'albâtre serpentaient des sentiers de faïence, bleu sombre, comme les vagues, afin que les « démons marins » pussent marcher sur la terre même, comme sur la mer.

La litière s'arrêta. Les gardes du corps royaux, des adolescents, pareils à des jeunes filles, ou peut-être des jeunes filles, pareilles à des adolescents, attendaient l'ambassadeur près d'une petite porte de bronze fermée. Ils l'aidèrent à sortir de la litière, ouvrirent la porte et l'introduisirent dans les appartements du roi.

IV

Par un vestibule à demi obscur, avec des rangées de colonnes de cyprès, bizarrement rétrécies vers le bas et ornées de dessins bariolés, ils pénétrèrent dans une petite chambre — la salle du trône. Par les fenêtres étroites, comme des fentes, et touchant au plafond, tombait de la courette intérieure — puits de lumière — un jour crépusculaire, mystérieux, sous-marin. La fumée bleuâtre, les vapeurs du safran, s'exhalant des cassolettes, approfondissaient le mystère du crépuscule où l'opale laiteuse

des blocs d'albâtre de la muraille semblait plus spectrale encore.

Sur la muraille intérieure, deux fresques identiques étaient peintes : c'était sur un champ de lys deux griffons gigantesques, sans ailes, au bec d'oiseau, aux pattes de lion, avec des queues de serpent et des crêtes de paon. Ils semblaient garder le trône royal peint, comme une fleur féerique, de couleurs somptueuses et délicates, et dont le haut dossier aux lignes ondulées ressemblait à une feuille de chêne.

Touta regarda le trône et resta stupéfait, n'en croyant pas ses yeux. Il les ouvrait tout grands, pour mieux voir, mais il voyait toujours la même chose : un monstre, homme à tête de taureau.

Il crut d'abord que le monstre n'était pas vivant. Mais soudain, il remua et, levant la main, lui fit doucement signe du doigt et de la tête. Touta, pensant que le monstre allait mugir, était prêt de crier d'épouvante, troublant tout le cérémonial d'ambassade. Mais, Amon-Aton en soit loué ! l'autre ne mugit pas, continuant seulement à hocher la tête et à lui faire signe du doigt.

Comme pour demander ce que cela signifiait, Touta se tourna vers les hommes assis sur les bancs près du mur, très étranges, eux aussi. C'étaient des vieillards en vêtements safran, avec des visages de vieilles femmes, jaunes et décrépits — de vrais morts. « Les ennuques du roi », devina Touta. Il en avait vu de semblables à la cour du roi d'Egypte.

— N'aie pas peur, approche-toi de sa majesté, lui murmura à l'oreille l'interprète.

Tâchant de regarder non la tête bovine du monstre, mais son corps humain vêtu d'un vêtement safran doré, brodé de lys d'argent et long, comme une robe de femme, Touta s'approcha. Se souvenant qu'il était ambassadeur d'un grand roi et peut-être futur roi lui-même, il résolut de soutenir sa dignité.

Il avait préparé et appris par cœur son discours d'ambassade. Une seule chose l'embarrassait : il savait que l'étiquette keftienne exigeait que le roi fût appelé tantôt « roi », tantôt « reine », parce qu'il était, comme le dieu Adoun, Homme et Femme à la fois. Touta ne le comprenait pas très bien, mais, se souvenant que Hatchopsitou, reine d'Egypte, portant elle aussi des vêtements d'homme et la barbiche osirienne, s'intitulait tantôt « roi », tantôt « reine », il espérait triompher de cette difficulté.

S'approchant du trône, il parla en égyptien ; l'interprète traduisait son discours en crétois :

— Le grand roi du sud et du nord, Akhenaton Neferkheperoura Ouaënra — Joie du Soleil, Essence du Soleil, Fils unique du Soleil, — parle ainsi au grand roi — à la grande reine — de Keftiou : que le dieu Soleil, Aton, embrasse de ses rayons mon frère — ma sœur — et *le* protège, *la* conserve jusqu'à la fin des siècles !

Il s'écoutait avec plaisir, heureux surtout de la difficulté vaincue en cette étrange union du féminin et du masculin. Emporté par son éloquence, il se remit de son trouble et regarda en face le roi à tête de taureau : taureau ou non, que lui importait ? pourvu qu'il tournât bien son discours.

Deux adolescents efféminés s'approchèrent du roi et lui enlevèrent sa tête. De nouveau Touta resta stupéfait : alors seulement il comprit que le mufle de taureau était un masque.

Les prêtres égyptiens, eux aussi, portaient des masques de dieux-bêtes, mais là on voyait tout de suite que ce n'était pas de vrais visages, tandis qu'ici les dédales astucieux avaient fabriqué cette tête de taureau avec un tel art qu'il aurait paru vivant alors même que la lumière crépusculaire de la salle n'aurait pas aidé à l'illusion.

D'ailleurs, Touta ne fut pas réjoui par le visage humain du monstre, visage aussi décrépit et féminin que celui des eunuques assis contre le mur, mais encore plus mort :

ceux-là paraissaient s'être levés du cercueil à l'instant même, et celui-ci depuis longtemps déjà.

Ayant enlevé au roi sa tête de taureau, les adolescents lui mirent une couronne de lys d'argent et de plumes de paon.

— Que la Grande Mère te bénisse, mon fils, et que notre cœur et le cœur de notre frère bien-aimé, le Grand Roi d'Egypte, ne soient qu'un, comme le soleil est un dans le ciel ! dit le roi en crétois, et l'interprète traduisit en égyptien.

En écoutant sa voix grêle de vieille femme, en regardant sa face boursoufflée, Touta se demandait s'il avait devant lui un homme ou une femme, et il était définitivement déconcerté, se rappelant que douze adolescents efféminés s'intitulaient « fiancées du roi », et douze vierges viriles, « fiancés de la reine ». On eût dit que cette confusion — mystère du Labyrinthe inextricable — était voulue.

V

Sur un signe du roi, tout le monde sortit. Resté seul avec l'ambassadeur, il parla en égyptien :

— Assieds-toi, mon fils. Plus près, plus près, ici, dit-il en désignant un siège. — Je suis *heureuse* de te voir.

Touta avait bien entendu : lui ou elle parlait de soi au féminin.

— « *Ankh em maat*, celui qui vit la vérité », n'est-ce pas ainsi que s'intitule lui-même mon frère, le roi d'Egypte ?

— Oui, seigneur, répondit Touta.

— S'il en est ainsi, poursuivit le roi, aimons donc la vérité, nous aussi ! La vérité est comme le soleil : aucun masque ne peut la cacher. J'ai enlevé le mien, enlève le tien, toi aussi. Soyons francs, mon fils !

Il sourit d'un air fin — et soudain, le mort ressuscita. Une telle intelligence brilla dans ses petits yeux gris et perçants qu'il semblait voir à une coudée sous terre — c'était bien le plus rusé des rusés, le plus dédale des dédales.

— Eh bien, comment vont les affaires, en Chanaan ? Mal ? Ne dissimule donc pas, ne crains rien : je sais tout.

Et aux questions qu'il lui posait, Touta comprit qu'en effet il savait tout. Il parlait froidement, posément, mais parfois une flamme étrange s'allumait dans ses yeux, et alors Touta se remémorait ce qu'il avait entendu dire du roi des Keftiens.

La reine Velkhana avait deux fils, l'aîné, Idomine, et le puiné, Sarpedomine. Lorsqu'elle eut proclamé ce dernier comme son héritier, l'aîné conspira avec les meneurs du peuple, las du règne féminin. « Les femmes ont assez régné sur nous, il est bien temps que nous soyons les maîtres à notre tour ! » criaient-ils, en soulevant la populace. Avec leur aide, Idomine renversa la reine, l'emprisonna, puis l'assassina. Il voulait également tuer son frère, mais celui-ci s'enfuit.

Une fois sur le trône, Idomine se montra doux et clément, ou du moins parut tel, mais parfois il avait des accès de folie : tantôt le remords du meurtre maternel le torturait si cruellement qu'il voulait se suicider ; tantôt, pris de fureur, il se jetait sur les hommes, comme le Minotaure, l'Homme-bête dont il portait le masque, ainsi que tous les successeurs du roi Minos, dieu Taureau.

— Pourquoi donc le roi n'envoie-t-il pas ses troupes à Chanaan ? demanda Idomine.

Touta avait prévu la question, mais il n'était pas aisé d'y répondre.

— Le roi d'Egypte ne veut pas faire la guerre. La paix, dit-il, vaut mieux que la guerre, commença Touta, mais il n'acheva pas, sentant lui-même que la réponse était absurde.

— Comment, ne pas faire la guerre ? demanda Idomine étonné. — Le roi ne combattrait-il donc pas, même si l'ennemi envahissait son pays ?

— Peut-être non, commença de nouveau Touta, et il n'acheva pas ; confus, il s'empressa d'ajouter :

— Insondables sont les pensées du roi, comme celles de Dieu. Pourtant je pense que si l'ennemi l'attaquait, il se défendrait...

— Mais l'ennemi l'a déjà attaqué : Chanaan est une terre royale. Qu'attend-il donc ?

— Ce n'est pas à moi, esclave, de juger mon maître. Sa Majesté sait mieux que moi ce qu'elle fait, répondit Touta humblement.

Idomine le regarda en silence, au fond des yeux. Puis, soudain, il se pencha, se toucha le front du doigt et murmura à son oreille :

— Le roi est-il bien portant ?

— Comme le soleil dans le ciel ! Touta prononça d'une voix neutre la phrase consacrée, baissant involontairement les yeux : les petits yeux perçants d'Idomine pénétrèrent en lui, comme des aiguilles, et lorsqu'il releva les siens, l'autre y lut une muette réponse.

— Gloire à la Grande Mère, qu'elle conserve en bonne santé le roi, mon frère, dans les siècles des siècles ! répondit-il lui aussi, selon la formule consacrée. Mais ils se comprirent sans parler : le roi d'Egypte est fou.

— Oui, la paix vaut mieux que la guerre, reprit à voix basse Idomine, rêveur, comme en se parlant à lui-même, — Tous les hommes sont frères, fils de l'unique Père céleste, du Soleil Aton — Adoun. Ne plus faire la guerre, forger dans les glaives des socs de charrure, oh, s'il en était ainsi ! Et pourtant, cela a été au commencement des jours, comme il est dit dans les chants fatidiques :

Les premiers hommes ignoraient le dieu de la guerre et des meurtres,
Ils ne connaissaient que la Mère, la Vierge très pure ;

Le sang des victimes ne souillait pas les autels.
Tout était doux sur terre : et les oiseaux et les bêtes caressantes
Allaient aux hommes avec confiance, et la flamme de l'amour brûlait en eux.

Touta, curieux, regardait Idomine. « Il glorifie la Mère des Dieux, lui qui a tué sa propre mère », songeait-il, mais, chose étrange, il n'était point indigné, comme si la vision de l'Age d'or l'eût fasciné.

— Il en a été et il en sera ainsi. Maudit soit Amon, dieu de la guerre, béni soit Aton, dieu de la paix ! C'est là ce que veut Akhenaton, Joie du Soleil. N'est-ce pas, mon fils ?

— Tu connais donc la doctrine du roi ? demanda Touta surpris.

— Comment ne la connaîtrais-je pas ? Chez nous Adoun et chez vous Aton ne sont qu'un seul et même Dieu.

— Il n'y a pas d'autres Dieu qu'Aton, il est le seul chez tous les peuples, répéta Touta, d'une voix indifférente, comme un écolier récitant une leçon ennuyeuse.

— Le roi a-t-il beaucoup de disciples ? demanda Idomine.

— A la cour et à Akhetaton, la nouvelle Cité du soleil, beaucoup.

— Et dans les autres villes ?

— Dans les autres aussi.

— Peu ?

— Oui, moins.

— Et le peuple ?

— Le peuple croit aux anciens dieux.

— Il ne veut pas du nouveau, il se révolte ?

— Non, chez nous on est sévère pour les révoltes.

— On les punit de mort ?

— Oui.

— Et le roi le sait ?

— Qu'a-t-il besoin de le savoir ?

— Pourtant on ne peut mettre à mort tout le monde ?

— Non, certes.

— Hélas ! soupira Idomine, d'un air attristé. — Il est mauvais pour un roi de ne pas être avec son peuple, d'être seul contre tous... Qu'en penses-tu, mon fils, qui est le plus fort, un seul ou tous ?

— Tous, répondit Touta avec conviction, et tout à coup, se ressaisissant : « Qu'a-t-il donc à me faire subir cet interrogatoire ? » songea-t-il.

— Je plains mon frère bien-aimé ! soupira Idomine, plus attristé encore. — Point de salut pour lui : il se perdra lui-même et perdra les autres. Bêtes et méchants sont les hommes : ils ne peuvent vivre en paix, il faut qu'ils fassent la guerre. La guerre pour eux vaut mieux que la paix. Qu'en penses-tu, mon fils, fera-t-on toujours la guerre ?

— Toujours, répondit malgré lui Touta, de nouveau sincère.

— S'il en est ainsi, Aton ne tiendra pas contre Amon, continua Idomine. — Grand est le prophète Akhenaton, il n'en fut jamais de plus grand parmi les hommes, mais les petits dévoreront le grand, tous triompheront d'un seul... « Les hommes mangent ma chair », sais-tu de qui cela est dit ?

— Du Mystérieux, de l'Ineffable, prononça Touta, du même ton d'un écolier récitant une leçon ennuyeuse. Il se rappelait que cela était dit d'Osiris, dans le Livre des Morts.

— Oui, de Lui, de la Grande Victime immolée dès le commencement du monde. Akhenaton Ouaënra — Joie du Soleil, Fils unique du Soleil — c'est Lui ! s'écria Idomine, et ses yeux brillèrent soudain d'un feu si farouche, presque dément, que Touta en fut effrayé.

Gloire au Dieu innommé,

Gloire au Dieu immolé,
Gloire à toi, Grande Mère !

prononça-t-il en crétois, en levant pieusement les bras au ciel.

Puis, tout à coup, se penchant, il murmura à l'oreille de Touta :

— Veux-tu être roi ?

Touta tressaillit, recula.

— Je ne le serai pas...

— Pourquoi ?

— Il y a un autre héritier, Zaakera, le mari de la fille aînée du roi.

— Lui, aujourd'hui, et demain, toi.

Les petits yeux aigus pénétraient en lui comme des pointes d'aiguilles rougies au feu.

— Et si tu deviens roi tu ne diras pas : « La paix vaut mieux que la guerre ? »

— A quoi bon songer à ce qui ne sera pas ? soupira Touta, et soudain, son visage s'enflamma, ses poings se crispèrent : — Ah ! si j'étais roi, je saurais bien corriger toute cette canaille !

— Quelle canaille ?

— Les Khabires impurs, les brigands Chettéens.

— Ce n'est pas eux qui sont à craindre.

— Et qui donc ?

— Les hommes du Nord, les Hommes de Fer. As-tu entendu parlez d'eux ?

— Oui, les Danaoui, les Dardanoui, les Iliouni, les Poulasati, les Akkaïouchi, répondit Touta, citant les noms de tribus à demi-sauvages et fabuleusement lointaines encore pour l'Egypte : les Danaëns, les Dardaniens, les Troyens, les Pélasges et les Achéens .

— As-tu entendu parler aussi de mon frère Sarpedomine ?

— Oui. N'est-ce pas chez eux, chez les Hommes de Fer, qu'il s'est enfui ?

— C'est chez eux. Il veut les conduire contre moi, pour venger sa mère. Mais, la Grande Mère m'en est témoin, pures sont mes mains du sang maternel ! Ce n'est pas moi, c'est lui qui l'a tuée. Et il en veut aussi à mon âme, le scélérat, le fratricide ! Qu'il soit maudit, maudit ! murmurait Idomine, pâlissant de terreur, les mains étendues, se retournant vers la porte, comme si son frère était là derrière.

— Si les Hommes de Fer viennent, malheur à nous — à nous d'abord et puis à vous ! Ils balaieront tout, détruiront tout, ne laisseront pas pierre sur pierre. Les Hommes de Fer viendront de la nuit, et ce sera la nuit de fer — la fin du monde !

— Que faire alors ? demanda Touta.

— Nous unir. Unis, nous sauverons le monde. A toi la terre, à moi la mer. Veux-tu ?

— Oui, balbutia Touta et, fermant les yeux, de nouveau il se sentit voler.

Le roi se leva de son trône, s'approcha de lui et, posant les mains sur sa tête, prononça solennellement :

— Réjouis-toi, mon frère bien-aimé, roi d'Egypte, Toutankhamon !

D. MEREJKOWSKY.

Traduit du texte russe inédit
par MICHEL DUMESNIL DE GRAMONT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Edmond Estève : *Etudes de littérature préromantique*, Edouard Champion — Roger Boutet de Monvel : *La vie de lord Byron*, Plon-Nourrit. — Félix Rabbe : *Les Maîtresses authentiques de lord Byron*, Stock. — *La Préface des Etudes françaises et étrangères* d'Emile Deschamps, publiée avec introduction et notes par Henri Girard, Les Presses françaises. — Alphonse Rabbe : *Album d'un pessimiste*, publié par Jules Marsan, Les Presses françaises. — Jean Larat : *Bibliographie critique des Œuvres de Charles Nodier*, Edouard Champion. — Jean Larat : *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, Edouard Champion. — Gervais Etienne : *Les sources de Bug-Jargal*, Bruxelles, Palais des Académies. — L. Babonneix : *Julie Bouchaud des Herettes à Gand pendant les Cent jours*, A. Maloine. — Girard de de Merval : *Œuvres choisies* avec une introduction et des notes par Henri Clouard, Garnier frères.

Les critiques ne se contentent plus d'étudier le romantisme dans ses œuvres. Ils lui cherchent une filiation. Plusieurs d'entre eux le retrouvent bien avant Rousseau, longtemps considéré comme son inspirateur, jusque dans les fictions de cette pauvre Madeleine de Scudéry. M. Edmond Estève, moins imaginatif, mais plus soucieux de réalité, dans ses curieuses et intéressantes **Etudes de littérature préromantique**, fixe aux environs de 1761 la naissance de l'esprit nouveau dont Victor Hugo et ses amis devaient recevoir l'imprégnation. Il détruit, en quelques pages fort lucides, la légende faisant d'André Chénier un précurseur du Romantisme. André Chénier fut, à son sens, un isolé. Il n'appartient ni à l'école classique, ni à l'école concurrente. Par contre, M. Edmond Estève, sans trop le préciser, laisse entendre que Guilbert de Pixérécourt, créateur du mélodrame, dont il examine soigneusement la vie et l'œuvre et publie des manuscrits inédits, fut, en quelque sorte, l'un des modèles des dramaturges romantiques. Ceux-ci connurent-ils le théâtre monacal, né sous la révolution et dont M. Edmond Estève nous donne un résumé plein de faits singuliers ? Lui empruntèrent-ils quelques

types de leurs héros, quelques situations, une forme de style? On ne nous le dit point. Aussi l'ouvrage de M. Edouard Estève ne doit pas répondre tout à fait à son titre. Des conclusions manquent qui nous prouveraient que ces études sont véritablement des études préromantiques.

On discutera longtemps encore sur les origines du mouvement littéraire qui nous valut la *Légende des Siècles* et tant d'autres chefs-d'œuvre. D'aucuns ont cru rencontrer ces origines en Angleterre et se sont efforcés de nous démontrer que Young fut, avant Rousseau, le propagandiste d'une sensibilité nouvelle. M. Roger Boutet de Monvel, dans une **Vie de lord Byron,** traitée avec beaucoup d'intelligence et de talent, semble considérer son héros comme l'un des plus authentiques modèles de la génération de littérateurs de 1830. Or Byron dut bien plus à Rousseau qu'aux écrivains anglais la formation particulière de son esprit. D'où nous devons conclure que l'influence de Young eut une portée assez médiocre sur ses propres compatriotes. Il est intéressant, mais il paraît assez vain de rechercher quelles actions combinées transformèrent une littérature. Les formules nouvelles d'art naissent d'un état d'esprit général, de circonstances souvent imprévues et aussi de la lassitude que le public manifeste pour des formules périmées.

Il n'est pas douteux, dans tous les cas, que Byron n'ait puissamment contribué, par son attitude dans la vie et par l'accent particulier de ses poèmes, à provoquer une évolution des genres littéraires. M. Boutet de Monvel ne fait point une étude spéciale de son œuvre, qu'il se contente de situer dans son existence, au fur et à mesure que les événements se déroulent et inspirent cette œuvre. Son livre est une vaste fresque colorée, divisée en compartiments par les chapitres. Nous y apercevons Byron illustre et exécré après le scandale de sa séparation, fuyant Londres en proscrit volontaire, promenant sa mélancolie sur les champs de Waterloo, végétant en Suisse de concert avec Shelley, parcourant l'Italie, puis la Grèce. Toute la première partie de sa carrière paraît assez terne et vide, avec ses extravagances, ses folies, ses dissipations, des amours de qualité médiocre. Le poète au fulgurant génie ne fait même point un effort pour penser et pour écrire. L'inspiration bouillonne en lui et le tourmente jusqu'à l'heure où il lui donne libre cours. Il s'en débarrasse comme

d'une fièvre pénible. Les vers ailés et les images fastueuses sortent de sa plume avec une étonnante aisance.

En 1819, à l'heure où il vient de publier *Don Juan* et poursuit l'élaboration intermittente de *Childe Harold*, Byron rencontre et étreint la comtesse Guiccioli. Sera-ce son grand amour, un véritable amour de romantique? Nullement. Le poète se lasse en quelques mois de cette femme délicieuse et l'abandonne sans regret. M. Boutet de Mouvel croit que son héros, au point de vue sentimental, était né pour savourer les joies tranquilles d'un foyer et que les aventures de tous ordres furent par lui subies plutôt que désirées. Toujours est-il que Byron, pessimiste, nerveux, ombrageux, goûtant les belles attitudes, généraux aussi et capable de dévouement, trouve, à la fin de sa vie, dans l'action politique, une dérivation à son éternelle mélancolie. M. Boutet de Monvel consacre d'émouvantes pages à son séjour en Grèce, dans cette Grèce en révolution dont le poète rêva de devenir roi et où il acheva sa vie les armes à la main.

Tous les faits essentiels de cette carrière curieuse et mouvementée sont notés avec une grande fidélité et d'agréables soins de style par M. Boutet de Monvel dans son petit ouvrage. M. Félix Rabbe, dans le sien, réimpression d'une édition ancienne, **Les maîtresses authentiques de lord Byron**, étudie plus spécialement la sentimentalité du personnage. Son but consiste aussi à éclairer certaines figures de femmes, Caroline Lamb, Jane-Claire Clairmont, la comtesse Guiccioli, que les biographes anglais du poète laissèrent volontairement dans l'ombre. On connaît déjà l'excellent travail de M. Félix Rabbe, documenté avec beaucoup de conscience. Il en ressort que Byron ne manifesta jamais grande délicatesse à l'égard des femmes. Il désirait avec violence. Il se lassait avec promptitude et traînait ensuite auprès de ses maîtresses, charmées de lui, un ennui démesuré. Trop souvent il préféra, aux liaisons qui ennoblissent, des commerces de pure sensualité avec des filles de basse extraction. Une seule jouvencelle, miss Mary Chaworth, paraît avoir réellement touché son cœur. Elle était sa cousine. Elle fut, un court instant, son amante. Elle se retira de sa vie, lui laissant l'éternel regret d'un charme que ses poèmes et son journal chantent à travers les années.

Les descendants intellectuels de lord Byron, les romantiques,

connurent, comme lui, la tendresse passionnée des femmes. D'aucuns, à son exemple, et Victor Hugo, en particulier, subirent des exils et végétèrent sur la terre étrangère. Dans le domaine des lettres, ils furent plus pondérés que lui peut-être, moins impulsifs, moins troublés par la fureur poétique. Beaucoup étaient des savants. Plusieurs parmi eux, contraints par la nécessité de lutter contre leurs ennemis, les partisans des classiques, se muèrent en théoriciens.

M. Henri Girard nous contait naguère l'histoire de l'un de ces théoriciens, aujourd'hui beaucoup trop oublié. Il se nommait Emile Deschamps. On ne saurait, en aucune façon, comparer ce bon et intelligent bourgeois à l'auteur de *Childe Harold*. Emile Deschamps n'avait point assez de fougue pour courir le monde au secours de gens persécutés et pour songer à conquérir une couronne. Mais dans la mêlée du romantisme il joua un rôle éminent.

Nul de ses nombreux ouvrages n'avait été jusqu'à l'heure réimprimé. M. Henri Girard vient de fonder une *Bibliothèque romantique* où il se propose de publier les écrits de quelques satellites des Hugo, des Vigny, des Gautier. Tout naturellement il y donne l'œuvre qu'il croit la plus significative d'Emile Deschamp, la **Préface des Etudes françaises et étrangères**. C'est une sorte de manifeste de l'école romantique, manifeste plein de sens et de modération, où l'auteur s'efforce d'expliquer que la littérature nouvelle n'est point une réaction contre le classicisme, mais la manifestation naturelle d'une époque qui aspire à s'exprimer sous une autre forme. Les romantiques ne renient rien du passé, ajoute-t-il, ils aspirent à fonder des méthodes d'esthétique et des modes d'expression leur appartenant en propre. Ils écoutent aussi, mieux que leurs devanciers, les voix qui viennent du dehors. Ils ne vivent pas renfrognés dans leurs frontières.

Ainsi, en substance, et par bien d'autres arguments encore, Emile Deschamps explique-t-il la légitimité du mouvement romantique. M. Henri Girard accompagne son manifeste d'une préface substantielle, de notes et de curieux fac-similés.

Dans un deuxième volume de cette *Bibliothèque romantique* dont la tenue typographique est remarquable, M. Jules Marsan publie l'**Album d'un pessimiste** et diverses autres œuvres

d'Alphonse Rabbe, bizarre personnage, aujourd'hui peu connu, dont l'existence tempétueuse peut souffrir la comparaison avec celle de lord Byron. Vers la fin de sa carrière, Alphonse Rabbe, qui avait longtemps promené par le monde, avec une vanité bien méridionale, un visage d'Antinoüs, fut atteint d'une affreuse maladie qui le défigura. Dès lors il vécut dans une farouche solitude, entretenant un goût ardent de la mort. Son *Album* contient à la fois des extraits de ses lectures et de ses propres réflexions de pessimiste désespéré. Souvent ses pensées valent par leur style ramassé et leur profondeur les modèles qu'elles accompagnent. Nous ne les recommandons pas à quiconque a besoin, pour supporter les temps maussades que nous traversons, d'un joyeux stimulant. M. Jules Marsan résume, en quelques pages excellentes, la biographie de son mélancolique Provençal. Il donne, en outre, une bibliographie complète de ses travaux.

Voici donc un romantique obscur que de curieux esprits auront sorti de l'ombre où il paraissait pour toujours enseveli. Nodier aussi retrouvera, grâce à M. Jean Larat, une sorte de faveur. On ne lit guère plus de cet écrivain fécond que les contes fantastiques et les travaux de bibliographie. Cela paraît un peu injuste. M. Jean Larat lui consacre deux volumes ! Dans l'un : **Bibliographie critique des Œuvres de Charles Nodier**, il établit minutieusement la liste de ses productions, qui furent considérables dans tous les domaines, et publie vers et lettres inédits. Dans l'autre : **La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier**, il étudie, avec une rare connaissance de la période romantique, des documents probants et un goût minutieux de vérité, les influences extérieures que subit cet écrivain pendant les étapes de sa vie. Cette étude très spéciale nous vaut, en réalité, la plus pénétrante biographie qu'il était possible d'écrire sur un homme assez accoutumé à cacher ses sentiments, sinon ses lectures. Nodier paraît avoir singulièrement manqué de personnalité et de génie, à en croire M. Jean Larat. Sa culture était variée, mais peu sûre. Il oscilla entre diverses admirations, n'eut jamais de convictions très établies et, tantôt sous l'emprise de Goethe, tantôt sous celles d'Ossian, de Walter Scott ou de Rousseau, il se livra plutôt à des pastiches qu'à de véritables créations. Il fut un excellent critique, et, par ses

articles de journaliste habile, aida puissamment à la diffusion et au triomphe du romantisme.

Mémento. — Dans *les Sources « de Bug-Jargal »* (Bruxelles, Palais des Académies), M. Gervais Etienne étudie la genèse de ce bizarre roman de Victor Hugo, en démêle les éléments historiques et prouve, par des rapprochements de texte, que l'écrivain emprunta ses épisodes à l'évêque Henri Grégoire, et au lieutenant général Pamphile Lacroix, historien de Saint-Domingue ; très curieux travail complété par un autre sur les sources de *Han d'Islande* — M. L. Babonneix a rencontré, par la grâce des Archives, *Julie Bouchaud des Herettes à Gand pendant les Cent jours* (Paris, Maloine). On ignorait à peu près tout des raisons de ce séjour en Belgique de la future Elvire. On croyait la jeune femme réfugiée à l'étranger par dévouement pour la cause de Louis XVIII. Elle y poursuivait l'avancement d'un sien neveu : Loménie de Marmé, jeune officier d'artillerie, en même temps qu'elle s'accordait auprès de Lally-Tollendal, son galant, quelques bonnes journées de félicité. Ainsi Lamartine, quand il la rencontra, eut grand besoin de lui tresser des couronnes de pureté. — En un petit volume : *Gérard de Nerval, Œuvres choisies* (Garnier frères), M. Henri Clouard publie l'essentiel des poésies et des proses du délicat auteur de *Sylvie*. Choix malaisé, fait par un admirateur intelligent qui a su refréner son admiration et manifester un sens critique averti.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Alain-Fournier : *Miracles*, avec une introduction de Jacques Rivière, « Nouvelle Revue française ». — Robert de la Vaissière : *Anthologie poétique du XXe siècle*, G. Crès. — Paul Fort : *Le Marchand d'images*, Flammarion. — Léon Kochnitzky : *Elégies bruxelloises*, « éditions du Monde Nouveau ». — Maurice Caillard : *La Barque aux Souvenirs*, éditions de « Belles-Lettres ». — Jacques Richepin : *Mon Cœur*, Flammarion.

Miracles, le livre posthume d'Alain-Fournier. A qui ne professerait pour le noble et judicieux auteur de ce roman caractéristique, *le Grand Meaulnes*, l'estime la plus prononcée, l'intéressante, la fervente introduction de M. Jacques Rivière l'inspirerait. Il connut Alain-Fournier sur les bancs du lycée, il ne l'a jamais perdu de vue, une amitié profonde les unissait. Mais la guerre est survenue ; dès le 22 septembre 1914, la compagnie à laquelle Alain-Fournier appartenait avait été attirée dans une embuscade et massacrée. Longtemps, on le considéra comme sim-

plement disparu, comme prisonnier en Allemagne... On ne le devait plus revoir : il avait vingt-huit ans.

Les quelques poèmes joints dans le présent recueil à plusieurs proses qui ont paru, de 1907 à 1911, dans *la Grande Revue*, dans *l'Occident*, dans la *Nouvelle Revue française*, ne présentent d'importance que si l'on veut suivre la curieuse évolution de cet esprit studieux, en quête de savoir, et dont le savoir déterminait, en quelque sorte, la forme et la portée, sinon de ses sensations, du moins de ses impressions réfléchies. Il appartenait à cette classe, si nombreuse de nos jours, d'auteurs qui, pour se rendre compte de la réalité des choses ou même de leur propre pensée, éprouvent le besoin d'envisager tout d'abord, de reconstruire le monde selon un système purement mental, dont, par la suite, ils retrouvent avec curiosité les organes et les éléments dans l'objet spécial où leur attention s'attache. Ce sont, plutôt que des artistes auxquels les apparences font illusion et procurent la joie, l'extase, le ravissement, un élan d'enthousiasme et d'effusion, des philosophes diserts et prudents, qui dissocient, qui distinguent et remettent avec soin chaque chose en sa place, d'après un ordre et une disposition savamment préconçus.

L'introduction de M. Jacques Rivière autorise qu'on reconnaisse dans la formation de l'écrivain à tout point de vue remarquable que fut Alain-Fournier, la part d'influence attribuable à chacune de ses « découvertes » d'adolescent en mal de littérature : M. Henri de Régnier, à qui plus tard il ne devait point pardonner d'avoir, dans sa jeunesse, usé trop souvent à son gré de mots tels que *terrasse*, que *vasque* ou *automne* (ce qui constitue, comme on sait, le fond même du désormais méprisable et d'ailleurs caduc symbolisme), puis M. Maurice Maeterlinck, M. Jules Laforgue, M. Francis Jammes, M. Claudel et Barrès et M. André Gide et Peguy, et Ibsen et Rimbaud. Les peintres aussi exercèrent sur lui leur prestige, mais plutôt en raison de leurs idées peut-être que, à proprement parler, de leurs réalisations : les Préraphaélites, et M. Maurice Denis et M. Laprade.

Quoi qu'il en soit, le volume posthume d'Alain-Fournier demeurera le plus précieux recueil d'information, ce qui est essentiel déjà, sur la conquête de sa personnalité définitive par l'auteur du *Grand Meaulnes*.

M. Robert de la Vaissière, dans son **Anthologie poétique**

du XXe Siècle, a réuni, en deux forts volumes, des poèmes de quatre-vingts poètes contemporains, dont neuf sont morts, Guillaume Apollinaire, Jean Marc Bernard, Léon Deubel, Joachim Gasquet, John-Antoine Nau, Jean Pellerin, Victor Segalen, Paul-Jean Toulet. De plus, depuis que l'ouvrage a paru, Maurice Du Plessys.

Les brèves notices sont bien faites; les poèmes, pour la plupart, bien choisis. Si l'on peut à M. de la Vaissière adresser un reproche, c'est d'avoir, s'il a voulu être libéral, omis, s'il a voulu être sévère et strict, admis certains noms qu'on s'étonne ou d'y voir ou de n'y pas rencontrer. Pour donner une idée complète de la production poétique actuelle, soixante-dix noms, selon le point de vue où l'on se place, ou c'est beaucoup trop, ou ce n'est pas assez. Et ce qui aggrave la complaisance ou la partialité du compilateur, c'est que, prétendant avec raison donner un complément à l'anthologie déjà ancienne (et qui devrait se renouveler) de MM. Van Bever et Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, il accueille à bon droit des poètes du même âge, que MM. Van Bever et Léautaud, fidèles observateurs des principes discutables ou non qu'ils s'étaient dictés, ont sciemment négligés, mais a établi une exception, qu'il tente en vain de justifier, en faveur de Mme de Noailles et de M. Paul Valéry. Il prétend que, au moment où ont paru *les Poètes d'aujourd'hui*, ces deux grands artistes du vers français n'avaient pas donné leur mesure, ni suffisamment accusé leur tempérament poétique, leur originalité, la force de leurs réalisations... Or, il n'est pas un seul des poètes vivants, dont les œuvres ont figuré dans le premier recueil, pour qui cette assertion ne soit tout aussi légitime. Ni M. Jammes par exemple, ni M. Fernand Gregh, M. H. de Régnier, M. Max Elskamp, M. Albert Mockel ou M. F. Vielé-Griffin, pour prendre au hasard quelques noms, ne sont exactement aujourd'hui ce qu'ils étaient alors. Il fallait donc, ou les admettre tous — ce qui eût peut-être trop chargé la matière d'un ouvrage destiné à faire connaître des poètes longtemps méconnus ou plus jeunes, — ou les exclure tous, sans acception des engouements actuels d'un public lettré. Car si j'adresse ce reproche à M. de la Vaissière, c'est que ses préférences sont allées aux deux poètes qui, en ce moment, jouissent de la vogue la plus grande et d'ailleurs la plus équitable. Il n'appartenait pas à un auteur d'anthologie d'établir une distinction de faveur entre

deux poètes spécialement chéris par la renommée et leurs pairs d'âge, de talent ou de tendance. Cette double réserve établie, l'ouvrage de M. de la Vaissière apparaît excellent.

Voici M. Paul Fort. La comparaison entre ce qu'il produisait naguère et ce qu'il fait aujourd'hui s'impose d'autant plus qu'il reclasse, refond ses œuvres anciennes pour leur donner une forme définitive. Il s'est merveilleusement amplifié, élargi, assuré, et, cependant, que de fraîcheur spontanée, d'élan souple et bondissant, de joie, d'extase, de volupté, de hardiesse ironique et amusée, parfois de mélancolie momentanée dans ces fantaisies et ces paysages qu'il réunit, troisième volume de son œuvre complète, sous le titre charmant de : **le Marchand d'images**.

Un poète nouveau venu (encore que, en 1911, il ait fait paraître chez Grasset un recueil déjà plein de promesses, *le Laraire, les Irrévérences*), dont le ton d'humour et de caprice, de pitié profonde, d'observation aiguë, et dont la vivacité de style, dont l'originalité se distinguent, se détachent, si l'on veut, mais par des qualités de grâce, d'enjouement, aussi d'émotion et de diction toute personnelles, des qualités analogues de Laforgue, de Verhaeren, d'Apollinaire, de M. Tristan Klingsor, M. L. Kochnitzky nous apporte un petit volume délicieux et qu'on ne saurait trop, pour sa fraîcheur d'accent, pour son charme spirituel, enjoué, ou la profondeur parfois de ses accords plus graves, recommander : **Elégies bruxelloises**. Point n'est-il besoin de connaître les particularités du terroir pour sentir que ce que le poète en retire est parfaitement observé et fort juste. Ce prétexte, au surplus, n'est pas de ce livret le plus important. C'est, d'abord, la conduite de ces vers qui *ne doivent rien à personne*, spontanés, sonnant clair, joyeux sans emphase, comme impromptus et toujours ailés, tour à tour fort libres dans leur allure fantaisiste et soudain resserrés et bien pleins, et puis, et surtout, cette verve dont l'ironie est plus attendrie que méchante, cette pitié, et cette douloureuse compassion lorsque, montant de l'*hôtel du Grand Miroir* à la *rue Mercelis*, il suit les traces lamentables, tourmentées, du grand Baudelaire qui y a stoïquement souffert d'abominables tortures, ou lorsque le jeune poète, se souvenant dans son cœur de l'accueil fait à ses premiers vers par Emile Verhaeren, dont l'attention s'était fraternellement penchée sur lui, s'interroge, s'enorgueillit un peu, mais décide, plein d'une humble fierté, de se rendre, par

le travail, le désintéressement, la volonté et la pureté, digne des encouragements de son grand aîné. Livre de sincérité et d'ardeur, juvénile et chaleureux, livre charmant en vérité et de tous points délicieux.

Des poètes qui cultivent la muse familière, sentimentale, tendre et élégiaque, M. Maurice Caillard se révèle avec une sincérité parfaite. Il est difficile de rien reprendre à ses poèmes, le thème et la conduite s'en déduisent non sans ingéniosité, dans une simplicité fort agréable. Le poète dans **la Barque aux Souvenirs** se berce tour à tour à des rythmes libres ou sévères, et, dans les deux formes, son talent apparaît égal toujours à lui-même.

Je n'ai pas ouvert le livre de M. Jacques Richepin **Mon cœur**, je le confesse, sans appréhension. Je me souviens de l'époque heureusement dissipée où je croyais, ayant accepté la tâche régulière de rendre compte des pièces nouvellement représentées sur les scènes parisiennes, devoir me prémunir contre la grandissante horreur du théâtre, des choses, des gens, des fastidieuses et grossières réalisations, et de l'atmosphère du théâtre, si conventionnelle, si guindée, si fausse, irrespirable, et je me souviens avoir vu alors, avoir écouté des pièces en vers de M. Jacques Richepin. Avec parfois des qualités dramatiques indiscutables, elles me semblaient réaliser une exploitation plus ou moins habile, et sans doute assez lucrative, de ce que le public banal, bourgeois, riche, et le plus répugnant, encourage et savoure de délectations lourdement sensuelles, de grivoiserie grossière et hébétée. Au milieu de cela, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître à M. Jacques Richepin du don naturel et un certain talent. C'est, dans son premier, unique volume de vers, le don et le talent qui se confirment. Ici il ne s'est soucié de l'effet à produire sur la masse des auditeurs, mais seulement de chanter « son cœur », puisqu'ainsi il s'exprime, et de chanter selon son cœur. Certes il serait aisé de le chicaner si l'on voulait relever des expressions d'une justesse douteuse à certaines pages de son livre, des vers mal venus, négligés ou même plats. D'autres sont chargés d'une ferveur concentrée, d'une ardente tension de l'être qui se donne et qui a foi ; c'est un hymne harmonieux, somme toute, à la terre de France, aux saints souvenirs des jeunes années, et à la femme aimée en qui se concentre et s'idéalise religieusement le culte souverain et pur de l'extase absolue, de la pensée, de la bonté et de l'amour.

M. Jacques Richepin appartient à la race des poètes, sûrs d'eux-mêmes, de leurs moyens, qui sentent et expriment leur orgueilleuse supériorité sur la tourbe des pauvres humains, l'humble et décevant troupeau. C'est son droit, d'autant mieux qu'il n'hésite pas à leur tendre la main, à leur indiquer la route par où l'on monte et à proclamer qu'il entrevoit dans l'avenir le moment où les hommes seront grands et seront beaux. Cette attitude n'est-elle un peu candide, en vérité, et désuète ? Un poète a-t-il autre chose à percevoir et à suggérer que *le cœur* essentiel des idées, des sensations et des rêves ? Le surplus ne constitue que la pâtée informe où se complaisent les improvisateurs de cabaret ou de salon et les orateurs à la vaine tribune des parlements.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

HUMORISTES ET BURLESQUES. — Tristan Bernard : *Féerie bourgeoise*, E. Flammarion. — Pierre Veber : *La seconde vie de Napoléon Ier*, Ferenczi. — Henri Deberly : *Prosper et Broudilfagne*, Nouvelle Revue française. — Marcel Rouff : *La vie et la passion de Dodin-Bouffant*, Stock. — Jean Ravennes : *Les éléphants*, Ollendorff. — Maurice Huet : *Touchons du bois*, Renaissance du Livre. — Joseph Delteil : *Choléra*, aux éditions du Sagittaire. — Georges Ribémont-Dessaignes : *L'Autruche aux yeux clos*, au Sans-Pareil.

Féerie bourgeoise, par Tristan Bernard. On a pris l'habitude en France, ces temps derniers, d'étendre singulièrement le sens du mot *humour*, et de s'en servir, en particulier, pour désigner un genre d'esprit sceptique sans ressemblance avec celui dont on use outre-Manche, et qui est d'essence morale. Mais il est entendu qu'il ne faut plus parler « d'auteurs gais », et comme nous n'avons pas d'expression pour caractériser les écrivains qui excitent « la gaîté de la raison », gardons le mot humour et parlons des humoristes. On s'accorde à ranger parmi ceux-ci M. Tristan Bernard. Ce n'est cependant pas qu'il fasse, selon la définition que Taine a donnée de l'humour, de « la caricature bouffonne », ni qu'il cultive « le sarcasme médité ». Rien de moins excessif, rien de plus discret, dirai-je même, que l'art de l'auteur de *l'Enfant prodigue du Vésinet*. M. Tristan Bernard a la transparence et la décision légère de l'aquarelliste. C'est un aquarelliste de l'esprit. Il est vrai que l'aquarelle est très habilement pratiquée en Angleterre et que M. Bernard aime et connaît les mœurs

britanniques. Il plaisante, en outre, avec impassibilité. Son impassibilité, cependant, me paraît assez air français de « ne pas y toucher ». Elle s'éclaire, parfois, d'un demi-sourire, et je me demande si sa bonté n'est pas plutôt faite d'indulgence ironique que de pitié courroucée.

Un riche bijoutier qui pratique avec modération un certain genre d'usure, a vu séduire et enlever sa fille par un jeune vicomte de ses clients. Il tendra désormais toute son énergie pour amener — malgré les préjugés qu'on devine — le comte et la comtesse à consentir au mariage de leur fils avec sa chère enfant. Et il finira par réussir. Féerie bourgeoise ? Si l'on veut ; mais édifiée sur l'observation la plus finement attentive et où n'entre aucun détail qui ne soit réaliste. A vrai dire le bijoutier se faisait, de la difficulté de sa tâche, un tableau très exagéré. Nous ne sommes plus au grand siècle, et l'argent ouvre aujourd'hui bien des portes à qui sait la manière, pas trop brutale, de s'en servir. Le héros de M. Bernard sait-il ? A peine. Vous pensez bien que notre ironiste est trop avisé pour nous le montrer comme un type extraordinaire et d'une habileté diplomatique à confondre l'imagination. Les circonstances le servent. Il a des idées larges et des préjugés ; il est obstiné et velléitaire ; il est égoïste et il a du cœur... (Ah ! le joli passage, et d'une si humaine émotion, quand le pauvre père, angoissé tant qu'il craint que la passion de sa fille ne soit pas payée de retour, éprouve un immense soulagement en apprenant qu'elle a été enlevée par celui qu'elle aime, et s'abandonne à sa joie, le premier moment de surprise passé !) Il est plein de contradictions, ce bijoutier qui n'a qu'une idée, et qui s'y cramponne. C'est un des meilleurs portraits de l'amusante et charmante galerie de M. Tristan Bernard.

La Seconde vie de Napoléon Ier, par Pierre Veber. Par son tour d'esprit qui est triste, si son style n'est pas grave, M. Veber se rapprocherait davantage d'un certain genre d'humour. Il est beaucoup moins bienveillant, en tout cas, que M. Tristan Bernard, dans le présent recueil de nouvelles, et il ne laisse pas de s'y faire un plaisir de dénoncer, sinon d'accuser « les dissonances de la vie ». Imaginez, d'abord, Napoléon ayant échappé à la surveillance de ses geôliers et revenant, encore une fois, tenter la fortune en France. Il ne rencontrera partout que déceptions, et *sa légende* même aura pris un caractère qui l'humiliera. Il a

vieilli, du reste, et ses grognards. Les événements ont marché. Sujet de roman-ciné, feint de croire M. Veber. Mais pour quel public érudit, alors! Le meilleur de cette espèce de satire est dans ses allusions subtiles à des événements politiques que peu de nos contemporains connaissent. M. Veber doit éveiller les sourires de quelques lecteurs, je doute qu'il fasse rire les autres. Conte-t-il plus loin, sous ce titre : *Le rebut d'humanité,* une histoire sans queue ni tête, ou bicéphale et bicaudale, c'est pour y accumuler, en misanthrope, les traits les plus capables de nous dégoûter de notre espèce. Il avance des énormités avec un flegme que j'apprécie, mais qui révèle un insurmontable découragement. Lors même qu'il met des tons plus clairs sur sa palette (*Le vol de la Banque Sissara, La femme inconnue*), loin que ce soit pour exalter les vertus des hommes, c'est pour enluminer leur médiocrité, leur égoïsme, leur vanité et leur sottise. Voilà quelque chose comme vingt-cinq ans que ce moraliste spirituel nous avait révélé avec *Amour, amour...* (un chef-d'œuvre) son sentiment de la laideur mesquine de l'existence. Il n'a pas changé.

Prosper et Broudilfagne, par Henri Deberly. Qui n'a entendu faire ou n'a fait, étant enfant, ce vœu, inspiré par une conception un peu simpliste de la justice, que les peuples fussent, pour la guerre, représentés chacun par un individu, à la fois chef et soldat, et qui réglerait leurs différends en combats singuliers? M. Deberly a eu l'idée simple, comme toutes les idées heureuses, de bâtir un roman bouffe ou bouffon sur cette donnée, et il a placé sur le trône de Sardoine, ignominieusement souillé par son roi, mort de frousse, *un doux rêveur* « rendu fameux par un nombre honnête d'assassinats ». Je laisse à penser quelles péripéties précèdent l'avènement saugrenu de Prosper et quels événements marquent son règne jusqu'au jour où un nouveau conflit éclate entre la Sardoine et la Bouffarie, sa belliqueuse voisine. Mais voilà, ce me semble, de l'humour véritable. M. Deberly a l'imagination drôlatique, et il use du sarcasme avec un entrain que j'eusse souhaité seulement le voir moins brider par un style, d'une santé excellente, sans doute, mais trop ferme ou trop attentif à sa bonne tenue. M. Deberly qui se révèle doué d'une verve grasse à la Rowlandson, au début de son ouvrage, ironise plus qu'il ne brosse des grotesques dans la suite; et quoiqu'il prétende n'avoir voulu qu'amuser, il fait réfléchir.

La vie et la passion de Dodin-Bouffant, par Marcel Rouff. Je trouve tout à fait charmant et j'admirerais sans réserve le spirituel roman de M. Rouff, si je n'y relevais, par endroits, une certaine outrance, il est vrai rabelaisienne, mais en contradiction, il me semble, avec la délicatesse qu'exigeait, pour être original, le sujet traité. Cette délicatesse, M. Rouff l'a très bien sentie, d'ailleurs, et, la plupart du temps, très heureusement exprimée, qui, en réhabilitant la gastronomie, a montré qu'elle est un art raffiné, exigeant une intuition géniale et un effort intellectuel prodigieux pour harmoniser « les produits animaux et végétaux de la terre, du ciel et de l'onde », et en tirer des jouissances supérieures, réservées seulement à quelques élites. Un psychologue avisé se dissimule chez M. Rouff sous le conteur érudit et disert — aussi éloigné que possible de la pédanterie — et c'est adroitement qu'il nous révèle les diverses attitudes de son gourmet en face de la vie. M. Rouff brode, à la fois en musicien et en peintre, de riches et subtiles variations sur son thème, et l'on prend plaisir à le voir et à l'entendre se renouveler avec une agile invention.

Les éléphants, par Jean Ravennes. Il paraît que les éléphants son sujets, périodiquement, à des crises qui les jettent à une fureur aveugle de destruction. Je ne parviens pas, toutefois, à comprendre comment M. Ravennes a été amené à établir une relation entre ces animaux si sympathiques, en temps ordinaire, et la population composée de crétins, c'est-à-dire de « fonctionnaires de la pensée », de « représentants commerciaux d'une autorité intellectuelle lointaine », qu'il nous montre persécutant un malheureux artiste, puis finissant par le faire condamner pour un crime qu'il n'a pas commis. Mais peu importe, puisque l'histoire que M. Ravennes nous conte avec verve abondante et gaillardise est à la fois drôle et pittoresque, non sans quelque chose de douloureux. M. Ravennes ne glisse pas son ironie comme une lame, au défaut de la cuirasse de préjugés de ses personnages : il l'assène à grands coups sur leur tête, et il a besoin de beaucoup de champ pour prendre son élan quand il fait une charge. Ce caricaturiste est un observateur, et de qualité. Il a de savoureuses trouvailles : témoin ce portrait de femme galante, douce nature bourgeoise, qui porte corset en dépit de la mode, « par tradition de famille »... Sa langue est saine, riche, un peu trop riche, peut être, mais sa lourdeur convient à l'évocation

de ces éléphants de Panurge, galopant en troupeau et ne laissant rien debout sur leur passage.

Touchons du bois, par Maurice Huet. Disciple intempérant de l'auteur d'*Ouvert la nuit*, M. Huet ne veut être, à aucun prix, comme ce personnage de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, dont parle Beaumarchais : il prodigue les richesses hétéroclites du sien, ou lui fait faire feu des quatre pieds. L'étonnant — pour parler un langage qui doit lui agréer — c'est qu'il retombe toujours sur ses pattes... Ici, comme au cinéma, ce qui amuse, ce n'est pas tant l'histoire que les images qui se bousculent, s'escaladent ou s'enchevêtrent dans une sarabande éperdue. On dit : « c'est idiot », et l'on rit, pas tout le temps, sans doute, assez souvent, tout de même, quand le *truquage* n'est pas trop apparent. L'on est aussi ému, parfois, car M. Huet ne cultive pas que le genre gai. Il y a des drames dans sa demi-douzaine de films, et ce ne sont pas les moins réussis. M. Huet use du vocabulaire truffé de tous les argots qui convient à corser le goût des aventures qu'il fait défiler sous nos yeux, aussi vite que les mets passaient sous le nez de Sancho, devenu gouverneur. Il évoque les milieux les plus excentriques et au terme de chacune de ses randonnées, par exemple en Grèce ou au centre de l'Afrique, on lui sait gré — si on ne lui garde rancune — des fallacieuses impressions qu'il vous laisse...

Choléra, par Joseph Delteil. Nous assistons à l'éclosion d'un comique assez analogue à celui qui se développa, dès le XVIe siècle, et s'épanouit au XVIIe dans ce qu'on appela, alors, le burlesque. Comique où il entre plus d'imagination que d'esprit, ou dont l'esprit ne se plaît qu'à l'extravagance. Faut il y voir une réaction contre l'idéalisme, les grandes convictions et affirmations philosophiques et sociales de la fin du siècle dernier et des premières années de celui-ci ? Sans doute, comme on a vu une réaction contre les bergeries, le tendre et les fadeurs poétiques dans les romans de Charles Sorel et de Scarron. Mais, comme l'ancien, le nouveau burlesque n'en est pas moins à base de précieux, et je note peu de différence entre le *clinquant*, naguère dénoncé par Boileau, et le *papillotant* d'aujourd'hui. Ce n'est pas le lieu de montrer que, si le style drôlatique du XVIIe siècle faisait de l'impropriété des termes un procédé, celui du XXe en fait un autre de leur désappropriation, si l'on peut dire, et que

nos cinématistes se livrent aux mêmes rapprochements insolites que les contemporains de Turlupin. Parler des petites choses en langage hyperbolique, des grandes en langage trivial, dépenser des trésors d'ingéniosité pour dire des riens, faire des à-peu-près ou des calembours, voilà qui est commun aux déformateurs réalistes d'autrefois et à ceux d'aujourd'hui ; et l'on ne saurait accuser la pudeur de les séparer... Ils n'ont, ni les uns ni les autres, peur des choses dégoûtantes. « Il y aura toujours des mots nobles et des vilains ; M.... est un mot noble », écrit en toutes lettres M. Delteil. On sourit. Scarron parlait de « tabatières spirituelles pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur ». M. Delteil n'est pas moins irrespecteux. Je renonce à résumer la vague ou plutôt confuse histoire d'amour qu'il nous conte, et où trois femmes semblent se disputer la passion d'un homme. Son art, où il dépense du talent, est un art cubiste. M. Delteil s'amuse à nous mettre sous les yeux des plans qui tournent, et à nous procurer l'illusion de l'hallucination cinématographique. Il déroule tout ce qui lui passe par la tête, ou que le jeu des analogies appelle. Jeu verbal et plus superficiel que profond. C'est moins du subconscient que de la mémoire qu'il procède. Plus les rapprochements de M. Delteil sont inattendus, plus on peut les prévoir ou dire qu'ils s'imposaient. Cela donne lieu à de piquants effets, mais cela fatigue à la longue, et *ne prouve rien*, non seulement du point de vue du bon sens, cher à M. Prudhomme, mais du point de vue psychologique et fantaisiste. M. Delteil parle de cette aptitude de l'écriture de se combiner avec son cerveau pour former un corps nouveau. Mais ce corps ne me fait pas l'impression d'être viable.

L'Autruche au yeux clos, par Georges Ribémont-Dessaignes. Cette autruche-là n'a pas besoin de se cacher la tête sous l'aile pour ne pas voir — et l'on devine qu'elle est symbolique. Il me plaît, du moins, qu'elle le soit, et que je sois, en l'occurence, cette bête du désert à qui l'on peut tout montrer sans l'effaroucher. Avec l'ostentation de parler pour ne rien dire, M. Ribémont Dessaignes ne se gêne pas pour tout dire, en effet. C'est sa façon de nous témoigner qu'il ne croit à rien ou se moque de tout. Il est dadaïste ; mais il intéresse et amuse encore, cependant. Il agace, aussi. Enfin, il révèle une originalité véritable, malgré les efforts éperdus qu'il fait pour nous con-

vaincre, à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot de ce roman d'aventures baroque et inanalysable, qu'il est l'originalité incarnée. Ce que je lui reproche le plus, c'est que ses personnages semblent, parfois, moins loufoques qu'authentiquement fous. Et voilà qu'on éprouve une gêne et comme un malaise là où il ambitionnait, peut-être, de nous susciter d'autres impressions, sans doute plus vives et plus variées.

JOHN CHARPENTIER.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Emilien Roumégous : *Didon*, tragédie en cinq actes en vers, — *Judith*, tragédie biblique en trois actes, cinq tableaux en vers. — Anthelme Grivet : *Les Chouans*, drame en quatre actes en vers, — *Le Chevalier noir*, pièce en trois actes en vers. — Jacques Trève : *L'Illustre chevalier de France Lancelot*.

La tragédie, la tragédie classique, est-il genre littéraire plus discrédité ? Ce n'est point, certes, que nous allions jusqu'à nier la perfection de *Polyeucte* ou de *Phèdre*. Non. Cela est article de foi et s'enseigne au collège, où les professeurs de littérature ont pour tâche de nous imposer la dévotion des classiques. Mais, sans souci de la contradiction flagrante, qu'une tragédie, œuvre de l'un de nos contemporains, nous soit proposée et nous la subirons sans enthousiasme. Si courtoise que soit notre opinion, elle ne manquera pas de réserves et nous ne laisserons pas de penser que l'auteur eût pu déployer son talent dans quelque effort d'innovation plutôt que de s'astreindre à la rigoureuse pratique d'un art révolu. Et pourtant son ouvrage est-il autre chose qu'un acte de foi envers cette beauté classique à laquelle nous en appelons sans cesse ? Peut-on blâmer l'écrivain qui pousse l'amour de cette beauté jusqu'à s'efforcer d'y atteindre, ou faut-il le louer pour sa pieuse fidélité à l'art auquel notre littérature doit tant d'éclat ? En vérité, louons-le pour son attachement à ces principes d'ordre et de mesure qui sont le propre de l'esthétique, indépendamment de toute école et de tout système littéraires, voire de tout genre, puisqu'aussi bien *Polyeucte*, qui est une tragédie, et *Tartuffe*, qui est une comédie, procèdent de la même formule dramatique et lui doivent leurs perfections respectives. Mais il faut le blâmer de consentir à n'être que le respectueux observateur de la règle et de ne nous offrir pas mieux que des imitations de nos chefs-d'œuvre classiques.

En ce sens, M. Emilien Roumégous excelle. Sa **Didon** et sa **Judith** sont deux tragédies auxquelles rien ne manque de ce qui porterait à croire qu'elles furent conçues et écrites au grand siècle Tout y est de ce qui caractérise le genre, tel qu'il se pratiquait avant même la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, tout, depuis la substance empruntée à l'antiquité païenne ou aux Écritures, jusqu'aux tournures et au vocabulaire du temps.

Ecoutez Didon, revivant une scène qu'elle eut avec Enée :

Traître que j'adorais, je n'ai su te punir ;
Mes imprécations t'ont fait te prémunir :
Déjà je m'approchais pour prendre ton épée,
Pour que, dans mon sang vil, elle se fût trempée ;
Mais ton bras seul a su l'arracher de ma main,
Et m'empêcher ainsi de me percer le sein.
Pourquoi fus-je tremblante et prise d'épouvante,
Quand tu me présentais sa lame étincelante ;
Lorsque tu me disais de te donner la mort ?
Je ne souffrirais plus d'un si malheureux sort.
Maintenant je veux bien devenir homicide ;
Me souiller à jamais jusques au parricide :
De mes sanglantes mains je veux te voir périr ;
Après, je saurai bien comment je dois mourir.
Je veux fuir les vivants, la lumière, la terre.

Et Iarbas de répondre à ces imprécations dont il est le témoin :

Non ; tu ne mourras pas. Je deviens sanguinaire.
C'est moi qui frapperai mon indigne rival :
Ton malheur m'a donné lui-même le signal :
Comme toi je serai, s'il le faut, sacrilège.
Je veux que ta douleur par le meurtre s'allège.
Puisse-t-il expier ton plus cruel tourment ?
Le crime par le crime aura le châtiment.

A quoi Didon réplique par ce vers qui appelle infailliblement le souvenir du *Cid* :

Va ; cours ; et je te donne à tout jamais ma vie.

Intimement pénétré de ses auteurs, M. E. Roumégous les pastiche, et c'est Corneille pour *Didon*, et c'est Racine pour *Judith* qui se montrent sans cesse dans ses œuvres.

Ils y sont comme le style et la façon d'une époque dans la copie d'un meuble ancien. Si habile que soit l'artisan à travailler sa matière, bois ou langage, l'œuvre manque d'art. Pour s'être inspirés des anciens tragiques, nos classiques ne les ont point

seulement copiés. Rien ne diffère d'une tragédie de Sophocle ou d'Euripide, comme une tragédie de Corneille ou de Racine. Il n'y a de commun à ces œuvres qu'un ensemble de principes esthétiques qui sont éternels. Pour le reste, les uns et les autres l'ont pris à leur civilisation et à leur siècle. Notre civilisation est la même que celle des classiques, mais le siècle... Et ce qu'un poète de nos jours devrait exprimer tragiquement n'est plus sans aucun doute ce qu'exprimèrent et Corneille et Racine sous les apparences du genre. Ne peut-on faire bénéficier ce genre des apports des deux siècles et demi qui nous séparent du grand siècle? Les conditions du théâtre se sont modifiées, l'ordre social n'est plus le même, les aspirations de l'homme sont différentes, et si l'esthétique tragique demeure invariable dans ses principes, il n'en est pas moins que la tragédie peut s'enrichir, tant dans son essence que dans sa substance, au point de nous apparaître avec une vie et un mouvement nouveaux. Telle que l'ont conçue et réalisée nos grands classiques, et à quelque perfection qu'ils l'aient portée, elle n'est qu'une glorieuse forme discursive : celle du poème tragique consacré à l'examen critique des sentiments et de la raison selon les méthodes cartésiennes. L'homme n'y est présent que dans les seuls conflits de sa vie intérieure. Mais l'homme n'est point que sentiment et raison et, s'il lui importe de se connaître, c'est moins pour se fixer dans une attitude morale, si belle soit-elle, que pour agir. Par l'action, l'homme engendre la vie d'où naissent des conflits où il s'oppose non seulement à lui-même, mais à ses semblables et à la nature, et qui se résolvent par des métamorphoses individuelles et sociales, ainsi que par de nouvelles conquêtes matérielles, toutes choses qui sont les signes de son pouvoir créateur et la marque des progrès de notre civilisation, tendant vers la réalisation de ses idéales promesses.

Est-ce à dire que rien n'ait été fait dans ce sens ? On le pourrait croire à en juger par la *Didon* et la *Judith* de M. E. Roumégous. Nous ne pouvons oublier cependant le drame romantique. A le regarder de près, on constate que Hugo a coulé dans la forme tragique, sans la modifier aucunement, le vers romantique. Il a fait aussi, non de l'action, mais du mouvement la substance de son drame, dont l'essentiel n'est plus du domaine de la raison, mais de celui de l'imagination. Le développement lyrique s'est substitué à l'analyse classique, et nous progressons vers le

dénouement à coups de surprise, à la manière des tragédies du dix-huitième siècle.

C'est à ce genre romantique que se rattachent les drames en vers de M. Anthelme Grivet : **Les Chouans** et **Le Chevalier Noir**. Ce sont d'honnêtes ouvrages, d'un lyrisme atténué, construits selon les meilleures règles du drame romantique. Rien n'y manque de ce qui fit le succès de cette formule : ni la lyrique noblesse des sentiments, ni le tragique de l'intrigue, ni les surprises émouvantes, ni l'évocation historique. Nous y retrouvons les amants sympathiques, le traître odieux ; les personnages comiques et les péripéties sont adroitement distribuées pour ménager les effets de chacun d'eux. Le vers est simple, le dialogue rapide et sans emphase, la tirade, bien amenée, se déploie lyriquement avec cette liberté de cadence et de rythme qui fait de l'alexandrin la chose familière dite : vers de théâtre.

M. A. Grivet est un auteur adroit qui connaît toutes les ressources du drame en vers. Il en use habilement et si ses ouvrages appartiennent à un genre où l'on ne saurait innover, du moins n'éprouvons-nous point à leur lecture cette impression de pastiche que nous procure la *Judith* ou la *Didon* de M. Roumégous.

Pour Mme Jacques Trève : « L'œuvre dramatique est essentiellement religieuse, puisqu'elle a pour mission de « relier », d'éveiller dans l'âme le sentiment de ses rapports avec l'universel. Elle est symbolique. Elle ne se limite pas à ce qu'elle paraît dire. Chacun des êtres qu'elle crée commence par être lui-même d'abord intensément. Mais en même temps il est représentatif d'une face d'humanité, d'une passion, d'un sentiment, d'une aspiration synthétisée, condensée en sa figure — et dont cette figure doit présenter un relief si saisissant qu'elle réalise en quelque sorte le type définitif. »

Par son poème dramatique : **L'Illustre Chevalier de France Lancelot**, Mme Trève s'efforce de réaliser sa haute conception du théâtre.

« Ecrit pendant la guerre, dit-elle, encore, ce drame répondait à nos préoccupations d'alors. Il semblait qu'au sortir de la tourmente, la France recueillie chercherait à se replier sur elle-même et à retrouver, dans ses origines, et sa raison d'être et les sources de la mission dont elle se sent investie. »

Et le poète avait pour tâche de conduire la France dans cette

recherche d'elle-même. Grande et noble ambition. Elle permet à l'auteur de dépasser par son ouvrage tant d'interprétations dramatiques de la guerre et en particulier *Les Butors et la Finette* de M. François Porché, où sont exaltés, par les moyens d'une affabulation artificielle et d'un symbolisme puéril, les sentiments et les opinions du commun sur le conflit en cours.

Rendre sensible l'âme éternelle de la France, montrer qu'elle vivait alors un des épisodes nécessaires et tragiques de sa destinée et que dans l'épreuve de ce martyre elle ne renonçait à aucune de ses aspirations, tel était le but que l'auteur se proposait. Pour y atteindre, il ne demande point à son imagination la matière et les personnages de son œuvre. Il les emprunte à nos vieux romans épiques, à ce cycle breton qui introduit dans nôtre littérature l'âme même de la race dans ce qu'elle a de plus profond et d'éternellement vivant. « J'ai trouvé, dit Mme Trêve, les matériaux de cet ouvrage dans la bonne compilation que M. Paulin Pâris nous a donnée de la *Table Ronde*. Ils y forment un amas confus de marbre magnifiques et d'informes gravats. J'y ai puisé à même pour construire mon édifice. Si la trame de l'action ne m'a pas été fournie par les vieux romanciers, ils m'ont donné la plupart des caractères et quelques-unes des scènes les plus pittoresques et les plus pathétiques. En tout, j'ai respecté leur esprit, mais je n'ai choisi dans ses manifestations que celles qui tiennent à tous les temps et nous aident à prendre la mesure de l'humanité. »

Si les vieux romanciers n'ont point fourni à l'auteur la trame de son action, il en a du moins demandé l'ordre et la vie aux traditions secrètes que leurs œuvres illustraient poétiquement selon le génie de la race. Ce génie, Lancelot doit le transmettre au peuple élu pour hériter de l'âme celtique.

Que puis-je pour ce peuple élu,
Moi faible enfant, hier encore irrésolu ?

demande Lancelot à Merlin. Et celui-ci de répondre :

Assurer son immortelle puissance ;
Conquérir le Graal qui manque à sa beauté
Et lorsque tu l'auras emporté
A travers les périls de l'enfer et de l'onde,
L'offrir à son destin qui régira le monde.

Mais, victime des enchantements de Morgain, Lancelot ne

peut conquérir le Graal. Il tente l'aventure et ressort vaincu et vieilli du château enchanté. Du moins l'épreuve a-t-elle trempé son âme affranchie des sortilèges de Morgain, et l'a-t-elle rendu capable de poursuivre la lutte, si longue qu'elle soit, et tant d'épreuves qu'elle comporte. En lui s'incarne ainsi l'âme chevaleresque de la France, dont il est le premier chevalier.

L'Illustre chevalier de France Lancelot ne nous indiquerait-il point quelles directions sont à suivre pour ceux que tenterait le renouvellement du théâtre en vers ? Il ne suffit plus désormais de trouver un sujet, de développer une intrigue ou de déterminer un caractère.

A la pure raison des classiques, au lyrisme des romantiques et sans renoncer à rien de ce que les uns et les autres ont apporté pour la perfection de notre art dramatique, il faudrait donc ajouter les éléments essentiels que sont, pour un poète, la pleine connaissance de l'âme et de la destinée de notre race. Les poètes de l'antiquité, que nous vénérons et dont les ouvrages resplendissent encore d'une impérissable beauté sous le vêtement d'une langue morte, ne puisaient pas à d'autres sources. Platon en témoigne dans ses accusations contre Homère lui-même. Et elles valent pour les tragiques. Il n'en est pas moins que cette interprétation de l'esprit de notre race et de notre civilisation par notre littérature a été interrompue par le classicisme. Le romantisme a tenté de remonter à cette source sacrée. Il a cru l'atteindre avec le lyrisme. Dominé par l'individualisme classique, dont il est une exaltation passionnée, il s'en est rapproché sans parvenir à davantage, dans les cas d'extrême génie, que donner l'illusion que l'auteur y puisait. Il faut louer l'écrivain de *l'Illustre chevalier de France Lancelot*. Il nous offre un exemple de ce qui peut être tenté avec raison et selon la plus pure esthétique, pour régénérer le théâtre en vers et lui permettre de retrouver, dans notre littérature, la place qui est la sienne.

LOUIS RICHARD MOUNET.

HISTOIRE

Guglielmo Ferrero : *Discours aux Sourds*, Editions du Sagittaire, Simon Kra.

Discours aux Sourds, par Guglielmo Ferrero. — Nulle

passion, nulle colère dans ce livre, qui est celui de l'historien que l'on sait ; simplement la plus simple, la plus directe clairvoyance, l'auteur ne faisant rien d'autre que d'y dénoncer la maladie qui ronge l'humanité, et qui, à moins d'une très improbable intervention surnaturelle, la tuera : le développement monstrueux, fatal, de la Science.

Cette Science, M. Ferrero la concrétise dans l'image du Feu, du vieil Agni, principe et force intime des êtres et des choses, autrefois l'humble serviteur de l'homme « qu'il réchauffait et dont il cuisait les repas », maintenant son dominateur et son fléau. D'où vient la catastrophe? Voici :

L'humanité, lasse d'attendre la réalisation de la Promesse, a voulu prendre les devants et conquérir, par un geste délibéré de sa propre volonté, le Bonheur : elle a donc renié le vieil idéal spirituel, devenu inutile, et s'est mise en devoir de s'assurer la possession intégrale des biens de ce monde, pour l'intégrale satisfaction de ses besoins. Et par quel moyen cette mainmise s'opérera-t-elle, sinon par le Feu, disons par la Science, qui, en créant les machines, a fait de l'homme le roi de la terre, dont il peut désormais sonder les profondeurs, explorer les étendues, arracher les trésors. Donc, selon son bon plaisir, et au prix du moindre effort, — puisque les muscles d'acier des machines suppléent, et avec quel immense avantage, à ses muscles de chair, — l'homme moderne peut obtenir sur le champ tout ce que ses besoins ou sa fantaisie lui dictent. N'est ce pas là le bonheur, l'Eden retrouvé? L'homme n'est il pas enfin libéré des horribles chaînes du travail « à la sueur de son front ? » Tel est le syllogisme, telle en est la conclusion.

Mais en fait, l'homme n'a jamais été plus malheureux, plus harcelé, plus inquiet. Jamais il n'a été plus pauvre, plus besogneux, plus esclave. Esclave de qui ? Précisément de ces machines, de ces géants de fer, qui, créés tout exprès pour lui obéir, sont devenus son plus impitoyable, son plus aveugle tyran : « Avec les machines à vapeur et avec l'électricité, l'insomnie du monde a commencé. » Mais pourquoi, encore, le résultat effectif se trouve-t-il être si exactement le contraire du résultat escompté? Pourquoi ce bouleversement de nos calculs? Est ce le Diable qui dirige nos affaires ? Ecoutons un moment M. Ferrero :

C'est en allumant en l'homme des ambitions, des désirs et des espé-

rances illimitées, que ces géants de fer ont fait un esclave de l'homme qui les avait créés pour être servi par eux comme un dieu... L'homme a deux moyens de jouir de l'abondance : soit en se contentant de moins que ce qu'il a, soit en se procurant plus que ce qu'il désire ; soit en réduisant ses besoins, soit en augmentent ses richesses. Toutes les civilisations antérieures à la Révolution Française employèrent le premier moyen ; la civilisation occidentale emploie, depuis un siècle, le second.

Grisée par la puissance des nouveaux engins, la civilisation occidentale a été prise d'une insatiable envie de richesses nouvelles. Produire encore, produire toujours davantage, tels lui semblent être le plus grand bonheur et la plus grande gloire.

Mais à quoi bon toute cette production, si la consommation n'y répond pas ? Et c'est alors l'universel esclavage, l'obligation de produire et celle de consommer (1), de produire pour pouvoir consommer, de consommer pour pouvoir produire.

Il y a donc, à la racine même du mal, l'épouvantable erreur psychologique qui a consisté à oublier que l'homme est de par sa nature insatiable, que la satisfaction d'un seul de ses désirs devient, automatiquement, la source de mille autres désirs plus lointains, plus irréalisables, que mille tortures nouvelles sont le prix d'une parcelle de bien être. Ainsi marche le monde moderne, à la poursuite d'un horizon qui s'éloigne plus irrémédiablement à chaque nouveau pas fait en avant pour l'atteindre !

Cela, M. Ferrero l'a admirablement senti, et c'est à ce sujet qu'il a écrit le plus beau chapitre de son livre : « L'Esclave maître et le Libérateur tyran. » C'est la partie fondamentale, le centre de son ouvrage. Au cours des autres chapitres, il dénombre et examine les différentes formes que revêt le mal dans les différents domaines politique, social, financier, esthétique (et le domaine religieux ?)

Politiquement, l'autorité des gouvernements, appuyée jadis sur le principe du Droit divin, a été supplantée peu à peu par la force, dont se sont armés ces gouvernements afin de contenir les masses, qui ne les respectent plus. Si bien que, sous un régime étatiste, où la force ne peut avoir d'autre soutien qu'elle même, nous avons vu la Liberté, fille de la Révolution, replier ses ailes et exécuter un plongeon définitif dans la mare aux Abstractions.

Socialement, les hérésies de la Science et de la Démocratie (car ces deux sœurs se tiennent par la main) ont réussi à bouleverser

(1) C'est à-dire d'être riche !

un ordre plusieurs fois millénaire, car, en offrant à l'individu le double appât de la Liberté et de la Richesse promises tous à *sans exception*, elles ont allumé, ou plutôt excité, exaspéré en lui, jusqu'à un degré de virulence rabique, tous les sentiments de vanité et d'égoïsme, toutes les soifs de jouissance et de domination, bref tout le tréfonds immonde de sa nature, que les institutions prérévolutionnaires, tant politiques que religieuses, s'efforçaient, au contraire, de refréner et d'endiguer. Qu'on ne s'y trompe donc pas : le Socialisme, privé de tout soutien religieux, de même que le Communisme, et que tous les « ismes » qui suivront, ne sont et ne seront jamais que des mensonges plus ou moins habiles, au moyen desquels, sous couleur de servir un idéal, et au mépris de tout idéal véritable, une foule éberluée et hypocrite cherchera uniquement à assouvir ses passions et ses haines. Telles sont les idées de M. Ferrero, lorsqu'il parle du Communisme, idées exprimées avec toute la sérénité qui convient au ton de l'historien.

Le Communisme, dit-il, n'est pas contraire à la nature humaine ; il en est une des expressions divines, *autant que l'homme est capable d'esprit de sacrifice*. Tout véritable système communiste — la famille comme les ordres monastiques — est un système de renoncements, par lequel l'individu sacrifie sa liberté et ses biens pour atteindre un but idéal, pour satisfaire une noble passion — l'amour paternel, l'amour de Dieu, l'amour du prochain.

Mais voici que notre époque, insatiable de richesse et de jouissance, après avoir demandé l'une et l'autre aux forces de la nature, à la science, à la violence, à l'organisation économique du capitalisme, les demande enfin au communisme ! Tel est le cas de double volonté qui s'est cristallisé dans la révolution russe. Elle a promis aux masses les biens que promettait le capitalisme — richesse, plaisirs, puissance — mais avec plus de facilité Elle offre aux peuples le communisme comme le continuateur du capitalisme, qui assurera au monde les orgies de l'abondance, comme le capitalisme, mieux que le capitalisme.

C'est demander l'obscurité au soleil. Le communisme peut assurer les joies spirituelles d'une vie menée en commun pour des espoirs immatériels. Pour les orgies de l'abondance, il faut le capitalisme.

M. Ferrero n'est pas moins perspicace lorsqu'il s'agit de rendre compte de la crise économico-financière : « l'hydropisie de l'argent »; la trop grande quantité d'or, et ce qui est plus grave, de papier, affole les populations en leur promettant une abon-

dance qui n'est, elle aussi, qu'un mirage et qu'une duperie de plus, attendu que, comme toujours, « les désirs croissent au delà de la quantité des biens disponibles ». Jamais l'argent n'a, comme aujourd'hui, coulé à flots dans toutes les mains, et jamais ces mains ne se sont trouvées si vides ! C'est que, « aujourd'hui comme en tous les siècles, pour la majorité des humains, richesse et pauvreté ne sont et ne peuvent être que deux états de conscience ».

S'il s'agit maintenant des productions de l'esprit humain, nous voyons les artistes et les penseurs vouloir réaliser précisément l'impossible, si par impossible on entend, avec M. Fererro, la coexistence, dans une œuvre d'art, de deux éléments jugés par lui antinomiques : la « Puissance et la Perfection », le Paroxysme et l'Equilibre. Dionysos et Apollon n'ont jamais passé ensemble par la Porte étroite qui mène à la Beauté ! Transposé dans la sphère esthétique, on trouve, ici, ce que l'auteur appelle un « cas de double volonté », c'est-à-dire le même détraquement, le même affolement de l'intelligence, qui, dans son désir effréné de connaissance et de jouissance totales, a perdu de vue toute notion d'un choix indispensable entre des éléments qui s'excluent réciproquement, et s'épuise à vouloir les unir quand même !

Il serait à souhaiter que M. Ferrero ait pénétré plus avant dans les âmes, car il n'y avait qu'un pas à faire pour passer de la question esthétique à la question religieuse : il n'aurait pas manqué de signaler la maladie de double volonté qui, là comme ailleurs, et même bien plus qu'ailleurs, puisque nous sommes à la source, désagrège l'humanité. Il aurait cité, par exemple, le cas éminemment significatif d'un Nietzsche, dont toute la vie n'a été que le déchirement d'une lutte sans merci entre les deux démons qui le hantaient : la rage de Négation et la soif d'Absolu ! Les siècles passés ne produisaient que des mystiques purs, ou que des sceptiques purs, des sainte Thérèse, ou des Montaigne, mais, si l'on fait exception de Pascal, on n'avait jamais vu Mysticisme et Athéisme se heurter, l'on sait avec quelle violence, dans le champ d'une même personnalité !

Sans doute M. Ferrero a-t-il voulu demeurer dans les limites que lui assigne son rôle d'historien. Et s'il a préféré ne pas insister sur la cause intime de l'état de choses actuel ; s'il n'a pas souligné ce fait central que l'humanité est victime d'une

dégénérescence spirituelle, à laquelle elle doit, en réalité, tous ses malheurs, sachons-lui gré d'avoir su signaler le mal et d'en avoir indiqué les répercussions, avec une maîtrise et une précision admirables. C'est là une précieuse généralisation historico-philosophique, que les penseurs pourront consulter avec fruit.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Fréchet et Halbwachs : *Le calcul des probabilités à la portée de tous*, Dunod. — Emile Borel et Robert Deltheil : *Probabilités, erreurs*, collection Armand Colin. — Emile Borel : *Le hasard*, Alcan. — Louis Bachelier, *Le jeu, la chance et le hasard*, Flammarion. — Laplace : *Essai philosophique sur les probabilités*, Etienne Chiron. — Emile Borel : *Eléments de la théorie des probabilités*, Hermann. — Emmanuel Carvallo : *Le calcul des probabilités et ses applications*, Gauthier-Villars.

Il est peu de disciplines scientifiques qui aient acquis, au cours des dernières années, une extension et une fécondité comparables à celles du calcul des probabilités : qu'il s'agisse des jeux de hasard ou du tir d'artillerie, des assurances sur la vie ou des variations en biologie, des phénomènes astronomiques ou des théories physiques, le calcul des probabilités, qui n'est, suivant l'expression de Laplace, que le bon sens réduit au calcul, est intervenu pour mettre de l'ordre et de la clarté. Le philosophe Abel Rey a pu écrire à juste titre (1) :

L'introduction du calcul des probabilités dans les fondements de la systématisation physique et comme méthode d'interprétation des lois physiques est un événement scientifique aussi considérable que le principe de relativité.

Aussi existe-t-il peu de sciences plus dignes de nos méditations et plus utiles à faire entrer dans le système de l'instruction publique. C'est ce qu'ont fort bien compris le mathématicien Fréchet et le philosophe Halbwachs, tous deux professeurs à l'Université de Strasbourg, en rédigeant en collaboration un petit ouvrage intitulé **Le calcul des probabilités à la portée de tous**, et destiné aux lecteurs dont les connaissances mathématiques ne dépassent pas le niveau de l'enseignement élémentaire, par exemple celui de nos lycées, collèges et écoles primaires supérieures. Les auteurs réussissent, à mon sens, à bien

(1) *Revue philosophique*, mai-juin 1923, p. 429.

faire comprendre les notions délicates qui sont à la base de cette science : probabilités composées, probabilités continues, espérance mathématique, écarts, loi des grands nombres... Des exemples et même des exercices de difficulté graduée permettent au lecteur de se rendre compte des progrès de son initiation. Au contraire, les applications proprement dites ont été laissées de côté, pour ne pas surcharger outre mesure ce manuel.

Celles ci sont au contraire passées en revue dans **Probabilités, erreurs**, que nous devons à Emile Borel, professeur à la Sorbonne, et Robert Deltheil, professeur à l'Université de Toulouse. Malgré ses dimensions réduites, cette monographie compacte n'a pas été écrite pour le même public : elle n'est accessible dans sa totalité qu'à des esprits déjà familiarisés avec l'analyse combinatoire et les éléments du calcul intégral.

Il convient de rappeler plusieurs autres ouvrages, d'un caractère plus philosophique, précédemment parus. Le même Emile Borel a rédigé sur **Le hasard** un exposé, à peu près sans mathématiques, qui peut être considéré comme un chef-d'œuvre du genre et qui traite à la fois du calcul des probabilités lui même et de ses applications, sociologiques, biologiques, physico-chimiques et mathématiques. La dernière partie, qui examine « la valeur des lois du hasard », tant pratique que scientifique, s'adresse à tout homme cultivé, qui cherche à voir clair dans les bases mêmes de notre connaissance du monde.

Le jeu, la chance et le hasard, de Louis Bachelier, est, lui aussi, de lecture facile et attrayante : tous les passionnés des jeux de hasard devraient le connaître à fond et le méditer, dans leur propre intérêt ; peut être seraient-ils mis en garde contre leurs plus tenaces illusions... Ils se convaincraient qu'à tout jeu non équitable — comme la boule ou la roulette — ils sont *mathématiquement* certains de perdre à la longue ; ils sauraient qu'en jouant indéfiniment à un jeu, même équitable, contre plus riche que soi, on court à une ruine fatale ; ils comprendraient qu'une longue suite de pertes ne donne aucun droit à un gain ultérieur, puisque toutes les parties sont indépendantes ; ils sauraient que le verbe « avoir de la chance » ne se conjugue qu'au passé. L'attrait du jeu est d'ailleurs un problème psychologique ; un vrai joueur continuera à jouer, même dans des conditions défavorables ; mais, plus instruit des lois du

hasard, il renoncera au profit matériel, pour comprendre qu'il ne faut chercher dans cette occupation qu'un léger état passionnel d'énervement qui doit se payer, comme toute chose dans la vie. Les spéculateurs, proches parents des joueurs, trouveront, dans le livre de Bachelier, deux chapitres qui les concernent et qui sont particulièrement bien venus.

Un esprit curieux de l'histoire des idées lira avec plaisir et profit l'**Essai philosophique sur les probabilités**, paru en 1814 et réédité il y a peu de temps : à juste titre, car il n'a vieilli ni au point de vue scientifique, ni au point de vue philosophique. Laplace s'est astreint à n'employer aucun symbole et certains passages sont, de ce fait, difficilement compréhensibles : il est nécessaire, pour entreprendre l'étude de cet *Essai*, de connaître un des ouvrages qui ont été mentionnés ci-dessus.

§

Sans se reporter aux ouvrages magistraux de Joseph Bertrand (1889) et d'Henri Poincaré (1896), le lecteur suffisamment mathématicien trouvera toutes les méthodes et tous les résultats dont il aura besoin pour les applications dans les **Eléments de la théorie des probabilités** d'Emile Borel, dont une troisième édition, mise à jour, vient de paraître. Une place importante y est faite à la *probabilité des causes* et, en particulier, aux problèmes statistiques (naissances masculines et féminines, accouchements doubles, naissances dans une même famille,...). Des notes annexes traitent notamment : de la radioactivité dans ses rapports avec le déterminisme, des jeux de hasard où l'habileté du joueur intervient. Le livre d'Emile Borel, de premier ordre comme toutes les productions de cet éminent mathématicien, n'empêche pas de recommander aussi l'ouvrage, un peu plus élémentaire, du physicien Emmanuel Carvallo et publié il y a quelques années, **Le calcul des probabilités et ses applications**. Signalons enfin, dans le même ordre d'idée, la création d'un ensemble de cours à la Sorbonne et la publication d'un ensemble de traités (Gauthier-Villars) (1), cours et traités, les uns et les autres sous la direction de Borel.

Telles sont les publications qui méritent toute confiance dans

(1) L'un d'entre eux vient d'être édité : Henri Galbrun, *Assurances sur la vie ; Calcul des primes*.

cette branche de l'activité scientifique. Que le profane se méfie des hérésies, comme celles qu'on reprochait récemment (1) au polytechnicien Ernest Vouillemin, ou des extravagances, qu'il faudrait imputer à son camarade Paul Choisnard, auteur d'une brochure récente ! La science est devenue si vaste et si complexe, que le titre « d'ancien élève d'une grande Ecole » ne prouve nullement qu'on ne va pas se trouver en face d'un aveugle qui parle des couleurs...

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Gustave Hervé : *La France qui meurt*, Libr. du journal « La Victoire », 24, boulevard Poissonnière. — Victor Giraud : *Le Suicide de la France*, Revue des Jeunes, 3, rue de Luynes — G.-L. Duprat : *Le lien familial et les causes sociales de son relâchement*, Alcan. — Jean Izoulet : *La Rentrée de Dieu dans l'Ecole et dans l'Etat*, Fayard. — Mémento.

La France qui meurt, tel est le titre que M. Gustave Hervé, en bon journaliste habile à frapper le public, a donné à une étude sur la dépopulation. Mais les titres de ce genre sont toujours regrettables, d'abord parce qu'ils sont faux, un pays ne meurt pas, et ensuite parce qu'ils sont dangereux. La grande guerre a été déclanchée par le Kaiser en partie parce qu'on avait trop insisté sur notre dépopulation, sur notre affaiblissement et sur la proie certaine que nous constituions pour un peuple vigoureux et prolifique comme l'allemand. La dépopulation est une de ces questions que nous devrions traiter entre nous et sans perdre la tête, d'autant qu'il suffirait, semble-t-il, de quelques mesures bien conçues et bien appliquées pour remédier au plus gros danger.

Justement, M. Gustave Hervé nous apporte une de ces mesures, et ce n'est pas un mince étonnement pour ceux qui se rappellent ce qu'était ce briseur de sabre et de goupillon, que de voir en quoi elle consiste, tout simplement dans cet odieux goupillon ! Le vrai remède, proclame-t-il, c'est une restauration religieuse : rétablissement du Concordat, liberté rendue aux Congrégations, même enseignantes, et écoles primaires confessionnelles. Quand on se dit que c'est l'ancien *Pioupiou de l'Yonne* qui prône cet élixir de cléricalisme, on demeure rêveur !

(1) *Mercure de France*, 15 juin 1924, p. 756-758.

Certes, on peut très bien, même si l'on est républicain, surtout si l'on est républicain, admettre la liberté des congrégations enseignantes et l'entretien par l'Etat d'écoles confessionnelles pour les citoyens attachés à une confession, et on peut également accepter l'idée d'un concordat entre les deux pouvoirs spirituel et temporel, encore qu'à mon humble avis la séparation de l'Eglise et de l'Etat soit préférable, mais la question, ici, est de savoir si ces mesures entraîneront un redressement du taux de notre natalité, et j'avoue que les doutes les plus véhéments m'assaillent. Sans doute il est difficile de comparer la prolificité des confessionnels et des indifférents, depuis que les statistiques ne font plus mention du culte (et encore faudrait-il sous-distinguer les croyants zélés et les adhérents tièdes), mais ce que nous pouvons voir autour de nous nous fait penser que, même chez les bien pensants, même chez les dévots truculents, la natalité est aussi faible, en général, que chez les autres. Ce n'est que dans les romans, par exemple, qu'on voit les pasteurs protestants avoir des ribambelles d'enfants ; ceux que je connais n'ont pas une prolificité très supérieure à la moyenne, et il en serait probablement de même des prêtres catholiques s'ils étaient mariés. Et puis, même en supposant que le remède soit efficace et que la restauration de l'esprit religieux soit le meilleur moyen de repeupler la France, croit-on que cette restauration résultera d'un nouveau Concordat et d'un nouvel enseignement religieux ? Je crains bien que non et que la masse des Français, qui est singulièrement susceptible sur l'article, se cabre plus que jamais si le prêtre redevient fonctionnaire d'Etat et d'Ecole. Certes, le danger de la dépopulation est grave (ce n'est pas la plus importante question, c'est la seule ! a dit Charles Richet), et il est indispensable de le combattre coûte que coûte, mais à condition que ce soit avec de bonnes armes, et le goupillon de Gustave Hervé ne m'en semble vraiment pas une.

Aussi, M. Victor Giraud, dans son vigoureux petit livre : **Le Suicide de la France**, qui traite de la même question, ne prône-t-il pas avant tout le remède religieux. Pourtant il est catholique, alors que Gustave Hervé reste libre-penseur, mais il s'est rendu compte assurément que la foi ne s'impose pas, et il s'en tient, pour lutter contre le fléau, aux divers remèdes classiques qu'on a cent fois énumérés : vote familial, sursalaire fami-

lial, primes et allocations, puériculture, lutte contre les maladies, etc. Il est d'ailleurs surprenant que, parmi ces remèdes, on oublie toujours celui qu'applique la commune de Fort-Mardyk près Dunkerque et qui lui vaut une natalité très supérieure à la moyenne, égale même à celle des pays les plus prolifiques. Le jour où chacune de nos communes rurales, car c'est dans notre population paysanne qu'il faut mettre sa confiance, aura un petit domaine public qu'elle allouera, comme on fait à Fort-Mardyk en lots viagers à chaque nouveau ménage, la France sera sauvée. Pourquoi ce remède si simple n'a t-il jamais été appliqué, même dans la région du Nord où il est connu, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer.

§

Toujours sur le même sujet, ou à peu près, M. Duprat, professeur de sociologie à l'Université de Genève, accuse **Le lien familial et les Causes sociales de son relâchement,** mais ici la préoccupation est moins de repeupler que de moraliser. M. Duprat, en bon Genevois austère, stigmatise les mauvaises mœurs, en quoi il a raison, et anathématise les livres licencieux, les tableaux voluptueux et les spectacles dangereux, ce qui prêterait davantage à controverse. Sur le lien familial lui-même, il y aurait fort à dire. Il est indispensable qu'il soit très fort quand les enfants sont petits, mais il est conforme à la nature qu'il se relâche quand les enfants grandissent et s'établissent à leur tour ; la persistance excessive de ce lien est alors regrettable, c'est de là que naissent la tyrannie des vieux parents, l'insupportabilité des belles mères, les brouilles entre frères et sœurs, les espionnages des cousins, les manœuvres en captation d'héritage, etc. Mieux vaudrait certes l'indépendance réciproque complète !

Quant au lien conjugal, il doit ou devrait subsister sans relâchement jusqu'à la fin, mais quand cela n'a pas lieu, faut il en incriminer les mauvaises mœurs ? Dans assez de cas, oui assurément, mais dans beaucoup d'autres, les gens devraient s'en prendre à eux-mêmes ; la brutalité du mari ou l'acariâtreté de la femme sont causes de plus de ruptures que l'adultère net, et très souvent un conjoint malheureux ne se crée un faux ménage que parce que le vrai est devenu intolérable. De sorte que je mettrais avant tout, comme cause du relâchement du lien conjugal et fami-

lial, le mauvais caractère. Que le mari soit bienveillant pour sa femme et ses enfants, que la femme soit douce et bonne, et que les enfants soient affectueux et respectueux, tout en étant aussi indépendants qu'ils voudront quand il s'agira de choisir une carrière ou un conjoint, et tout sera parfait ; je ne dis pas que, moyennant ces précautions, le mari pourra mener une vie de bâton de chaise. Je dis seulement que, même avec quelques coups de canif dans le contrat, le lien conjugal et familial ne sera pas rompu, tandis qu'il le sera beaucoup plus sûrement avec des conjoints austères, mais d'humeur exécrable.

Le livre de M. Jean Izoulet : **la Rentrée de Dieu dans l'Ecole et l'Etat ou la Philosophie de l'histoire de France**, se rapproche de celui de M. Gustave Hervé, en ce sens que ce philosophe libre-penseur, professeur de philosophie sociale au Collège de France, affirme lui aussi la nécessité de la religion pour toute société. Il l'affirme, d'ailleurs, en ce style vaticinateur qu'affectionnait Victor Hugo et qui faisait donner irrévérencieusement au grand poète le nom de Jocrisse à Pathmos. Mais en laissant de côté ces grandiloquences, dont il est trop facile de sourire, reste que le livre de M. Izoulet contient beaucoup de pages dont on devrait faire son profit. Son idée d'un vaste syncrétisme religieux, rapprochant le paganisme et le christianisme et dans celui ci le catholicisme et le protestantisme, et rapprochant ensuite le pagano-christianisme du mahométo-judaïsme, n'a rien qui puisse déplaire à une âme un peu haute. Mais il faudrait que M. Jean Izoulet prêchât son nouvel évangile à nos nouveaux gouvernants qui, cela est à craindre, vont recommencer à « bouffer du curé » à qui mieux mieux. Ah ! comme il est malheureux que, quand un pays nomme des représentants, il choisisse si facilement des gens qui ne représentent que ses inepties ou ses haines, alors que le salut est dans l'intelligence et la concorde. N'importe, gardons-nous d'en conclure, comme tant de sots pires, à la suppression de toute représentation nationale, et faisons confiance, malgré tout, à ce bon Démos, qui ne se trompe jamais complètement et qui revient souvent sur ses erreurs : ce n'est pas un symptôme négligeable que de voir Jean Izoulet et Gustave Hervé se rencontrer sur le terrain du respect de la chose religieuse : que les curés ne s'en mêlent pas, et on pourra s'entendre !

Mémento. — Jean Bourdeau : *Les Carrières administratives.* Guide complet de toutes les situations actuellement ouvertes aux jeunes gens en France et aux Colonies dans les administrations de l'Etat, des Départements et des villes, France-édition. Le titre de ce livre suffit à en dire l'intérêt. L'auteur avait déjà donné un livre analogue sur *les Carrières féminines.* — Karl Marx : *Le Capital*, tome IV, *Le Procès de la production du Capital* (suite et fin), Alfred Costes. C'est la 7e partie de l'ouvrage *Das Kapital* comprenant « le procès de l'accumulation du capital ». Dans le même sens, on lira, si on n'est pas resté écrasé sous ce fatras, Frédéric Engels : *Socialisme utopique et Socialisme scientifique.* Lib. de l'Humanité, et on admirera comment des gens peuvent croire scientifique leur utopie à eux. — Au sortir de ces grisailles, on éprouvera un changement radieux avec les *Pensées et préceptes d'Auguste Comte*, recueillis et commentés par Georges Deherme, Lib. Bernard Grasset. Assurément, tout dans Auguste Comte n'est pas à accepter les yeux strictement clos, mais quel puissant esprit ! et quelle clarté, quelle profondeur, en comparaison de cet amas d'inepties pédantes et sans valeur que constituent les œuvres des marxistes, même les pamphlets verveux de Georges Sorel ! — Vicomte de Z. : *Du Gorille à l'Homme d'Etat*, Edition Rhéa, 21, rue Cujas. En fait de pamphlet verveux en voici un, dédié aux Maréchaux de la philosophie, qui ne manque pas de sel ; dès le début l'épigraphe : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous » faisant suite au sous-titre : *Etude sur le paupérisme intellectuel*, est fort savoureuse, et le sonnet liminaire de Plantin, bien que connu, prédispose très sympathiquement en faveur, de l'auteur, qui s'avère du coup fin lettré en le reproduisant. Quant aux réflexions, il faudrait les reprendre toutes ; je me contente d'en citer une : « La mansuétude pour le criminel du sceptre ou du browning est la caractéristique des peuples qui se suicident », qui me semble assez juste.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS FISCALES

La loi du 22 mars 1924 et l'amnistie en matière d'impôts. — Pendant un délai de six mois à compter du 23 mars dernier, les contribuables qui n'ont pas accompli d'une manière irréprochable leurs obligations envers le Trésor peuvent se mettre en règle avec le Fisc, sans avoir à redouter des poursuites ou à s'exposer à des pénalités quelconques.

Ainsi en a disposé l'article 51 de la loi du 22 mars, dans les termes ci-après :

Aucune poursuite ne sera exercée, aucune amende fiscale ne sera répétée contre les redevables qui, avant la promulgation de la présente loi, ayant omis de souscrire des déclarations d'impôts ou souscrit des déclarations insuffisantes, ou encore indiqué, dans des actes portant mutation entre vifs de propriété ou de jouissance de biens immeubles ou de fonds de commerce, des prix inexacts, auront spontanément, dans les six mois de cette promulgation, réparé leurs omissions ou rectifié leurs déclarations antérieures.

Le législateur vise de la sorte trois espèces d'infractions qui ne vont pas, d'ordinaire, sans entraîner contre leurs auteurs des sanctions pécuniaires plus ou moins lourdes, savoir : le défaut de déclaration obligatoire en vue de l'établissement de certains impôts; — la déclaration incomplète ou insuffisante; — l'inexactitude des prix portés dans les contrats de vente ayant pour objet des fonds de commerce ou des immeubles.

Voici quelques explications sur chacune de ces hypothèses, en dehors desquelles l'amnistie dont il est question ne saurait s'appliquer.

I. — En l'état actuel de la législation, c'est au vu de la déclaration faite par le contribuable lui-même que la plupart de nos impôts directs sont établis. Il en est ainsi des impôts cédulaires (impôts sur les bénéfices industriels et commerciaux ; impôts sur les produits des professions libérales) comme de la taxe générale sur le revenu et de la taxe sur le chiffre d'affaires.

Ces déclarations doivent être déposées par les intéressés, dans le délai fixé par la loi, sous peine de sanctions fiscales.

La cotisation du contribuable à la cédule des bénéfices des professions non commerciales est, par exemple, majorée de moitié, si la déclaration prescrite n'a pas été déposée dans les deux premiers mois de l'année. A défaut de déclaration en temps utile, l'impôt général est augmenté de 10 0/0.

Après l'ouverture d'une succession, l'héritier ou le légataire a un délai de six mois pour déposer à l'Enregistrement le relevé des biens recueillis, faute de quoi le montant des droits s'accroît d'une fraction proportionnelle à l'importance du retard.

Ces amendes fiscales, qu'agrémentent les décimes, les retardataires peuvent donc les éviter en vertu de l'article 51 de la loi du 22 mars, s'ils se mettent en devoir de réparer leur oubli ou leur négligence avant le 23 septembre prochain.

II. — Une déclaration peut être déposée dans les délais fixés, mais contenir des inexactitudes, soit qu'elle présente des insuffisances, soit qu'elle renferme des omissions.

Un commerçant qui a réalisé un bénéfice net de 45.000 francs, ou un médecin qui a gagné pareille somme dans l'année écoulée, déclare, avant le 1er mars, terme du délai accordé par la loi, un chiffre de 25.000 francs. Insuffisance de déclaration.

Un héritier, qui a recueilli une succession, en fait la déclaration dans les six mois, mais évalue 50.000 francs un immeuble qui en vaut le double. Insuffisance d'évaluation. L'héritier se dispense-t-il de comprendre, dans le détail des biens, quelques titres au porteur ou de l'argent comptant? Omission de valeurs héréditaires.

Or ce sont là des façons d'agir que le Fisc ne tolère point.

Le commerçant qui a fait une déclaration insuffisante voit l'impôt doublé sur la fraction du bénéfice que l'inexactitude tendait à dissimuler. Le médecin, s'il n'établit sa bonne foi, sera tenu de verser, à titre de peine, une somme égale au quadruple de la partie des droits correspondant au revenu non déclaré.

L'héritier, si l'omission des titres au porteur est reconnue (et l'Administration dispose de moyens de contrôle de plus en plus étendus), paiera une somme double de celle qu'il aurait versée si sa déclaration avait été régulière, pénalité aggravée de l'addition de décimes à raison de 50 o/o.

Les insuffisances et les omissions de toute nature dans les déclarations déposées antérieurement à la loi du 22 mars peuvent, jusqu'au 23 septembre, être réparées sans dommage.

III. — La troisième sorte d'infraction à la loi fiscale que vise l'article 51 est relative aux dissimulations de prix dans les contrats de ventes.

Les ventes d'immeubles sont assujetties à un droit de 10 o/o sur le montant du prix (actuellement 12 o/o avec le double décime). Pour économiser quelques billets de mille francs, il arrive ou il peut arriver que, d'un commun accord, vendeur et acquéreur décident de ne porter dans l'acte soumis à l'enregistrement qu'une fraction du prix convenu, le surplus étant versé de la main à la main ou faisant l'objet d'un billet sous seing privé. Qu'une vente ait lieu moyennant cent mille francs, si l'acte porte seulement un prix de soixante mille francs, c'est quatre mille huit cents

francs qui restent dans la poche de l'acquéreur au lieu de tomber dans la caisse du Trésor.

Cette façon de procéder constitue la dissimulation de prix, fraude que l'Administration de l'Enregistrement peut établir par tous les modes de preuve du droit commun, et que la loi punit, indépendamment d'un droit en sus égal au droit exigible sur la somme dissimulée, d'une amende égale au quart de la somme elle-même, le tout majoré de décimes.

Comme pour les infractions dont l'examen précède, c'est sans risques que les contrevenants peuvent se présenter aux agents de l'Administration et rectifier, conformément à la vérité, les clauses inexactes des contrats.

La seule condition que la loi impose aux redevables, dans chacune des hypothèses prévues, c'est de faire une démarche spontanée avant l'expiration du délai de six mois, à compter de sa promulgation.

Ici quelques difficultés paraissent devoir surgir, en raison de la manière dont l'Administration entend interpréter l'article 51 et apprécier le degré de spontanéité.

Dans une première interprétation, le Ministère des Finances émettait l'avis que le fait par un redevable d'avoir reçu une réclamation de la part de l'Administration, réclamation même suivie de poursuites, ne pouvait faire obstacle au bénéfice de la loi, tant qu'un jugement de condamnation n'était pas intervenu.

Que le Fisc, mis sur la trace d'une dissimulation dans une vente, ayant adressé une note aux contractants pour les inviter à reconnaître les faits, ait dû, devant leur refus, recourir à l'assignation devant le tribunal, acquéreur et vendeurs pouvaient encore, selon ce système, tant que le jugement n'était pas rendu, régulariser la situation sans dommages, par une déclaration volontaire, avant l'expiration du délai de six mois accordé par l'article 51.

Une telle interprétation du texte était évidemment des plus bienveillantes, puisqu'elle admettait comme libre une rectification que les plus indulgents auraient pu, avec quelque raison, considérer comme rien moins que spontanée.

Mais cette interprétation trop bienveillante n'a pas duré.

A la suite d'une entente entre les Administrations financières, il a, paraît-il, été décidé que l'amnistie ne profiterait qu'au con-

tribuable dont l'aveu, pour être spontané, aura eu lieu en dehors de toute démarche de l'Administration.

Cette fois, l'interprétation paraît trop étroite et contraire au texte très net de la loi du 22 mars.

Un héritier a omis de comprendre, dans une déclaration de succession, des titres au porteur. Craignant que la fraude ne soit découverte et fort de la promesse d'impunité inscrite dans l'article 51, il se propose de se rendre chez le receveur de l'Enregistrement, quand il reçoit précisément de ce dernier un avis l'informant que l'omission est découverte.

Le fait, pour l'Administration, d'avoir prévenu le geste du contribuable ne saurait, selon nous, empêcher l'amnistie de lui être acquise, dès l'instant que le délai de 6 mois n'est pas écoulé.

Soutenir le contraire, c'est défigurer le texte. Or, quelque peu sympathique que puisse être l'article 51 aux agents du Fisc, le texte en est clair et doit être appliqué sans restriction.

ALBERT LANOÉ.

QUESTIONS INTERNATIONALES

La question de Bessarabie et la paix européenne. — Depuis l'incorporation de la Bessarabie à la Roumanie, l'hostilité russe à l'égard de celle ci n'a pas cessé d'être un facteur d'inquiétude pour la paix et l'équilibre européen.

A plusieurs reprises cette question a été soulevée dans les grands règlements internationaux comme à Gênes, à Lausanne, ou à l'occasion de la reconnaissance *de jure* de la République Russe des Soviets.

Quatre grandes puissances : la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et le Japon, ont reconnu, par le traité de Paris du 28 octobre 1920, la situation nouvelle ; mais le gouvernement de Moscou — à part les premières discussions directes avec le gouvernement roumain en 1920 — n'a jamais voulu reconnaître l'union de la Bessarabie à la Roumanie.

Depuis, par les escarmouches continuelles le long du Dniester, par l'agitation à l'intérieur de la Bessarabie ou par la propagande à l'étranger, les Soviets se sont efforcés de créer un état trouble leur permettant d'agir dans les Balkans et de protester contre les traités de paix conclus en dehors de leur présence.

Ainsi envisagé, le problème de la Bessarabie n'est pas une

affaire purement russo-roumaine, comme on s'est habitué à le considérer ces temps derniers, mais bien une affaire russo-européenne de toute actualité, intéressant au plus haut degré la paix et l'ordre international.

La dispute russo-roumaine contient en effet les germes de grands dangers, et il n'est pas inutile de rappeler ici les fondements du problème de la Bessarabie.

Historiquement, la Bessarabie fait partie, avec la Bucovine et la Moldavie actuelle, de l'ancien Etat moldave, connu sous le nom de *Moldavie*.

Les prétentions russes sur la Bessarabie remontent à 1812, quand, à la suite de la guerre russo-turque de 1806, les négociateurs vénaux du Sultan, les nommés Galib Effendi et Morouzi, cédaient à la Russie la moitié est de la Moldavie.

Il est bien certain cependant que l'annexion de la Bessarabie n'était pas le résultat attendu par Alexandre Ier, quand il est parti en guerre contre les Turcs pour *sauver et organiser les Principautés chrétiennes du Danube.* Son véritable dessein était d'arriver en dernier lieu à Constantinople, car, comptant sur la désorganisation de l'Empire ottoman et la politique changeante de Napoléon Ier envers le Sultan, il croyait le moment venu d'installer l'aigle russe sur les Détroits.

Seulement sous la pression des événements de 1812, le Tzar — obligé de retirer ses armées — dut se contenter de la Bessarabie et des réquisitions sans pitié qui avaient été faites dans les provinces roumaines.

Divers rapports diplomatiques des représentants étrangers dans les provinces danubiennes et notamment ceux du Consul français à Bucarest, M. Ledoulx, montrèrent l'iniquité et la surprise causées par l'affaire de la Bessarabie ; mais ils restèrent, de même que les protestations roumaines de l'époque, sans écho ; d'ailleurs, le triomphe d'Alexandre Ier, la Paix de Vienne et la Sainte-Alliance ne laissaient aucun espoir à ce genre de réclamation.

La légitimité des droits roumains sur la Bessarabie fut reconnue, pour la première fois depuis, à la Conférence de Paris en 1856. D'autre part, on s'était rendu compte du danger que représentait une Russie très forte, installée sur le Danube et dans les Détroits ; aussi les Puissances alliées obligèrent la Russie à rétrocéder à la Principauté de Moldavie la partie sud-ouest de la Bessarabie.

Cette situation dura jusqu'au Congrès d'inspiration germanique de 1878. A Berlin, la Roumanie, quoique alliée de la Russie, fut obligée de lui céder de nouveau les trois districts de Bessarabie qu'elle administrait depuis 1856. Elle recevait en compensation la Dobroudja, ancien pays roumain, sous la domination des Turcs.

Enfin, la Bessarabie fit retour intégralement à la Roumanie en 1918 après une série de manifestations d'indépendance, conséquences logiques de la révolution russe et du principe de libre disposition des nations sur leurs destinées. Le traité de Paris du 28 octobre 1920 consacra cette situation ; seulement la diplomatie des Soviets, tout en se rendant bien compte du manque de fondement des prétentions « historiques » russes sur la Bessarabie, essaye actuellement une diversion en réclamant un plébiscite ; c'est sur cette question, nettement rejetée par la Délégation roumaine, que la dernière Conférence russo-roumaine de Vienne a échoué.

La question d'un plébiscite met en discussion le caractère ethnographique de la Bessarabie et la valeur des diverses assemblées bessarabiennes qui ont décidé de la réunion avec la Roumanie ; il est donc nécessaire de nous arrêter un moment sur les statistiques et les divers événements de l'année 1917-1918.

Généralement tous les écrivains russes qui se sont occupés de la Bessarabie reconnaissent son caractère roumain. En 1862, le géographe et statisticien Zasciuk affirme que les Roumains forment les trois quarts de la population de la Bessarabie ; le géographe Soroca le confirme en 1878 ; et en 1912, l'historien Lascof, dans son livre sur le centenaire de l'annexion de la Bessarabie, donne un pourcentage de 70 o/o de Roumains en Bessarabie.

Une statistique russe de 1891 donne les chiffres suivants pour la population de la Bessarabie.

Roumains 66 o/o ; Ukrainiens 13 o/o ; Juifs 8,6 o/o ; Bulgares 5 o/o ; Allemands 2,6 o/o ; Russes 3 o/o ; Tziganes 1 o/o, pour un total de 2.000.000 d'habitants. Depuis, cette proportion n'a pas beaucoup changé.

Il est inutile d'insister davantage : un plébiscite n'aurait pas d'autre chance de succès pour la Russie que l'ignorance ou le mécontentement de la population. L'ancien régime s'est servi surtout du premier moyen, le régime des Soviets compte tirer parti

de l'agitation continuelle qu'il entretient dans les villes et les villages de Bessarabie.

Quant aux assemblées qui ont décidé, après la révolution russe, du sort de la Bessarabie, on doit admettre que généralement elles ont été constituées dans le même esprit que toutes les autres assemblées de 1917, qui ont décidé du sort de la Russie.

En effet, le premier grand congrès des militaires moldaves de Bessarabie eut lieu à Odessa en juillet 1917, suivi de deux autres en octobre 1917 à Kichinew, où les paysans et les militaires de Bessarabie, dans la proportion de 70 o/o de Roumains et 30 o/o d'autres nationalités, ont décidé l'autonomie de la Bessarabie, reconnue, d'ailleurs par le gouvernement révolutionnaire russe. Il est intéressant de noter qu'à cette occasion ont été rejetées par ce même gouvernement russe les prétentions de l'Ukraine sur cette province.

A la suite de ces congrès, l'assemblée nationale bessarabienne « Sfatul Tzerei », composée de 120 membres dont 84 Roumains et 36 d'autres nationalités, a voté le 27 mars 1918 et le 27 novembre 1918 l'union complète de la Bessarabie à la Roumanie. Depuis, dans deux élections, la Bessarabie a envoyé des représentants au Parlement roumain.

Il serait donc très difficile de consentir maintenant à un plébiscite qui se trouverait complètement périmé et contraire aux principes adoptés par la Révolution russe elle-même ; insister sur le plébiscite en Bessarabie signifie que la diplomatie des Soviets a d'autres buts à poursuivre, en ne reconnaissant pas la justice des droits roumains sur la Bessarabie.

Tout d'abord, cette attitude est un excellent moyen de propagande des Soviets dans le monde russe de l'étranger : tzaristes, monarchistes, révolutionnaires, les Russes s'accorderont facilement sur la question de la Bessarabie.

Ensuite, la diplomatie des Soviets a momentanément trop de demandes à faire pour ne pas se réserver un contre-poids par la non reconnaissance du Traité du 28 octobre 1920.

Enfin, derrière ce double rideau, il faut chercher le dessein traditionnel de la Russie de créer des conflits dans les Balkans, pour assurer son hégémonie sur la Mer Noire et les Détroits. C'est la marche sur Constantinople, but éternel de la politique russe, que reprennent à leur tour les Soviets après les Tsars.

La « question de la Bessarabie » est donc nécessaire à la diplomatie soviétique, tout autant qu'autrefois la « protection des chrétiens soumis par les Turcs » l'était pour la diplomatie tzariste. « Agiter », déséquilibrer la Paix, « intervenir » à tout prix dans les Balkans constitue pour les Russes le moyen traditionnel de leur politique orientale. Comme la nouvelle Roumanie, unie, compacte et forte se dresse contre la réédition de l'ancien impérialisme russe qui menace sa propre existence, c'est contre elle que se dirigent en premier lieu les manœuvres et les menaces russes.

Voilà pourquoi remettre en discussion le statut de la Bessarabie signifie s'attaquer à l'existence même de la Roumanie. Tout retour en arrière dans cette question serait une défaite pour les Grandes Puissances occidentales. L'annexion de la Bessarabie à la Russie correspond à deux grands succès des Russes : en 1812 le triomphe du Tzar Alexandre Ier et en 1878 le traité de San Stefano et le Congrès de Berlin. A la lumière projetée par ces deux grands enseignements de l'histoire, nous pouvons affirmer dès maintenant que toute poussée russe à l'Ouest est en même temps une attaque contre l'Occident tout entier.

En effet, il ne faut pas perdre de vue que l'effort de la politique extérieure du gouvernement des Soviets tend à faire de la Russie l'avant-garde de l'Orient asiatique, tourné contre l'Europe. C'est pour cette raison que la question de la Bessarabie est un problème difficile, mais qui doit trouver sa solution dans le respect des traités et dans la solidarité des Alliés avec la Roumanie.

Devant ce grand danger, la Petite Entente comme la Grande Entente doivent prendre leurs responsabilités, et, pour maintenir la Paix, faire comprendre aux Russes qu'en cas d'agression, ils trouveraient contre eux le redressement général du monde civilisé.

VICTOR-G. CADERE.

DÉMOGRAPHIE

Les naturalisations en 1923. — Le total des individus qui, en 1923, ont acquis la nationalité française par voie de naturalisation, en France, en Algérie et aux colonies, s'élève d'une part à 8.121 majeurs, comprenant 4.240 hommes et 3.881 femmes, d'autre part à 1.2187 mineurs.

Ces mineurs sont devenus Français soit par suite de déclara-

tion de nationalité souscrite en leur nom, soit par suite de la naturalisation de leur ascendant. Parmi eux 10.946 ont acquis cette qualité irrévocablement et 1.241 ont conservé la faculté de la répudier dans l'année qui suivra celle de leur majorité.

On obtient ainsi un total de 20.308 individus, qui sont devenus Français durant l'année 1923.

Au point de vue nationalité, ces 20.308 naturalisés se répartissent ainsi qu'il suit :

Italiens	8.206	Anglais	232
Belges	4.532	Autrichiens	221
Espagnols	2.253	Alsaciens-Lorrains	194
Russes	982	Tunisiens	99
Suisses	848	Grecs	92
Allemands	650	Hollandais	75
Polonais	345	Hongrois	72
Roumains	277	Marocains	64
Luxembourgeois	275	Tchécoslovaques	21
Ottomans	265	Divers	251
Indigènes d'Algérie et des colonies	252		

Le classement par départements des individus naturalisés donne les résultats ci-après pour ceux où ces naturalisations dépassent le chiffre de cent :

Seine	3.922	Basses-Pyrénées	227
Bouches-du-Rhône	2.708	Pyrénées-Orientales	225
Nord	1.236	Isère	223
Alpes-Maritimes	846	Doubs	142
Meurthe-et-Mos.	537	Aude	141
Var	515	Aisne	136
Hérault	326	Haute-Garonne	132
Corse	306	Seine-et-Marne	125
Ardennes	291	Oise	122
Seine-et-Oise	272	Vaucluse	111
Pas-de-Calais	254	Gironde	110
Moselle	248	Algérie	1.366
Rhône	242	Colonies	113
		Etranger	29

Les départements qui accusent le moins de naturalisations sont le Finistère (4), le Loir-et-Cher (4), la Lozère (4), le Tarn-et-Garonne (2), la Corrèze (1) et la Mayenne (1). Les trois départe-

ments suivants : Cher, Creuse et Lot, n'indiquent aucune naturalisation.

Par contre, 1.311 individus ont perdu leur qualité de Français soit par répudiation, par naturalisation à l'étranger, soit par option souscrite en vertu de la convention franco-suisse du 23 juillet 1879, ou par option souscrite en vertu de la convention franco-belge du 30 juillet 1891 et des articles 9 et 14 de la loi du 18 juin 1909, soit par déchéance de la nationalité française (loi du 18 juin 1917).

Le total des répudiations est de 1.002, celui des naturalisations de 36, celui des options en faveur de la Suisse de 188, de la Belgique de 67 et des déchéances de 18, dont 15 Allemands et 3 Autrichiens.

En tête de liste viennent les acquisitions faites par la Belgique : 495, la Suisse 320, l'Italie 280, l'Espagne 88 et l'Angleterre 54. Celles des autres pays sont toutes inférieures à 20.

Le total des acquisitions : 20.308 est en augmentation de 2.867 sur l'année 1922 (17 441) et de 9.421 sur l'année 1921 (10.887).

Du reste ce nombre ne s'applique qu'à ceux dont l'acquisition de la qualité de Français ou la renonciation (pour les mineurs) à la faculté de répudiation de cette qualité résulte d'une déclaration officielle. Cette statistique ne comprend pas notamment les fils d'étrangers nés en France, qui deviennent Français de plein droit, à l'âge de vingt et un ans, par la fixation de leur domicile sur le territoire français.

Il est regrettable qu'aucune statistique ne nous renseigne sur le chiffre de ces naturalisations automatiques.

Le nombre des individus ayant acquis la nationalité française en 1923 étant de 20.308 et le nombre de ceux qui l'ont perdue s'élevant à 1.311, le chiffre des acquisitions est supérieur de 18.997 à celui des pertes.

En 1922, l'excédent des acquisitions sur les pertes ayant été de 16.451, celles de 1923 accusent donc une augmentation de 2.546 unités.

Néanmoins il est permis de trouver ce progrès insignifiant par rapport à la formidable immigration étrangère en France ; que représente la naturalisation d'une vingtaine de mille étrangers en face de l'armée de trois cent mille travailleurs environ qui, l'an

dernier, se sont établis chez nous ?... Et encore ne sont compris dans ce chiffre que les travailleurs qui ont été introduits, pour ainsi dire officiellement, par l'entremise de l'Office d'immigration.

Ce n'est donc pas sur un accroissement de 300.000 unités étrangères qu'il faut tabler, mais bien sur 350.000 ou 400.000 individus de nationalité étrangère.

L'attitude de nos pouvoirs publics en présence d'un problème si urgent, si vital pour l'avenir de notre nation, est absolument incompréhensible. Se figure-t-on que l'on pourra canaliser le flot débordant de l'immigration étrangère en se contentant de creuser quelques petites rigoles ? Ce n'est pas 20.000 étrangers que la France devrait assimiler tous les ans, elle aurait le devoir d'en intégrer une cinquantaine de mille et davantage, en premier lieu pour parer au grand danger d'une congestion d'éléments non assimilés, en deuxième lieu pour combler dans une certaine mesure les vides de ses foyers.

Il faut que notre politique d'assimilation soit en fonction de notre politique d'immigration, et il faut aussi que soit démolie à bref délai la muraille de Chine qui sépare les services intéressés.

Une conference internationale sur l'émigration, à laquelle la France était représentée, vient de tenir ses assises à Rome. L'intérêt que l'Italie surpeuplée porte aux problèmes de l'émigration est légitime. Elle veut sauvegarder la nationalité italienne de ses enfants qui s'expatrient. Elle a donc une politique nationale d'émigration.

A cette forte politique, qui vise à créer dans le midi de la France, en Tunisie et ailleurs, des colonies italiennes qui, si nous n'y prenons garde, formeront à l'avenir autant de foyers d'irrédentisme et sont d'ores et déjà des causes de trouble, témoin les récents incidents fascistes de Nice et les attentats de Paris (1), que pouvons-nous opposer ?

Absolument rien : ni politique, ni méthode d'assimilation ! Et pourtant il suffirait de nous inspirer des exemples que nous ont donnés et que nous donnent encore les deux Amériques et l'Australie.

Qu'attendons-nous pour agir ?

AMBROISE GOT.

(1) Pourquoi le gouvernement français ne se décide-t-il pas à dissoudre les associations fascistes, dont la présence sur notre territoire est intolérable ?

ÉDUCATION PHYSIQUE

Les Grandes Journées Olympiques à Colombes. — La Natation aux Tourelles. — Dans les annexes. — La partie la plus intéressante du programme olympique est indéniablement celle qui comprend les compétitions relevant directement de la méthode naturelle, courses, sauts, lancers, natation, dans lesquelles un matériel compliqué ou des règlements amphigouriques ne viennent pas atténuer l'importance de la valeur physique intrinsèque de l'individu, limiter le mouvement et l'effort, réduire la beauté du geste en le compliquant et le détournant de sa forme naturelle et utilitaire. Précisément parce que ces gestes que nous voyons se reproduire ici sous nos yeux sur le stade sont nos gestes familiers, chez lesquels la perfection a été poussée à l'extrême limite, nous restons parfaitement qualifiés pour apprécier la grâce dans les attitudes, la puissance dans la détente, la souplesse dans le mouvement, la coordination dans l'action. Cela est tellement vrai que le public venu en majorité pour assister à la compétition proprement dite et applaudir le seul vainqueur, c'est-à-dire celui qui, touchant au but le premier, est consacré, sans discussion, comme le meilleur, réserve parfois sa faveur au vaincu dont l'effort fut tout d'harmonie. Et c'est ainsi que le Suédois Wide, à l'occasion de la course de 5.000 mètres, connut les applaudissements au même titre que les vainqueurs, les Finlandais Nurmi et Rittola. Car, si Nurmi, cet athlète puissant, volontaire, discipliné, ayant triomphé quatre fois au cours des Jeux et surclassé tous ses adversaires, méritait qu'à l'exemple de ce qui se passait à Olympie, sa statue soit élevée sur le stade pour commémorer ses victoires, Wide me paraît plus qualifié pour retenir l'attention des artistes désireux de fixer la finesse, la souplesse, l'élégance du geste d'un coureur en action. La course pratiquée par de tels virtuoses constitue bien l'aristocratie de l'effort et, à contempler ces coureurs, on s'explique pourquoi les Grecs allaient chercher sur leurs stades des visions d'art. Mais est-il bien indiqué de rapprocher l'esprit qui dirigeait les compétitions d'Olympie de celui qui plane sur ce vaisseau en ciment? Le nombre des artistes venus chercher à Colombes des impressions doit être très minime, et si j'en juge par ce que j'ai vu au dernier Salon, pendant longtemps encore,

sculpteurs et peintres nous donneront des coureurs qui n'avancent pas, des boxeurs qui n'écraseraient pas une mouche et des athlètes dont « l'enveloppement exagéré », voisin de l'adiposité franche, témoigne bien d'une inactivité à peu près complète. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'article suivant de la charte olympique qui règle les rapports du sport et de l'art me paraît correspondre parfaitement à la situation actuelle : « Les manifestations artistiques et littéraires susceptibles d'être organisées au cours des Jeux et en rapport avec leurs objets sont indéterminées. »

§

Les courses de fond et de demi-fond ont été pour les coureurs finlandais l'occasion de nettes victoires. Dans les 1.500, 3.000, 5.000, 10.000 mètres, les cross et le marathon, ils ont triomphé facilement. En revanche, dans les lancers, les Américains se sont montrés nettement supérieurs. Et à ce propos, il faut remarquer que ce qui frappe le plus dans la constitution des équipes américaines, c'est leur homogénéité pour chaque spécialité et surtout la recherche du type physique possédant des possibilités d'action naturelles en rapport avec le but à atteindre. Il est à croire qu'avant de spécialiser les athlètes, il se fait une sélection basée sur la forme extérieure, et que parmi les sélectionneurs figure un professeur de mécanique ! Quoi qu'il en soit, au lancement du poids, Houser triompha avec 14 m. 995, alors que notre représentant Paoli avait été éliminé avec 13 m. 535. Et ces chiffres nous fournissent l'occasion d'admirer en passant la précision des instruments de mesure et aussi celle des juges ! Le même Houser l'emporta au disque, en égalant le record olympique avec 46 m. 155. Au lancement du marteau, Tootell, un superbe athlète du type musclé, un peu massif, rappelant l'Auguste du musée de Naples et tranchant nettement au milieu de ses concurrents adipeux et lourds, fit triompher le drapeau étoilé avec 53 m. 295.

Dans les sauts ce fut également pour les Américains le triomphe. Il faut dire, il est vrai, que la compétition du saut à la perche, une des épreuves les plus intéressantes, perdit beaucoup de son intérêt du fait de l'abstention du champion norvégien Hoff qui détient le record du monde avec 4 m. 21. La raison officielle de cette abstention — blessure au pied — me parut d'au-

tant plus anormale que j'eus le plaisir de voir, dans la même journée, Hoff participer aux éliminatoires du 400 mètres. D'autres raisons officieuses ont été données, venant du vestiaire des coureurs qui est la Potinière de Colombes, potinière internationale d'où sortent parfois des tuyaux qui pour être invraisemblables n'en font pas moins sensation dans le monde des sportsmen et journalistes qui gravite autour de ce temple du nu. En l'absence de Hoff, l'Américain Barnes triompha en passant 3 m. 95, ce qui égale le record olympique. J'ai beaucoup admiré la force des sauteurs à la perche, tous du type fin et musclé, se faisant remarquer par leur parfait équilibre, leur souplesse et leur détente. Et je crois qu'une des raisons pour lesquelles nos représentants sont d'une classe inférieure dans ce sport, c'est que, se recrutant surtout chez les gymnastes, ils perdent à la pratique trop poussée des exercices d'agrès les qualités de souplesse et de vitesse qui jouent un rôle prépondérant dans ce saut. Et n'oublions pas, à l'occasion des sauts, la superbe victoire de l'Australien Winter, véritable kangourou, qui, dans le triple saut, porta le record du monde à 15 m. 25.

Je ne puis passer sous silence les épisodes de la course de 400 mètres, qui fut certes la compétition qui procura les plus fortes émotions aux spectateurs. Cette épreuve demande un effort violent et soutenu, c'est de beaucoup celle qui exige le plus gros travail du cœur. Aussi elle nécessite un entraînement bien conduit et des aptitudes athlétiques très sérieuses. Ceci dit, on ne saurait trop admirer la qualité des athlètes en présence, si l'on songe que le record du monde s'est trouvé battu trois fois à l'occasion de cette dispute. Une première fois, dans les éliminatoires, le représentant suisse Imbach porta ce record à 48" et fut acclamé. Puis dans la demi-finale, l'Américain Fitch fit 47" 4/5 et enfin dans la finale l'Anglais Lowe parcourut la distance en 47" 3/5. Entre temps s'était disputée l'épreuve de 10.000 mètres marche, épreuve qui apparaît un peu comme déplacée et désuète dans ces grandes journées. Elle fut l'occasion pour Frigerio de faire hisser le drapeau italien au mât olympique.

Dans les épreuves de relais, épreuves d'équipe où, en dehors de la valeur individuelle des coureurs, entre en ligne de compte l'habileté dans le passage du témoin et une bonne cohésion dans la formation de l'équipe, les Américains se montrèrent supé-

rieurs, et en particulier dans le 400 (4 × 100) et le 1.600 (4 × 400) ils établirent facilement de nouveaux records du monde.

Dans les épreuves de cross, les Finlandais marquèrent une nette supériorité. Ces épreuves nécessitent une préparation très sérieuse, un entraînement prolongé permettant d'acquérir en dehors de l'endurance un véritable automatisme dans la foulée et le rythme respiratoire. Ce sont essentiellement des épreuves d'hiver. Aussi, le fait de faire disputer à trois heures de l'après-midi, par une chaleur torride, le cross de 10 k. témoigne de la part de nos organisateurs d'un manque de décision qui fut à juste titre sévèrement apprécié. Personne ne s'étonna, dans ces conditions, que sur 30 concurrents qui constituaient pourtant une élite, 18 seulement aient pu atteindre le but, et Dieu sait dans quel état. L'un de ceux qui tombèrent avant l'arrivée, le Suédois Turesson, dut être transporté d'urgence à l'Hôpital. Le public eut vite fait de désigner cette épreuve sous le nom de « Course à la mort ». Non, décidément, de pareilles maladresses ne se conçoivent pas de la part des dirigeants, qui doivent être avant tout des propagandistes avertis et des sportifs entendus...

Sans doute pour démontrer que leur supériorité ne dérive pas uniquement du fait d'une spécialisation à outrance, les Américains et les Finlandais enlevèrent encore les meilleures places dans le Pentathlon et le Décathlon, sortes de concours de l'athlète complet. Dans le pentathlon, qui comporte le saut en hauteur, le lancer du javelot et du disque, les 200 et 1.500 mètres plats, le Finlandais Lethonen prit le meilleur devant Sonfay (Hongrie) et Le Gendre (Etats-Unis). Dans le Décathlon, qui comprend 4 courses, 3 sauts et 3 lancers et où le classement se fait suivant des formules un peu compliquées, l'Américain Osborne triompha nettement.

Les grandes Journées furent clôturées par la dispute du Marathon olympique, épreuve organisée en commémoration de la victoire de Miltiade sur Xerxès. Le Marathon comporte un parcours de 42 k. Le premier fut gagné en 1894 par le berger grec Loys. En dépit de la chaleur, le vainqueur, le Finlandais Stenroos, parcourut la distance en 2 h. 41' 22" sans mourir d'épuisement comme le fit son illustre prédécesseur, annonciateur de la victoire. Décidément les soldats modernes sont mieux entraînés ! Cette grande épreuve de clôture avait été entourée d'un pro-

gramme médiocre, et la dernière journée fut loin d'être l'apothéose qu'on était en droit d'attendre.

Le classement international de l'athlétisme s'établit ainsi : Etats-Unis 253 p., Finlande 166 p., Grande-Bretagne 84, Suède 32, France 26, Italie 19, Suisse 13, Afrique du Sud 11, Australie et Hongrie 10, Canada 8, Norvège 6, Argentine 5, Hollande, Esthonie, Nouvelle-Zélande 4, Danemark 3, Japon, Chili 1. Comme on le voit, l'Amérique et la Finlande gagnent de loin.

Il est intéressant de noter que pour 28 épreuves, 12 places de premier reviennent aux Etats-Unis et 11 à la Finlande. Je n'épilogue pas — du moins pour l'instant — sur ces résultats et sur les leçons que l'on en peut tirer. Je me borne à dire qu'ils sont pour les représentants du drapeau étoilé la juste récompense d'une préparation méthodique, appropriée, dirigée par des compétences disposant de moyens efficaces et portant plus particulièrement sur les milieux universitaires qui sont de beaucoup les plus favorables pour la germination de la graine olympique. Pour les Finlandais, cette place de second, obtenue avec des moyens très limités, est une grande victoire. C'est la consécration de méthodes d'éducation qui imposent au peuple entier une stricte discipline physique et morale, une hygiène rigoureuse. Les athlètes finlandais ont été véritablement fêtés par le public français. Et je dois pouvoir dire que la simplicité et la modestie des super-champions Myrrha, Nurmi et Rittola n'ont pas peu contribué à créer autour de l'équipe finlandaise cette chaude atmosphère de sympathie.

§

Et pendant que le combat principal se livrait sur le terrain d'honneur à Colombes, dans les annexes on ne restait pas oisif. C'est que les compétitions les plus diverses viennent se greffer autour des épreuves directement renouvelées des Jeux d'Olympie. Et le nombre de ces épreuves s'accroît à l'expiration de chaque Olympiade, soit parce que le Comité Olympique est trop débonnaire, soit parce que l'activité physique humaine est toujours plus ingénieuse.

A Colombes même, mais traités un peu en parents pauvres, les escrimeurs ont échangé des multitudes de touches. Notre victoire par équipes au fleuret et à l'épée valut à notre drapeau

d'être hissé au mât olympique. Au sabre l'Italie l'emporta. Dans les tournois individuels, le Français Ducret l'emporta au fleuret, le Belge Delporte à l'épée et le Hongrois Porta au sabre. Il n'était pas inutile d'aller jeter de temps à autre un œil sur cette compétition, pour se consoler un peu de l'insuffisance de notre représentation. Notons dans ces tournois des petits incidents qui ont leur importance. Notre Hors-Concours Gaudin dut abandonner par suite de mauvaise condition physique. Si l'on note que pour la même raison Mlle Lenglen nous abandonna dans les épreuves de tennis, on est en droit de se demander à quel Dieu malveillant nous devons de voir nos super-champions, en lesquels nous mettions tous nos espoirs, s'effacer au seul moment où il est urgent qu'ils paraissent. Sans doute ont-ils besoin d'apprendre de leurs camarades étrangers le moyen de rester en bonne condition ! A l'occasion des épreuves de fleuret, l'équipe italienne, mécontente du jury, abandonna. Au cours des épreuves individuelles de sabre, un joueur italien, ayant été déclassé par le jury, l'équipe italienne abandonna à nouveau. Il est fort regrettable que, dans des compétitions de l'importance des Jeux Olympiques et à l'occasion d'épreuves comme l'escrime où, plus qu'ailleurs, les concurrents doivent être des gentilshommes, les décisions du jury ne puissent s'imposer sans conteste !

Dans le Tir à la Cible, qui connut un véritable succès à Reims et au camp de Chalons et au cours desquels les organisateurs ne méritèrent que des éloges, la France prit la deuxième place derrière l'Amérique.

Au Polo, à Bagatelle, l'Argentine l'emporta, triomphant des Etats-Unis par 6 à 5, des Anglais par 9 à 5, des Français par 15 à 0 ; écarts qui indiquent bien les distances respectives des principaux concurrents dans ce sport intéressant, mais trop coûteux.

Dans la lutte gréco-romaine, la Finlande se tailla un facile succès dans la lutte libre, elle fut à nouveau aux prises avec les Etats-Unis.

L'aviron se disputa au bassin d'Argenteuil et fut l'occasion de luttes sévères, sous l'œil intéressé d'une élite de fanatiques de ce sport complet. Là encore les Etats-Unis l'emportèrent devant la Grande-Bretagne, la Suisse et la France, dont les équipes firent plus que figure honorable. Mais en dehors des grandes journées, c'est la natation qui fut suivie avec le plus d'intérêt. La piscine

des Tourelles fit le plein à chaque séance, et là on ne peut pas dire que c'est le cadre qui attire. Car rien de plus disgracieux que cet amas de ciment, qui fait un immense cadre gris et morose à la gentille petite tache d'eau d'un vert limpide de la piscine proprement dite. Non vraiment, dépenser douze millions pour une installation pareille dépasse la mesure ! Mais si le cadre est insuffisant, il semble bien que la piscine donne satisfaction, puisque là aussi les records furent fort malmenés. Et c'était véritablement un plaisir pour les yeux, que de voir évoluer les « tritons phénomènes » qui ont nom Kealoha, Weissmuller, Charlton, de Beaurepaire, Arne Borg et aussi Kahanamoku, qui est bien le plus bel athlète qu'il m'a été donné de voir au cours des Jeux Olympiques. Ici le public est connaisseur. J'avoue que je ne pensais pas qu'il y eût en France tant de fanatiques de la natation sportive. Cela avive encore mes regrets de voir que nos grandes Villes n'attachent pas à la création de piscines l'importance qu'elle mérite. Dans l'eau claire l'œil suit avec plaisir et facilité les mouvements gracieux et souples de nos nageurs. Les virtuoses du crawl ont atteint la perfection dans le style. Et la plupart vous disent que cette perfection a été obtenue beaucoup plus par des observations personnelles et une succession de tâtonnements et d'essais que par l'étude des méthodes classiques, sous la direction de professeurs. Tour à tour les champions australiens, américains et suédois enlèvent les lauriers et sont chaudement applaudis ; en particulier, les Australiens paraissent jouir d'une grande popularité auprès du public français. Dans les épreuves réservées aux dames, — car ici le sport féminin est représenté — les nageuses anglaises et américaines témoignent d'une nette supériorité. La France m'a parue médiocrement représentée, et notre seul espoir dans le 400 mètres ne prend pas le départ. C'est devenu une habitude pour nos champions. La finale de ce 400 mètres qui mit aux prises Weissmuller, Arn Borg et Charlton, fut au point de vue compétition l'épreuve la plus émotionnante. Weissmuller l'emporta de peu sur ses adversaires et fut ovationné.

Le tournoi de Water-Polo, disputé comme toutes les épreuves de ballon, au milieu des hurlements de la foule, qui conspue l'arbitre quand il a raison et applaudit ses favoris quand ils ont tort, fut une occasion d'une victoire pour la France. Après avoir

battu difficilement la Suède dans la finale par 4 à 2, notre team l'emporta assez aisément sur la Belgique dans la finale par 3 à o.

§

Pour les gens, et ils sont nombreux en France, partisans de la pratique de l'éducation physique, mais qui font certaines réserves sur l'emploi de l'athlétisme et des sports en tant que moyens éducatifs, la spécialisation à outrance que consacrent les Jeux Olympiques n'aurait dû être présentée au public qu'après une démonstration des méthodes d'éducation physique dont la pratique doit la précéder. Or, ces démonstrations ne figurent sur le programme qu'en fin des Jeux et, sans vouloir préjuger de ce qu'elles seront, j'ai tout lieu de penser qu'elles n'auront pas l'importance qu'elles méritent. En particulier, en ce qui concerne la méthode française présentée pour les garçons par les Sociétés du Haut-Rhin et pour les filles par des groupements de Paris, Rennes, Dijon, Tourcoing, Vichy, il semble bien qu'elle n'est pas assez nettement conçue et ne donne pas une idée exacte du but que nous pourrons atteindre le jour où l'existence de cette méthode sera légalisée. D'après la définition d'Hébert on dit : « Jeux Gymnastiques, danses gymnastiques, pour indiquer qu'il s'agit de jeux et de danses ayant un caractère éducatif ». Il est bien à craindre que les Jeux Gymnastiques que l'on nous présentera soient des exercices d'application, et que les danses gymnastiques soient des exercices de pure chorégraphie. Je crains fort aussi que les étrangers qui assisteront à ces ébats de notre jeunesse ne soient un peu surpris que le pays de Démeny, qui vient de mourir, et d'Hébert, qui est bien vivant, ne puisse leur présenter une méthode modèle : la méthode française. Nous ne pourrons que leur avouer qu'en cette matière, comme en beaucoup d'autres, nous restons le pays des théoriciens. C'est là une explication de notre insuccès dans les compétitions olympiques, mais une explication qui ne saurait être une excuse. J'en suis à me demander si ce n'est pas dans un esprit de prévoyance éclairée que le Comité Olympique Français a fait rejeter ces présentations en fin des Jeux. Les étrangers seront partis chargés de lauriers, et les Français découragés auront oublié le chemin de Colombes. Quant aux journalistes, ils ont déjà cueilli une assez ample moisson de criti-

ques pour pouvoir négliger ce spectacle qui m'a tout l'air d'avoir été admis en parent pauvre.

Ainsi nos enfants évolueront devant les gradins abandonnés, comme viennent d'ailleurs de le faire nos gymnastes !

RENÉ BESSE.

TOURISME

Méditations sur les hôtels. — Il est peu de voyageurs qui, entrant dans une chambre d'hôtel, ne regardent les draps. Cette investigation est insuffisante. A moins d'être dans un bouge, les draps sont généralement propres, le blanchissage des hôtels étant, le plus souvent, fait à forfait.

Pour savoir si un hôtel est bien tenu, il faut examiner ce qui ne se voit pas. Le dessous du lit, les couvertures sous le couvre-pied (le nettoyage se paie à la pièce), le rebord extérieur de la cuvette ou du lavabo, le fond du pot à eau, les rayons supérieurs de l'armoire à glace et tous les « coins » sont des critériums très sûrs.

Après cette revue de détail, votre opinion sera faite.

§

Il faut constater que beaucoup d'hôteliers ignorent les vérités suivantes. Ne nous lassons pas de les répéter.

— Les sujets de pendule laissent les voyageurs indifférents, ils préfèrent les portemanteaux.

— Il est très difficile de tenir rigoureusement propre un lit de bois, fût-il « Louis XVI ».

— Le chauffage central est un progrès évident, à condition d'y faire circuler de l'eau au-dessus de 50° et de ne pas le laisser éteindre la nuit. C'est précisément le matin que l'on se promène, nu, dans sa chambre.

— Une grande cuvette de terre sur une table de bois blanc bien lessivée vaut mieux qu'une petite cuvette « à fleurs », placée sur une étroite toilette garnie d'un marbre douteux et d'une glace minuscule.

— Une distribution d'eau chaude et froide est la plus grande commodité à laquelle un voyageur puisse prétendre en payant un prix modéré. Les hôteliers devraient comprendre que cet

avantage seul fait monter leur maison d'une classe, tout en réduisant leur personnel.

Mais le robinet qui porte une prometteuse inscription « chaud » ne doit pas mentir.

— Un bidet est aussi indispensable qu'un lavabo.

— Un hôtel sans salle de bains n'est qu'une piètre auberge.

— Le luxe est fait pour les palaces. Inutile de vouloir le singer dans les hôtels moyens. D'abord un bon lit, des meubles simples et pratiques. Et surtout la propreté, l'étincelante propreté qui est le plus grand des luxes. Elle ne coûte rien, sauf un peu de travail et de fréquentes tournées du patron dans les chambres.

— Beaucoup de voyageurs fument, hommes ou femmes. Pourquoi n'y a-t il presque jamais de cendriers dans les chambres ? Tant de firmes tapageuses en distribuent, qui seraient heureuses de cette publicité gratuite.

— Les vitres des fenêtres ne sont pas détériorées par les lavages fréquents et il ne faut pas compter sur les rideaux, même poussiéreux, pour masquer leur malpropreté.

— Les tableaux pendus au mur n'augmentent pas le confort de la chambre.

— Les commutateurs « va-et-vient » qui permettent l'allumage d'une seule lampe à la fois ont été inventés pour agacer les voyageurs, à moins qu'ils ne constituent simplement un jeu de devinette : « En tournant le bouton, quelle est la lampe qui va s'allumer ? »

— Pourquoi la manœuvre du bouton d'allumage dans la position couchée est-elle un exercice d'assouplissement et d'équilibre? Une petite lampe de chevet, qui coûte fort bon marché, ne serait pas un luxe inutile.

— Un placard en pitchpin, avec des papiers propres sur les rayons, me semble plein d'attraits auprès d'une armoire Louis XV remplie de poussière.

— Une chasse d'eau et un siège mobile ne suffisent pas pour avoir des W.-C. propres. Il faut aussi les nettoyer.

§

On ne m'a que fort rarement servi, en France, et même dans les palaces, un petit déjeuner du matin convenable. Alors que la cuisine est bonne, ce petit repas est généralement infect.

Pourquoi en laisser la confection aux soins d'un bas marmiton ou d'un cuisinier mal réveillé ? Au tarif actuel, l'hôtelier pourrait servir un chocolat épais ou un honnête café au lait, fabriqué suivant la vieille méthode française chère à Louis Forest.

Les petits pains pour hôtels sont certainement d'une marque spéciale et propre à éteindre tous les appétits matinaux : ils sont insipides, spongieux et mal cuits. Il serait si facile — et moins cher — de donner de savoureuses tranches de pain de ménage convenablement grillées.

Le beurre n'a pas besoin d'être en coquilles, il a besoin d'être frais.

Un doigt de miel dans un petit pot n'augmenterait pas de beaucoup le prix de revient.

Le plateau peut se dispenser d'être en argent, s'il est recouvert d'une serviette propre.

Une carafe d'eau bien fraîche ne coûte rien.

Un petit déjeuner, savoureux et bien servi, met le voyageur en bonne humeur. Il l'invite à goûter aux grands repas, et de plus il faut songer que l'on paye souvent les notes le matin.

§

Une excursion du côté de la cuisine est indispensable pour apprécier le dîner par avance.

Une odeur de graillon, des mouches, des chiffons sales, un amoncellement de vaisselle malpropre, doivent vous décider irrémédiablement à aller manger ailleurs.

La couleur de la veste « blanche » du cuisinier est aussi un bon indice.

Les grands hôtels cachent leurs cuisines, avec raison peut-être. Tout comme au théâtre, le décor est seul apparent. Il faut voir les coulisses. Les soupiraux des offices donnent généralement sur la façade arrière du bâtiment. Il convient d'aller en humer le parfum, avant de se laisser impressionner par le faste de la salle à manger.

§

Depuis la vie chère, le prix des repas, dans les bons hôtels moyens de la province, varie entre 8 et 12 francs, ce qui est normal. Mais il est impossible, au cours actuel des denrées, de donner

pour cette somme un bon repas composé de plus d'un hors d'œuvre ou entrée, de deux plats et desserts. Tout menu plus abondant implique une cuisine inférieure, des marchandises soldées en fin de marché et l'emploi de graisses plus ou moins végétales.

§

La pauvreté des hors-d'œuvre des repas d'hôtel est navrante. Les hors-d'œuvre, contrairement à l'opinon commune, coûtent chers pour être bons. Les hôteliers poursuivent le problème impossible d'en donner un nombre impressionnant. Aussi appliquent-ils le principe que les hors-d'œuvre sont l'utilisation des restes.

Un seul ! mais qu'il soit bon et abondant. Ce serait tellement simple !

§

Cette manie de singer les grands restaurants fait baptiser « Turbot » un poisson froid, et « Filet de bœuf grand veneur » un simple morceau de côte. Un nom ronflant sur la carte ne fait pas la bonne cuisine.

Les plats sont honnêtes en raison inverse de l'abondance de leur sauce. Si celle-ci est brune, repoussez les offres tentatrices du maître d'hôtel. La sauce brune, universellement adoptée dans la cuisine internationale des grands hôtels, s'appelle en argot d'office le « grand jus ». Je n'ose pas révéler sa composition. Il vaut mieux l'ignorer.

§

La France possède des fromages incomparables. Tout chauvinisme mis à part, les fromages étrangers, inférieurs aux nôtres, devraient être bannis des tables d'hôte. Chaque province a son fromage local. Pourquoi ne pas le servir ?

§

Beaucoup d'hôteliers ignorent le vin. Leur cave est composée par le placier le plus adroit et le plus verbeux, ou par celui qui « arrose » le plus abondamment le sommelier.

Un hôtelier digne de ce nom devrait visiter au moins une fois dans sa vie nos grandes régions viticoles, Bordelais, Bourgogne ou Champagne. C'est un art que de connaître les vins. C'est aussi un art de savoir les servir.

Combien d'hôteliers ne savent pas qu'il faut laisser reposer la plupart des vins rouges et les décanter! Le vin rouge doit prendre contact avec l'air avant d'être servi.

Un grand vin ne se boit pas non plus dans un dé à coudre.

On peut confier la cuisine à un chef compétent, mais le patron doit seul régner à la cave.

§

Rien de plus facile à faire que du bon café. Rien n'est plus difficile à obtenir dans les hôtels. Il en est peu dans lesquels le café ne soit pas de l'eau de vaisselle.

§

Un bon hôtel n'a pas besoin de publicité, car les milliers de voyageurs qui y passent sont autant d'agents qui vont partout chantant ses louanges. Comment un hôtelier ne comprend-il pas qu'un client mécontent lui en fera perdre dix autres ?

§

On n'abolira pas le pourboire dans les hôtels, tant qu'il sévira ailleurs. Il faudrait réformer les mœurs d'abord. Percevoir un pourcentage sur la note revient à transformer le pourboire en impôt, pour renaître encore. Le pourcentage est en outre trop faible pour une journée, trop fort pour un long séjour. C'est un système médiocre.

Le voyageur a une âme de contribuable, il veut bien payer le pourboire, mais il veut savoir à qui le donner et comment le répartir.

Un bon système appliqué dans quelques hôtels : le personnel est divisé en trois catégories obéissant à un chef : personnel d'étage, de restaurant, de réception. Il n'y a ainsi que trois pourboires à donner.

La meilleure règle paraît être la suivante : Donnez suivant votre générosité, en évaluant le montant total des pourboires d'après celui de votre note, mais observez rigoureusement ces deux principes : Fixez-vous d'avance la somme à répartir et ne onnez qu'au personnel qui vous a réellement servi.

§

Il y a aussi de mauvais voyageurs.

Il y a le grincheux qui assourdit le personnel de ses réclamations.

Il y a le butor qui, réveillé de bon matin, se croit seul dans l'hôtel ou qui, rentrant tard, estime que personne ne doit dormir.

Mais comment qualifier celui qui se sert des rideaux pour essuyer ses chaussures, ou qui sort des W.-C. sans tirer la chasse d'eau ?

§

Toutefois, le voyageur — français en particulier — est d'une espèce plutôt timide. Il faut déjà avoir une certaine habitude des voyages pour penser que le fait de descendre dans un hôtel équivaut à la location temporaire d'un appartement. Or, on visite toujours celui-ci avant d'y entrer. Combien de voyageurs demandent à en faire autant dans un hôtel inconnu d'eux ?

§

Il y a aussi une question de garage. Depuis la hausse des chemins de fer et la diffusion de la voiture économique, le voyage en automobile n'est plus un luxe inabordable.

La voiture fera bientôt partie du bagage du voyageur, et il n'y a aucune raison pour que l'hôtelier n'assure pas la garde de ce bagage comme celle des malles. On peut admettre une légère rétribution pour ce garage, mais la gratuité est une belle publicité pour l'hôtelier.

§

Il ne serait pas difficile d'avoir de bons hôtels. Il suffirait simplement que les hôteliers prissent par la pensée la place des voyageurs et des touristes. Mais hélas ! combien d'entre eux ressemblent à ce chef de gare qui répondait ainsi à la réclamation d'un voyageur : « Pourquoi aussi voyagez-vous ? Est-ce que je voyage, moi !! »

PHILIPPE GIRARDET.

MOUVEMENT FÉMINISTE

France. — Les élections législatives de mai ont été une occasion de propagande pour les féministes.

En province comme à Paris, les sections des différentes grandes Associations pour le suffrage des femmes ont envoyé des

questionnaires aux candidats des listes diverses et des déléguées aux réunions électorales. D'ailleurs, chaque groupe provincial fut laissé libre de faire sa propagande comme il l'entendait, suivant les conditions locales.

Dans l'Hérault, par exemple, ce furent des tournées de conférences dans le département et les centres voisins. Un délégué de la Ligue des droits de l'homme défendit la cause féministe, en indiquant l'argument suprême de la justice de cette cause, argument qui ne peut laisser indifférent.

A Clermont-Ferrand, M. Louis-Martin, sénateur et apôtre du suffrage des femmes, fit une conférence suivie des déclarations féministes des candidats en présence.

A Paris, l'Union française pour le suffrage des femmes avait organisé des équipes dans les différents secteurs. L'action a consisté à poser, verbalement ou par écrit, ces deux questions aux candidats :

1° Vous engagez-vous à inscrire le suffrage féminin dans votre programme électoral et à en parler dans vos réunions ?

2° Vous engagez-vous, si vous êtes élu, à soutenir au Parlement tout projet de loi tendant à l'égalité politique des hommes et des femmes ?

Tous les candidats ainsi pressentis, sauf trois (et les candidats de l'Action française qui ne furent pas interrogés parce qu'antirépublicains), se sont montrés favorables au suffrage féminin.

Dans les réunions électorales, des déléguées furent envoyées, distribuant des tracts et prêtes à intervenir si le candidat oubliait sa promesse de se prononcer. Presque toujours, elles furent bien accueillies ; cependant une de nos amies se fit mettre à la porte d'une réunion de l'Action française, parce que les femmes ne sont pas des citoyennes, lui dit-on. Mais ceci est une exception ; partout où des suffragistes prirent la parole, elles furent écoutées avec intérêt. Quelques partis même ont sollicité le concours des femmes dans leurs réunions publiques. Dans une réunion de l'union républicaine pour la paix, Mme Malaterre-Sellier fut priée de monter à la tribune et au bureau d'une réunion du cartel des gauches, dans le VIIIe arrondissement, on mit comme assesseur la signataire de ces lignes.

En dehors des militantes, c'est avec plaisir que nous avons constaté la présence de nombreuses femmes dans les réunions élec-

torales, toutes suivant avec intérêt les discussions, comprenant mal l'intolérante obstruction, de quelque côté qu'elle vînt.

Je me souviens d'une brave ménagère aux cheveux gris, écoutant avec une attention profonde les déclarations de Painlevé.

Un contradicteur se lève; avec non moins d'attention, elle écoute les arguments contraires ; elle cherche à se faire une opinion, mais un homme s'agite, crie, ne veut pas laisser le contradicteur s'exprimer et les minutes passent, perdues dans le tumulte.

Alors j'entends la femme qui dit avec une pitié méprisante à l'homme qui crie toujours :

« Depuis le temps que vous l'empêchez de parler, il aurait déjà fini ; ce n'est pas la peine d'être un homme pour être aussi bête que ça ! »

Et maintenant tout ceci est déjà loin ; à quoi aboutiront les promesses faites ?

THÉRÈSE CASEVITZ.

ETHNOGRAPHIE

John Roscoe : *The Bakitara or Banyore, First Part of the Report of the Mackie Ethnological Expedition*, Cambridge, University Press, 1923, in-8, 42 pl. — Du même, *The Banyankole, Second part*, etc., *ibidem*, 31 pl. — Du même, *The Bagesu and Other Tribes of the Uganda Protectorate, Third part*, etc., *ibidem*, 32 pl. — J. H. Driberg, *The Lango, a Nilotic Tribe of Uganda*, pet. in-4°, ill, Londres, Fisher Unwin.

Au cours des ans, j'ai eu l'occasion de signaler ici la publication d'excellentes monographies ethnographiques des populations de l'Afrique orientale anglaise : celles de Hollis sur les Masaï et sur les Nandi, de Roscoe sur les Baganda, de Hobley sur diverses populations bantoues, etc. Il ne s'agit pas de Nègres purs, mais de peuples tous formés de deux couches sociales superposées : des parleurs de dialecte bantou plus ou moins mélangés de Pygmées d'une part, normalement adonnés à l'agriculture, donc sédentaires. Et des parleurs de langages dits hamitiques, qui constituent l'élément social supérieur, à la fois pastoral, guerrier et plus ou moins nomade. Il est hors de doute que la première couche sociale est venue du sud ou tout au moins du sud-ouest, c'est-à-dire de régions formant de nos jours le Congo belge ; il est hors de doute aussi que les Hamito-Nilotiques sont

venus du nord, donc du Soudan anglais, et peut-être de plus loin encore, de l'Abyssinie.

D'autre part, la parenté entre ces Hamito-Nilotiques modernes et les Egyptiens anciens, tant anthropologique (peau non pas noire, mais rougeâtre, taille élevée et élégante, etc.), qu'ethnographique (situation privilégiée, sacrée, du roi et de la famille royale, système particulier des rites du mariage et des funérailles, paraphernalia des divers cultes, etc.) est si frappante que Seligmann a pu consacrer un long mémoire comparatif au problème de l'origine des civilisations et des races de l'Egypte ancienne sur la base des documents ethnographiques modernes. (Voir mon *Problème totémique*, p. 207-212).

Il importait de rappeler ceci pour comprendre l'intérêt tout particulier des trois monographies de Roscoe sur diverses populations situées entre le Mont Elgon, le lac Victoria, le lac Kivu, le lac Edward, le massif du Ruwenzori, le lac Albert et la dépression marécageuse dite lac Kioga, où se forme l'un des affluents importants du haut Nil. Au centre de cette zone se trouve la grande population des Baganda, auxquels Roscoe avait déjà consacré une monographie excellente ; mais il restait à résoudre un grand nombre d'autres problèmes et à faire connaître les tribus situées tout autour des Baganda.

L'ethnographie est redevable à sir James Frazer d'avoir attiré sur ces lacunes l'attention de la Société Royale et de divers personnages importants d'Angleterre, notamment de sir Peter Mackie, qui a fourni la plupart des fonds nécessaires à l'expédition et à la publication des résultats acquis. Les trois volumes de la **Mackie Expedition** font honneur à ces initiatives privées et je crois bon d'y insister d'autant plus que, chez nous, l'espèce semble avoir disparu des riches qui subventionnent des explorations (ethnographiques) vraiment scientifiques, en les confiant, non à des demi-savants quelconques, mais à des spécialistes, évidemment grincheux parfois et exigeants, mais qui du moins rapportent des matériaux utilisables et bien contrôlés.

Il faut dire que M. Roscoe parle la plupart des dialectes de l'Afrique orientale anglaise ; qu'il a obtenu ses documents sans avoir à passer par des interprètes ; que n'ayant aucun caractère officiel, donc vexatoire, il a pu causer de bonne amitié avec toutes sortes de gens, des grands rois aux bergers ; et que tous, quoi-

que appartenant à des peuples peu commodes, célèbres par leur résistance à l'avancée anglaise, lui ont expliqué leurs coutumes et l'ont autorisé à assister à leurs cérémonies, même aux initiations des filles, ou aux rites du mariage et des funérailles.

On peut donc se fier entièrement à ces trois volumes, comme aux précédents du même auteur, pour étendre les systématisations déjà commencées en partant des Masaï, des Nandi, des Suk, des Dinka des Galla et autres Hamito-Nilotiques.

Il est difficile de résumer ici cet amas de documents nouveaux. Le type social est en général identique à celui des peuples énumérés à l'instant : il faut bien admettre, pour expliquer la superposition des deux couches sociales indiquées, un double mouvement de migration, dont on ignore encore la date et les causes. Pour les discerner, il faudrait monter une expédition semblable plus au nord, jusque sur les frontières de l'Abyssinie, ce qui est encore difficile. La *Pax Britannica* a dans l'Ouganda cet avantage de permettre des enquêtes de longue haleine dans les pays occupés; mais les conditions favorables manquent dans le Soudan et surtout en Ethiopie.

Côte à côte on discerne chez les Bakitara (dits aussi Banyoro), qui vivent le long du lac Albert, chez les Banyankole (entre les lacs Victoria et Edward, jusqu'au pied du Ruwenzori), les Bagesu et leurs voisins, un double système de cérémonies, les unes d'ordre agricole, les autres d'ordre pastoral, celles-ci fondées sur le caractère sacré du lait, qui se sont autant mélangées que les races, l'une nègre, l'autre hamitique, plus ou moins pures, qui forment actuellement ces peuples. On remarquera que les Bakitara par exemple dépassaient deux millions il y a cinquante ans, mais ont été réduits par les guerres intertribales vers la fin du siècle dernier à environ 230.000; les autres populations aussi sont assez nombreuses; par suite, nous avons affaire à des systèmes de civilisation assez complexes pour maintenir la cohésion de groupements considérables. Or, les tribus australiennnes ou néo-guinéennes par exemple comptent à peine quelques centaines de membres; d'où moins de complexité sociale; et aussi moins de possibilités pour des comparaisons rigoureuses de portée vraiment scientifique. Mais on en trouvera, de l'autre côté du continent, dans notre Afrique occidentale.

Le plan de ces livres est toujours le même; pays, gouverne-

ment, religion, métiers et industries, vocabulaires, contes et légendes. Je n'y insiste donc pas. L'ethnographie africaine tend à devenir à la mode : je ne saurais trop répéter, en voyant les bêtises qu'on dit de tous côtés en ce moment sur l'art nègre, à propos d'objets provenant on ne sait au juste d'où et attribués au petit bonheur à une tribu quelconque, que le mot Nègre signifie bien des choses, et qu'il y a autant de types anthropologiques *nègres* et de civilisations *nègres*, puisque Nègres il y a, qu'il existe de types et de civilisations blanches. Un noir de l'Ouganda est aussi loin d'un Noir du Gabon, à tous les points de vue, qu'un Portugais d'un Finlandais.

M. Roscoe sait que l'étude des tribus de l'Afrique orientale est très importante pour les égyptologues, et non pas seulement pour les ethnographes en général. Il s'excuse de n'avoir pas de solutions définitives à proposer, et conseille d'envoyer des expéditions chez d'autres tribus qu'il n'a pu explorer.

§

Ce souhait se trouve partiellement exaucé par la publication d'une admirable monographie des **Lango**, due à M. Driberg. Les Lango habitent précisément au nord de la grande dépression marécageuse du Kioga. Ils sont directement apparentés aux tribus dites Nilotiques des Shilluk, Dinka, Nuer, Jaluo, etc., sur lesquelles on possède déjà de bons renseignements; ces Nilotiques proprement dits sont les parents des tribus dites Hamitiques, telles que les Latuka, les Taposa, les Dodothe, encore fort peu connues, et les Turkana, les Suk, les Masaï et les Nandi, qui le sont mieux.

L'auteur, fonctionnaire colonial, a vécu parmi les Lango plus de six ans; il a appris à fond leur dialecte et en donne, p. 271-440, la première grammaire et le premier dictionnaire; à côté du langage courant existe un langage secret proprement dit, qui n'est pas un argot ; *olwɔ*, eau, se dit alors *pi*; l'origine de cette deuxième langue est inconnue.

M. Driberg a utilisé toutes les publications antérieures, d'ailleurs rares et peu détaillées, et tracé dans son premier chapitre une histoire des Lango qui apporte des lumières nouvelles au problème des migrations hamito-nilotiques; ils sont certainement une branche de la confédération Shilluk autrefois très puissante,

elle-même venue d'Abyssinie. Ce sont les conglomérats bantous (reconnaissables, en principe, à ce que leur nom commence par *Ba*, peuple, comme *Banyoro*) plus ou moins mélangés, venant du sud-ouest, qui ont empêché les Lango d'aller plus au sud.

L'ouvrage est plein de données nouvelles et très importantes : l'auteur dit pourtant que ce n'est là qu'un commencement d'enquête et il espère que les fonctionnaires qui lui succéderont continueront son œuvre; il a depuis été nommé au Soudan. Nous nous associons ici à ce souhait, qui a d'autant plus de chances de se réaliser que *les frais de ce beau volume ont été payés par le Conseil des chefs Lango* : c'est donc à eux que vont aussi les remerciements des savants. C'est, je crois, la première fois qu'un peuple dit demi-civilisé participe systématiquement, de lui-même, et contribue financièrement à la publication d'un ouvrage savant concernant son histoire, ses traditions et ses coutumes. Nos Berbères nord africains eux-mêmes n'en sont pas encore là ! Or, les Lango vont nus, sauf la ficelle aux reins et le cache-pudeur ; ils sont pasteurs et agriculteurs, non islamisés ; bref, des « sauvages » du type rousseauiste : M. Driberg nous dit qu'il n'a nulle part rencontré une population aussi « brave, loyale, courtoise et hospitalière, et que c'est parmi les Lango qu'il a trouvé les meilleurs de ses amis ».

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Abbé E. Wetterlé : *En Syrie avec le général Gouraud*, Flammarion. — Eugène Cruck : *Au Maroc avec un touriste illustre*, Henri Chazaud, à Oran. — Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses colonies*, Alcan.

Le voyage aux pays d'Orient dont nous parle M. l'abbé E. Wetterlé dans son volume : **En Syrie avec le général Gouraud**, fut bien une promenade pittoresque en même temps qu'une excursion aux terres historiques d'Orient où nous avons dû intervenir, — une commission parlementaire étant venue se rendre compte du travail de pacification effectué par les nôtres sur la vieille terre des Croisades.

L'expédition, passant par Marseille, visita d'abord l'exposition coloniale dont on devait nous apporter une curieuse reproduction du temple d'Angkor, que nous attendons toujours — et finit par

s'embarquer sur un navire faisant le service des Echelles d'Orient, le *Pierre-Loti*, des Messageries. La grève des inscrits maritimes faillit bien compromettre le départ, mais tout s'arrangea au dernier moment. Le navire gagna la Sicile, où il passa près de Taormina, dont les ruines se découvrent du large avec la perspective de l'Etna. On finit par arriver à Malte, — qui fait contraste avec la saleté de Naples, — et on débarqua à La Valette, dont les murailles à pic plongent dans la mer. Les fortifications de Malte avec leurs tours, bastions, mâchicoulis, constituent un pittoresque décor qui fait l'admiration des voyageurs. Un des édifices surtout remarquable de l'île est la collégiale, qui recèle les tombeaux des Chevaliers. On sait que les moines chevaliers furent près de trois mille et qu'ils durèrent jusqu'à la Révolution. En route (17 septembre) on dit du mal du « dangereux idéologue qu'était M. Wilson », — et entre nous, il ne l'a pas volé — et des Anglais qui tirent volontiers la couverture de leur côté. On parle enfin de la mission confiée à la France dans le Levant, mais pour laquelle, on le sait d'avance, il y aura sans doute beaucoup plus de peine que de profits. Je passe sur diverses considérations d'ordre général. L'abbé E. Wetterlé débarque en Grèce (18 septembre), dont le Péloponèse apparaît une « terre montagneuse, de teinte grise, sans arbres, ni buissons ». Le pays était autrefois couvert de forêts, mais avec le déboisement, il n'est resté qu'une sorte de « chaos volcanique » aux couleurs accentuées. Les voyageurs débarquent au Pirée et visitent Athènes, dont nous n'avons en somme qu'une impression rapide. Cependant arrivent dans la capitale des millions de réfugiés, échappés au désastre de Smyrne, que viennent de reprendre les Turcs, et les réfugiés accusent ouvertement les nôtres d'avoir participé au massacre et à l'incendie de la ville.

Toute la presse francophobe là-dessus nous jappe aux chausses, crie et déblatère, — ce qui est toujours facile quand on ne peut mieux faire. « Le ciel me préserve, déclare enfin l'abbé Wetterlé, de prendre la défense des massacreurs d'Arméniens, mais il est certain que si les Grecs n'avaient pas, dans leur retraite, commis tant d'atrocités inutiles, incendié tant de villages et mis à mort tant de Turcs inoffensifs, les troupes de Mustapha-Kémal auraient traité les populations chrétiennes avec plus de ménagement. Il faut d'ailleurs ajouter à la décharge des Grecs

que depuis plus de huit mois ils ne touchaient plus de solde, et que leurs officiers mêmes leur donnaient l'exemple du pillage ».

Le *Pierre-Loti*, qui a repris la mer, gagne Smyrne dont il reste des murs calcinés, un fouillis de ruines lamentables d'où s'élèvent encore quelques nuages de fumée. Il n'en subsistait guère que les « moignons tordûs et noircis de sa carcasse éventrée ». Mais on avait parlé de 200.000 cadavres ; il semble bien que c'est décidément une exagération et que le chiffre n'en ait pas dépassé 20.000. On avait seulement ajouté un zéro. Egalement on avait parlé de 40.000 chrétiens massacrés dans la ville. L'enquête de l'amiral Dumesnil n'indique que 500 victimes et « un nombre à peu près égal de fuyards se noyant dans les eaux du port ».

Le paquebot pousse jusqu'à Constantinople (21 sept.), où la mission ne fit qu'un court séjour. On revient pour descendre la côte d'Asie-Mineure, et l'auteur épilogue encore longuement sur les suites de la guerre gréco-turque, qui devront être plutôt lourdes de conséquences, — surtout pour nos amis les Anglais. — La mission finit par débarquer en Syrie et gagne Damas. En passant, on nous parle du Liban dont les forêts ont été dévastées, surtout par les Anglais encore, au moment de leur occupation. Les délégués se trouvaient parvenus dans la région où commandait le général Gouraud, dont l'abbé Wetterlé parle longuement, tout en nous montrant les conséquences et bienfaits de son administration. Mais nous ne nous occupons ici que du voyage et des incidents de la route. — Incidemment, il signale avec sympathie le rôle si curieux de l'âne dans la vie surtout nomade de l'Orient.

On parle aussi des champs de courses, installés très probablement par les Anglais, dans la vieille capitale des Abassides. Ailleurs la commission se récuse devant l'invitation à dîner d'un chef bédouin, parce qu'il faut se laisser embrasser sur la bouche.

Une délégation vient ensuite se présenter aux commissaires et apporte les doléances de la population, relativement aux chemins de fer, impôts, etc. Mais un des plaignants est propriétaire de quarante villages et laisse croupir ses fellahs dans la plus noire misère. « Si la France est riche, qu'elle se montre généreuse, finit-il par s'écrier devant la surprise des commissaires ; si elle est pauvre, que vient-elle faire chez nous ? »

La compagnie arrive à Homs où le narrateur trouve à l'eau des carafes ou gargoulettes un singulier goût, mais qui lui est expliqué le lendemain lorsqu'il voit, dans un réservoir où chacun vient puiser, barboter les gens et les animaux et même se *soulager* les gamins du lieu. On parle ensuite d'Alep et de l'émir Fayçal, qui a fini par faire une paix avantageuse. Incidemment et à propos d'Alep, l'abbé Wetterlé raconte qu'Abraham y vint, et qu'à 5 h. du soir, naguère, la citadelle tirait un coup de canon pour rappeler qu'à ce moment le patriarche avait trait sa vache.

Le château-fort d'Alep est du reste une des curiosités de la ville. — On revient cependant aux ambitions et au rôle de l'Angleterre, à propos de l'évacuation de la Syrie par ses troupes (1919) et de l'arrivée du général Gouraud. On nous donne d'ailleurs d'intéressantes indications sur le rôle de nos troupes et l'état de guerre qui subsista si longtemps en Cilicie et même dans la région syrienne.

On passe à Hama, à Lataquié (4 oct.). On nous parle des réfugiés arméniens, qui nous ont coûté dans les 40 millions pour les sauver de la misère et de la faim. On arrive à Tripoli pour visiter aux environs le « Krach » ou forteresse des chevaliers de Saint-Jean, dont il reste une ruine superbe dans son délaissement tragique. On nous parle enfin du Sionisme, de Jérusalem et de ses divers lieux sacrés, — et l'on donne même une bien curieuse description de l'église du Saint-Sépulcre.

Le voyageur revient par Port-Saïd, en somme très heureux de ce qu'il a vu.

L'auteur fait d'ailleurs l'éloge du général Gouraud et de son administration, tout en déplorant l'abondance de la camelote allemande, que nos commerçants n'ont jamais su remplacer et qu'on retrouve en Syrie et Palestine — comme d'ailleurs un peu partout.

Le voyage de M. l'abbé E. Wetterlé, sur lequel je me suis peut-être un peu étendu, est en somme un volume à lire.

L'ouvrage de M. Eugène Cruck : **Au Maroc avec un touriste illustre**, est une relation quasi officielle du voyage de M. Millerand sur les terres de l'ancien empire chérifien en avril 1922.

M. Eugène Cruck l'a suivi comme envoyé spécial *de l'Echo d'Oran* et a tout noté, pêle-mêle, les circonstances et décors des

réceptions, les discours, les excursions et visites officielles avec diverses observations de son cru. M. Millerand débarque à Casablanca, où l'on a préparé sa réception ; le sultan s'est affublé d'une paire de gants blancs — selon le protocole — mais qu'il retire bien avant l'arrivée de ses hôtes, parce qu'ils le gênent.

Au moment de la réception dans le jardin du palais, on nous montre une garde noire superbe, dont le timbalier à cheval tape sur des caisses au revêtement de velours vert. De Casablanca, le cortège officiel gagne Marrakech et la plaine de Sidi-ben-Nour, où l'on asperge les invités avec de l'eau de rose, qu'on flanque même abondamment et avec une certaine ironie sur les crânes chauves de deux des personnages officiels. Il y a plus loin une visite au Glaoui, qui a disposé sur la route une « double haie de guides lumineux », qui sont des indigènes tenant à bout de bras, ou sur la tête, une lanterne en fer blanc. On passe à Rabbat, à Meknès ; il y a une revue dans la plaine du Bou Angerez. On arrive à Fez où il y a encore de grandes réceptions. On parle aussi du sultan du Tolbas, fonction achetée aux enchères et qui est une des bizarreries de l'organisation marocaine. Le cortège présidentiel gagne enfin Taza, Oudja, etc., achevant cette visite, — qui eut bien du reste le caractère de toutes les visites analogues, — c'est-à-dire que les « officiels » en revinrent fourbus et ayant vu surtout ce qu'on a bien voulu leur laisser voir.

§

Le volume de MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser : **La France d'aujourd'hui et ses Colonies**, est un ouvrage d'étude, consciencieusement établi, qui rentre dans le système préconisé par feu Vidal de la Blache. Successivement on y passe en revue la France et son milieu physique, le climat, la végétation et les eaux, les grandes régions naturelles du pays. C'est ensuite une description du Nord (Cambrésis, Artois, Boulonais, Flandre, etc.) ; de l'Est avec l'Alsace, les Vosges et la Lorraine (régions sur lesquelles les auteurs s'étendent abondamment comme il était à prévoir). Nous arrivons bientôt au bassin parisien (Ile-de-France, etc.). C'est ensuite la région de l'Ouest (Maine et Anjou, Basse-Loire, Vendée, Bretagne).

Puis on parle du Massif Central ; du Jura ; de la région provençale ; de la région pyrénéenne et du Midi Océanique, etc. Les

auteurs étudient enfin le domaine colonial français, qui est aujourd'hui un des plus importants du monde. On sait qu'il atteint actuellement plus de 10 millions de kil. carrés avec 50 millions d'hommes au moins, et comprend en Afrique : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie avec leurs prolongements sahariens; l'Afrique Occidentale avec le Sénégal, la Mauritanie, la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, le Soudan français, etc.; l'Afrique équatoriale : le Cameroun, le Congo, le Gabon, l'Oubanghi-Chari, le Tchad. Et ensuite viennent la Côte des Somalis, Mayotte et Comores; — dernières possessions auxquelles on doit ajouter la grande île de l'Est, Madagascar.

On peut nommer ensuite : la Réunion, Saint Paul, la Nouvelle Amsterdam, Kerguelen, etc. En Asie et à côté de ces bribes que sont nos établissements de l'Inde (Pondichéry, Chandernagor, etc...) c'est la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, le Cambodge, etc. En Océanie, c'est la Nouvelle-Calédonie et ses dépendances, les Nouvelles-Hébrides, etc. En Amérique, on peut encore mentionner Saint-Pierre-et-Miquelon, la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane, etc.

A propos de la Martinique et du Mont Pelé, on est resté dans l'indécision au sujet de la catastrophe volcanique qui a détruit la ville de Saint-Pierre. On sait qu'une commission officielle fut envoyée pour faire une *enquête*. Tout ce qu'elle put dire, c'est que les habitants qui avaient péri avaient été *sidérés*. En somme, on n'a pu que remplacer un mot par un mot et cela semble maigre comme explication.

Le volume de MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser est un travail consciencieux et qu'illustrent de très nombreuses cartes et photographies.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Europe : M. Georges Duhamel, contre la guerre. — *La Revue Mondiale* : le mariage obligatoire et le relèvement de la natalité : opinions. — *La Revue Universelle* : caractère de l'esprit européen, par M. Paul Valéry. — *Nos Poètes* : un sonnet de M. Gabriel Volland. — Mémento.

Sous ce titre : « Anniversaire », M. Georges Duhamel fait une sorte d'examen de conscience que l'on peut lire dans **Europe**

(15 juillet). Le point de départ, juillet 1914 ; l'arrivée, juillet 1924. L'idée de la guerre domine ces dix années.

En 1922, — écrit M. Duhamel — j'ai passé quelques jours de l'été dans une société internationale composée de personnes instruites et généreuses. Je les ai trouvées presque toutes arrêtées, je pourrais dire campées, retranchées devant cette grave question de la guerre juste et de la guerre injuste. Je le répète, il s'agissait d'âmes non médiocres, franchement opposées à l'horreur et à l'absurdité des conflits armés, nettes de haine, résolues à retirer leur agrément à toute entreprise belliqueuse injustifiée, mais non moins résolues à soutenir de leur esprit, de leur crédit et au besoin de leur sang, une guerre défensive, ce qui représente à leurs yeux une guerre juste.

Je ne peux plus m'attacher à cette procédure. Toutes pièces en main, les historiens de l'avenir auront les plus grandes difficultés à traiter les questions de droit dans les querelles internationales. En outre, le propre de l'action guerrière est de recourir d'abord à la force, et toute discussion de droit est stérile quand elle n'est que l'épilogue du fait accompli.

Pour M. Duhamel, « une guerre dite *juste* », une « guerre de droit », implique « que l'esprit peut recourir à la force pour lutter contre la force ». Et il déclare : « je ne le crois plus », ajoutant : « En s'associant à la violence, il (l'esprit) se renie et il déchoit. »

M. Georges Duhamel termine par ces mots très nets, que nous croyons utile de citer, parce qu'ils sont un témoignage de valeur :

Je me tiens éloigné de la politique active. Les partis extrêmes assurent qu'ils apportent le remède à la guerre. Je souhaite qu'ils y pensent sincèrement. Je suis même sûr que la participation du vrai peuple à la gestion des affaires publiques représente, pour la paix d'un pays, une garantie non négligeable.

Mais je me refuse à considérer la guerre comme un conflit de races, de doctrines ou d'intérêts économiques. La guerre est une affaire entre moi et moi. Limitant et élargissant le problème, quels que soient mes faux pas, je n'ai plus désormais qu'un dessein : refuser à la guerre, en toutes circonstances, mon assentiment et ma collaboration.

§

M. Henry Spont propose « le mariage obligatoire » comme un moyen de relever la natalité. Il a demandé leur avis là-dessus à quelques personnes de son choix, publie leurs réponses (**La Revue Mondiale**, 15 juillet) et en résumera les conclusions

prochainement. La majorité, sinon l'unanimité, est hostile au projet.

M. Jean Ajalbert est bref et plein de bon sens :

Quand les unions volontaires produisent si peu d'enfants, que peut-on espérer d'accouplements forcés ?

Le moyen de relever la natalité ?

Conserver les enfants qui naissent, en mettant les frais à la charge de l'Etat et des familles riches et stériles, par une large pratique de l'adoption : moins de chiens et des gosses à la place.

Pour redevenir riches en hommes, il n'y a qu'à sauver le capital humain, qui se perd ou s'atrophie par misère ou maladie.

« Je ne crois pas que les lois puissent modifier les mœurs », objecte M. Brieux. Mme C. Brunschvigg réclame le vote pour les femmes, réforme qui leur permettra « d'améliorer le sort de la famille et de la rendre *possible* ». M. le docteur Delbet débute ainsi :

Luther déclare qu'on n'a pas le droit de priver un homme de femme; j'estime qu'on a encore moins le droit de lui en imposer une.

C'est la sagesse même, nous semble-t-il. Mais, M. Delbet, par contre, suggère que l'Etat concède aux gens le droit au célibat sous condition de chasteté. Quels agents la feraient respecter ?

M. le docteur J.-L. Faure veut que « les gens mariés aient un intérêt pécuniaire à avoir des enfants ». « Plus l'humanité progressera, plus le règne du nombre s'affaiblira », émet M. Léon Frapié.

Un magistrat, M. Robert Godefroy, avocat général, écrit :

La persuasion morale seule est féconde. N'espérez rien de la contrainte légale.

M. Georges Goyau propose l'abolition du divorce, ce qui serait « plus normal » « que d'imposer à chaque Français l'entrée en ménage ».

Mme S. Grinberg, avocate, se récrie :

Le mariage obligatoire ? Quel égarement, quelle aberration, quel non-sens !

J'ignore en vérité si « les convenances égoïstes d'une catégorie de citoyens sont un obstacle à la vitalité et à la prospérité du pays ».

Mais je sais que je plaiderais contre toutes les lois et toutes les mesures en faveur de ceux qui veulent rester libres de disposer d'eux-mêmes, dût la collectivité en souffrir.

La collectivité ?

A elles vont déjà nos forces de travail, d'énergie, de pensée. Et vous voudriez encore que nos forces d'amour soient codifiées et réglementées !

Pitié, pitié, je vous en prie, pour les pauvres humains que nous sommes ? Laissez-nous la joie de contempler ce que nous aimons, d'admirer ce qui nous transporte hors la présence d'un conjoint obligatoire, démocratique et social !

Et si *on* veut des enfants, *on* nous donnera des propriétaires humanitaires, *on* allègera nos impôts et nos charges, *on* fera de la maternité une reine et non point une sujette, *on* permettra enfin que la vie nous soit douce.

§

La Revue Universelle (15 juillet) contient un essai pénétrant de M. Paul Valéry : « Caractères de l'esprit européen ».

On peut dire que toutes les choses essentielles de ce monde ont été affectées par la guerre, ou plus exactement par les circonstances de la guerre : l'usure a dévoré quelque substance plus profonde que les parties renouvelables de l'être. Vous savez quel trouble est celui de l'économie générale, celui de la politique des Etats, celui de la vie même des individus : la gêne, l'hésitation, l'appréhension universelles. *Mais parmi toutes ces choses blessées est l'Esprit.* L'esprit est en vérité cruellement atteint, il se plaint dans le cœur des hommes de l'esprit et se juge tristement. Il doute profondément de soi-même.

Pour M. Paul Valéry, le plus de *réalisations* des rêves humains est l'œuvre de l'Europe, « appendice occidental de l'Asie ». Il montre, dans un raccourci très expressif, la formation progressive de l'Europe, qui « peu à peu se construit comme une ville gigantesque » où l'homme « est devenu l'Européen ».

Une *Europe* est une espèce de système formé d'une certaine diversité humaine et d'une localité particulièrement favorable ; façonnée enfin par une histoire singulièrement mouvementée et vivante. Le produit de cette conjoncture de circonstances est un Européen.

Sont européens, selon l'auteur, les peuples qui ont subi cette triple influence : Rome, le Christianisme, la Grèce.

M. Paul Valéry ne conclut pas. C'est là un fragment très médité qu'il parachèvera certainement, qui est riche en idées, en rapports nouveaux d'idées.

Partout où les noms de César, de Gaius, de Trajan et de Virgile, partout où les noms de Moïse et de saint Paul, partout où les noms

d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont eu une signification et une autorité simultanées, là est l'Europe. Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne.

. . . .

En résumé, il existe une région du globe qui se distingue profondément de toutes les autres au point de vue humain. Dans l'ordre de la puissance précise, l'Europe pèse encore aujourd'hui beaucoup plus que le reste du globe. Je me trompe, ce n'est pas l'Europe qui l'emporte, c'est l'esprit européen dont l'Amérique est une création formidable.

Partout où l'esprit européen domine, on voit apparaître le maximum de *besoins*, le maximum de *travail*, le maximum de *capital*, le maximum de *rendement*, le maximum d'*ambition*, le maximum de *puissance*, le maximum de *modification de la nature extérieure*, le maximum de *relations* et d'*échanges*.

§

De **Nos Poètes** (15 juillet), ce beau sonnet de M. Gabriel Volland :

LA LAMPE ÉTERNELLE

Ténébreuse Psyché de nos couches funèbres,
O Mort au pied furtif et doux, celui-là ment
Qui trouve que ton pas fait un bruit d'ossement
Et qui, de ton corps nu, ne voit que les vertèbres !

Tu n'es pas digne d'elle, ô toi qui la célèbres
Avec la faulx, et le linceul pour vêtement ;
Dans ma sérénité je la vois autrement :
Sa main voile une lampe au milieu des ténèbres...

Belle autant que la Vierge au chevet de l'Amour,
Elle s'approche, elle se penche et guette l'âme
Qui vient de fuir le blanc dormeur privé du jour ;

Et toujours, des doigts joints sur l'éternelle flamme
Tombe l'huile brûlante, et ce baiser de feu,
Dans l'homme qui gisait sans vie, éveille un dieu !

§

MÉMENTO. — *La Revue de France* (15 juillet) : « Le drame de Penang », un admirable récit de la guerre navale, en août 1914, par MM. Claude Farrère et Paul Schack.— « Promenades dans l'irréel », par le Dr Revault d'Allonnes. — « En pays scandinaves », par M. Funck-Brentano.

La Revue de Paris (15 juillet) : « Athènes », par M. Abel Bonnard.

— M. R. Grelling : « La responsabilité du grand état-major allemand ». — Un très curieux portrait : « Henri de Lenclos, père de Ninon », par M. Emile Magne, d'après des documents inédits.

Le Crapouillot (15 juillet), numéro spécial sur « Le Sport ».

Le Bulletin de la vie artistique (juillet) : Enquête sur « les maîtres du métier à l'exposition de 1925 ». — Une étude sur le peintre Eugène Boudin, né il y a cent ans. — En supplément « Trois pièces pittoresques », pour piano, par M. J.-M. Zoubaloff.

Revue des Sciences Politiques (avril-juin) : « Les mots de Bismarck (1851-1871) », recueillis par M. Arthur Chuquet.

Des poèmes (cahier n° 2) : « Litanies au mâle », par Mme Jane Doloé. Et cette pièce de M. André Jullien du Breuil, ahurissante :

gigoloterie.

à mon ami D..., groom.

Ah ! ceux qui rient sont insensés !
Ceux qui pleurent sont à fesser.
Moi je ne ris ni ne pleure.

— Que fais-tu donc, beau gigolo ?

Je fais du cent cinquante à l'heure
Avec ma nouvelle hispano.

Les Lettres (juillet) : « Marie-Antoinette à Trianon », par M. P. de Nolhac. — « Le Tabou à l'école primaire », par M. Maurice Brillant. — « Le Bernin », par M. F. Fousca.

Les Annales lyriques (juillet) : Poèmes posthumes d'Albert Lozeau. — « Strophes à la robe blanche », par M. A. de la Perrine.

La Revue hebdomadaire (12 juillet) : « Le comte de Marcellus », par M. A. Dumaine. — « Poésies », de M. A. Métérié.

La Vie des Lettres et des Arts (n° 16) : « Un regard sur du Plessys », par M. Marcel Coulon. — « De l'imagination littéraire », par M. William Speth. — « Pascase, la fille au singe et les trois compagnons », par M. Nicolas Beauduin. — M. A. Harlaire : « Le problème de notre littérature ».

Revue des Deux Mondes (15 juillet) : De bien curieuses « lettres japonaises », de Lafcadio Hearn. — « Maurice Barrès et la recherche scientifique », par M. Ch. Moureu. — « Au pays breton », la fin des belles descriptions de M. André Chevrillon.

La Grande Revue (juin) : « Circonstances dans lesquelles Zola composa ses œuvres », par M. Emile Solari.

France et Monde (1er juillet) : « L'Industrie chimique, ses tendances, ses méthodes », par M. Albert Colson.

Le Correspondant (10 juillet) : M. A. Poizat : « A propos du Centenaire d'A. Dumas fils. » — « Le cardinal François de Tournon »,

d'après des documents inédits, par M. Jacques Moulard. — « Soult en Portugal », par M. G. de Grandmaison.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

HÉRALDIQUE

Pierre J. Nisot : *Le Droit des Armoiries, essai de systématisation et de construction théorique*, Bruxelles, P. Dykmans, éd. 1924.

Elogieusement préfacé par M. C. Terlinden, professeur à l'Université de Louvain, membre de la Commission royale d'histoire, membre du Conseil héraldique de Belgique, M. Pierre-J. Nisot, docteur en droit, nous présente, avec **le Droit des Armoiries**, un essai fort intéressant de législation héraldique.

Volontairement sec et strictement juridique, l'ouvrage de M. Nisot n'a de commun que le sujet avec *la Science héroïque* de Wulson de la Colombière, *la Vraye et Parfaite Science des Armoiries* de Pierre Palliot, et tels ou tels recueils où l'héraldique confine au rébus ou à la fable. Le document que nous offre M. Nisot est toujours respectable ou officiel.

Inutile d'ajouter qu'autant que la Belgique monarchique, *le Droit des Armoiries* intéresse la France républicaine où, peut-être plus qu'ailleurs, les tribunaux ont eu à connaître d'affaires nobiliaires. Rappellerai-je, par exemple, que Me Raymond Poincaré eut à plaider, en cour de Riom, pour qu'il fût permis à M. de Ligneris de porter le titre de marquis ; que Me Millerand, dans l'affaire intentée par MM. de Talleyrand-Périgord à l'antiquaire Séligmann à propos de l' « Hôtel Sagan », obtint un jugement dans les attendus duquel il était dit que « les demandeurs, ne pouvant porter en France le titre de prince ou duc de Sagan, ne sauraient être admis à faire protéger par justice un titre nul et inexistant pour eux au regard de la loi française ; et qu'ils ne pouvaient interdire à Séligmann d'user du mot « Sagan » pour désigner son hôtel » ; que le duc de Montebello gagna le procès par lequel il intimait aux exploitants d'une marque de vins de Champagne, quand il quitta l'association fondée par lui, de n'avoir plus à timbrer désormais leurs bouteilles de l'écu donné par Napoléon au maréchal Lannes, duc de Montebello : *de sinople à l'épée d'or en pal, la pointe en bas* ; que M. Roger de Martimprey fit défense à l'un de ses parents, du

même nom que lui, de porter le titre de comte auquel seul il avait droit, en ayant été « régulièrement investi par arrêté de M. le Garde des Sceaux », etc., etc. — Sans compter les innombrables histoires de particules frauduleusement ajoutées au nom patronymique pour faire croire à une noble ascendance!...

La première partie du *Droit des Armoiries* traite de la capacité héraldique et de son acquisition par la filiation légitime ou adoptive ; par le mariage; par la concession souveraine. Une des formes de cette concession est l'anoblissement par édit; et, à ce propos, M. Nisot rappelle notamment que, par édit du 9 août 1371, le roi Charles V confirma les bourgeois de Paris « dans les privilèges de posséder fiefs, alleux et arrière-fiefs, sans être tenus de payer aucune taxe pour rançon desdites possessions, et dans la garde des biens de leurs enfants et parents, de se servir des ornements appartenant à l'état de Chevalerie, et de porter des armes timbrées, ainsi que les nobles d'extraction pour possession immémoriale ».

D'où il résulte que la noblesse étant toujours existante, puisqu'elle est défendue par trois ou quatre lois, et que les titres, — pourvu que les ayants droit aient acquitté l'investiture successorale au bureau du Sceau de France, sis place Vendôme au Ministère de la Justice, — sont reconnus par les pouvoirs publics, tout bourgeois parisien peut exciper de l'édit de Charles le Sage pour porter les armoiries qui lui conviennent et refuser de payer ses contributions!... Il est, hélas ! à craindre que le percepteur, qui pourrait accepter la valabilité héraldique de l'édit royal, ferait mauvais accueil à l'exemption contributive.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Nisot a rapport aux armoiries mêmes. L'auteur y étudie la nature, le caractère, le sujet, l'objet et l'acquisition du droit aux armoiries. Il nous enseigne que l'usage des armoiries peut se trouver soumis, même pour leurs possesseurs réguliers, à des limitations de droit public. Savez-vous, par exemple, que le décret, signé par Napoléon le 1er mars 1808, interdit de placer les armoiries *à l'extérieur* des maisons?... On ne compte plus, dans les quartiers fashionables de Paris, les dérogations à ce décret.

Au chapitre de la concession d'armoiries, M. Nisot nous rappelle que les modifications apportées en signe de grâce par le prince aux armoiries de particuliers, peuvent être, dans ce cas,

les armoiries personnelles du concédant ou des éléments de celles-ci. Et il donne l'exemple du roi Louis XII qui, pour honorer les bons services de Pierre de Médicis, ordonna que le tourteau du chef de son écu fût *d'azur à trois fleurs de lys d'or*.

En l'espèce, la concession la plus insigne que nous connaissions est celle qui fut faite, au XIIIe siècle, à Mathieu de Goulaine, ambassadeur de France près du Saint-Siège, qui avait préparé la conclusion d'une paix entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste. Les deux monarques, n'ayant pu lui faire accepter aucune récompense pour ce service, lui concédèrent, pour lui et ses descendants, le droit de porter l'écu *mi-parti d'Angleterre et de France*.

Et à ce propos, M. Nisot nous sera sans doute reconnaissant de lui rappeler que son éminent compatriote, M. Maurice Maeterlinck, porte dans ses armoiries une *marmite*, concédée à sa famille par je ne sais quel duc de Flandre en témoignage de la généreuse conduite que tint à Gand, au XVe siècle, lors d'une famine, à l'égard de ses pauvres concitoyens, un des ancêtre de l'auteur de *Monna Vanna*.

L'ouvrage de M. Nisot, qui se clôt par de sagaces pages sur la perte, la preuve et la protection du droit aux armoiries, est en somme un excellent livre, fort doctement écrit, qui intéresse à la fois le juriste et l'historien.

GEORGES MAUREVERT.

LETTRES RUSSES

Le livre russe à l'étranger, Prague, 1924. — V.-L. Bourtzev : *Mes Souvenirs* Ed. Gemahun, Berlin. — Les Revues : *La Terre vierge rouge*, février 1924. — *La Presse et la Révolution*, n° 1, 1924. — *Le Contemporain russe*, n° 1, 1924. — *Le Bagne et la Déportation*, n° 1, 1924, Gosisdal, Moscou-Leninegrad. — *Les Archives de la révolution russe*, tomes XII, XIII, XIV, Berlin. — *Les lettres de Tchekov à sa femme*, Ed. Slovo, Berlin.

A propos de l'exposition du livre, à Prague, nous avons parlé de l'édition russe dans le pays des Soviets. Une maison d'édition de Prague : « Plamia » (Le Feu) fait paraître maintenant un ouvrage sur le **Livre russe à l'étranger**. C'est une sorte de catalogue, excessivement complet, de tout ce qui a été publié en langue russe à l'étranger de 1918 à 1924. Il comprend deux parties. La première est composée d'articles de différents auteurs

dans lesquels est étudiée en détail la production des diverses maisons d'éditions russes à l'étranger. Nous citerons parmi ces articles ceux de M. Florovsky sur la littérature philosophique, celui de M. V.-A. Rosenberg sur la presse périodique russe à l'étranger. Dans cet article M. Rosenberg souligne ce fait que partout où il y a un groupement de Russes, en Egypte, en Tunisie, dans les conditions de vie les plus invraisemblables, paraît un périodique en langue russe ; ainsi dans le camp des internés à Vernsdorf paraissait une revue littéraire et religieuse : *La parole vivante.* D'après des données, pas tout à fait complètes, on compte en Europe, Asie, Afrique et Amérique, 414 différents périodiques russes. Rien qu'à New-York on publie actuellement plus de 20 journaux et revues russes.

La deuxième partie n'est qu'une longue liste des titres de tous les ouvrages publiés de 1918 à 1924. Ces ouvrages se répartissent ainsi : Sujets généraux divers, 571 ; Questions religieuses, 84 ; Sciences sociales, 440 ; Linguistique, 162; Sciences naturelles, 300 ; Sciences appliquées, 355 ; Art, 75 ; Littérature, 1453 ; Histoire et Géographie, 400 ; Ouvrages pour les enfants, 293. On voit que les émigrés russes ne restent pas oisifs à l'étranger et que dans les pires conditions ils continuent à servir leur pays.

Le gros volume de Bourtzev : **Mes Souvenirs**, porte ce sous-titre : *La lutte pour la Russie libre*, qui résume bien l'activité de l'auteur. Bourtzev, en effet, a lutté toute sa vie pour la liberté, pour l'affranchissement du peuple opprimé par l'autocratie d'abord, par les communistes ensuite Après avoir passé près de quarante ans dans les prisons et les bagnes tzaristes, ce don Quichotte de la Liberté a vu l'écroulement de son idéal, la faillite de la révolution russe à laquelle il avait voué toutes ses forces, et, pour défendre la Russie du bolchevisme, il a dû s'allier aux différents généraux blancs dont plusieurs, sous prétexte de défendre la liberté, ne cherchaient qu'à restaurer le régime autocratique.

Les *Souvenirs* de Bourtzev, dont le premier volume vient de paraître, sont, en même temps qu'une autobiographie, l'histoire de la révolution russe, puisque Bourtzev appartient à cette génération qui, aux années 70, commença à « aller au peuple ». D'une lecture passionnante, ces « souvenirs » offrent un réel intérêt ; leur défaut, c'est qu'en maints passages l'auteur se défend contre ses ennemis, qui sont nombreux, et tâche de justifier tous ses

actes et même ses fautes, qui ne sont pas minces. De sorte que son livre tourne à l'apologie et au pamphlet politique.

Les revues foisonnent, en ce moment, au pays des Soviets. C'est la vieille tradition russe qui reprend malgré tous les obstacles, malgré une censure plus rigoureuse que ne le fut jamais aucune censure en Europe. L'une des particularités du mouvement intellectuel en Russie, c'est que toujours les *revues* ont joué un rôle prépondérant dans le développement de la pensée, beaucoup plus que les livres. Toutes les idées libératrices qui ont peu à peu ruiné le régime autocratique ont été semées par les revues : le *Sovremennik*, les *Otietvchestvennia Zapiski*, *Viesnik Evropié Rousskoié Slovo*, etc. Et nous ne parlons pas des revues clandestines ou de celles qui, éditées à l'étranger, ne faisaient qu'œuvre de propagande ; nous parlons des revues qui paraissaient en Russie, avec l'estampille de la censure. Maintenons nous voyons de nouveau la pensée russe se réfugier dans les revues. Celles-ci sont de toutes nuances — toutefois il n'en est point d'ouvertement antibolcheviste ; certaines purement littéraires et artistiques ne s'occupent pas du tout de politique. La revue **La terre vierge rouge** est vouée franchement au bolchevisme. Tous les collaborateurs sont des écrivains qui ont adhéré sans réserve au régime communiste, qu'ils soutiennent. C'est dans cette revue que Gorki publie ses « Souvenirs », et Boris Pilniak, l'un des plus talentueux parmi les jeunes, son étude remarquable : *Matériaux pour le roman*. Deux nouveaux auteurs également très populaires en ce moment en Russie : V. Ivanov et A. Vesely, ont donné à cette revue des récits, le premier : *Le problème à l'ordre du jour;* le second : *Un cœur sauvage*. Trois articles consacrés à l'apologie de Lénine et quelques articles politiques, dont un de Boukharine sur la révolution mondiale, complètent ce numéro de *la Terre vierge rouge*, qui reflète parfaitement les idées et les tendances de cette partie de la classe intellectuelle russe qui a adhéré au bolchevisme.

La revue **la Presse et la Révolution**, qui porte en sous-titre : « Revue littéraire, artistique, critique et bibliographique » est très vivante, très intéressante ; elle ne s'occupe que fort peu de politique et publie parfois des documents du plus haut intérêt. Le n° 3, qui vient de paraître, contient, entre autres, une série de lettres de Lénine à Gorki, écrites de 1908 à 1913, période de la plus

grande activité du parti bolcheviste à l'étranger. Gorki vivait alors à Capri et était déjà enrôlé sous la bannière de Lénine. Nous citerons quelques-uns des passages principaux de cette correspondance.

D'une lettre de Lénine, du 25 février 1908 :

J'ai suivi les œuvres philosophiques de Bogdanov depuis son livre vigoureux : *Opinion historique sur la nature*, que j'ai étudié pendant un séjour en Sibérie. Pour Bogdanov cette position n'était qu'une transition vers d'autres opinions philosophiques. J'ai fait sa connaissance personnelle en 1904, et dès notre première rencontre, moi je lui ai offert mes « Pas » (1) et lui m'a donné son dernier ouvrage philosophique (2). Je lui ai écrit de Genève à Paris que, par ses œuvres, il me convainc de la fausseté de ses opinions et doublement de la justesse de celles de Plekhanoff. Au courant de l'été et de l'automne 1904 nous nous sommes liés définitivement avec Bogdanov, comme bolchevik, et avons formé tacitement ce bloc qui a existé tout le temps de la révolution (1905) et m'a donné la possibilité de faire triompher alors la tactique de la social-démocratie révolutionnaire (bolchevisme) qui, d'après ma profonde conviction, était la seule juste. Pendant la fièvre de la révolution, on s'occupa très peu de philosophie. Au courant de 1906, en prison, Bogdanov a écrit un autre ouvrage, la troisième partie de son « empiromanisme ». Il me l'a donné et je me suis mis à l'étudier attentivement. J'étais hors de moi. Il m'est apparu encore plus clairement qu'il marche dans une voie complètement fausse, non marxiste. Je lui ai écrit alors trois lettres philosophiques, de la dimension de trois cahiers. Je lui expliquais que je suis, moi, en philosophie, un vrai marxiste et que ce sont précisément ses travaux de vulgarisation, merveilleusement écrits, qui me convainquent définitivement que lui est dans l'erreur et Plekhanoff dans le vrai...

Du 3 janvier 1911 :

... Maintenant à propos du *Sovremennik* (3). Je lis aujourd'hui dans la *Retch* le sommaire du premier numéro et je ne décolère pas. Vodovosow y écrit sur Mourentzev, Kolosoff sur Mikhaïlovsky, Lopatine, etc. Comment rester calme? Et vous, qui m'agacez encore : « le réalisme, la démocratie, l'activité. » Vous pensez que ce sont là de beaux mots. Ce sont des mots vilains, usés dans toutes les boutiques bourgeoises, depuis les cadets et les socialistes révolutionnaires, chez nous, jusqu'à Briand et Millerand ici (4), Lloyd George en Angleterre, etc. Ce sont de

(1) Brochure de Lénine parue à Genève en 1904, intitulée : *Un pas en avant, deux en arrière.*

(2) L'*Empiromanisme.*

(3) *Le Contemporain*, revue qui paraissait à Pétersbourg.

(4) A cette époque Lénine se trouvait à Paris.

vilains mots, vides, pouah ! A propos de Tolstoï, je partage tout à fait votre opinion, que les hypocrites et les crapules en feront un saint. Plekhanoff aussi était furieux de ce mensonge et de ces génuflexions devant Tolstoï. Félicitez-nous ; aujourd'hui est paru le premier numéro de notre petite revue marxiste, à Moscou (1). Ça, c'est une joie... Le fait qu'on a commencé à frapper les étudiants est très consolant. Quant au don quichottisme de la social-démocratie politique, il me semble que vous n'avez pas raison. Ce sont les révisionnistes qui répètent depuis longtemps que la politique coloniale marque un progrès, qu'elle favorise le capitalisme. Ce serait du don quichottisme si les social-démocrates avaient dit aux ouvriers que le salut peut être quelque part en dehors du développement du capital. Mais nous ne disons pas cela. Nous disons : le capital va vous manger ; il mangera les Perses ; il mangera tous et continuera à bâfrer jusqu'à ce que vous l'ayez mis à bas. Ça c'est la vérité, et nous n'omettons pas d'ajouter qu'il n'est pas de gage de victoire sur le capital en dehors de son développement. Les marxistes ne sont les défenseurs d'aucune mesure réactionnaire ; que Khomiakov et Cie construisent des chemins de fer à travers la Perse, c'est leur affaire; l'affaire des marxistes est de dénoncer cela devant les ouvriers... La résistance à la politique coloniale et au pillage international, par l'organisation du prolétariat, n'entrave pas le développement du capital, mais l'*accélère* en le forçant de recourir aux moyens plus civilisés, plus perfectionnés techniquement. Pensez-vous que je sois en contradiction avec ce que j'écrivais au commencement de ma lettre et que je trouve bons les mots « réalité, démocratie, activité », que je disais mauvais ? Non, il n'y a point ici contradiction. Pour le prolétaire c'est mauvais, pour le bourgeois c'est bon...

On voit par ces quelques citations que pour Lénine, implacable logicien du bolchevisme, tous les moyens étaient bons qui menaient au but.

Le Contemporain russe est une nouvelle revue qui s'occupe surtout de littérature. Le 1er tome, qui vient de paraître, contient des souvenirs de Gorki, une pièce en un acte d'Andréiev : *Le cheval au Sénat* ; des récits de Zamiatine et de B. Pilniak et toute une série de lettres inédites de Dostoïevski. La plupart de ces lettres sont datées de Sibérie, où Dostoïevski vécut en relégation après sa sortie du bagne. Dans l'une, adressée à sa sœur, il narre son roman d'amour avec la veuve du fonctionnaire Isaiev, Marie Dmitrievna, qu'il épousa. Plus tard, en Europe, de Turin, une lettre lamentable à son frère Michel, après avoir perdu à la

(1) *Mysl* (la Pensée), la première publication bolcheviste légale, à Moscou.

roulette, à Bade, tout ce qu'il possédait et s'être vu obligé d'engager jusqu'à la bague de Mme A.-P. Souslova, qui l'accompagnait dans le voyage.

... Je te raconterai de vive voix les détails de mon voyage. Il y a eu beaucoup d'aventures, mais ce fut très ennuyeux malgré A. P. (Mme Souslova). Même le bonheur pèse, quand on est séparé de tout ce qu'on aima jusque-là et pour quoi on souffrit beaucoup. Chercher le bonheur en abandonnant tout ce à quoi l'on pourrait être utile, c'est de l'égoïsme et cette pensée empoisonne maintenant mon bonheur, s'il existe réellement. Tu écris : Comment peut-on jouer jusqu'au dernier sou quand on voyage avec la femme qu'on aime? Oui, Michel, à Wiesbaden, j'ai inventé un système de jeu et, en l'employant, j'ai gagné bientôt 10.000 francs. Le matin, m'emballant, j'ai trahi ce système et j'ai perdu ; le soir je suis revenu à mon système et, de nouveau, en rien de temps j'ai gagné 3.000.

Après cela comment pouvais-je ne pas me laisser entraîner ? Comment ne pas croire qu'en me tenant strictement à mon système, le bonheur était entre mes mains ? Car j'ai besoin d'argent pour toi, pour moi, pour ma femme, pour écrire un roman. Ici, en s'amusant, on gagne des dizaines de mille. Je voulais vous sauver tous et moi-même, et de plus, j'avais foi en mon système. Ajoute ceci : arrivé à Bade, je m'approche de la table de jeu, et en un quart d'heure je gagne 600 fr. Cela m'a grisé. Soudain, j'ai commencé à perdre et n'ai pu me retenir: j'ai joué tout, jusqu'au bout. Après avoir envoyé la lettre que je t'ai écrite à Bade, je suis retourné jouer. Avec quatre napoléons, j'en ai gagné 35 en une demi-heure.

Cette chance extraordinaire m'a emballé de nouveau, j'ai mis en jeu ces 35 et j'ai perdu tout. La logeuse payée, il me restait 6 napoléons d'or pour la route. A Genève j'ai engagé ma montre.

Dans ce même numéro, il y a également des lettres très intéressantes de Maïkove et de Strakov à Dostoïevski. En général *Le Contemporain russe* renoue la tradition des anciennes revues russes et rappelle peu aux lecteurs le *Sturm und Drang Period* que traverse en ce moment la Russie.

Comme le fait pressentir son titre : **Le Bagne et la Déportation**, cette revue est purement historique et documentaire. Elle publie surtout les souvenirs d'anciens forçats et relégués politiques qui révèlent beaucoup de faits ignorés jusqu'aujourd'hui, et donnent un tableau saisissant de la déportation sous Alexandre III et Nicolas II. Citons entre autres les souvenirs de Tchernovsky sur Hippolyte Mychkine. Cet homme, d'une hardiesse

extraordinaire, quasi légendaire, avait conçu le plan hardi, qui faillit réussir, d'enlever Tchernechevsky de Sibérie. Muni de faux papiers le représentant comme aide de camp de l'empereur, Mychkine s'était présenté au chef de la gendarmerie avec l'ordre de lui remettre Tchernechevsky. On allait obtempérer à cet ordre quand l'un des gendarmes remarqua que les aiguillettes de l'uniforme du prétendu aide de camp n'étaient pas du côté réglementaire. Le récit de cet épisode est émouvant et passionnant au plus haut degré. L'article de Proutkovsky sur le fameux Zoubatov constitue aussi un document intéressant.

Les Archives de la Révolution russe continuent de paraître régulièrement, et cette publication compte déjà quatorze forts volumes.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie liront avec fruit les « Souvenirs » de Beletzky, ancien chef de l'Okhrana; *La Constitution du directoire d'Oufa*, qui marque le but de la lutte organisée contre le bolchevisme ; un article remarquable de Krichevsky: *La Crimée en 1916-1918*; le *Journal* du baron Boudberg, qui fut de longues années chef de la Chancellerie impériale, sous Nicolas II. Citons enfin un article très intéressant de Loutokhine sur la Censure des Soviets, qui dépasse encore, en sottise et sévérité, la censure tzariste.

Parmi les écrivains russes de l'époque qui précéda immédiatement la guerre et la révolution, le plus populaire en ce moment est Anton Tchekov. A l'étranger, en Allemagne, on a publié deux éditions différentes de ses œuvres complètes, et en Allemagne et en Russie on a réédité sa correspondance en six volumes parus en Russie vers 1910. Cette année, la maison Slovo publie un gros volume des **Lettres de Tchekov à sa femme,** Mme Knipper, l'artiste bien connue du Théâtre artistique de Moscou. Ces lettres présentent un grand intérêt pour tout ce qui touche la vie théâtrale en Russie. Car Tchekov eut ce sort extraordinaire d'être de son vivant le Molière du Théâtre artistique de Moscou, qu'on appelait couramment La Maison de Tchekov. C'est surtout sur ses pièces que se fonda la gloire, maintenant mondiale, de ce théâtre.

Quelques-unes des pièces de Tchekov ont été traduites en français et l'on sait que le théâtre du Vieux-Colombier a joué, non

sans succès, *L'Oncle Vénia*. Tchekov avait toujours été opposé à la traduction de ses pièces. Dans une lettre de Yalta, du 24 octobre 1903, il écrit :

Mon chéri, mon petit cheval (1),

Pourquoi traduire ma pièce en français (2) ? C'est stupide, les Français ne comprendront rien ni au caractère d'Ermolaï, ni à l'histoire de la vente du domaine et cela les embêtera seulement. Non, ma chérie, c'est tout à fait inutile. On peut traduire sans autorisation de l'auteur, puisque nous n'avons pas de convention, que Korsoff traduise donc, mais que je n'y sois pour rien...

La guerre avec le Japon tenait Tchekov en haleine et presque, dans chaque lettre de cette période, il en parle. Il était sûr de la victoire des Russes. « Les nôtres battront les Japonais écrit-il souvent, et l'oncle Sacha rentrera colonel. »

Mme Knipper a écrit pour ces lettres une préface dans laquelle elle raconte en détail la mort de son mari, survenue dans une petite ville d'eaux allemande, Badenweiler.

Après trois journées agitées, vers le soir il se sentit mieux. Il m'envoya faire un tour dans le parc, car je n'avais pas quitté son chevet ces trois jours Quand je fus de retour, il s'inquièta pourquoi je n'allais pas souper. Je répondis que je n'avais pas entendu le gong, et il se trouva qu'en effet je ne l'avais pas entendu. Alors Tchekov se mit à imaginer une nouvelle, dans laquelle il décrirait une ville d'eaux à la mode, où il y a beaucoup de gros banquiers bien portants qui aiment à bien manger, des Anglais, des Américains. Les voilà qui rentrent de la promenade très las physiquement et tous n'ayant en tête que de faire un bon souper. Mais soudain ils apprennent que le cuisinier a pris la fuite et qu'il n'y aura pas de souper. Et Tchekov décrivait de quelle façon cette nouvelle agissait sur ces gens gâtés et corrompus. J'étais assise sur le divan et riais de tout mon cœur, ne me doutant pas que quelques heures plus tard Tchekov ne serait plus. Il parla également d'une pièce dont l'idée le hantait les dernières années de sa vie. Le scénario était encore vague. Le héros était un savant amoureux d'une femme qui ne l'aimait pas ou le trahissait. Alors le savant s'en allait au pôle nord. Tchekov voyait le troisième acte dans les glaces polaires — un bateau entouré de glace, une aurore boréale ; le savant seul sur le pont; le calme, la majesté de la nuit, et, se détachant de l'aurore boréale, l'ombre de la femme aimée...

(1) Dans ses lettres, Tchekov donne toujours à sa femme quantité d'appellations amicales, parmi lesquelles différents noms d'animaux, surtout cheval et chien.

(2) Il s'agissait de *La Cerisaie*, que voulait traduire M. Korsoff.

Au commencement de la nuit, Tchekov s'éveilla et, pour la première fois de sa vie, demanda lui-même d'appeler un médecin.

Je me suis rappelé que dans notre hôtel il y avait deux étudiants russes — deux frères, que je connaissais. J'ai demandé à l'un d'eux d'aller chercher le docteur et moi-même pilai de la glace pour mettre sur le cœur du mourant. Le docteur est venu et a ordonné du champagne. Anton Pavlovitch s'est assis et avec gravité et d'une voix forte a dit au médecin, en allemand (il savait très peu d'allemand) : *Ich Sterbe* (je me meurs). Ensuite il prit la coupe, tourna vers moi son visage, sourit de son sourire extraordinaire et dit : « Il y a longtemps que je n'ai pas bu de champagne. » Il vida tranquillement et jusqu'au fond son verre, puis se coucha sur le côté gauche, et, quelques minutes après, se tut pour toujours.

Les lettres publiées dans ce volume sont presque toutes fort intéressantes ; il faut dire qu'elles ont un tel caractère d'intimité qu'ordinairement on ne publie pas de telles lettres du vivant des correspondants, mais ceci est l'affaire personnelle de Mme Knipper.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le centenaire de Lord Byron. — *Manfred*, trad. A Stratigopoulos ; Zikakis, Athènes. — Sotiris Skipis ; *Prosphyghiki Kuïmi* ; Athènes. — S. Skipis : *Protou n'araxomé* ; Athènes. — K. Théotokis : *J. Slavi sta desma tous* ; Eleftheroudakis, Athènes. — D. Voutyras : *O Néos Moïsis* ; Ralli, Athènes. — G. Xénopoulos : *I. trimorphi Yinaika* ; Kollaros, Athènes. — Mémento.

La Grèce vivante émerge peu à peu hors des affres de la guerre et des troubles civils, suites naturelles de la défaite. Elle vient de célébrer le **Centenaire de Lord Byron**, qui vint s'enfermer dans Missolonghi pour y trouver la mort. Lord Byron, comme on sait, fut l'un des plus illustres représentants de cette génération post-napoléonienne, qui tenait essentiellement à voir les choses autrement qu'elles ne sont, et qui mêlait obstinément le rêve à la réalité, jusqu'à devenir sa propre dupe.

Les idées romantiques et le sacrifice de Lord Byron allaient permettre à la Grèce d'intéresser l'Europe intellectuelle à son relèvement. En fait, le poète de *Childe Harold*, séduit par le pittoresque d'une aventure sans égale, avait cherché à étudier la Grèce moderne et sa langue, le roméique. Un certain Marmarotouri lui avait donné des leçons dont on retrouve les vestiges dans les notes que le poète nous laissa. Byron était allé jusqu'à paraphraser

certains chants qui, à cette époque, volaient de bouche en bouche; mais il semble avoir ignoré le trésor des chants klephtiques et aussi l'œuvre des plus authentiques représentants de la poésie grecque moderne à son aurore, à l'époque où il composait lui-même des poèmes tels que le *Giaour* ou le *Siège de Corinthe*, où il recueillait des ballades albanaises de la bouche d'un Arnaut natif d'Athènes.

Quoi qu'il en puisse être, il semblait que la curiosité des Grecs d'aujourd'hui dût se tourner de préférence vers tels passages du *Pèlerinage de Childe Harold* ou vers le *Siège de Corinthe* plutôt que vers le romantisme échevelé de **Manfred**. C'est pourtant le contraire qui est arrivé. A la vérité, *Manfred*, c'est lord Byron lui-même avec toutes ses qualités et tous ses défauts et, de ce poème fantastico-dramatique, qui emprunte au *Faust* de Gœthe un peu de son bric-à-brac sans en rejoindre la profondeur, M. Stratigopoulos a fait une traduction de haut mérite, très soignée, très rythmée, dans une langue irréprochable. Souhaitons que cette traduction serve de modèle plus que le poème lui-même, en vérité trop démodé. Livre intense, la vie sentie et vécue telle qu'elle est nous intéresse aujourd'hui bien davantage, et nous nous défions des transpositions qui affadissent ; ce qui ne veut pas dire que nous répugnions au symbole.

M. Sotiris Skipis a pris conseil des temps nouveaux, et ses vers le plus récemment publiés s'en ressentent. Nous qui avons passionnément suivi le développement de son beau talent, nous n'hésiterons pas à l'en féliciter. Une sensibilité aussi frémissante que la sienne ne pouvait faire autrement que de vibrer intensément au spectacle tragique d'Athènes encombrée de malheureux exilés. M. Sotiris Skipis consacre tout un livre à la **Détresse des Réfugiés**. En traits précis, pleins d'émotion contenue, il peint leurs indicibles angoisses; cependant le poète ne veut pas désespérer de l'avenir, et, reprenant une idée qu'on trouve exprimée de façon diverse chez Krystallis et chez Karkavitsas (*L'Archéologue*), il nous montre dans *Rhapsodie d'Asie-Mineure* les filles de Sparte brodant sur un tapis toute l'histoire de la Grèce. Ce tapis, aujourd'hui bien roulé, sera un jour développé tout grand à la lumière, qui en fera chatoyer les couleurs.

Dans un autre recueil un peu plus étendu, **Avant d'aborder**, M. Sotiris Skipis retourne vers son enfance, vers sa jeu-

nesse ; il évoque des souvenirs, il brosse des tableaux de vie simple ; une certaine truculence ne fait pas défaut à certains épisodes où, par exception dans son œuvre, apparaît la vigueur naturaliste. Partout le vers est soigneusement rythmé, la langue expressive et pure. Une existence pleine d'épreuves, mon cher Skipis, fournira toujours à la poésie d'insoupçonnées ressources, et il ne convient pas que le poète, même sous le coup du destin, se veuille confiner dans l'amertume.

Par ailleurs, ne nous lassons point de redire que les véritables sources d'un art vivant et expressif ne sont point dans l'imitation plus ou moins habile des procédés à la mode, mais dans une interprétation personnelle et vigoureuse des choses, directement affrontées. Les Grecs, par tempérament, accordent plus de prix à la ruse, c'est-à-dire à l'artifice, qu'à la force. Ils ont tort. Au surplus, cela est loin de leur réussir toujours.

Aussi bien, louerons-nous sans réserve le jury du grand prix national de Littérature d'avoir voulu récompenser l'œuvre puissante de M. Constantin Théotokis : **Les esclaves dans leurs chaînes.** Ce n'est pas seulement un peu de gloire judicieusement accordée à un bel écrivain prématurément disparu ; c'est également une leçon.

Constantin Théotokis, qui avait su précédemment, dans *La Vie et la Mort de Karavélas*, donner tant de relief à la figure quasi-satanique d'Agyris et qui, dans *Le Condamné*, oppose avec une maîtrise qui fait parfois songer à l'auteur des *Misérables*, les deux personnages antagonistes de Pepponas, le criminel-né, et de Tourkoyannos, l'évangélique victime, Constantin Théotokis se dégage enfin, dans sa dernière œuvre, d'influences trop nettement slaves ou simplement françaises. La vérité psychologique y est serrée de plus près et la crudité réaliste y est aussi moins poussée, sans qu'il soit pourtant rien sacrifié de l'exactitude scrupuleuse des détails. Malgré tout, l'œuvre ne contient peut-être pas de pages descriptives qui vaillent la scène du labourage dans *Le Condamné.*

Les chaînes où se débattent les esclaves sociaux, ce sont les dettes : Ophiomakhos les paiera en cherchant un gendre riche — il y a une idée analogue dans *Victoria* de Knut Hamsun — et ne songera pas un instant à réduire ses dépenses de luxe. Il fera ainsi le malheur d'Alkis. pauvre mais généreux et loyal, et de sa

fille Eulalie. Une autre de ses filles se déshonore dans une vulgaire aventure d'amour; le fils se fait voleur et faussaire, puis se tue, le chef de famille devient fou, et voilà toute une maison à vau-l'eau, par suite de faiblesse ou de corruption. Avec un peu plus de santé physique, Alkis aurait pu se raidir, devenir l'époux de l'inconsistante Eulalie et assurer le salut par l'action. Il semble bien que l'écrivain corfiote, en composant cette histoire d'après des modèles vivants, ait voulu dénoncer les tares morbides de toute une société. Une certaine âpreté d'accent, des portraits saisissants de vérité cruelle, le don du pittoresque, et aussi de l'émotion douloureuse, la pureté de la langue, font de ce livre l'un des échantillons les mieux réussis du roman néo-grec.

Nous commenterons un autre jour la conférence de Mme Koryllou, dont les jugements en matière de critique littéraire sont en train de prendre une autorité singulière, et qui s'est efforcée de mettre à son rang, dans la littérature néo grecque, l'œuvre de Constantin Théotokis. Mme Koryllou a fait de même pour Constantin Hatzopoulos, de regrettée mémoire, pour M. Malakassis et pour le curieux poète alexandrin, si discuté, si prenant, Al. Kavaphis.

N'y a-t il point quelque parenté de pessimisme entre un poète comme Kavaphis, et un conteur comme Voutyras, et ne devraient-ils point cette façon d'être aux influences slaves? Simple question, du reste. Dans **Le Nouveau Moïse** *et autres récits*, Voutyras publie un nouveau bouquet de contes, où s'offre par endroits un singulier mélange d'amertume et de bouffonnerie. Le deuxième récit: *Voilà les hommes*, encadre des peintures d'un réalisme intense et très vécues.

Dans la plupart des cas, les personnages de M. Voutyras sont frustes comme son style. Tel n'est pas le cas pour M. Grégoire Xénopoulos, qui vient de nous donner dans **La femme trimorphe** une sorte de réplique athénienne de la *Garçonne*. On sait avec quel soin méticuleux d'écrivain dramatique M. Xénopoulos construit ses romans. Il excelle à dessiner un caractère, à le nuancer avec adresse. Le personnage de Nitsa marque tous les dangers d'une émancipation prématurée de la femme, en pays méridional et, par là même, demeure sympathique jusqu'en ses pires erreurs. On voit par ailleurs comment, dans certains milieux plus ou moins férus d'intellectualisme, l'idéalisme de façade peut

voisiner avec la débauche. Certains passages ne manquent ni d'audace ni de verdeur, et peut être l'auteur aurait-il pu s'en abstenir sans diminuer l'intérêt réel de son récit.

Mémento. — *Les Amours d'enfants* de M. Philindas sont des amours de contes, pleins de grâce alerte, ingénue et discrète. M. Philindas, qui est un philologue de grand mérite et qui dirige la très intéressante *Kritiki*, a réalisé là un véritable tour de force. Le *Thémis Branas* de M. Dem. P. Tangopoulos (Prix national des Lettres et des Arts, 1923), mériterait mieux qu'une brève mention ; l'énergie d'un esprit généreux s'y révèle en une langue pleine de vie ; *Mea Culpa* de M. A. Aigris est une longue nouvelle contée avec charme et finesse, mais qui se ressent des modèles français.

Nous reviendrons sur l'œuvre maîtresse de M. Costas Paroritis : *To Megalo Paidi*, sur *Enas Enas*, trois beaux contes de M. Léon Koukoulas, analyste délicat, sur *To en oliyi, ieron thirion* de M. K. Rotas, et sur tout un lot d'ouvrages en vers... Que les écrivains grecs restent convaincus de notre zèle attentif et n'hésitent pas à nous adresser leurs ouvrages.

Reçu : le *Noumas*, admirable de tenue, *Libre* dont l'intérêt ne faillit pas, *Pinacothiki*, toujours égale à elle-même, *Kritiki*, *Nei Vômi*, *Makedoniko*, *Grammata*, etc. La place nous manque.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES CHINOISES

Shigoyeshi Obata : *Li Po*, E. P. Dutton et Cie, New-York. — Tsen Tsongming : *Essai historique sur la poésie chinoise*, Desvigne et Cie, Lyon.— Tsen Tsongming : *Anciens poèmes chinois*, Desvigne et Cie.

Tradutore, traditore. En aucune branche de littérature, ce dicton n'est plus vrai qu'en poésie ; en aucune poésie, plus vrai que pour la poésie chinoise. Les traducteurs, et j'en suis, ont pourtant une grande excuse : des deux grands éléments de toute œuvre littéraire, le fond et la forme, le dernier seul est exclusivement national. Et si, en lisant les écrits de nos compatriotes, nous sommes tellement enthousiasmés par la sonorité des mots, par la musique du style, que nous oublions trop souvent de contrôler la signification des termes, rabaissant ainsi l'expression de la pensée humaine au babillage d'une linotte, nous savons cependant que les œuvres vraiment belles peuvent résister à l'épreuve de la traduction.

Mais, en poésie, la forme prend une place primordiale. Bien peu de poèmes contiennent une pensée qui retiendrait l'attention si

elle était exprimée en prose, avec simplicité, sans images clinquantes. En Chine, le charme de la forme est encore plus grand que pour nous : à la rime et à la césure, il ajoute le rythme des longues et des brèves ; le chant, puisque chaque longue se chante sur deux notes en quinte montante ou descendante ; le dessin, puisque les signes sont ou figuratifs ou composés de parties figuratives. Certains poèmes sont ainsi comme une vapeur irisée : ils éblouissent, mais sont insaisissables.

Infidèle pour le vêtement et l'ornement, le traducteur peut essayer du moins de rendre fidèlement le corps. C'est ce que M. Shigoyeshi Obata n'a fait que rarement pour les cent vingt-quatre poèmes de **Li Po** qu'il vient de publier à New-York et qu'il a tenté de transcrire en vers anglais. M. Obata est-il Japonais comme il le dit ? Il avoue lui-même dans sa préface ne pas connaître la littérature chinoise, et avoir eu recours à des Chinois pour écrire les caractères que l'on trouve à chaque page. Le fait est surprenant quand on sait que tout Japonais se sert constamment de caractères chinois pour sa propre écriture, et que les Chinois eux-mêmes reconnaissent la grâce avec laquelle les sujets du Mikado écrivent les caractères. Puis M. Obata connait l'anglais... comme un Anglais. Il donne enfin, avec beaucoup de conscience, les références des traductions déjà existantes sur lesquelles il s'est appuyé, presque toujours.

A-t-il, du moins, orné son œuvre d'une pensée ou d'une forme plus séduisantes que celles de l'original ? Je ne le pense pas, et je n'en veux qu'un exemple : la célèbre improvisation des Pivoines sur laquelle j'ai passé bien des heures avant de la mettre dans ma *Passion de Yang Kwé-fei* et pour laquelle, dans la traduction de M. Obata, chaque allusion littéraire, chaque évocation du langage de l'amour est écartée ou bien détournée de son sens, lequel donne la véritable signification du poème entier.

Par contre, M. Tsen Tsongming, dans son **Essai historique sur la poésie chinoise**, a été trop modeste, car il a choisi pour ses exemples les traductions déjà faites par différents écrivains français, sans les corriger, sans même en indiquer les erreurs. Cette extrême politesse fait honneur aux sentiments sociaux de M. Tsen, mais l'a empêché de donner à son œuvre la précision et la force de conviction que nous lui aurions souhaitées. Ma remarque le fâchera d'autant moins qu'il cite plusieurs fois mes

travaux. Mais combien nous aurions souhaité que cette œuvre trop courte, au lieu de se restreindre au format d'une thèse (car M. Tsen est docteur ès lettres), eût tout le développement que le sentiment poétique et l'érudition de l'auteur, en chinois aussi bien qu'en français, pouvaient si visiblement lui donner ! Une histoire de la poésie chinoise, abondamment illustrée de traductions faites par un savant ayant l'âme d'un poète : quel ouvrage admirable nous aurions eu !

Tel qu'il est, le travail de M. Tsen, pour bref qu'il soit, est le seul complet sur ce sujet trop peu connu. Il contient un grand nombre de renseignements sur la technique de la poésie, et de courtes indications biographiques sur les grands poètes de chaque époque. Il servira utilement de guide aux jeunes sinologues.

Le même auteur publie encore des **Anciens Poèmes Chinois,** choisissant une quarantaine de poèmes parmi ceux, fort nombreux, du IIe siècle avant J.-C. au VIe siècle de notre ère. Je ne puis dire cependant qu'il ait retenu les plus marquants, car il ne donne rien de Chen Yo et de Trao Yuann Ming, les grandes gloires de la poésie ancienne.

La plupart des œuvres traduites sont des lamentations sur des deuils ou des séparations. Je cite la plus typique :

A quinze ans, je partis aux armées. — J'en reviens, accablé d'années, à quatre-vingts ans. — Sur le chemin du retour, j'ai rencontré un compatriote. Que me reste-t-il encore ? lui demandai-je. — Là-bas, répondit-il, est votre maison. — Les sapins sont si grands, les tombes si nombreuses ! — J'arrive. Les lièvres passent par les trous abandonnés. — Les faisans rôdent par dessus les murs. — Dans la cour quelques maigres épis, — A côté du puits couvert de mauves sauvages. — J'y prends pour faire la soupe. — Le repas est prêt. A qui vais-je l'offrir ?

Ici encore, l'on peut regretter que M. Tsen Tsongming ait donné un nombre aussi restreint de traductions pour une époque entièrement inconnue en Occident. Il s'en excuse d'une manière aussi modeste que poétique :

Je ne suis dans cette tentative qu'un léger zéphyr qui passe, annonçant le printemps. A d'autres d'en voir les fleurs et d'en goûter les fruits.

§

Les études sur la poésie chinoise, on le voit, ont bien progressé en Europe depuis le temps où le premier, en 1912, je leur consacrais

une partie de mon *Essai sur la littérature chinoise*. Il en est de même en Chine, où, depuis la Révolution, l'on a publié nombre d'œuvres critiques nouvelles, et réédité maintes œuvres introuvables. Le temps est venu de montrer l'importance de ce que l'Occident connaît, et de ce qu'il ignore.

De la haute antiquité, antérieure au IIIe siècle avant notre ère, nous avons uniquement les traductions, d'ailleurs médiocres, du *Che tsing*, le Classique de la Poésie, qui va du XVIIIe siècle au VIe siècle. Or, avant cela, il existe une quantité d'œuvres que des savants chinois ont recueillies dans les ouvrages d'histoire, philosophie ou autres, et qui remontent jusqu'au XXIVe siècle avant J.-C. La force de la tradition permet d'admettre l'authenticité générale de ces textes vénérables, mais nous n'avons qu'elle, car de ces époques lointaines, nous ne possédons rien de ce que l'on trouve en abondance dès le IIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire ni inscriptions sur pierre, ni statues, ni poteries, ni objets usuels. L'on a seulement des bronzes d'un art décadent et improbable.

Ces réserves une fois faites, nous puiserons dans le meilleur des recueils antiques, celui que Chenn To tsiènn, de Tchrang tcheou, écrivit en 1719, le **Kou che yuann**, « Sources de la poésie antique ». Presque tous ces textes sont donnés par ordre chronologique, avec références. Ils sont surtout des chants populaires, rythmant le travail ou le plaisir.

Le plus ancien, intitulé *Tsi-jang ko*, « chant en frappant la glèbe », daterait du XXIVe siècle. Il est tiré du *Ti-wang che-tsi*, « souvenirs des siècles des empereurs et rois », et aurait été chanté sous l'empereur Yao (2357-2258) :

Dès que le soleil sort, nous travaillons. — Quand le soleil rentre, nous nous reposons — Nous creusons des puits pour boire. — Nous labourons les champs pour manger. — A quoi nous sert la force de l'Empereur?

Ce chant, quelque peu anarchique, est composé de quatre tétrasyllabes et d'un heptasyllabe, sans rime, sans symétrie d'accents. Il s'agit tout juste de prose rythmée.

Un autre du même temps, en vers tétrasyllabiques et intitulé *Krang-tsiu yao*, « Rumeurs de carrefour », est douteux, étant cité par Lié dze, auteur inventé par Tchoang dze au IVe siècle avant J.-C.

Tu as fait de nous ton peuple semblable à du menu bois. — Nous ne sommes en rien pareils à ta haute perfection. — Sans connaissances, sans discernement. — Nous cédons aux lois de l'Empereur.

Au XXIII[e] siècle, le *Nann-fong ko*, « chant du vent de sud », que l'Empereur Choun (2255-2205) chantait en s'accompagnant du luth tsrinn à cinq cordes, présente le premier exemple de ce que l'on pourrait appeler la rime perpétuelle : chaque vers se termine par le son « Si » qui n'a aucune signification. Un tétrasyllabe alterne avec un heptasyllabe :

O parfums du vent de sud, si ! — Puissent-ils dissiper le mécontentement de mon peuple, si ! — O saison du vent de sud, si ! — Puisses-tu rendre abondantes les richesses de mon peuple, si !

Cette petite prière est célèbre. Je la crains apocryphe, car l'alternance de tétrasyllabes et d'heptasyllabes, ainsi que la rime uniforme « si », se retrouvent seulement beaucoup plus tard, les œuvres contemporaines et suivantes étant faites de tétrasyllabes sans rimes ni symétrie de sons.

« Le chant des fondeurs d'urnes de l'empereur Sia », *Sia reou tcheou ting ko*, chanté sous l'empereur Yu de Sia (2205-2197) exhale une sourde plainte d'amertume :

L'on nous a réunis comme les blancs nuages. — L'un du sud, l'autre du nord. — L'un de l'ouest, l'autre de l'est. — Les neuf urnes sont maintenant terminées. — L'on nous déporte dans les trois Etats.

La dynastie Chang (1783-1408) n'avait pas une métrique plus compliquée. L'on remarque parfois la finale « ye » sans signification autre que le son, employée tous les deux vers (de quatre syllabes). Ainsi est *chang ming* « l'inscription Chang », tirée des Kouo yu.

O faible, faible vertu ! — Tu ne suffis pas à ta tâche. — Tu ne peux écarter la misère. — Tu ne sers qu'à faire souffrir.
O faible, faible nourriture ! — Trop rare pour que l'on y revienne. — Tu ne permets pas d'engraisser. — Tu permets seulement d'éviter la mort !

C'est à peine si l'on peut traiter de poésies ces exemples vénérables d'une métrique naissante, par où s'exprime l'aigreur d'un peuple trop prolifique, obligé, par conséquent d'accepter l'esclavage avec les plus durs travaux, et, par conséquent, toujours mécontent. Les Chinois n'ont-ils pas composé l'idéogramme signifiant « mécontentement » avec les signes représentant un cœur

d'esclave ? Trop lâche pour se révolter, trop lâche pour fuir. L'on ne retrouve rien d'analogue dans les chants des fiers cavaliers nomades de l'Asie centrale.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L. Marcellin : *Politique et politiciens d'avant guerre*, Renaissance du Livre — J. et J. Tharaud : *L'an prochain à Jérusalem !* Plon. — Major C. H. Stingand : *Equatoria the Lado Enclave*, London Constable 2 Co Ltd. — Simon Zagorski : *La renaissance du capitalisme dans la Russie des Soviets* Marcel Firard. — Marc Semenoff : *Histoire de Russie*, La Renaissance du Livre

Voilà encore un volume qu'on ne lira pas sans profit, même quelques mois après son apparition. **Politique et politiciens d'avant guerre**, c'est l'histoire du combisme, une bien vilaine histoire qui rompt le fil de la tradition française, et de ses plus nobles vertus. Sans le vouloir, peut-être, Marcellin a agi fort opportunément en publiant en dernier lieu celui de ses volumes qui, chronologiquement, se place le premier. Mais n'est-ce pas un bienfait qu'au moment où nous oublions les leçons de la guerre, un auteur pourvu de l'autorité que confèrent le talent et l'expérience, dégage pour nous les leçons du passé ?

Qu'est-ce que le combisme ? « Véritable politique de guerre civile », répond Marcellin. Et par qui fut-elle menée ? « Par un théologien, auteur d'un épais volume sur la psychologie de saint Thomas d'Aquin. »

En réalité, ces deux réponses suffisent à expliquer le combisme : guerre civile dirigée pas un commentateur du dogme, à l'inverse des guerres religieuses de l'Histoire, dirigées et canalisées par des politiques.

C'étaient, au XVIe siècle, les coalitions et les appétits qui jouaient contre le pouvoir royal, c'est-à-dire contre l'unité française, tantôt au profit des huguenots, tantôt au profit des catholiques et de la Ligue. Sans le génie d'un grand Prince, la France fût devenue l'enjeu d'une querelle où les arguments de la foi n'étaient plus qu'un prétexte pour les adversaires du Pouvoir royal. Le combisme, qui dans son inspiration n'était rien de semblable, faillit pourtant compromettre aussi l'unité morale de la France. Vous ne trouvez dans le combisme ni la trace ni l'excuse des nécessités politiques, dans ce que ce mot signifie d'utile aux intérêts du pays.

Emile Combes prétendait, au début de son ministère, sauver l' « idée de Dieu, la maintenir dans l'esprit de l'enfance » et ne pas se contenter de simples idées morales. Mais comme Fouquier-Tinville pris dans le sanglant engrenage de sa tâche quotidienne, Combes restera le prisonnier des passions qu'il aura contribué à soulever et, pour faire vivre son ministère, ne serait-ce qu'avec vingt voix, ne serait-ce qu'avec dix, ne serait ce qu'avec trois, il offrira en pâture à sa clientèle les congrégations, les prêtres, les sœurs.

Et alors il faut livrer à la postérité — et c'est de quoi nous ne louerons jamais assez Marcellin — le souvenir des scènes indignes que couvrait l'interprétation de la loi de 1901.

Ecoutez l'auteur :

Les sœurs avaient un quart d'heure pour faire leurs paquets. On leur disait : sortez, allez-vous-en — Où ? — A votre maison mère. — Il n'y a plus de train, ne pouvons-nous pas passer la nuit ici ? Nous partirons demain à la première heure. — Sortez ! — Il fallait s'exécuter. Ces saintes filles étaient jetées à la rue, parfois sous une pluie battante. Il fallait agir vite, car on redoutait la colère des populations.

Ceci s'est passé en France, il y a moins de ving-trois ans. De là à certaines attitudes de l'envahisseur allemand, il n'y a pas si loin.

Quels étaient ceux qui encourageaient Combes dans sa sinistre tâche ? Jaurès, dont on trouve la géniale malfaisance au service de toutes les causes anti-nationales, Ferdinand Buisson, mystique de la Libre-Pensée, bigot de la maçonnerie, sectaire de la négation, et quelques abrutis comme Levraud qui trouvait « original » de faire la guerre aux curés, ce Jules Coutant qui expulsait les congrégations pour ce motif « *qu' y en a pas de bonnes* », ce Jean Codet, qui se croyait porté par ces votes de haine à « *l'avant-garde du progrès* », ce Dejeante, pour qui les missionnaires étaient des sans-patrie, etc...

Nous en passons et des meilleurs.

Mais quand on songe que ce sont ces cerveaux sommaires, bien au dessous de l'honnête moyenne, qui dictaient leurs volontés au pays, l'asservissaient à leur obscurantisme intolérant, ne peut-on trembler, quand on revoit assis sur les mêmes bancs d'autres Levraud, d'autres Coutant, d'autres Codet, d'autres Dejeante ?

Nous ne sommes pas clérical, et nous serions presque tenté de

reprocher à Marcellin de l'être trop, si l'insondable bêtise des gens qu'il dénonce ne lui était un rude et invincible argument. Il y eut sans doute du côté du clergé quelques fautes ; mais qu'étaient ces abus, à côté des turpitudes auxquelles ils devaient servir de prétexte ? Et quelle goujaterie, quelle muflerie, quelle disproportion dans la répression ! Nos rois eux aussi avaient lutté contre les empiètements de l'Eglise, mais avec une élégance qui n'est pas décidément dans les mœurs démocratiques. Et ils n'avaient, pour limiter et canaliser la puissance du clergé, touché ni à la foi ni à la liberté de conscience.

GEORGES SUAREZ.

§

Voyageurs, MM. Jérôme et Jean Tharaud se souviennent d'avoir été naguère romanciers, et ils nous en font discrètement souvenir. Ils nous présentent leurs impressions avec le même art qu'ils mettaient à composer leurs romans. **L'An Prochain à Jérusalem** ! (1), c'est moins une suite de chapitres qu'une petite suite de descriptions, de portraits et de récits distincts, chaque morceau complet en lui-même, où ils essayent d'enfermer quelques aspects, quelque symbole de la Juiverie. La Juiverie, c'est devenu la grande curiosité de MM. Tharaud. Une sympathie secrète depuis Bud les pousse vers elle. Ils étudient, ils cherchent à percer le mystère du peuple d'Israël, mais on sent bien qu'ils n'y ont pas réussi, même à Jérusalem. Peut-être sont-ils trop artistes.

Maintenant, je leur signale une erreur importante que j'ai relevée dans leur ouvrage. Ce n'est pas Théodore Herzl, le « prophète du Boulevard » qui, vers 1895, imagina, comme ils le croient, le Sionisme, mais *Sir Moses Montefiore, vers 1839*. Voici ce que rapporte à ce propos Mr John Kinnear (2) :

La députation envoyée par la grande Assemblée de l'Église d'Écosse, pour faire une enquête sur la condition des Juifs en Palestine, se trouve actuellement à Beyrout. Sir Moses Montefiore vient aussi d'y passer, se rendant à Jérusalem. Son arrivée a provoqué une grande animation

(1) Seize pages avant la fin du livre, on nous explique son titre : « Comme tous les Juifs de l'univers en lisant la déclaration Balfour, il avait reçu sur la tête ce qu'il appelait un coup de lune. L'an prochain à Jérusalem ! l'antique souhait des soirs de Pâque, qu'on se jetait l'un à l'autre, sans espérer sérieusement qu'il se réaliserait jamais... »

(2) *Cairo, Petra and Damascus*, Londres 1841, pp. 256-257.

parmi les Juifs ; il a distribué des sommes considérables dans les différentes villes *et ils le considèrent comme le Néhémie qui doit rebâtir le Temple et qui doit les ramener dans la terre de leurs pères. On dit qu'il se propose de solliciter du Pacha [d'Egypte] (1) l'autorisation d'établir une colonie juive en Palestine...*

§

Le 8 décembre, près de Kor Raby, localité située entre le fleuve Lau et le Nil, le Major Chauncey Hugh Stingand Bey gouverneur de la province de Mongala, tombait à la tête de *l'Equatorial Battalion*, transpercé par une lance d'inka. Stingand Bey, dans cet avant poste éloigné où il se dévouait à la grandeur de l'Empire, avait coutume de prendre des notes sur la région et les naturels. Le Général Sir Reginald Wingate, qui fut au Soudan le chef du Major, les publie avec une pieuse notice, sous ce titre : **Equatoria** *the Lado Enclave.*

AURIANT.

§

M. Simon Zagorski, ancien professeur d'économie politique à l'Université de Petrograd, étudie dans son ouvrage : **La renaissance du capitalisme dans la Russie des Soviets,** la fameuse «Nep» (Nouvelle économie politique). Lénine

(1) Méhémet-Ali qui possédait encore la Syrie. Mrs Damer, dans ses *Diaries* (Londres, 1846, vol II, 235-6) conte cette anecdote sur la rencontre de Sir Moses avec le Pacha. « Le sabbat juif et le sabbat mahométan se suivant l'un l'autre, une circonstance plutôt amusante marqua la récente visite de Sir M[oses] M[ontefiore] à Alexandrie quand, étant fort pressé — le bateau qui le transportait en Syrie ne pouvant séjourner que quarante-huit heures à Alexandrie — il désirait grandement avoir une entrevue avec le Pacha sur des affaires d'une importance commerciale considérable. Il débarqua tard dans la nuit du jeudi et envoya immédiatement un de ses gens à Ras el Tin demander une audience pour le lendemain. Le Pacha s'y opposa, sous prétexte que cela entraverait ses devoirs religieux, mais il fixa le jour d'après, qui dérangeait également ceux de Sir M[oses] M[ontefiore]. Le temps étant mauvais, et le palais du Pacha distant de deux milles, Sir M[oses] M[ontefiore] se trouvait incapable de faire le trajet à pied, et comme ses scrupules religieux l'empêchaient de se servir de quelque bête de somme, il eut enfin recours à une espèce de chaise à porteurs, pour laquelle il eut grand mal à se procurer des coureurs. Il se mit en route, vêtu en grande tenue, avec sa chaîne massive de shérif et un chapeau à plumet militaire.

« Cette apparition inusitée causa naturellement une grande curiosité et un des officiers subalternes du Pacha annonça qu'il avait aperçu, dans une caisse en verre, une image habillée, envoyée par les idolâtres anglais et qu'on traînait dans le palais. »

lui-même, dans son testament, a défini comme suit la « Nep » et le rôle qu'elle devait jouer dans la révolution bolcheviste :

Quand, en 1921, l'organisme de la République des Soviets, après l'activité révolutionnaire de quatre années, s'est trouvé si épuisé qu'il ne pouvait espérer que la mort, notre soin principal fut de ranimer le moribond, même en lui inoculant le poison. L'institution de la « Nep » — l'admission des éléments capitalistes, la propriété privée dans le commerce, l'industrie, la banque — fut ce poison bourgeois. La « Nep » devait agir comme l'arsenic sur un corps épuisé. Cependant l'emploi illimité de ce remède vivifiant eût été trahison, car la prolongation de la nouvelle politique de concessions aurait amené le rétablissement du régime capitaliste et anéanti toutes les conquêtes de la révolution C'est pourquoi le pays a dû se remettre, afin de pouvoir continuer le processus révolutionnaire, pour exterminer ensuite sans pitié tout ce qui est lié au poison bourgeois de la « Nep » et tout ce qui est intéressé à son soutien.

Quand, en 1921, nous fîmes des concessions aux capitalistes, nous nous écartâmes de la marche régulière ; mais bientôt, nous dirons de nouveau : En avant, marche ! En avant, marche ! Mais si nous tardons dans ce mouvement en avant, nous courons le danger de ne pas atteindre notre but d'un pays communiste, avec un régime économique capitaliste...

Pour une grande partie, le livre de M. Zagorski est le commentaire de cette page du testament de Lénine. A l'aide de chiffres et de documents, l'auteur prouve irréfutablement que la « Nep » n'aurait pas pu sauver le régime communiste et que, malgré ce poison contre-révolutionnaire, le capitalisme d'Etat, tel que le gouvernement des Soviets l'a instauré en Russie, a fait une faillite complète. M. Zagorski étudie en outre la politique financière et le problème monétaire. Sa conclusion est que dans toutes les branches de l'activité, la Russie, sous le régime soviétique, s'est appauvrie effroyablement. Agriculture, Industrie, Commerce, Transports, Finances, tout périclite. Malgré tout ce qu'a fait pour lui le gouvernement des Soviets, l'ouvrier russe commence à comprendre que ses intérêts sont mieux défendus par l'initiative privée que par l'Etat :

Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui parlent à présent de la solidarité d'intérêts entre le prolétariat et l'industrie, et notamment l'industrie privée. Il en résulte, entre la classe ouvrière et l'entrepreneur, une espèce d'alliance qui tient tout naturellement aux anomalies des

conditions actuelles : l'une et l'autre sont hostiles à l'Etat actuel et au pouvoir d'Etat ; l'une et l'autre considèrent ce dernier comme une entrave, comme un élément hostile à leurs intérêts. Peu à peu, l'entrepreneur cesse d'être, aux yeux de la classe ouvrière, l'ennemi qu'il s'agissait de combattre, contre lequel il s'agissait de recourir soit à la grève à outrance, soit à l'appui du pouvoir d'Etat sous forme de la législation ouvrière. A l'heure actuelle, par contre, pour que l'ouvrier arrive à subsister tant bien que mal, il faut que la loi soit tournée par lui-même ou par l'entreprise.

La politique de nationalisation se trouve actuellement en contradiction flagrante avec les intérêts les plus essentiels des ouvriers qui s'aperçoivent sans cesse combien les méthodes d'économie capitaliste privée sont plus aptes à satisfaire leurs besoins matériels et leurs intérêts professionnels. L'expérience amère apprend à l'ouvrier que la spéculation « népiste », la soif du gain et les procédés dénués de scrupules des entrepreneurs sont, hélas ! les seules conditions qui permettent à l'entreprise de subsister et de fonctionner, alors que les entreprises soi-disant subordonnées à des considérations de l'Etat tombent dans la ruine et dans l'inaction.

Et l'auteur conclut que le pouvoir des Soviets a tout fait pour discréditer en Russie non seulement le socialisme, mais aussi le capitalisme d'Etat.

Malgré ses dimensions très respectables, l'ouvrage de M. Marc Semenoff : **Histoire de Russie**, n'apporte que peu de chose au lecteur. L'histoire même de la Russie est racontée de façon trop sommaire ; les proportions ne sont pas gardées : des questions importantes sont traitées en quelques lignes, alors qu'à des questions secondaires sont consacrées plusieurs pages. L'auteur a voulu non seulement écrire l'Histoire de Russie, mais aussi faire une étude comparée de l'Orient et de l'Occident, c'est à dire un travail qui exigerait un ouvrage au moins aussi important que l'Histoire romaine de Mommsen. Pour ce qui est de ces comparaisons, disons que M. Louis Réau, ancien Directeur de l'Institut français à Petrograd, qui a préfacé le livre, n'est pas lui-même complètement d'accord avec elles. Tout le mouvement révolutionnaire russe est raconté par l'auteur en deux pages. A cet ouvrage il manque encore des références, quand il s'agit de faits discutables et de théories contradictoires, et une table chronologique. Toutefois, malgré ces défauts, le mérite de l'ouvrage de M. Marc Semenoff n'est pas mince : il condense en un volume les faits princi-

paux de l'Histoire de Russie, et il peut être un manuel utile pour l'enseignement secondaire, et même pour l'enseignement supérieur. S'il n'a pas la méthode et la clarté de l'ouvrage de Rambaud, il a l'avantage d'être plus moderne et d'exposer l'Histoire de Russie jusqu'à nos jours.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

René Sauliol : *Silhouettes de guerre*, Berger-Levrault. — Bernard Frank : *Le Carnet d'un enseigne de vaisseau*, Flammarion.

Le volume de M. René Sauliol : **Silhouettes de guerre**, présente une série curieuse de faits et de personnages. On pourra citer l'histoire de ce grenadier qui se battait avec une telle rage qu'il y gagna ses galons de caporal (bois Clausade, 19 sept 1915); c'est le nettoyeur de tranchées qui « dans le civil » ne serait pas à prendre avec des pincettes, mais sur le front se voit estimé pour la besogne hideuse qu'il a le courage d'accomplir; c'est le jeune aviateur, qui a déjà descendu huit appareils ennemis et qui s'abat enfin en entraînant un adversaire dont il ne pouvait pas venir à bout. On peut citer encore le cas du « braconnier », qui fournit de gibier les officiers comme les camarades, et se trouve blessé accidentellement pendant une de ses chasses, si bien que le capitaine ramasse quinze jours d'arrêt pour manquer de surveillance. C'est enfin le récit intitulé « le Cuistot », où l'on signale au moment de la retraite allemande de 1914 sur la Marne, « l'odeur insupportable » laissée par les Boches envahissant les villages, les maisons, — qui gardent le relent de la race; — ou l'histoire du prêtre-soldat qui passe sur le champ de bataille pour donner l'absolution aux mourants et finit par prendre en quelque sorte le commandement de ceux qui survivent, puisque tous les officiers sont tombés, etc.

Mais ce volume est surtout un intéressant recueil d'anecdotes. S'il n'a pas l'autorité du précédent, il a noté bien des choses que négligent les comptes rendus officiels; les types qu'il montre sont pris sur le vif, et sa lecture vaut d'être indiquée à tous ceux qui demandent aux ouvrages sur la guerre autre chose que de secs rapports, des ordres du jour fastidieux ou des chiffres.

Une histoire bien extraordinaire encore est celle que raconte M. Bernard Frank dans le **Carnet d'un enseigne de vais.**

seau. Au début de la guerre, l'enseigne Bernard Frank se trouve du côté de Brest et, en attendant de participer aux hostilités, il a emmené sa femme qui loge aux environs et narre cette vie d'attente, aux distractions rares. En passant il signale un curieux « pardon » de Plougouvelin, où l'on vient du Conquet et de Plouzané, et où il signale surtout la diversité des costumes et des coiffures. Enfin il est nommé sur le « Cap Nord », un chalutier qu'on arme pour la guerre et qui a juste quarante mètres de long et 600 tonneaux de jauge. Un premier incident se produit à propos d'un vieux matériel de chaînes hors d'usage, dont l'administration refuse de prendre livraison et qu'il faudra jeter sur un chaland au moment du départ, l'abandonnant ainsi au hasard et à la chance. C'est le moment où l'on prépare l'expédition des Dardanelles.

L'aviso « Cap Nord » finit par lever l'ancre (22 septembre 1915), descend la côte pour gagner la Méditerranée et essuie une tempête qui démolit une partie du matériel. Il y a eu des lames de huit mètres, et l'équipage n'a pas mangé depuis dix-huit heures. Le « Cap Nord » gagne la Tunisie et se trouve envoyé enfin dans l'archipel grec où il rejoint l'armée navale franco-anglaise qu'on envoie sur les Dardanelles et Constantinople. Le « Cap Nord » est attaché à la base de Milo. On parle beaucoup d'espionnage durant cette période, et des sous-marins boches qui sont en Méditerranée. Différentes expéditions suivent, que raconte l'auteur avec un certain brio, ce qui n'empêche pas le texte de donner une curieuse description de Santorin. Débarqué en Crête avec quelques hommes, il visite les ruines d'un ancien château et finit par surprendre un groupe d'individus occupés à faire de l'eau pour un sous-marin. Le sous marin en question, qu'ils espéraient prendre au mouillage, demeure introuvable. Peu après, ils découvrent un navire turc qui va de Smyrne en Tripolitaine avec des troupes et un chargement. Un canot l'accoste avec six hommes et deux officiers qui se jettent « avec un culot monstre », revolver au poing, sur l'état-major occupé à jouer aux cartes sur l'arrière, tandis que les troupes somnolent sur le pont. En peu d'instants l'état-major est maîtrisé ; les troupes croyant avoir devant elle un ennemi en nombre supérieur se laissent désarmer, — seulement avec un mouvement de révolte lorsqu'elles constatent que leurs vainqueurs, dont un seul a été sérieusement blessé, sont en nombre infime. Les Turcs étaient au nombre de quarante neuf hom-

mes et douze officiers, dont Ahmed pacha, lieutenant-colonel de cavalerie et professeur à l'école militaire de Constantinople ; Choukry pacha, également officier de cavalerie, les autres lieutenants et sous-lieutenants. On vide le matériel comprenant des caisses de cartouches, des bombes, des fusils et revolvers de toutes marques, de la sellerie pour les chefs arabes et « des cadeaux pour leurs épouses » — comme chemises de soie, sacs à main, miroirs de pacotille, toute camelote d'Allemagne. C'était encore des babouches, des vêtements d'uniforme, des tapis, etc. Le feu fut mis au bateau turc, comme un sous-marin était signalé, et le « Cap Nord » s'éloigna avec ses prises, tandis que son adversaire coulait en flammes. Le retour à Milo fut un vrai succès, et l'arrivée à Malte un véritable triomphe (12 nov.). Les croiseurs anglais avaient pavoisé ; les équipages acclamaient le minuscule aviso, monté par huit hommes et deux officiers qui avaient réalisé ce coup merveilleux.

Le livre de l'enseigne Bernard Frank s'achève avec cette anecdote. Il est alerte, mouvementé, plein de brio et de bonne humeur. Comme les récits dont nous avons parlé plus haut, il montre surtout ce que valent et ce que peuvent les nôtres, lorsqu'on fait appel à leur esprit d'initiative et à leur audace. C'est que dans la guerre il n'y a pas que l'armement et le nombre ; il y aussi la décision et la présence d'esprit. Sur ce chapitre, nous en remontrerons toujours aux Allemands comme aux Turcs ; des milliers de faits de la grande guerre de 1914 sont venus une fois de plus le démontrer.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

William James ; *Etudes et réflexions d'un psychiste*, traduit de l'anglais par E. Durandeaud ; Payot. 15 »

Ethnographie

Eugène Pittard : *Les races et l'histoire*, introduction ethnologique à l'histoire. Avec 3 cartes et 6 fig. ; Renaissance du Livre. 20 »

Folklore

Emile Jobbé-Duval : *Les morts malfaisants, Larvae, Lemures, d'après le droit et les croyances populaires des Romains* ; Libr. du Recueil Sirey. » »

Gastronomie

J.-A.-P. Cousin : *Voyages gastronomiques au pays de France. Le Lyonnais et le Sud-Est* ; Chez l'auteur, à Lyon, 70, cours La Fayette. 10 »

Histoire

Philippe de Commynes : *Mémoires* édités par Joseph Calmette, avec la collaboration du Chanoine G. Durville. Tome Ier ; 1464-1474 ; Champion. 15 »

Vicomte de Noailles : *La mère du Grand Condé*, Charlotte-Marguerite de Montmorency, Princesse de Condé, 1594-1650 ; Emile-Paul. 15 »

Edmond Pascal : *Jeanne d'Arc au Château de Chinon L'audience du 8 mars 1428*, d'après les documents et chroniques de l'époque ; Libr. Bossard, Chinon. 2 »

Littérature

Albert Canal : *La littérature et la presse tunisiennes de l'occupation à 1900.* Préface de Louis Bertrand ; Renaissance du Livre. 10 »

Georges Giraud : *Le parfait secrétaire des Grands hommes* ou lettres de Sapho, Platon, Vercingétorix, Cléopâtre, Charlemagne, etc., etc., mises au jour par Vrain Lucas. Avec 4 fac-similés ; La cité des livres. » »

Edouard Herriot : *Madame Récamier et ses amis* ; Payot. 10 »

Ch. P. Julian et P. Fontan : *Anthologie du félibrige provençal (1850 à nos jours), Poésie.* Tome II : *Des poètes de la deuxième génération aux poètes actuels* ; Delagrave. » »

Charles Maurras : *Anatole France, politique et poète* ; Plon. 4 »

Rabindranath Tagore : *La religion du poète*, traduit de l'anglais par A. Tougard de Boismilon : Payot. 7 50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Lettres de l'impératrice Alexandra Féodorovna à l'Empereur Nicolas II. Préface et notes de J.-W. Bienstock ; Payot. 20 »

Philosophie

Alfred Espinas : *Les sociétés animales* ; Alcan 25 »

Maine de Biran : *Œuvres*, accompagnées de notes et d'appendices et publiées par Pierre Tisserand. Tome III : *Mémoire sur la décomposition de la pensée* ; Tome IV : *Mémoire sur la décomposition de la pensée* ; Alcan, chaque tome. 20 »

J. Ralph : *Connais-toi par la psychanalyse* ; Payot. 10 »

Poésie

Eugène Autrie : *L'urne d'ivoire* ; Chiberre. 6 »

Pierre Lagarde : *La cloche d'ombre* ; Moute-Lénès. 8 »

Anie Mouroux : *Les matins lumineux* ; Presses universitaires de France. 7 »

Comtesse de Noailles : *Poèmes de l'amour* ; Fayard. 7 50

Jean Nobry : *Sonnets et synthèses* ; Chiberre. 3 »

Politique

Richard Eaton : *Pionniers ou déments ?* (Un écrivain américain en Russie soviétique). Avec 2 grav. ; Plon. 7 50

X.. : *La politique française en 1923* ; Dunod. 7 50

Questions médicales

Dr Raoul Blondel : *Les causeries médicales de Dioscoride.* Préface de M. Paul Strauss ; Albin Michel. 7 50

Questions religieuses

Georges Goyau : *Les origines religieuses du Canada;* Grasset. 7 50

Roman

E. Albert-Clément : *La vierge au bouclier* ; Figuière. 7 50
Léon Baranger : *A l'intérieur* ; Renaissance du Livre. 7 50
Pierre de Cardonne : *Des fumées sur le ciel* ; Perrin. 7 »
Raymond Clauzel : *Le lai de la belle Alizon et autres histoires chantantes*. Bois originaux de Gérard Cochet ; Chiberre. » »
Michel Corday : *Les cœurs dévastés*, roman d'après guerre ; Flammarion. 7 50
Guy Derwil et Tahar Essafi : *Les toits d'émeraude*, histoires vraies du Maroc. Préface de Claude Farrère ; Flammarion. 7 50
Dostoievski : *Nietotchka Nezvanova*, traduit par W. Bienstock. Avec un portrait de l'auteur et une préface du traducteur ; Crès. 7 50
Albert Flament : *Crève-cœur* ; Albin Michel. 7 50
Hubert-Fillay : *Les contes de l'Oribus*, Avec des illust. ; Edit. du Jardin de la France, Blois. 10 »
G. de La Fouchardière et Félix Celval : *Tifs d'étoupe et nib de tifs* ; Férenczi. 7 50
Nozière : *La pure courtisane* ; Albin Michel. 7 50
Fortuné Paillot : *Le diable par la queue* ; Flammarion. 7 50
Marcel Rouff : *L'homme que l'amour empêche d'aimer* ; Kra. » »
Pierre Sabatier : *La comédie du mariage* ; Albin Michel. 7 50
Léon Souguenet : *La flûte de roseau* ; Kemplen. 7 50
J. Schlumberger : *Le Lion devenu vieux* ; Nouv. Revue franç 7 50
Louis de Sommerard : *Vestales modernes* ; Chiberre. 7 50

Sciences

André Lamouche : *La méthode générale des sciences pures et appliquées* ; Gauthier-Villars. 30 »
Dr G. V. Legros : *La vie de J.-H. Fabre naturaliste*, suivie du répertoire général analytique des *Souvenirs entomologiques*. Préface de J.-H. Fabre. Avec de nombreux portraits ; Delagrave. » »
Georges Matisse : *Les sciences physiologiques*. Avec 30 fig. ; Payot. 5 »

Sociologie

E. Gillard : *Les principes de la vie* ; Maloine. » »
Robert Pinot : *Les œuvres sociales des industries métallurgiques* ; Colin. 20. »

Théâtre

Paul-François Morucci : *Ali de Tébelen*, trilogie ; Figuière. 6 »

Varia

Adolphe Dieudonné : *Les monnaies françaises ou l'Histoire de France par les monnaies*. Avec 50 illust. ; Payot. 5 »
I. de Récalde : *Un scandale jésuite : L'initiation sexuelle* d'après une brochure de « l'Action populaire ». *Faut-il parler ? Que dire ? Comment le dire ?* Simples notes à l'usage des parents et des éducateurs par un Père de la Compagnie de Jésus ; Libr. moderne. 3 »

Voyages

Gabriel Faure : *Au pays de saint François d'Assise*. Avec de nombr. ill. ; Rey, Grenoble. 16 »
Charles Muller : *Cinq mois aux Indes, de Bombay à Colombo*. Avec des illust. ; Floury. » »
Edmond Pilon : *Les jolies vallées de l'Ile-de-France* ; le Divan. » »

MERCVRE.

ECHOS

Civitavecchia et Stendhal. — A propos de la commémoration Verlaine. — Prix littéraires. — Angel Guimera. — Mort de Joseph Conrad. — Un quatrième

acte de « la Princesse de Bagdad ». — La maison de Keats. — Anatole France et la Salamandre. — Bethune English, inventeur des tanks. — Le catalogue de Fortsas, Rénier Chalon et les Agathopèdes. — Les belles citations.

Civitavecchia et Stendhal. — Dans leurs dernières pages, les fascicules du *Mercure* ont souvent rappelé de beaux projets qui ne vécurent qu'un matin : publications, prix littéraires, monuments commémoratifs. L'Italie connut un cas semblable de léthargie et c'est Stendhal qui en fut la victime. En 1919, en effet, quelques habitants de Civitavecchia eurent la pensée d'honorer l'écrivain qui fut consul de France dans leur cité entre 1831 et 1842 et ils décidèrent d'apposer une plaque portant une inscription commémorative sur la maison qui fut la troisième et dernière demeure d'Henri Beyle. Mais c'était l'époque de Fiume et d'autres difficiles problèmes ; le promoteur de la fête, M. Tittoni, autrefois ambassadeur à Paris et aujourd'hui président du Sénat, jugea qu'il valait mieux attendre et ce fut pour le projet un long sommeil de presque cinq ans.

Or Stendhal a, en Italie comme en France, des amis passionnés ; il en est un à Civitavecchia que tous les beylistes de chez nous connaissent et c'est M. Clodoveo Bucci, petit-fils de ce Donato Bucci qui eut pour notre écrivain une profonde affection. Dans un appartement occupé autrefois par les bureaux du consul Beyle, M. Clodoveo Bucci conserve pieusement des tableaux, des livres, des objets qui appartinrent à Stendhal et chaque visiteur y respire une chaude atmosphère d'amour pour notre « Dominique ». La flamme a peu à peu gagné toute la ville et le 27 juillet dernier, ce fut sous un ciel sans nuages, dans lequel s'élevaient à tout instant des « Marseillaise » et des « Marche Royale », que fut dévoilée la plaque où se lit l'inscription suivante.

ARRIGO BEYLE
(STENDHAL)
fù console di Francia in Civitavecchia
dal 1831 al 1842,
amó intensamente l'Italia,
feconda d'ispirazione al suo ingegno
vario, agile, profondo,
ne senti sotto il sonno apparente
e ne riveló la pensora vigilia
dell'immancabile Risorgimento

27 luglio 1924.

Les trois dernières lignes de l'inscription révèlent le sens donné à cette fête. En Stendhal, les Italiens honorent, plus que l'écrivain, l'homme qui les aima et qui comprit leur désir d'un renouveau national, le prophète de la grandeur de l'Italie Nouvelle, et ce fut le thème principal de la

causerie, très applaudie, faite par M. Tittoni. Les boutades qu'à certaines heures de maladie et de spleen Beyle lança contre sa résidence sont volontiers oubliées par égard pour son amour passionné de l'Italie. Préférence éclatante, que M. François Charles-Roux, chargé d'affaires de France, a soulignée justement au cours d'une allocution qui fut acclamée.

Avec le pays qu'un contemporain de Stendhal, le chancelier d'Autriche, croyait pouvoir appeler une expression géographique, avec la nation italienne qui allait bientôt connaître, qui connaissait déjà le Réveil du Risorgimento, l'union d'Henri Beyle est la moins fortuite qui soit, la plus intentionnelle, la plus raisonnée si l'on admet que le cœur a ses raisons.

Les mêmes sentiments de sympathie inspirent les autres délégués français, M. Marcel Boulanger qui exalta la Minerve latine, déesse de l'Intelligence, M. Eugène Marsan qui, en un italien parfait, fit applaudir son principe : qui aime Stendhal aime l'Italie, et M. Ferdinand Boyer qui parla au nom des Stendhaliens de France.

Ce fut une fête que Beyle eût aimée ; il en aurait goûté la cordialité souriante, lui qui détestait la gravité. Mais ce qui peut-être l'eût le plus touché aurait été le geste spontané d'un vieux loup de mer, le capitaine Villani, faisant imprimer un éloge de l'écrivain que terminent ces mots :

Unissons la France dans notre amour et souvenons-nous de Magenta et de Solférino comme elle se souviendra de nos artistes et de nos héros. A l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, à Stendhal, donnons des pensées d'affection et des lauriers de gloire ; leurs chaînes fleuries uniront d'amour nos deux pays.

F. B.

§

A propos de la commémoration Verlaine.

Mon cher confrère,

Permettez-moi de vous signaler une petite erreur commise dans le compte rendu de la cérémonie Verlaine. Cette rectification sera d'ailleurs une information qui sans nul doute réjouira les lecteurs du *Mercure*.

Je n'ai pas lu, à l'issue du déjeuner, une lettre inédite de Mallarmé, mais une lettre d'Ernest Delahaye, vieil ami de Verlaine, m'annonçant une nouvelle que je n'ai pas voulu publier, tenant à en garder la primeur pour les *Amis de Verlaine*. En voici d'ailleurs la copie :

Cher Monsieur Monda,

Nouvelle bien due à un Verlainien fervent ! Sur la proposition d'un Ardennais, M. J.-P. Vaillant, administrateur du syndicat des Journalistes et Ecrivains, le Conseil Municipal de Rethel a décidé qu'une des rues de la ville s'appellerait *Rue Verlaine*. Vous savez que notre poète habita Rethel près de deux ans :

d'octobre 1877 à août 1879, époque où il était professeur au collège Notre-Dame. Il y écrivit aussi plus d'un poème de *Sagesse*.

Bien cordialement à vous. MAURICE DELAHAYE.

Je suis absolument certain, mon cher confrère, que vous estimerez que ma rectification en valait la peine.

Soyez assuré de mes sentiments très cordiaux.

CHARLES MONDA.

§

Prix littéraires. — Le prix du Nouveau Monde a été attribué à M. Pierre Reverdy pour son recueil de poèmes en prose, *les Epaves du ciel*.

Le prix triennal belge de littérature pour la période 1919-1921 vient d'être accordé à M. Max Elskamp, pour son ouvrage en vers : *Sous les tentes de l'Exode*. Le jury était composé de MM. Georges Doutrepont, Georges Eekhoud, Albert Mockel, Georges Rency et Fernand Severin. M. Grégoire Le Roy a obtenu deux voix.

§

Angel Guimera. — Angel Guimera est mort le samedi 19 juillet 1924, dans la maison de la famille Aldevert, non loin de la Plaça del Pi, au cœur du vieux Barcelone. Ses obsèques ont été la manifestation d'un deuil national. Les fleuristes de la Rambla ont tressé d'innombrables couronnes de fleurs. Toutes les roses d'un dimanche lui ont été offertes. Les balcons étaient ornés de tentures noires, et des femmes s'y agenouillaient, au passage du convoi qui pouvait à peine s'organiser au milieu d'une foule immense.

A l'entrée du cimetière de Montjuic, le cercueil paraissait porté par un groupe de deux cents jeunes gens ; il a fallu l'ouvrir avant de le faire glisser dans la fosse, et une partie de la foule a pu voir sous le verre le corps du poète, enveloppé dans les plis du drapeau catalan. De brèves paroles d'adieu ont été prononcées par Puig y Cadafalch, l'ancien président de la Mancomunitat, et par Folguera y Duran. Toutes les allées de ce cimetière en pente devant la mer étaient pleines de jeunes filles qui murmuraient les premières strophes de la « Santa Espina ».

Rien n'est plus émouvant que cette popularité dont jouissait Guimera. Si elle l'a accompagné dans sa tombe, elle s'était déjà manifestée en 1909, en cette journée de mai où on lui rendit un hommage national, pour fêter ses soixante ans. Debout, dans la tribune que l'on avait dressée sur la place de Catalogne, le poète vit défiler devant lui tous les corps de la ville et jusqu'aux moindres artisans. Ses pièces furent reprises dans tous les théâtres. Guimera n'a pas été l'homme d'un jour, mais le poète d'une époque, et le vivant symbole des aspirations d'un peuple. Il devait cette popularité à son œuvre héroïque, et pour une

bonne part aussi à sa haute taille, à son visage à la fois rude et bon et à son allure de patriarche. Presque aveugle, tremblant, il faisait sa promenade quotidienne sur les Ramblas, soutenu par les demoiselles Aldevert ou par de bienveillants amis. Dans les dernières années de sa vie, toute promenade lui était refusée. On le plaçait sur une chaise, au fond de la Plaça del Pí, quand on dansait la Sardana. Des groupes de jeunes gens ne cessaient d'entourer le vieillard, et la façade gothique de Santa Maria del Pí montait dans la nuit. Les musiciens jouaient alors la « Sardana de les Monges », cette danse des religieuses, à la fois douce et fantastique, où l'on entend des roses qui se froissent sous la lune, et dont il avait écrit les paroles. La ballade romantique pénétrait tous les cœurs, et le vieillard laissait tomber sa tête alourdie.

Les poésies complètes de Guimera ont d'abord été publiées en 1887, avec un prologue d'Ixart. La plupart portent la marque d'un romantisme vigoureux, d'un art qui ne nous émeut plus, mais dont la violence nous étonne et nous retient. Il obtint les trois prix ordinaires aux Jeux floraux de 1877 avec ses poèmes : *Cléopâtre*, *l'An Mille*, *la Plainte de Claris*. Il se plaisait à élargir des images funestes, comme dans *l'An Mille* : « Le troupeau des moines parcourait les bourgs tranquilles, marmottant des absoutes, et les enfants peureux les voyaient se perdre sous les voûtes noires des grands châteaux. » Mais par un emploi savant du clair obscur, il savait reporter la pensée dans un bienfaisant horizon : « L'espace bleuit, les étoiles s'éclipsent. Un doux brouillard se forme à l'occident. »

La première moitié du XVIIe siècle est l'une des époques les plus sinistres de l'histoire de Catalogne. Guimera semblait vivre avec les héros de cette insurrection catalane de 1640, qui n'avait pas eu son poète épique, et apparaître devant les Segadors, armés de la faulx et soutenant le Christ voilé pour défendre les libertés de la terre.

J'eus cette impression lors des Jeux floraux de 1922. Le poète présidait le banquet du soir, et son ami Lluis Via récita le poème « El Cap d'en Moragas ». La tête de Moragas, placée dans une cage en fer, au sommet de la Loge, est déchiquetée par les corbeaux. Puis elle s'anime et parle. Quelle violence dans les images et dans la conception ! Le lecteur martelait les strophes, penché sur le poète aveugle et sourd, qui se tenait immobile, le front droit. Et je comprenais mieux une phrase qui se trouvait dans le discours présidentiel de Ruyra : « Ce poète a quelque chose d'énorme et de sauvage ». Angel Guimera a trouvé sa véritable expression dans le théâtre. On peut le considérer comme le fondateur du théâtre catalan. Ses tragédies ont fait oublier Pitarra et la période primitive. Sa première œuvre, *Gala Placidia*, a été donnée aux Novetats en 1879. Il faut citer encore *Mar i Cel* (1888) et surtout *Terra Baixa* (1896), qui n'est plus une tragédie, mais un drame rural d'une

puissante vitalité Les personnages de ce drame, Nuri et Manelich, sont populaires dans toute la Catalogne, mais il est plaisant de remarquer qu'il a d'abord été joué dans le texte espagnol, par la compagnie Guerrero-Mendoza. *Terra Baixa* a également inspiré deux opéras : *La Catalane*, adaptation de Tiercelin et Février, musique de Le Borne, et *Tiefland*, musique d'Eugène d'Albert et livret du dramaturge hongrois Rodolf Leothard. Le théâtre de Guimera est romantique et naturaliste à la fois. S'il éclipse ses prédécesseurs et leur théâtre de boutiquiers, ce n'est pas que ses œuvres soient pleines et parfaites. La conception en est souvent brutale et il n'est pas rare que les caractères soient submergés dans un courant rapide. Mais bien des scènes sont d'une étrange vigueur, et il a fait rouler un bloc informe du haut d'une montagne ; les ressources et les qualités scéniques du catalan n'ont jamais été mieux démontrées que par *Terra Baixa*. Poète ingénu et accessible au peuple, les lettrés lui accordaient toujours la première place dans leurs réunions et l'entouraient de leur respect. Angel Guimera vivait dans un royaume de gloire passée, comme un bon géant, comme Polyphème qui découvrait les traces de Galatée. — J.-S. PONS.

§

Mort de Joseph Conrad. — Josef Conrad, le grand écrivain anglais, est mort le 2 août à Bishopsbourne, près de Cantorbury. Il était né en 1857 dans la Pologne méridionale et s'appelait de son vrai nom Teodor Conrad Korzienowski. Orphelin à 10 ans, et confié aux soins d'un oncle qui habitait Cracovie, Conrad manifesta un vif et presque incompréhensible goût pour la mer. A 17 ans il embarqua comme pilotin sur un voilier français du port de Marseille. Il devait demeurer trois ans dans la marine française pour passer ensuite dans la marine marchande anglaise où il resta 16 ans, de 1878 à 1894.

Il débuta dans les lettres en 1896 avec un roman, la *Folie Almayer*, où il évoquait la figure d'un Européen dans le cadre de la Malaisie. Ce livre conquit l'attention des lettrés par la singularité de la vision et la beauté du style. Depuis lors, chaque livre de Conrad était, en Angleterre, un événement littéraire, depuis le *Nègre du Narcisse* jusqu'au *Typhon* et à *Lord Jim*, et jusqu'à l'*Ecumeur des Mers*, qu'il publia l'an dernier.

A diverses reprises, Conrad fit des séjours en France. Il passa deux hivers à Montpellier en 1904 et fit ensuite un séjour en Corse, où il était allé se documenter pour un livre *Suspense*, qu'il laisse inachevé et dans lequel il voulait dépeindre l'état d'esprit qui régnait sur les côtes méditerranéennes pendant le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe. Ses impressions méridionales se retrouvent dans quelques-unes des plus belles pages de ses *Souvenirs*, de la *Flèche d'Or*, dont l'action se passe à

Marseille et de l'*Ecumeur des Mers*, qui évoque les temps révolutionnaires et le siège de Toulon.

Le *Mercure de France* a édité deux ouvrages de Conrad, l'*Agent Secret*, traduction de Henry-D. Davray, et le *Nègre du Narcisse*, traduit par Robert d'Humières.

§

Un quatrième acte de « la Princesse de Bagdad ». — Le 12 juillet 1895, Alfred Edwards, qui venait de vendre *Le Matin* dont il était le propriétaire, fit représenter, sur la petite scène de l'Ermitage, dans sa propriété de Montmorency, un quatrième acte de *La Princesse de Bagdad*, parodie du drame en trois actes d'Alexandre Dumas fils. Cette parodie fut éditée (sous la signature d'Edwards), à tirage très limité (Imprimerie J. Lucette, 25, rue d'Argenteuil) en une brochure in-16 de 42 pages, avec le texte de la conférence prononcée le soir de la représentation par M. Henry Céard, qui tenait à cette époque la critique dramatique au *Matin*.

Nous avons de bonnes raisons de croire que cette parodie a pour auteur non Edwards, mais M. Céard lui-même, car l'exemplaire que nous possédons porte la dédicace manuscrite suivante :

A Léon Deffoux, conservateur en chef du Musée de la « Tératologie Littéraire », cette monstruosité : *La Princesse de Bagdad*, de son vieux et affectueux camarade, Henry Céard ; 12 juillet 1918.

Mais que le quatrième acte parodique de *La Princesse de Bagdad* ait pour auteur Alfred Edwards ou M. Henry Céard, il importe peu. L'œuvrette n'en a pas moins beaucoup d'agrément satirique.

Dans sa conférence, M. Henry Céard imaginait plaisamment que Dumas fils avait laissé dans son tiroir ce quatrième acte

qui pouvait ajouter à sa gloire, mais n'ajouterait rien à ses droits d'auteur... Cet acte risquait de demeurer éternellement inédit. Une circonstance, imprévue et logique, comme toutes les circonstances de la pièce, l'a suscité à l'immortalité... M. Alfred Edwards ayant vendu *Le Matin* s'est trouvé ainsi posséder quelque argent de poche. Il a profité pour faire le garçon d'une manière profitable aux lettres.

Comme ces Fermiers Généraux du dix-huitième siècle qui ne dédaignaient pas de secourir les écrivains et de donner la comédie dans leur maison il s'est avisé de solliciter M. Alexandre Dumas fils et de lui acheter l'acte jusqu'ici inédit et retranché de *La Princesse de Bagdad*... C'est grâce à cette munificence que le quatrième acte de *La Princesse de Bagdad* va être représenté devant vous par des acteurs sans prix.

Ces acteurs sans prix étaient : Coquelin cadet, J. Cornély, Victor Revel, J. N. Gung'l ; Mlles Suzanne Elven et L. Elva.

On connaît le sujet de *La Princesse de Bagdad*. Lionnette est la fille d'un prince de Bagdad et d'une aventurière. Elle a épousé un comte

Jean de Hun qui, ne sachant résister à aucun des caprices de sa femme, gaspille son patrimoine et se ruine. Un certain Nourvady, quarante fois millionnaire, va profiter de cette circonstance pour enlever Lionnette, lorsque l'enfant de celle-ci (Raoul, 6 ans) vient opportunément demander à sa mère d'être du voyage. Nourvady bouscule quelque peu le gamin. Sur quoi Lionnette pousse des cris affreux, étrangle à demi Nourvady, le chasse honteusement, se réconcilie avec son mari et même, comme il est dit à peu près dans *Candide*, redevient honnête femme.

Dans la parodie, Lionnette et Jean, réconciliés, vont non sans amertume réduire le train de maison et vivre comme de petits bourgeois, boulevard des Batignolles. Survient Nourvady qui vient provoquer en duel le mari. Celui-ci se dérobe assez piteusement, et Lionnette, songeuse, va se décider, par horreur des Batignolles, à passer par les caprices de Nourvady.

Mais à la scène IX et avant-dernière, Nourvady se déclare guéri de sa sotte passion et annonce son départ pour Bagdad.

Le mari se résigne assez volontiers en murmurant : « Un de perdu, dix de retrouvés... »

Mais Lionnette, qui pense aux quarante millions, défaille, tombe assise et meurt.

« C'est un dénouement comme un autre, conclut le mari. Sans être Félix, je serai fort. Je suis un caractère. »

Cette spirituelle bouffonnerie obtint un gros succès devant les invités d'Edwards en cette soirée du 12 juillet 1895. Par contre on dit qu'elle méconta fort Dumas fils. Mais il n'en faudrait pas conclure qu'elle fut pour quelque chose dans sa mort qui survint quatre mois plus tard, le 27 novembre 1895. — L. DX.

§

La Maison de Keats. — Le *Mercure de France* a signalé en son temps la constitution d'un comité qui se proposait d'acquérir la maison où avait vécu Keats à Hampstead, un faubourg de Londres.

La maison était alors sur le marché, et ses vendeurs annonçaient que le terrain sur lequel elle est édifiée constituait « un site très convenable où bâtir » ; c'est assez dire que la démolition de la maison du poète était non seulement envisagée, mais en quelque sorte conseillée.

Le comité, qui comprenait le maire d'Hampstead, comme président, sir Sidney Colvin, comme trésorier, et M. W.-E. Doutteday comme secrétaire, multiplia ses efforts, lança surtout des appels pour sauver « Lawn Bank » (c'est le nom de cette demeure illustre), et ce ne fut pas en vain. Il est parvenu à se rendre acquéreur de « Lawn Bank » qu'il s'est aussitôt empressé d'offrir à la municipalité d'Hampstead. Celle-ci va y installer un musée. On se propose d'y installer notam-

ment les souvenirs de Keats que possède actuellement la bibliothèque municipale : autographes, livres ayant appartenus à Keats, avec notes marginales, le cahier de notes du poète alors qu'il était étudiant en médecine, lettres, portraits, bustes, une mèche de cheveux coupés après la mort de Keats.

Quant à la disposition intérieure de la maison et au jardin, ils sont à peu près tels que les connut l'auteur d'*Hypérion*. Seul le poirier sous lequel fut composée l'*Ode au Rossignol* est mort il y a deux ans ; mais certains affirment que cette Ode fut écrite sous un autre arbre, qui, celui-ci, est toujours bien vivace, juste en face de l'entrée de « Lawn Bank ».

§

Anatole France et la Salamandre. — On s'est, nous le disions dans un précédent écho (n° 621, p. 859), donné déjà beaucoup de peine pour identifier les « plagiats » — en réalité ce ne sont que des réminiscences » — d'Anatole France. Dans l'article que nous avons composé sur lui pour le t. XXII de l'*Enciclopedia Espasa*, nous nous expliquons sur cette confusion. Que n'a-t-on, par exemple, pas écrit — voir l'*Anatole France* de M. Michaut, p. 166-173 — sur les « emprunts » de la *Reine Pédauque* ? L'histoire de la Salamanque, qui informe tout ce volume, dépendrait, selon M. Jean-Emile Morel, de l'ouvrage de l'abbé de Montfaucon de Villars. Mais on admettait que ce n'étaient point seulement les indications du *Comte de Gabalis* qui avaient documenté le « bon maître », mais encore... les *Lettres Cabalistiques* du Marquis d'Argens, l'*Amant Salamandre* de l'abbé Cointreau, l'*Apologie pour les Grands Hommes accusés de Magie* de Gabriel Naudé (1626), le *Diable Amoureux* de Cazotte et le *Dictionnaire Infernal* de Colin de Plancy... Ah ! nous allions oublier *Les Génies Assistans et Gnomes Irréconciliables* du P. Célestin Andréol, qui continuait ainsi en 1715, le *Comte de Gabalis* ! Et voici qu'une nouvelle source doit s'ajouter à ces sources, et que la récente publication en français de la *Vita* de Benvenuto Cellini en rend le contrôle facile,

A la page 46 de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, le cabaliste ami des Salamandres, D'Astarac, pour mieux convaincre l'étudiant Ménétrier que c'est la « ressemblance d'une femme » qui s'élève « au-dessus des flammes », lui assène, comme on sait, un tel coup de poing sur l'épaule que ce dernier pensa « en avoir la clavicule brisée ». Il le console en disant, d'une voix très douce :

> Mon enfant, j'ai dû faire sur vous cette forte impression, afin que vous n'oubliiez jamais que vous avez vu une Salamandre. C'est signe que vous êtes destiné à devenir un Savant et, peut-être, un Mage...

C'est au premier chapitre de sa *Vie*, que Cellini nous a conté cette aventure (éd. Padoyan, Milano, Hoepli, 1915, p. 7) :

In nella età di cinque anni in circa, essendo mio padre in una nostra celletta..., Giovanni con una viola in braccio sonava e cantava soletto intorno a quel fuoco. Era molto freddo : guardando in nel fuoco, a caso vide in mezzo a quelle più ardente fiamme uno animaletto come una lucertola, il quale si gioiva in quelle più vigorose fiamme. Subito avvedutosi di quel che gli era, fece chiamare la mia sorella e me, e mostratolo a noi bambini, a me diede una gran ceffata, per la quale io molto dirottamente mi missi a piagnere...

Et l'exortation suit également le coup :

Lui piacevolmente racchetatomi, mi disse cosi : « Figliolin mio caro, io non ti do per male che tu abbia fatto, *ma solo perché tu ti ricordi che quella lucertola che tu vedi in nel fuoco, si e una salamandra*, etc.

C. P.

§

Bethune English, inventeur des tanks. — L'inventeur des « tanks » ou chars d'assaut, ce serait un original Américain du nom de Bethune English (1), si l'on en croit ce curieux fragment d'une dépêche de M. Roussel, consul de France en Égypte, en date du 10 mai 1818 :

L'officier américain dont j'ai eu l'honneur d'annoncer à V. E. l'arrivée en Égypte a présenté au Vice-Roi *une espèce de chariot armé de faulx, ou pour mieux dire de lames ordinaires de couteau et de deux tromblons pouvant contenir deux hommes à l'abri. Il a représenté cette machine comme très propre à jeter l'effroi et le désordre parmi les ennemis.*

Il est à croire que les chevaux qui la traîneraient ne seraient point abrités comme leurs conducteurs, commentait ironiquement M. Roussel, qui ajoutait ;

Le Pacha s'est contenté de répondre qu'il ferait examiner la chose par ses ingénieurs.

Méhémet Ali n'adopta point l'invention dont ses troupes eussent pu faire l'expérience, trois ans plus tard, au cours de la campagne du Dongola et du Sennaar que Bethune English, après avoir pris le turban (2), suivit de près, comme attaché à Ismaïl Pacha (3).

AURIANT.

(1) « George Bethune English, aventurier américain : né à Cambridge, Massachusset, le 7 mars 1787, mort à Washington le 20 septembre 1828,— étudia le droit et la théologie, et en 1813 publia *The Grounds of Christianity Examined*, apologie du Judaïsme... Il fut agent des Etats-Unis dans le Levant [après sa campagne au Sennaar] et rentra en Amérique en 1827 », d'après *The Americana*, t. VI.

(2) « Le sieur Béthune English, Américain, s'est fait Turc au Caire Ce n'est pas le besoin qui l'a porté à apostasier ; c'est un homme fort instruit. On pense qu'il veut marcher sur les traces de cheikh Ibrahim » [J. L Burckhard], Roussel : 9 juin 1818.

(3) Il rapporta de cette campagne une relation, sans nom d'auteur et sous ce titre : *A Narrative of the Expedition to Dongola and Sennaar, under the command of H. E. Ismaël Pacha... by an American in the service of the Viceroy*, London, John Murray, 1822.

§

Le catalogue de Fortsas, Rénier Chalon et les Agathopèdes. — La publication récente d'un livre fort complet sur l'étonnante escroquerie commise en 1862 par le faussaire Vrain-Lucas au préjudice de Michel Chasles (Cf. *Le parfait secrétaire des grands hommes*, par Georges Girard. *A la cité des livres*, 1924) a permis de rappeler le catalogue de Fortsas, une autre mystification qui, pour être moins colossale, n'en fut pas moins très savoureuse. En outre, différence essentielle avec Vrain-Lucas, Rénier Chalon, l'auteur du catalogue, numismate et historien belge, né à Mons en 1802, mort à Bruxelles en 1889, était d'une honorabilité absolue et le caractère de sa supercherie resta purement spéculatif.

Cette supercherie se présentait ainsi :

Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres provenant de la bibliothèque de feu M. le comte J.-N.-A. de Fortsas, dont la vente se fera à Binche, le 10 août 1840, à onze heures du matin, en l'étude et par le ministère de Me Mourlon, notaire, rue de l'Eglise, n° 9.

Ce catalogue est devenu une *curiosité bibliographique des plus rares*. Il se composait de livres précieux dont les titres, les dates d'impression, les noms d'auteurs, d'imprimeurs et de relieurs attirèrent les bibliophiles des principales villes d'Europe. Tout était inventé, mais inventé avec une telle science que les plus savants ne s'aperçurent de rien ; les plus érudits bibliothécaires et bibliophiles en furent dupes, notamment le baron Reiffenberg ; la princesse de Ligne voulut acquérir à tout prix le n° 48, « ce moment des fredaines de son polisson de grand père ».

Il fut réédité en 1856 — à deux cents exemplaires — Bruxelles, imprimerie Leemans, in-8 ; puis Rénier Chalon publia, en un grand in 8, l'historique de la mystification sous le titre *Documents et particularités historiques sur le catalogue du Comte de Fortsas* (Mons, Hoyois, s. d.).

Rénier Chalon avait, en outre, fondé, en 1850, une Société qui fit beaucoup parler d'elle : *les Agathopèdes*, club de littérateurs et d'artistes qui ouvrit des concours à la fois burlesques et savants. C'est ainsi que pour être reçu, il fallait soutenir une thèse juridique de ce genre : « L'adultère commis sur un mur mitoyen peut-il être considéré comme ayant été consommé au domicile conjugal ? »

Ou bien une thèse scientifique comme celle-ci :

« Pourquoi la fumée, en s'élevant dans l'air, décrit-elle des volutes de gauche à droite, tandis que l'eau, s'élevant d'un trou percé dans une tonne, décrit une hélice de droite à gauche ? Donner la raison de ces deux phénomènes, en apparence contradictoires. »

Rénier Chalon a laissé de nombreux ouvrages dont la bibliographie occupe plusieurs pages dans les *Notices biographiques et bibliographiques concernant les membres de l'Académie royale de Belgique* (Bruxelles, 1877). On y trouve : *La Chronique du bon chevalier Messire Gilles de Chin* (Mons 1837) ; *Les mémoires de Messire Jehan, Seigneur de Haynin et de Louvignies* (Mons, 1842) ; *Recherches sur les monnaies des Comtes de Namur* (Bruxelles, 1860) ; *Les seigneurs de Florennes, leurs sceaux et leurs monnaies* (Bruxelles, 1868), etc., etc...

Mais le plus beau titre de gloire de Rénier Chalon ne sera-t-il pas, pour la postérité, la publication du catalogue de « feu M. le Comte J.-N.-A. de Fortsas ? » — L DX.

§

Les belles citations. — En feuilletant une vieille collection du *Figaro* nous tombons par hasard sur un roman qui porte ce titre calderonien : *A outrage secret, vengeance secrète*, par A. Matthey, et nous lisons au feuilleton 45 (25 avril 1887) :

Edith était en toilette de bal, robe blanche décolletée, sans un ornement, sans une fleur ni un bijou ; parée du simple nuage lumineux de sa chevelure blonde et de la chair satinée de ses épaules et de ses bras nus, aux formes délicates et un peu vaporeuses, comme toute sa personne, qui faisait toujours penser à quelque apparition aérienne et fugitive d'âme ailée prête à retourner au ciel d'où elle est descendue.

On eût pu lui appliquer cette jolie définition d'Alfred de Vigny :
« Même quand il marche, on sent que l'oiseau a des ailes. »

« *De l'utilité des découvertes...* » ce titre-là aussi appartient au pauvre Lemierre et ne devait pas être connu du romancier Matthey.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

"Les documents bleus"

Nº 12

DOMINIQUE BRAGA

"5.000"

RÉCIT SPORTIF

UN VOL. IN-16 double-couronne .. .. .. 6 fr. **75**
50 exemplaires sur pur fil. .. .. **25** fr. (souscrits)

EXTRAITS DE PRESSE

— Très bien ! Ce livre de sport — qui n'est qu'un livre de sport, de la première ligne à la dernière, c'est-à-dire du coup de pistolet du starter jusqu'au passage du poteau d'arrivée — est tout à fait réussi.

. . . .

Je suis instruit, intéressé, — et, vers la fin, ému.

ROBERT KEMP, *La Liberté.*

Ce livre renferme des parties d'analyse psycho-physiologique réellement saisissantes, rédigées dans une forme volontairement fruste et quasi populaire qui n'est pas sans saveur. L'essai de M. BRAGA, le premier qu'on ait fait dans ce genre, mérite d'être retenu.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre.*

C'est à la nouvelle que M. DOMINIQUE BRAGA insuffle maintenant un sang neuf dans « *5.000* », récit sportif. Récit que l'auteur veut aussi nu, aussi libre, aussi musculeux, aussi aéré que son coureur dans son vêtement de sport : c'est très curieux et très original.

ALBERT THIBAUDET, *L'Europe Nouvelle.*

« *5.000* » est remarquable par son caractère extraordinairement vivant, et, dirai-je, bergsonien. C'est l'étude psychologique, poussée aux dernières limites de la minutie, d'un moment de la vie d'un coureur. M. DOMINIQUE BRAGA nous plonge dans l'âme même de son héros à l'instant où le drame est à son apogée. Ainsi faisant, il adopte la formule des tragiques du classicisme qui ne nous présentent jamais le conflit qu'à la minute où il va se dénouer.

. . . .

Le livre de M. DOMINIQUE BRAGA est le plus capable de révéler aux lecteurs ce qu'il y a au fond d'une âme de champion au moment où celui-ci déploie son effort sous la tempête des acclamations.

JEAN DE PIERREFEU, *Journal des Débats.*

Un beau livre, peut-être le premier bon livre sur le sport et qui vient à son heure, comme une palme sur tous les lauriers de la VIII[e] Olympiade.

La Lanterne.



Achetez chez votre Libraire

BULLETIN FINANCIER

Un certain découragement est venu interrompre l'ère d'activité constatée précédemment t qui semblait avoir une existence moins éphémère ; la mise en pratique du projet)awes apparaît bien aléatoire, à en juger par la Conférence de Londres qui se poursuit ans donner jusqu'ici à la France la moindre compensation. Il n'est donc pas surpreiant qu'en de pareilles conditions, la spéculation se soit de ce chef cantonnée dans expectative, mais bien que cette réserve nous vaille des séances plus calmes, le porteeuille continue à acheter de bonnes valeurs françaises, qui ne sont point sujettes aux nouvements violents qui peuvent agiter les valeurs internationales.

La nouvelle tension des changes : la livre à 87.70, le dollar à 19.94, a déteint sur la enue de nos rentes, qui perdent une légère fraction. Le 3 o/o Perpétuel revient à 52.10, e 6 o/o à 78.70 ; de façon générale d'ailleurs, les valeurs à revenu fixe cèdent du terain, peu ou prou. En fonds étrangers, l'Egypte unifiée 7 o/o se trouve à 266.75, les usses font de petits mouvements tantôt en un sens, tantôt en l'autre, et finalement e s'écartent guère de leurs cours d'il y a quinze jours.

Nos grandes banques font bonne contenance; fermeté du Comptoir d'Escompte à 195 ; du Crédit Lyonnais à 1615 ; Banque de Paris recherchée à 1550. Les banques trangères sont aussi bien disposées, particulièrement le Foncier Egyptien à 2363, la Banque du Mexique à 630. Reprise du Crédit Foncier d'Autriche à 80. On sait que cet nstitut financier, qui est un des plus importants de Vienne, est dans une brillante situaion, ainsi qu'en témoigne son dernier bilan, et profitera largement de la réorganisation inancière de l'Autriche.

Entraînées par la hausse des métaux, les valeurs intéressées, plomb, étain, cuivre, ont des cours très soutenus ; pour cette raison nous trouvons Penarroya à 1650, Rio à 2990, Balia à 270. De leur côté les métallurgiques retrouvent quelque activité, bien que aisant montre d'un peu de nervosité, en relation avec les on-dit de la Conférence. Le narché du Comptant s'est porté particulièrement sur les affaires d'électricité qui préentent des cotes fort satisfaisantes: Compagnie Générale d'électricité 1473 ; Constructions électriques 270. Les valeurs de produits chimiques sont bien achalandées, Pathé progresse à 453, l'Air Liquide à 608, Verminck à 185 et Saint-Gobain fait un bond de 500 fr. à 6175. Les Sociétés de nitrate ont des demandes suivies qui se poursuivent avec régulaité, le Lautaro s'avance à 716, Lagunas à 158, alors que les phosphatières sont plus aibles par suite de dégagements de positions. De nonchalant, le groupe russe est devenu délaissé ; Maltzoff se traite à 450, Bakou à 2612, North Caucasian à 71.

Au marché en banque, les valeurs du pétrole sont assez bien tenues, sans toutefois le bien grands écarts, exception faite pour le Royal Dutch, qui consolide ses progrès à 5150 ; l'action Franco-Polonaise s'alourdit à 610. En valeurs sud africaines, la De Beers, après avoir dépassé 1040, fléchit à 1033, Transwaal s'immobilise à 84, Rand Mines 262. Il y a eu de bons achats en Compagnie de navigation d'Extrême-Orient, qui en poussent le cours à 1840. Stagnation des caoutchoutières qui clôturent malgré tout à es cours satisfaisants : Padang 379, Terres Rouges 253.

Le Masque d'Or.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.